

LIBER SACRAMENTORUM

NOTES HISTORIQUES ET LITURGIQUES

SUR LE

MISSEL ROMAIN

PAR S. ÉM. LE CARDINAL SCHUSTER, O. S. B.
DU TITRE DE SAINT-MARTIN-AUX-MONTS
Archevêque de Milan.

TOME NEUVIÈME

LES SAINTS DANS LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION

Les Fêtes des Saints,
De la Dédicace de Saint-Michel à l'Avent.



BRUXELLES

VROMANT & C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

3, RUE DE LA CHAPELLE

Dépôt à Paris : 37, rue de Lille (VII^e)

1933



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LIBER
SACRAMENTORUM
NOTES HISTORIQUES & LITURGIQUES
SUR LE MISSEL ROMAIN

TRADUIT DE L'ITALIEN
AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

NIHIL OBSTAT :
MECHLINIAE, die 14 Maii 1933.
J. LEMAIRE, lib. cens.

IMPRIMATUR :
MECHLINIAE, die 14 Maii 1933.
F. TESSENS, vic. gen.

DES PRESSES DE L'IMPRIMERIE VROMANT & C^o
3, RUE DE LA CHAPELLE, BRUXELLES

O · FORTVNATVM · NOSSET · SVA · SI · BONA · REGNVM
CVIVS · ROMA · ARX · EST · ET · CAELI · CLAVIGER · AVCTOR
QVI · TERRESTRE · VALET · IN · CAELVM · TOLLERE · REGNVM.

FLORVS LVGDVN.

SANCTAE ROMANAE ECCLESIAE FERIALE

N. B. — On trouvera, dans les trois colonnes de ce *Feriale* :

1^o Sous la lettre A, le *Feriale* primitif, tel qu'il est indiqué dans le Calendrier Philocalien et dans les Sacramentaires;

2^o Sous la lettre B, les fêtes médiévales, notées dans les livres liturgiques du XI^e siècle;

3^o Sous la lettre C, les fêtes modernes, insérées dans le Missel romain après le XIII^e siècle.

SANCTAE ROMANAE

MENSE

	A
1 Kalendis	
2 VI Nonas	
3 V	
4 IV	
5 III	
6 Pridie	
7 Nonis	7 S. Marci Pap.
8 VIII Idus	
9 VII	
10 VI	
11 V	
12 IV	
13 III	
14 Pridie	14 S. Callisti Pap.
15 Idibus	
16 XVII Kal. Novembr.	
17 XVI	
18 XV	
19 XIV	
20 XIII	
21 XII	
22 XI	
23 X	
24 IX	
25 VIII	25 SS. Chrysanthi et Dariae Mm.
26 VII	
27 VI	
28 V	
29 IV	
30 III	
31 Pridie Kal. Nov.	

ECCLESIAE FERIALE

OCTOBRI

B

1 S. Remigii Ep. Conf.

7 SS. Sergii et Bacchi — Marcelli et
Apuleii Mm.

9 SS. Dionysii, Rustici et Eleutheri Mm.

18 S. Lucae Ev.

21 SS. Ursulae et Soc. Mm. (S. Hilarionis
Abb.)

26 S. Evaristi Pap.

27 Vig. SS. Symonis et Iudae Ap.

28 SS. Symonis et Iudae Apost.

30 S. Germani Ep.

31^a Vigil. Omn. Sanct.

C

2 SS. Angelorum Custodum

3 S. Teresiae a Jesu Inf. Virg.

4 S. Francisci Conf.

5 SS. Placidi et Socior. Mm.

6 S. Brunonis Conf.

7 Sacr. Ros. B. M. Virg.

8 S. Birgittae Vid.

10 S. Francisci Borgia Conf.

13 S. Eduardi Reg. Conf.

15 S. Teresiae Virg.

16 S. Hedwigis Vid.

17 S. Margaritae M. Alacoque, Virg.

19 S. Petri de Alcantara Conf.

20 S. Ioannis Cantii Conf.

24 S. Raphaelis Archang.

(Dominica ultima Octobris - Fest. D. N.
Iesu Christi Regis).

	A
1 Kalendis	
2 IV Nonas	
3 III	
4 Pridie	
5 Nonis	
6 VIII Idus	
7 VII	
8 VI	8 SS. Quat. Coronat. Mart.
9 V	
10 IV	
11 III	11 S. Mennae M.
12 Pridie	
13 Idibus	
14 XVIII Kal. Decembr.	
15 XVII	
16 XVI	
17 XV	
18 XIV	
19 XIII	
20 XII	
21 XI	
22 X	22 S. Caeciliae Virg. M.
23 IX	23 S. Clementis Papae --- Felicitatis M.
24 VIII	24 Chrysogoni M.
25 VII	
26 VI	
27 V	
28 IV	
29 III	29 S. Saturni
30 Pridie Kal. Dec.	30 S. Andreae Ap.

NOVEMBRI

B

1 S. Caesarii Mart. — Omnium Sanctor.
2 Comm. Omn. Defunct.

4 SS. Vitalis et Agricolaë Mm.

8 Oct. Omn. Sanctorum.

9 S. Theodori — S. Salvatoris

10 SS. Tryphonis et Soc. Mm.

11 S. Martini Ep. Conf.

12 S. Martini

17 S. Gregorii Thaum. Ep. Conf.

18 Dedic. SS. Petri et Pauli App.

19 S. Pontiani Pap. M.

25 S. Catharinae Virg. M.

26 S. Petri Alexandre. Ep. M.

29 Vig. S. Andreae Ap.

C

4 S. Caroli Ep. Conf.

10 S. Andreae Avell. Conf.

13 S. Didaci Conf.

14 S. Iosaphat Ep. Mart.

15 S. Gertrudis Virg.

19 S. Elisabeth Vid.

20 S. Felicis de Valois Conf.

21 Praesent. B. M. Virg.

24 S. Ioannis a Cruce Conf.

26 S. Silvestri Abb.



Enluminure du xv^e siècle à la
Bibliothèque nationale de Paris.

BAPTÊME ET SACRE DE
CLOVIS PAR SAINT REMI.

LES FÊTES DES SAINTS, DE LA DÉDICACE DE SAINT-MICHEL A L'AVENT

FÊTES D'OCTOBRE

1^{er} OCTOBRE.

La translation de saint Rémi, évêque.

CE grand apôtre des Francs, qui baptisa le roi Clovis et qui gouverna pendant plus de soixante ans, de 459 à 533, le siège de Reims, mourut le 13 janvier. Cependant, dès l'époque de Grégoire de Tours, sa fête se célébrait en ce jour, anniversaire de la première translation de son saint corps. Plus tard, sous saint Léon IX, on fit coïncider une seconde translation des reliques de saint Rémi avec cette même date.

Tout le monde connaît les paroles attribuées à Rémi quand il baptisa Clovis : « Courbe humblement la tête, ô Sicambre ; adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. »

En ce jour naquit la longue série des Rois très Chrétiens, et la Fille aînée de l'Église romaine reçut son baptême catholique qui arrosa jusqu'aux lys de sa couronne royale.

Saint Rémi brilla non seulement par sa sainteté, mais aussi par la renommée de sa doctrine et de ses miracles. Ses homélies ont péri, mais il nous reste encore quatre lettres de lui, quelques vers de sa composition, gravés sur un calice, et son testament.

La messe est la même que le 4 février, mais la première collecte est semblable à celle de saint Liboire, le 23 juillet.

2 OCTOBRE.

La fête des saints Anges gardiens.

A LA vérité, la fête romaine du 29 septembre comprenait, avec saint Michel, toute la cour céleste, et, dès la première collecte de la messe, elle mettait en évidence l'office spécial confié

par Dieu aux Anges, qui est de veiller avec sollicitude sur nous. Cette pensée profonde des Docteurs sacrés révèle une magnifique unité de toute la création, visible et invisible, mortelle et angélique. Les créatures supérieures sont en rapport intime avec les hiérarchies inférieures qu'elles illuminent et protègent.

Une seconde fête des Anges gardiens, détachée de la fête primitive du 29 septembre, n'a pu s'établir qu'à une époque fort tardive, et lorsque l'esprit de la sainte liturgie cessa d'être compris : puisque saint Michel avait sa fête, on voulut que les Anges gardiens eussent aussi la leur.

C'est ainsi que Paul V, par un décret du 27 septembre 1608, déclara la fête des Anges gardiens *duplex ad libitum*, et la fixa au premier jour libre après celle de saint Michel. Plus tard, Clément X lui assigna le 2 octobre.

La messe représente comme une rapsodie des messes précédentes en l'honneur de l'Archange. L'introït est le même que celui du 29 septembre.

Prière. — « Seigneur qui, par un ineffable dessein de votre Providence, daignez députer vos saints Anges à notre garde; faites que, défendus toujours par leur protection, nous puissions être leurs compagnons durant l'éternité. »

Le Seigneur députe les Anges à la garde des fidèles, non seulement pour une raison d'unité et d'harmonie dans l'ordre du créé, mais aussi à cause du devoir des Anges vis-à-vis du Christ. C'est de lui, en effet, qu'ils reçoivent leur gloire; aussi, est-ce pour ces esprits bienheureux un devoir de gratitude et de sujétion envers celui qui est *caput hominum et angelorum*, de garder l'Église et les fidèles, qui représentent l'Épouse choisie du Sauveur et les membres de son corps mystique.

La première lecture est tirée de l'Exode (xxiii, 20-23); le Seigneur y promet au peuple israélite, en route pour la Palestine, un ange pour le guider et pour l'assister.

L'Ange représente Dieu lui-même : il porte comme l'empreinte de son Nom ineffable; que l'Israélite sache donc qu'on ne pourrait impunément lui manquer de respect. Il est aussi le vengeur de la sainteté de Dieu offensée, et il a le pouvoir de réduire à l'obéissance par la terreur ce peuple charnel.

Dans l'histoire de plusieurs saints, nous remarquons aussi la sévérité de leurs Anges gardiens, attentifs à ne pas laisser impunie en ces âmes choisies la plus légère infidélité.

Peut-être pourrait-on rechercher la raison de cette sorte de rigueur pleine d'amour, non seulement dans le plan très sage de la Providence qui veut, par le ministère des Anges, purifier et entraîner à une sainteté spéciale quelques âmes prédestinées, mais aussi dans l'exquise perfection elle-même de la nature angélique, laquelle ne peut concevoir, aussi aisément que le font Jésus-Christ et la Bienheureuse Vierge, faute d'expérience propre et directe, la faiblesse humaine : *Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, probatus per omnia, absque peccato.*

Le répons, tiré du psaume 90, concerne l'ordre donné par Dieu à ses Anges de nous défendre dans toutes nos voies ; il est commun au 1^{er} dimanche de Carême.

Le verset alléluïatique est tiré du psaume 102. « Bénissez le Seigneur, vous qui êtes ses armées et qui êtes chargés d'exécuter ses ordres. »

Les Anges sont les ministres de la Divine Providence, laquelle, pour nous conduire à la prédestination finale, a coutume de nous distribuer tour à tour les récompenses et les châtiments. Les Anges montent au ciel pour offrir à Dieu l'encens de nos prières et ils nous en rapportent le baume des divines miséricordes. Quelquefois au contraire ils accusent notre ingratitude, et Dieu met alors les fouets entre leurs mains pour rappeler à l'ordre ses petits enfants d'ici-bas.

La lecture évangélique est la même que le 8 mai. Le Sauveur nous y révèle explicitement le mystère magnifique d'aimante condescendance qui fait l'objet de la fête de ce jour. Tous les fidèles, même les plus petits et les plus humbles, sont confiés à des Anges chargés de les garder.

Quel respect et quel amour pour le prochain, et surtout pour les petits, pour les faibles, c'est-à-dire pour ceux qui ne peuvent s'imposer ni par la fortune, ni par la puissance, doit nous inspirer cette vérité évangélique ! Gardons-nous de contrister notre prochain, de crainte que son Ange ne se lève contre nous !

L'antienne pour l'offertoire est tirée du psaume 102. « Vous

tous, ses Anges, bénissez le Seigneur; vous, puissants, qui exécutez ses ordres et qui écoutez directement sa parole. »

Si donc toute la gloire de ces Esprits bienheureux consiste à accomplir exactement la volonté divine, quel honneur ne nous confère pas à nous-mêmes la fidèle obéissance aux commandements de Dieu !

Prière sur les oblations. — « Recevez, Seigneur, les offrandes que nous vous présentons en la solennité de vos saints Anges, et faites que, grâce à leur aide continuelle, nous échappions aux périls de cette vie et arrivions à celle de l'éternité. »

Voici l'antienne pour la Communion (DAN., III, 58) empruntée au célèbre cantique appelé, jadis, *des bénédictions* : « Tous les Anges de Dieu, bénissez le Seigneur. Chantez-lui un hymne et louez-le dans tous les siècles. »

Il faut remarquer avec les saints Pères que le mot *Ange* signifie une fonction. Eux qui *par nature* sont de purs *esprits* deviennent anges, c'est-à-dire messagers, quand ils nous sont envoyés ou nous communiquent quelque chose de la part de Dieu.

Après la Communion. — « Après avoir participé, Seigneur, aux divins Mystères dans la très joyeuse fête des saints Anges, nous vous demandons, grâce à leur protection, de pouvoir toujours échapper aux embûches de notre ennemi, et d'être fortifiés contre toute sorte de périls. »

Ayons un grand respect pour les saints Anges qui ont été préposés par Dieu à la garde et à l'ordre de l'univers. Saint Paul mêlait tant de délicatesse à ce sentiment de révérence envers les Anges que, ordonnant aux femmes chrétiennes de voiler leur tête à l'église, en signe de modeste sujétion, il veut que cela se fasse *propter angelos*, c'est-à-dire pour que les Anges ne soient pas offensés.

Dans l'Apocalypse, saint Jean adresse ses sept lettres pour les évêques d'Asie aux Anges respectifs de leurs églises, c'est-à-dire aux esprits bienheureux préposés par le Seigneur à la garde de ces jeunes chrétientés.

Les anciennes liturgies font souvent mention de l'Ange du Sacrifice, qui transporte nos dons mystiques de l'autel terrestre à celui du ciel; cet Ange qui *oblulit orationem Domino*, tandis

que Tobie vaquait à ses œuvres de charité et de miséricorde.

Saint Benoît, d'accord avec toute la tradition patristique, parlant des Anges *nobis deputati*, qui annoncent *die noctuque Domino factorum nostrorum opera*, exige de ses moines un souverain respect pour l'office divin à cause de la présence *Divinitatis et Angelorum eius* dans l'église.

3 OCTOBRE.

Sainte Candide, martyre.

Station sur la voie de Porto, au cimetière de Pontien.

AUJOURD'HUI le martyrologe hiéronymien nous conduit sur la voie de Porto : *Romae, ad Ursum Pileatum, Candidae.*

Cette indication n'est pas tout à fait exacte, car cette Martyre, qui appartient au groupe des saints Pollion, Candide et Pigmène, mentionnés dans la Passion des saints Pierre et Marcellin, reposait dans une petite basilique spéciale, à elle dédiée, au-dessus du cimetière de Pontien. Hadrien I^{er} restaura cet oratoire ; mais peu après, en raison de la désolante solitude où étaient alors laissés les cimetières suburbains il dut, à contre-cœur, transporter les reliques de sainte Candide dans le titre de Sainte-Praxède.

LE MÊME JOUR.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, vierge.

De même que saint Paul se réclamait du message particulier qu'il était chargé de transmettre aux gentils ; comme chacun des saints a une physionomie spéciale et reflète dans sa mission une page de l'Évangile devant être confirmée et exaltée par sa propre vertu, ainsi la parole évangélique qui résume la sainteté de Thérèse de l'Enfant-Jésus est celle par laquelle le Seigneur invite les croyants à se convertir et à devenir semblables aux petits enfants (MATTH., XVIII, 3).

Thérèse, ayant lu dans les Livres saints que le Seigneur appelle les petits et dit : « Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi » (*Prov.*, IX, 4), considéra cette parole comme lui étant adressée et mit tous ses soins à éteindre en elle l'amour-

propre, pour s'attacher dans la simplicité de son cœur à l'Époux divin qui se nourrit parmi les lis.

Au début, cette fleur céleste, comme sainte Thérèse d'Avila, fut cultivée quelque temps dans le jardin de saint Benoît à Lisieux; mais par la suite, guérie d'une maladie mortelle grâce à la Très Sainte Vierge, et après un pèlerinage à Rome aux sanctuaires des Apôtres, elle entra, âgée seulement de quinze ans, au couvent des Carmélites réformées. Incroyable est le feu du divin Amour qui consuma avant le temps le cœur de cet Ange. Se faisant petite à ses propres yeux et se cachant au monde, elle était dévorée du zèle de sauver les âmes et de les ramener à Dieu; c'est ainsi qu'un jour, alors que par obéissance elle se promenait dans le jardin du monastère quoique consumée par la fièvre de la phtisie, elle répondit en souriant à celle qui lui demandait pourquoi elle se fatiguait de la sorte : je marche pour un missionnaire!

Avant de mourir (30 septembre 1897) elle promit de passer l'éternité en faisant descendre du ciel une pluie de roses, et elle tint fidèlement parole par un si grand nombre de miracles, que vingt-huit ans à peine après sa mort, Pie XI l'orna du diadème des saints durant le jubilé de 1925.

En raison de la vocation spéciale de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui s'offrit comme victime au Seigneur pour le bien des missions parmi les infidèles, cette vierge du cloître a été proclamée par Pie XI céleste patronne des missionnaires.

La messe est propre. L'introït (*Cant.*, iv, 8-9) est l'écho de l'appel de l'Époux divin qui s'avoue ravi par la grâce de sa très pure épouse.

« Viens du Liban, mon épouse, viens du Liban, viens. Tu as blessé mon cœur, mon épouse, ma sœur. Tu m'as blessé le cœur. »

Suit le premier verset du psaume 112 : « Enfants, louez le Seigneur, louez le nom du Seigneur. »

Prière. — « Seigneur, qui avez dit : Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux; accordez-nous, nous vous en supplions, d'imiter l'humilité et la simplicité de cœur de la bienheureuse vierge Thérèse, de manière à obtenir l'éternelle récompense. »

Le Royaume des cieux représente particulièrement la vie

chrétienne et l'Église catholique ; on entre dans ce royaume grâce à la nouvelle naissance spirituelle du saint Baptême, et on y demeure au moyen de la foi qui nous fait croire en Dieu, nous confiant et nous abandonnant à Lui comme de petits enfants entre les bras de leur père.

La première lecture est tirée d'Isaïe (LXVI, 12-14). Le Seigneur y promet de nourrir et de caresser Jérusalem qui reverdira comme l'herbe et reviendra à la grâce d'une nouvelle enfance spirituelle. C'est la première conséquence du sacrement de la régénération.

Au mépris de toutes les règles classiques, on a fait un répons-graduel du passage de l'Évangile (MATTH., XI, 25) qui sera lu demain à la messe de saint François. On y ajoute le cinquième verset du psaume 70 : « Seigneur, vous êtes mon espérance depuis ma jeunesse. »

Le verset alléluiatique est tiré de l'Ecclésiastique (XXXIX, 17-19) et il a été choisi à cause de la pluie de roses que l'angélique Vierge promet de faire tomber du ciel. Une partie de ce chant alléluiatique correspond à la *Communion* de la Solennité du Très Saint Rosaire. La vie chrétienne, et la vie religieuse spécialement, peut être comparée à une gracieuse roseraie rafraîchie par les eaux pures de la divine grâce. Elle bourgeonne d'abord, puis se couvre de fleurs, qui, par leur parfum et leur beauté, parlent de la gloire de Dieu. Cette pensée ressemble à celle de l'Apôtre, qui voulait que les chrétiens répandissent de toutes parts le suave parfum de Jésus-Christ.

Ozanam a fort bien expliqué comment cette obligation universelle de l'édification du prochain peut se concilier avec le devoir, non moins évangélique, de fuir l'ostentation de la vertu et le pharisaïsme. Le célèbre écrivain disait en effet : Nous ne faisons pas le bien pour être vus ; mais, pour rendre hommage au saint Évangile, nous nous laissons voir parfois, afin que Dieu soit glorifié.

Le texte de l'Évangile (MATTH., XVIII, 1-4) est en grande partie le même qu'hier. L'enfance spirituelle qui résume le secret de la sainteté de Thérèse exige la vertu la plus héroïque, puisqu'elle suppose le renoncement parfait de l'âme à son *moi*. Ce douloureux et continuel renoncement à ce que nous avons de plus

intime et de plus cher, est ce qu'aujourd'hui le saint Évangile désigne par le mot de *conversion*.

Le verset de l'offertoire (LUC., I, 46-48, 49) se compose de quelques passages du cantique évangélique : « Que mon âme magnifie le Seigneur et se réjouisse en Lui, car Il a regardé la petitesse de sa servante et a fait pour elle de grandes choses. »

Dieu a fait pour Thérèse des choses d'autant plus grandes que la Vierge du Carmel se faisait plus petite. L'humilité accroît dans notre cœur la capacité de recevoir, et le Seigneur se plaît d'autant plus à glorifier sa munificence que plus grande est notre indigence. C'est pourquoi l'Apôtre se complaisait dans ses infirmités, où s'affirmait glorieusement au contraire la puissance de la grâce.

La collecte a une saveur d'antiquité, mais elle a subi quelques retouches : « Que la sainte prière de la bienheureuse Vierge Thérèse, Seigneur, vous fasse accepter le présent sacrifice, afin qu'il vous soit agréable par les mérites de celle en l'honneur de qui il vous est solennellement offert aujourd'hui. »

L'antienne pour la Communion est empruntée à l'un des solennels cantiques matutinaux, celui du Deutéronome (XXXII, 10-12). Dieu y expose les soins plus que maternels qu'il eut jadis pour Israël au sortir de l'Égypte. Yahweh fut son guide et son conducteur. Il l'instruisit et le garda comme la pupille de ses yeux. Comme l'aigle, il étendit ses ailes et le prit sur lui. Cette tendre conduite est celle que Dieu adopte, aujourd'hui encore, surtout envers ceux qu'il retire du monde et met à l'abri dans le port tranquille de la vie religieuse.

La collecte après la Communion s'inspire d'une pensée qui revient plusieurs fois dans le Missel romain : « Que le Sacrement céleste, Seigneur, nous enflamme de cet amour pour lequel la Vierge Thérèse s'offrit à Vous comme victime de charité pour les pécheurs. »

Combien donc est facile la sainteté chrétienne, et combien le culte des saints glorifie Dieu qui les a faits ce qu'ils sont. Thérèse fut indubitablement un holocauste d'amour; mais le feu qui la consuma avant l'heure fut allumé en elle par la grâce de ce même Paraclet qui jadis avait poussé les Martyrs au bûcher, à l'échafaud et à l'amphithéâtre. Thérèse sentait ce même feu

dans son cœur ; Rome chrétienne l'évoque spécialement lorsque, venue avec son père vénérer les tombeaux des Apôtres, elle visita aussi les basiliques et les cimetières des anciens Martyrs, descendit dans l'arène de l'amphithéâtre Flavien, pénétra dans le cimetière de Callixte, et s'étendit dans le *loculus* qui avait contenu la dépouille sanglante de la Vierge Cécile. Des ténèbres mystiques des catacombes, Thérèse monta ensuite sur la colline triomphale du Vatican pour rendre hommage au successeur de saint Pierre ; ce fut à cette occasion que, agenouillée devant Léon XIII, elle lui demanda la grâce d'entrer au Carmel de Lisieux à *quinze ans* seulement.

Qui aurait pensé alors que huit lustres plus tard, dans ces mêmes salles du palais pontifical, aurait été discutée par le Pape et les Cardinaux la cause de béatification et de canonisation de ce nouveau Séraphin du Carmel ?

4 OCTOBRE.

Sainte Balbine, martyre.

Station au titre de Balbine.

LE martyrologe hiéronymien nous invite aujourd'hui à nous rendre sur la voie Appienne où, dans le cimetière de Prétextat, à côté du martyr Quirin, reposait Balbine, que les *Actes* appellent simplement sa fille : *Romae, Via Appia, Balbinae*. Il est impossible de préciser s'il existe quelque relation entre cette Balbine, celle qui donna son nom à une région de la nécropole de Callixte et celle enfin dont un *titulus* situé sur l'Aventin porte le nom. Le doute des historiens a été, sans plus, résolu par la légende qui, transportant le corps de la Martyre du cimetière de Prétextat dans le *titulus Balbinae*, l'a simplement modifié en : *titulus sanctae Balbinae*.

Au résumé, la Sainte qui est en ce jour l'objet d'un culte ancien et liturgique, est celle qui, primitivement, fut ensevelie près du martyr Quirin.

Toutes les autres identifications ne sortent pas des limites de la possibilité.

LE MÊME JOUR.

Saint François d'Assise, confesseur.

Innocent III aurait, dit-on, vu en songe un pauvre, les pieds nus et les reins ceints d'une « humble corde » qui, de ses épaules puissantes, soutenait le grandiose mais caduc édifice du *Patriarchium* du Latran. Ce songe fut une prophétie et un symbole. En un siècle de violences et d'ambitions, alors que la société chrétienne avait oublié le discours évangélique des Béatitudes, et que l'orgueil féodal avait corrompu jusqu'à l'atmosphère du cloître et du sanctuaire, François, le pauvre d'Assise, le stigmatisé, se lèvera au milieu des foules chrétiennes, pour leur annoncer de nouveau l'évangile du Royaume et prêcher simplement le Christ crucifié.

En cela réside la grandeur et la catholicité de l'œuvre du fils de Pierre Bernardone, tout le caractère surnaturel de sa mission. Avant lui, de nombreuses sectes d'hérétiques, en France surtout, avaient surgi pour reprocher à l'Église son faste mondain et ses richesses. Pour réformer le clergé, ils voulaient opérer une révolution sanglante, afin de le ramener par la force à cet état de pauvreté évangélique où s'étaient trouvés Pierre et Paul alors qu'ils résidaient dans les prisons de Néron.

Cette mission étant illégitime n'aboutit à rien. Celle de saint François réussit au contraire ; au lieu de proclamer la révolution contre sa mère l'Église, il commença par offrir en lui-même cet exemple de conversion et de détachement des vanités séculières qui était alors universellement réclamé non seulement par les hérétiques mais aussi par les fidèles.

Pour se réformer elle-même, l'Église n'a pas besoin de rien prendre au dehors : elle a en soi tous les principes directifs, toutes les forces nécessaires pour vivre d'une vie puissante et divine qui défie le temps. C'est pourquoi au XIII^e siècle, sans le concours des princes ni des pseudo-prédicateurs, au simple exemple et à la seule parole évangélique de François, le peuple chrétien fut réformé et un courant très puissant de spiritualité mystique s'ouvrit dans l'Église.

A des temps nouveaux, à de nouveaux besoins, il fallait de nouveaux remèdes. Dans les siècles passés du haut moyen âge,

existaient le haut clergé, les puissantes abbayes bénédictines, la féodalité, mais la plèbe ou le peuple n'existait pour ainsi dire pas, et sur lui pesait un long code de devoirs, sans qu'une liste de droits y correspondît. A cette antique société, formée d'aristocratie ecclésiastique et laïque, qui parlait et écrivait encore dans la langue de Virgile et de Léon le Grand, saturée de philosophie grecque et de théologie patristique, étaient familiers les symboles apocalyptiques de l'essence de Dieu, de son unité et de sa Trinité, peints sur les absides des basiliques.

Mais les temps marchèrent. A la fin du XI^e siècle, dans les registres et dans les chroniques, nous entendons comme le murmure d'une nouvelle vie qui envahit la glèbe. C'est le peuple, ce sont les *minores* de nos communes, qui, s'étant émancipés des nobles, — *les maiores*, — affirment aussi leurs droits et pensent que, le système féodal disparaissant, l'avenir est désormais pour la démocratie.

A ce nouveau peuple italien encore enfant, simple et capricieux, il fallait donc parler un nouveau langage spirituel, plus adapté à son intelligence. Pour s'élever jusqu'aux contemplations johanniques de la divinité, il avait absolument besoin de s'appuyer sur l'humanité; c'est alors qu'apparaît saint François qui, à Saint-Damien, à Greccio et sur l'Alverne, popularise le culte de la sainte humanité du Rédempteur qui désormais passionnera la famille catholique et atteindra son point culminant dans les grandes révélations de Paray-le-Monial.

Voilà le mérite, la nouveauté, le caractère, du mouvement franciscain primitif, tel qu'il se refléta sur la littérature, sur l'art, sur l'enseignement des universités, sur la vie communale, en sorte que saint François peut être considéré comme le représentant providentiel de la réforme ecclésiastique au XIII^e siècle, et le point de départ d'une époque nouvelle dans l'histoire de l'Église.

Nous disons : de l'Église, car c'est là une autre caractéristique de la mission du Pauvre d'Assise. Sa réforme s'effectua non au moyen de forces étrangères, comme le voulaient les hérétiques, mais dans le sein même de l'Église catholique, et par celui qui personnifiait le chef et le cœur de la famille du Christ. Le cardinal Hugolin, devenu ensuite Grégoire IX, ami et confident

du *Poverello*, qu'il devait canoniser un jour, fut mis à ses côtés, nous devons le croire, par la Providence divine, afin de porter secours à la simplicité de François, et qu'ainsi l'autorité papale elle-même dirigeât dès sa naissance, et canalisât dans les artères de l'Église, ce courant très puissant de vie nouvelle et de mysticisme évangélique restauré par le Saint.

François mourut le soir du samedi 3 octobre 1226, et il fut canonisé trois ans plus tard par Grégoire IX qui voulut faire ériger sur sa tombe un mausolée remarquable par l'art et la piété, pour témoigner de la grandeur transcendante de la figure de son saint ami.

La messe est presque identique à celle du 17 septembre en l'honneur des stigmates de saint François. Voici les quelques différences qu'on y rencontre :

Prière. — « Seigneur qui, par les mérites du bienheureux François avez enrichi votre Église de la postérité d'une nouvelle famille ; faites que nous l'imitions dans le mépris des biens terrestres, afin d'avoir part aux dons et aux joies célestes. »

Il est question ici de deux choses : des dons et des joies. Les dons regardent surtout la grâce ; les joies se rapportent principalement à la gloire. L'un et l'autre biens, toutefois, dépendent d'une condition. Quand on a les mains déjà pleines, on ne peut rien saisir, et, chargé d'un fardeau pesant, on ne peut certes prendre part à une course. Pour courir au ciel chargés de grâce, il nous faut renoncer aux aises inutiles de la vie terrestre, et suivre nus Jésus dépouillé, comme le dit saint Jérôme.

La lecture évangélique est la même que le jour de saint Matthias. Nous cherchons tous le repos du cœur. Eh bien ! nous ne pourrions trouver ce repos que dans l'imitation du Cœur très saint de Jésus, qui est doux et humble.

Après la Communion. — « Que la divine grâce, Seigneur, dilate de plus en plus votre Église, que vous avez voulu illuminer par les glorieux mérites et les exemples du bienheureux François. »

Une louange spéciale fut donnée à François par nos pères, ce fut le titre de *vir catholicus et totus apostolicus*. En effet, sa règle débute par une solennelle promesse d'obéissance au pape Hono-

rius III. En outre, pour que précisément l'action réformatrice du *Poverello* apparût ce qu'elle était vraiment, une action réformatrice de l'Église elle-même, François reçut dès la première heure, sur l'ordre du Pape, la tonsure cléricale et plus tard il fut revêtu du diaconat.

5 OCTOBRE.

Saint Placide et ses compagnons, martyrs.

LE martyrologe hiéronymien assigne aujourd'hui à la Sicile un groupe de trente-deux martyrs, parmi lesquels se trouvent un Placide, un Eutychius et trente autres qui sont fêtés aussi le 29 septembre.

Sans trop se préoccuper de l'anachronisme qui en résultait, Pierre du Mont-Cassin a identifié, au XII^e siècle, ce Placide du IV^e avec le disciple de saint Benoît qui vécut au VI^e, et il a brodé un roman sur tout cela, faisant intervenir les Pirates qui, finalement, massacrent Placide, ses frères Victorin et Eutychius, sa sœur Flavia et trente autres moines, dans le port de Messine. La falsification de Pierre Diacre eut du succès, et quand, sous Sixte-Quint, dans l'église Saint-Jean de Messine (c'est-à-dire au lieu où la tradition voulait que fût enseveli saint Placide), on découvrit de nombreux restes d'ossements humains sur lesquels on reconnut des signes de mort violente, les esprits se remémorèrent immédiatement le récit du chroniqueur du Mont-Cassin. C'est ainsi que le Pape étendit l'office de saint Placide et de ses compagnons à toute l'Église.

Quoi qu'il en soit de Pierre Diacre, le témoignage du martyrologe hiéronymien, à l'égard de l'ancien groupe des martyrs de Messine, demeure inébranlable : *In Sicilia, Placidi, Eutici et aliorum XXX.*

La messe est la même que pour les saints Faustin et Jovite le 15 février ; mais les collectes sont empruntées à la fête de sainte Symphorose et de ses fils le 18 juillet.

LE MÊME JOUR.

Saint Placide, disciple de saint Benoît, abbé.

Le culte liturgique de saint Placide, le cher petit enfant offert par son père Tertullus au Patriarche saint Benoît, sauvé plus tard miraculeusement par saint Maur des eaux du lac néronien, et qui n'a aucun rapport avec le saint Placide du groupe sicilien, nous est attesté par la tradition bénédictine dès le x^e siècle. Son nom, dès lors, apparaît régulièrement dans les Litanies des saints, associé à celui de saint Benoît et de saint Maur, tel un lis ravissant parmi les prémices embaumées du printemps bénédictin.

Les disciples du Patriarche du Mont-Cassin ne firent en cela qu'imiter leur maître. Une nuit, à Subiaco, saint Benoît gravit une des cimes rocheuses sur lesquelles il avait érigé ses douze monastères, et là, avec la confiance de Moïse et d'Élisée, il supplia le Seigneur de faire jaillir de la pierre une source d'eau. Or il avait voulu que fût agenouillé près de lui, sous la voûte étoilée du ciel, le petit Placide dont les prières enfantines s'unirent à celles du grand Législateur et obtinrent du ciel le miracle désiré.

Quand Placide, parti pour puiser de l'eau dans le lac néronien, victime de l'obéissance et de son âge tendre, tomba dans le lac et allait être emporté par les ondes, saint Benoît, de sa retraite, vit en esprit le péril couru par son disciple, et envoya vite saint Maur pour qu'il marchât à pied sec sur les eaux et en retirât l'enfant.

Dans cette atmosphère toute spirituelle de Subiaco, les prodiges s'ajoutaient les uns aux autres, et le surnaturel enveloppait la première famille bénédictine. Maur, ayant reçu la bénédiction de son Abbé, entre en une sorte d'extase; il court d'un trait vers le lac, en foule à pied sec les ondes, saisit Placide par les cheveux, le ramène sain et sauf au rivage, et alors seulement s'aperçoit du miracle accompli.

Au prodige de l'obéissance succède un prodige d'humilité. Qui a accompli le miracle? Benoît ou Maur? chacun veut en attribuer le mérite à l'autre, mais finalement maître et disciple s'accordent pour s'en remettre à l'arbitrage de Placide lui-

même. Il a déjà un sens profond des choses de Dieu, et il peut bien résoudre une question sur laquelle Benoît et Maur invoquent ses lumières. Placide, sans refuser à Maur le mérite de l'obéissance, se prononce toutefois en faveur du saint Patriarche, en l'immense sainteté duquel ses disciples mettaient leur confiance. Quand, en effet, le petit moine fut emporté par les ondes, il pensait aux mérites de Benoît, et même il distinguait sa melote monastique étendue sur sa tête en signe de protection. Maur l'avait bien saisi par les cheveux pour le sortir du lac, mais l'enfant, lui aussi en extase, voyait alors le patriarche Benoît qui le sauvait en l'amenant au rivage : *Ego cum ex aqua traherer, super caput meum Abbatis melotem videbam, atque ipsum me ex aquis educere considerabam* ¹.

Voici une belle collecte du Gélasien : *In Monasterio*, en l'honneur de saint Placide :

Deus, qui renunciantibus saeculo mansionem paras in caelo; (meritis beati Placidi) dilata sanctae huius congregationis habitaculum temporalem caelestibus bonis; ut fraternitatem teneant compagine charitatis unanimiter; continentiae tuae praecepta custodiant; sobrii, simplices et quieti, gratis sibi datam gratiam fuisse cognoscant; concordet illorum vita cum nomine; professio sentiatur in opere. Per Dominum.

Que saint Placide qui, dans son enfance, associa ses prières à celles du grand législateur Cassinien pour faire jaillir en faveur des moines une source d'eau vive de la roche aride, obtienne toujours à toute la postérité spirituelle bénédictine — à qui l'Église a confié d'une manière spéciale la solennité liturgique du culte divin — les ondes fraîches de la grâce, pour que les fils de saint Benoît soient vraiment fils de bénédiction : *concordet illorum vita cum nomine; professio sentiatur in opere.*

6 OCTOBRE.

Saint Bruno, confesseur.

VOICI un autre fils spirituel du Patriarche des moines d'Occident, lequel, sur le grand tronc de la vie monastique, greffa un rameau spécial de vie semi-anachorétique.

1. S. Gregorii I Dialog., Lib. II, c. VII.

Ce grand réformateur de l'institut érémitique à la fin du ^x^e siècle a d'ailleurs un titre spécial aux fastes hagiographiques de l'Église romaine. Il résida en effet à Rome pendant quelque temps, aux côtés d'Urbain II, afin de l'aider par ses conseils et par sa collaboration. Mais pour que, dans la capitale du monde catholique, le Saint retrouvât d'une certaine manière l'atmosphère de pieux recueillement qui entourait sa première fondation cartusienne du diocèse de Grenoble, Bruno érigea en 1091, avec le consentement du Pape, un monastère de son Ordre près du *titulus Cyriaci* aux thermes de Dioclétien qui étaient alors absolument déserts et désolés. La chartreuse de Sainte-Marie-des-Anges aux Thermes s'est éteinte seulement dans la seconde moitié du siècle dernier, par suite de la confiscation.

La messe est la même que le 23 janvier, pour saint Raymond de Pennafort, sauf la première collecte.

Prière. — « Que l'intercession de saint Bruno nous vienne en aide, Seigneur, afin que nous confessant coupables d'avoir gravement offensé votre majesté, nous en obtenions le pardon grâce à ses mérites et à ses prières. »

La prière après la Communion est la même que pour saint Gaétan le 7 août.

Saint Bruno qui abandonne le monde et sa gloire et se retire dans une profonde solitude pour prier, pour jeûner et pour se préparer à bien mourir, nous offre une grande leçon de force chrétienne. Dans le monde, si nombreuses sont les occasions qui nous portent au mal, qu'il est bien difficile de conserver l'innocence et de se sanctifier. Que font alors les âmes généreuses? Comme Israël s'enfuit pour échapper à la corruption des Égyptiens; comme la colombe de Noé, ne trouvant où se poser sur la terre toute recouverte de fange, revint vers le saint Patriarche dans l'Arche, ainsi ces âmes soucieuses d'assurer leur salut par les moyens les plus efficaces et les plus sûrs, abandonnent le monde et se réfugient dans le cloître. En agissant ainsi, elles se sauvent et par leur exemple elles assurent, avec un immense mérite pour elles-mêmes, le salut d'un grand nombre.

7 OCTOBRE.

*Saint Marc, pape.**Station dans le cimetière de Balbine.*

SELON le *Liber Pontificalis*, le pape Marc se construisit de son vivant une basilique sépulcrale sur le cimetière de Balbine, que l'empereur Constantin dota plus tard somptueusement.

L'édifice supérieur a disparu ; mais les cryptes, dès l'antiquité, finirent par constituer une partie de la grande nécropole de Callixte, du côté qui regarde la voie Ardéatine.

L'indication que nous offre aujourd'hui le martyrologe hiéronymien : *Romae, via Ardeatina, in cimiterio Balbinae, Marci episcopi*, est donc exacte.

Une épigraphe Damasienne, gravée sur la tombe d'un certain Marc, a été attribuée au Pape de ce nom. De Rossi a accepté cette identification.

Insons) VITA · FVIT · MARCI · QVAM · NOVIMVS · OMNES
 Plenus am) ORE · DEI · POSSIT · QVI · TEMNERE · MVNDVM
 Actis mon) STRAVIT · POPVLVS · QVOD · DISCERET · OMNIS
 Parvus) HONOR · VITAE · GRANDIS · COMTEMPTVS · HABENDI
 Intima sed) VIRTVS · TENVIT · PENETRALIA · CORDIS
 Iusti)TIAE · CVSTOS · CHRISTI · PERFECTVS · AMICVS
 Te colit) ET · DAMASVS · TVMVLO · CVM · REDDIT · HONOREM
 HIC · MARCVS · MARCI · VITA · FIDE · NOMINE · CONSORS
 ET · MERITIS.

Nous nous souvenons encore tous de la vie sans tache de Marc, lequel fut rempli de tant d'amour divin qu'il méprisa le monde. Sa vie était un continuel enseignement pour tout le peuple. Il appréciait peu les honneurs de la vie et méprisait fort la possession des choses terrestres, parce que l'intime de son cœur était tourné vers la vertu. Il fut le vengeur de la justice, le parfait ami du Christ. Damase lui aussi, en ornant ton sépulcre, témoigne de sa vénération envers toi. Ce Marc qui fut nôtre se montra vraiment l'émule non seulement de la foi, mais du nom et des mérites de Marc l'évangéliste.

Le pape Marc érigea à Rome une seconde basilique près des

Thermes dits *in Pallacinis*, et Constantin l'enrichit de mobilier liturgique et de biens-fonds. Au temps des grandes translations on y transporta, de la voie Ardéatine, le corps du fondateur. Toutefois le *titulus Marci* finit par se réclamer, non plus du Pontife, mais de l'Évangéliste d'Alexandrie, si bien que dans le bas moyen âge, le clergé romain s'y réunissait le 25 avril pour la procession des *Robigalia* qui se rendait à Saint-Pierre.

La fête de saint Marc apparaît, non seulement dans le Ferial Philocalien, mais dans la liste de lectures de Würzburg.

La messe *Sacerdotes* est la même que le 28 juin pour saint Léon I^{er}; mais les collectes sont différentes.

Prière. — « Recevez, Seigneur, nos prières et, par la médiation de votre bienheureux pontife Marc, accordez-nous la miséricorde et la paix. »

Un pontife doit resplendir devant Dieu et devant le peuple de mérites si excellents que sa sainteté éloigne de son troupeau les foudres de la justice divine selon cette parole de l'Ecclésiastique : *et in tempore iracundiae, factus est reconciliatio* (XLIV, 17).

La prière sur les oblations est la même que le 13 décembre.

Après la Communion. — « Faites, Seigneur, que votre peuple se montre de plus en plus fidèle à vénérer solennellement la mémoire de vos saints, de telle sorte qu'il mérite d'être toujours protégé par leur intercession. »

Saint Marc ne siégea que huit mois, de février au 7 octobre 336; mais dans un si court laps de temps, il sut donner de telles preuves de sainteté, à plus de titres encore que d'autres pontifes du même siècle, que son culte liturgique appartient vraiment au fond primitif du Sanctoral Grégorien. Cela démontre que ce ne sont point les actions dramatiques qui rendent l'homme saint, mais la fidélité aux devoirs quotidiens de la vie, chacun dans l'état qui lui est propre. C'est justement cette sainteté toute intime que semble vouloir louer le pape Damase dans l'épigraphe rapportée plus haut.

LE MÊME JOUR.

Les saints Marcel et Apulée.

Ces deux Martyrs, mentionnés aujourd'hui dans le Sacramentaire gélasien, mais dont la légende ne fait rien moins que deux disciples du vieux magicien Simon à Rome, appartiennent au contraire à Capoue. Marcel fait partie d'un groupe composé des saints Marcel, Castus, Émile et Saturnin. Aucune ancienne liste ne mentionne aujourd'hui l'*Apulée* du Missel, dont seule une tradition médiévale fait le serviteur de Marcel, associé à la couronne du martyr avec son maître. Cet énigmatique Apulée demeura inconnu même à l'antique hagiographie de Capoue; personne n'en parle jamais, on ne trouve pas son image dans les mosaïques de Saint-Prisque (v^e et vi^e siècles) où pourtant figurent trente-deux saints, appartenant pour la plupart à la Campanie. C'est pourquoi on suppose une déformation de l'indication topographique du Martyrologe, faisant lire *Apuleius* là où il y a en réalité : *in Apulia, natale Casti et Emeli, Marcelli*.

Voici les vers qui se lisent aujourd'hui encore à Capoue sur le fronton lombard de l'église de Saint-Marcel :

MARCELLVS · SANCTVS · COMPTENNENS · CAESARIS · ACTVS
EST · CAPVAM · LATVS · PRO · CHRISTO · DECAPITATVS

Saint Marcel, pour avoir méprisé le commandement de César, fut conduit à Capoue, et là, pour le Christ, il fut décapité.

LE MÊME JOUR.

Les saints Serge et Bacchus, martyrs.

La popularité de ces deux Martyrs ne peut être comparée qu'à celle des anargyres Côme et Damien. La tombe de saint Serge se trouvait à Rosapha, et telle était l'affluence des fidèles y accourant de tout l'Orient que Justinien, pour défendre contre les barbares le sanctuaire et ses richesses, ceignit de murailles la cité, qui, dès lors, avait pris le nom de Sergiopolis, à cause de son céleste Patron.

La légende unit à Serge le martyr Bacchus, qui cependant, selon Antonin de Plaisance, reposait dans une autre localité : *in civitate Barbarisso*.

Grégoire de Tours parle des nombreux miracles qui s'accomplissaient à Rosapha, et à la suite desquels on dédia à saint Serge un grand nombre d'églises et de monastères. En Syrie, les tribus nomades l'honoraient comme leur Patron spécial.

A Rome également diverses églises étaient dédiées à nos deux célèbres martyrs orientaux. Le monastère de femmes des Saints-Serge-et-Bacchus *post formam aquaeductus* au Latran était déjà tombé en une solitude désolante lorsque Paschal I^{er} le fit restaurer, en reconstitua le patrimoine et y réorganisa une famille monastique pour le service liturgique du sanctuaire du Latran, de nuit et de jour.

La basilique vaticane avait également son oratoire dédié aux martyrs Serge et Bacchus; nous savons même qu'il fut restauré par Grégoire II qui y annexa une diaconie avec un hôpital pour les pauvres.

La basilique de Saint-Paul comptait elle aussi au moyen âge, parmi ses filiales, l'église des Saints-Serge-et-Bacchus *in Suburra*, l'antique monastère *Canelicum*, qui existe encore.

Une autre basilique en l'honneur de nos deux martyrs syriaques s'élevait au pied du Capitole, entre l'arc de Septime-Sévère et la basilique Julia. Au XIII^e siècle, elle fut restaurée par Innocent III, qui attribua à l'intercession des martyrs son élévation à la papauté. Voici l'épigraphe qu'il fit placer dans le portique de l'église :

POENE · RVI · QVASI · NVLLA · FVI · SED · ME · RELEVAVIT · LOTHARIVS.
 PRIVS · POSTQUAM · RENOVAVIT · DEQVE · MEO · PRAEMIO · SVMP-
 TVS · PATER · VRBIS.
 ET · ORBIS · HOC · TAMEN · EX · PROPRIO · FECIT · MIHI · SIC · RENOVOR · BIS.

J'étais presque ruinée et anéantie, quand Lothaire me releva une première fois. Après m'avoir restaurée, il en obtint immédiatement la récompense. Il fut en effet élevé au pontificat suprême.

Il accomplit à ses frais ces travaux, et ainsi j'ai été renouvelée deux fois.

La messe en l'honneur des martyrs Serge, Bacchus, Marcel et Apulée, dans le Missel, est unique : *Sapientiam*, et c'est la même que le 2 juillet. Les collectes sont les suivantes :

Prière. — « Que les glorieux mérites de vos martyrs Serge, Bacchus, Marcel et Apulée nous soient profitables, Seigneur, et servent à nous enflammer de plus en plus de votre amour. »

Le dogme sur quoi se fonde la doctrine catholique de la réversibilité des mérites des bienheureux sur les fidèles qui invoquent leur intercession, est le dogme si consolant de la *Communion des Saints*. Il advient dans l'Église ce qui arrive dans le corps humain, où la vitalité, la nutrition et la vigueur des membres se résolvent en un bien-être général de l'organisme tout entier.

Sur les oblations. — « Que cette offrande, accompagnée du puissant suffrage de vos Saints, Seigneur, apaise votre Majesté à notre endroit. »

Plus que personne, les martyrs ont participé au calice amer de la Passion du Christ; aussi ont-ils reçu de Dieu, plus encore que les autres saints, la faculté d'en distribuer les trésors aux fidèles, grâce à leur puissante intercession.

Après la Communion. — « Faites, Seigneur, que les mystères que nous avons reçus dans notre cœur nous soient comme un bouclier; et que l'intercession de vos martyrs Serge, Bacchus, Marcel et Apulée nous fournisse les armes célestes pour défendre notre âme contre toutes les attaques pernicieuses. »

Ceci est une vague allusion aux temps très agités du moyen âge, et un lointain souvenir de la foi que mettaient en saint Serge les tribus nomades de la Syrie.

LE MÊME JOUR.

Le Très Saint Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie.

Aujourd'hui tombe aussi l'anniversaire de la splendide victoire remportée en 1571 par les armées chrétiennes contre la flotte turque dans les eaux de Lépante. Ce triomphe de la Croix sur le Croissant fut universellement attribué à la puissante intercession de la Mère de Dieu, alors invoquée ardemment, le Rosaire à la main, par saint Pie V et par toute la chrétienté. En souve-

nir d'un si grand bienfait, Grégoire XIII, deux ans plus tard, institua, le 1^{er} dimanche d'octobre, une fête annuelle d'action de grâces, à célébrer dans toutes les églises où était érigé un autel *sub invocatione beatae Virginis Rosarii*. Cette solennité locale gagna de plus en plus de terrain et de popularité, en sorte que Léon XIII, zélé promoteur du Rosaire, l'éleva au rite double de II^e classe pour l'Église universelle.

Dans ses premières origines, la dévotion du Rosaire marial remonte au moins au XII^e siècle. Sur une rangée de perles, on récitait la prière *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui*, répétée en quinze dizaines séparées par le *Pater*. Cette forme de prières, composée de 150 *Ave*, était appelée le Psautier des laïques. Les premiers biographes de saint Dominique ne disent point que l'invention du Rosaire lui soit due; celui-ci était beaucoup plus ancien dans la tradition de la piété catholique. Il semble même que le premier qui en ait attribué le mérite à saint Dominique soit Alain de la Roche, à la fin du XV^e siècle.

En tout cas, à l'Ordre dominicain revient la gloire d'avoir propagé cette prière avec un tel succès que le Rosaire devint rapidement la dévotion la plus populaire de la chrétienté.

Au XV^e siècle, après qu'on eut ajouté l'invocation du saint Nom de Jésus à la fin de l'*Ave*, le Rosaire s'enrichit, grâce aux Chartreux de Trèves, du souvenir d'événements relatifs à la vie de Jésus et de Marie. Dès lors, le Rosaire entier fut divisé comme en trois parties, constituant les mystères dits joyeux, douloureux et glorieux.

Tel qu'il est maintenant, le saint Rosaire, très riche d'indulgences, représente, après l'office divin, comme un bréviaire populaire de l'Évangile. En raison de la méditation des divers mystères de la rédemption, il peut aisément s'adapter au cycle liturgique; de plus, à cause de l'heureuse fusion de la prière vocale et de l'oraison mentale, le Rosaire est considéré comme la prière la plus autorisée et la plus belle de l'Église latine.

La fête d'action de grâces de ce jour, en raison de ses relations avec une forme spéciale de dévotion mariale, — le saint Rosaire, — rappelle un peu celle du samedi de l'Hymne acathiste, instituée par les Grecs en mémoire des diverses délivrances de Con-

stantinople des hordes barbares, par l'intercession de Marie. Dans l'un et l'autre cas, le patronage de la bienheureuse Vierge et la victoire sont mis en relation avec une forme spéciale de prière mariale.

En regardant de plus près l'Hymne acathiste, on y découvre d'autres points de ressemblance avec le Rosaire, car, dans la prière byzantine, divisée en quatre sections, on commémore les divers mystères de l'enfance du Christ, la salutation de Gabriel, la visite à Élisabeth, l'incertitude de Joseph, les hommages des bergers et des mages, la fuite en Égypte, la prophétie de Siméon, précisément comme dans les mystères joyeux du saint Rosaire.

L'Hymne acathiste pour les Byzantins, le Rosaire pour les Latins, sont deux formes magnifiques de dévotion mariale, assez semblables, mais absolument indépendantes l'une de l'autre. Elles ont jailli d'une foi identique et d'un même amour, celui de l'Église universelle envers celle qui est la Mère de Dieu et des hommes, la corédemptrice du genre humain.

Quoique dans l'office divin de ce jour on commémore distinctement les quinze mystères christologiques vénérés par le Rosaire, la messe se rapporte nettement à la sainte Vierge.

L'introït *Gaudeamus* est le même que le 16 juillet. La collecte est très élégante, et avec une sobriété vraiment classique, elle explique fort bien la nature, le but et les fruits du nouveau psautier du Rosaire marial.

Prière. — « O Dieu dont le Fils unique par sa vie, sa mort et sa résurrection, nous mérita les grâces du salut éternel; faites que, méditant ces mystères dans le saint Rosaire marial, nous imitions de telle sorte ce qu'ils contiennent, que nous puissions ensuite obtenir cette récompense céleste qu'ils nous promettent. »

La première lecture est faite de deux passages des Proverbes (VIII, 22-24 et 32-35) et on la trouve tout entière le 8 septembre. La sainte Vierge est :

... *termine fisso d'eterno consiglio.*

Bienheureux donc ceux qui, à la ressemblance de Dieu même, l'étudient et la méditent. Trouver Marie c'est trouver la porte de la sagesse et de la vie.

Le répons est tiré du psaume 44, qui unit aux triomphes messianiques du Christ les gloires de son Épouse immaculée.

℣. « Chevauche pour la vérité et la justice, et ta droite te fera voir des choses merveilleuses ». ℣. « Écoute, enfant, regarde, prête l'oreille, parce que le Roi s'éprendra de ta beauté. »

Le verset alléluiatique est tiré d'une antienne connue, de caractère généalogique, qui fait partie pour cette raison de l'office de la Nativité de la sainte Vierge. Pour la fête de ce jour, quelque autre texte rappelant le vrai caractère de la solennité et son ancien titre : *Sancta Maria* DE VICTORIA, aurait été plus adapté.

Alleluia. — « Aujourd'hui l'on célèbre la solennité de la glorieuse Vierge Marie, de la race d'Abraham, née dans la tribu de Juda, de la noble maison de David. »

La lecture évangélique, comportant le récit de l'Annonciation, — le premier des mystères du Rosaire — est la même que le 25 mars.

Selon la phrase lapidaire de la première collecte, nous devons considérer deux choses dans la méditation des mystères évangéliques : *imitemur quod continent, et quod promittunt assequamur*. Ils contiennent donc un double genre de grâces : ils nous enseignent d'abord à bien vivre, selon le Christ, exemplaire divin ; ensuite ils nous garantissent que cette conformité au divin modèle sera, par l'action de la grâce, amenée en son temps à la dernière perfection par la splendeur de la gloire.

L'antienne pour l'offrande des oblations est tirée de l'Écclésiastique, là où sont chantées les louanges de la divine Sagesse. — « En moi se trouve toute grâce de voie et de vérité, en moi toute espérance de vie et de vertu. J'ai porté du fruit, comme un rosier planté près des eaux courantes. »

L'Église applique ces paroles à la sainte Vierge, parce que celle-ci ayant été constituée Mère et Avocate des hommes, toute grâce qui nous apporte une nouvelle vie surnaturelle nous vient de Jésus par les mains de Marie.

La collecte sur les oblations s'inspire, dans sa première partie, de celle du Mercredi des cendres ; toutefois le lien de cette première partie avec la seconde est quelque peu artificiel, et semble même une greffe moderne sur un texte archaïque. C'est surtout dans le texte latin du Missel qu'on peut s'en apercevoir.

« Faites, Seigneur, que notre offrande eucharistique soit accompagnée des dispositions convenables de notre âme, afin que vénérant par le saint Rosaire (pourquoi passer ici de la messe à *autre chose* ?) les mystères de la vie, de la passion et de la gloire de votre Fils unique, nous devenions dignes de ses saintes promesses. »

L'antienne pour la Communion du peuple mentionne elle aussi les roseraies et les fleurs, comme celle de l'offertoire (*Eccli.*, xxxix, 19) : « Portez des fleurs comme le lis ; répandez votre parfum, étendez avec grâce des rameaux feuillus ; élevez un sublime cantique et bénissez le Seigneur dans ses œuvres. »

La perfection des choses créées constitue une harmonie universelle à la louange du Créateur. Selon saint Paul, la bonne odeur que le chrétien doit répandre autour de lui est celle du Christ, c'est-à-dire celle de son imitation et de sa grâce.

La collecte après la Communion s'inspire, dans sa dernière partie, de l'antique collecte de la messe *in dedicatione altaris* :

« Faites que nous soyons aidés, Seigneur, par les prières de votre très sainte Mère, dont aujourd'hui nous célébrons le Rosaire — ou plutôt les prodiges dus au Rosaire marial ; en sorte que, ayant obtenu la grâce contenue dans les mystères par nous vénérés, nous puissions aussi expérimenter l'efficace du Sacrement auquel nous venons de participer. »

La composition liturgique de cette messe est très inférieure à celle de l'office divin de ce jour, lequel tout en représentant une rapsodie, n'est pourtant pas dénué de goût ni de piété, spécialement dans les hymnes.

Nous regrettons une telle infériorité liturgique à l'occasion d'une fête si glorieuse et d'une dévotion si belle et si populaire, qui marque un immense développement de la piété chrétienne envers la Mère de Dieu. Désormais la couronne du Rosaire, comme le Crucifix, est devenue un des objets indispensables de la piété moderne, si bien qu'en de nombreuses régions Crucifix et chapelet ne sauraient être séparés même entre les mains des morts. L'art chrétien a fait en outre du Rosaire un emblème de sainteté ; Pie V agenouillé au Vatican et absorbé dans la prière, tandis qu'à Lépante on combattait, tient dans ses mains le Rosaire. Saint Alphonse de Liguori égrène lui aussi son chapelet

pour le troupeau confié à ses soins ; saint Benoît-Joseph Labre en a deux, l'un au cou et l'autre à la main ; enfin la Vierge Immaculée avec sa robe blanche et sa ceinture bleue, qui, dans la grotte de Massabielle apparaît à Bernadette, porte elle aussi le chapelet suspendu à son bras.

8 OCTOBRE.

Sainte Brigitte, veuve.

CETTE nouvelle prophétesse du Nouveau Testament, en raison de ses nombreux pèlerinages, en compagnie de sa fille sainte Catherine, aux sanctuaires d'Italie et de Palestine, rappelle un peu la noble Paule et sa fille Eustochium, au temps de saint Jérôme. Brigitte, après avoir exercé une grande influence afin de promouvoir, dans les cours, les évêchés, les abbayes et jusqu'à la Cour pontificale, la cause de la réforme de l'Église, mourut à Rome le 23 juillet 1374 et fut ensevelie momentanément à Saint-Laurent *in Panisperna*. Cependant l'année suivante sa fille, commençant ses premières démarches en vue de la canonisation de sa mère, pourvut à ce que le corps de celle-ci fût transporté en Suède, dans le monastère fondé par elle à Wastein.

Rome et ses basiliques se souviennent encore de la noble voyante suédoise, ravie en extase dans les catacombes de la voie Appienne, ou près des tombeaux des Apôtres et des anciens martyrs. Dans la basilique de Saint-Paul, une statue de marbre représente sainte Brigitte écoutant la voix de son céleste Époux Jésus qui lui parlait par les lèvres de l'antique Crucifix conservé en ce vénérable sanctuaire apostolique. Sous la statue de la Voyante se trouve cette inscription :

PENDENTIS · PENDENTE · DEI · VERBA · ACCIPIT · AVRE
ACCIPIT · AT · VERBUM · CORDE · BIRGITTA · DEVM.

Au lieu où elle passa ses derniers jours, non loin du Titre de Saint-Laurent *in Damaso*, on lui éleva, immédiatement après sa canonisation, une petite église à laquelle un hospice pour les pèlerins suédois fut annexé.

Sainte Brigitte fut canonisée par Boniface IX les 7-8 octobre 1391 ; cette seconde date, à laquelle le Pape célébra pour la

première fois à Saint-Pierre la messe en l'honneur de la nouvelle Sainte, fut fixée par la suite comme celle de sa fête.

La messe est la même que le 9 mars pour sainte Françoise Romaine, mais la première lecture est commune à la fête de sainte Monique le 4 mai. Seule la première collecte est spéciale, et l'Église y fait explicitement mémoire des nombreuses révélations dont fut gratifiée la Sainte. Cette allusion de la liturgie est la meilleure recommandation qu'on puisse faire du *Liber revelationum Sanctae Birgittae*, tant de fois examiné et loué par l'autorité ecclésiastique.

Prière. — « O Seigneur notre Dieu qui, par votre Fils unique avec daigné initier la bienheureuse Brigitte aux secrets célestes, accordez-nous par son intercession de pouvoir un jour nous réjouir dans l'éternelle vision de votre gloire. »

9 OCTOBRE.

Les saints Genuin et ses compagnons martyrs.

Dans le cimetière ad duas lauros, sur la voie de Labicum.

AUJOURD'HUI le martyrologe hiéronymien est plus obscur que jamais. Voici sa note hagiographique romaine : *Romae Marcellini, Ienuini, Novii et inter duas lauros, sanctae Priminae*. De tous ces noms, seul Genuin est mentionné par les anciens itinéraires. Le texte doit donc être probablement corrigé ainsi : *Romae inter duas lauros (in cœmeterio sancti) Marcellini, Genuini. Novii*, etc. Nous ne savons rien d'une sainte Primina, ou Firmina à Rome; en revanche, *Genuinus* est mentionné dans le *De locis Sanctis* comme l'un des martyrs ensevelis près des saints Pierre et Marcellin sur la voie de Labicum, et il a peut-être fait partie de ce groupe de trente ou quarante soldats martyrs indiqués en ce lieu par les Itinéraires.

LE MÊME JOUR.

Les saints Denis, Rustique et Éleuthère.

L'identification établie entre Denis l'aréopagite, converti par saint Paul, le martyr homonyme de Paris, et le pseudo-aéropa-

gite syriaque du v^e-vi^e siècle, a contribué à répandre au moyen âge le culte de saint Denis, si bien que sa fête entra même dans le calendrier romain.

La basilique de Saint-Denis à Paris fut érigée d'après le conseil de sainte Geneviève, et elle est souvent mentionnée par Grégoire de Tours. Venance Fortunat proclame saint Denis le Saint le plus célèbre de l'*urbs Parisiaca* ; si bien qu'au vi^e siècle Bordeaux voulut aussi avoir dans ses murs un sanctuaire en l'honneur du martyr parisien. Dès le vii^e siècle Rustique et Éleuthère sont constamment associés à saint Denis.

A Rome, outre un autel dans la basilique de Saint-Paul (toujours en raison de la confusion entre le martyr parisien et le converti de l'Apôtre à Athènes), nous trouvons plusieurs églises élevées en l'honneur de saint Denis, objet dans la Ville éternelle d'un culte traditionnel, surtout à l'époque carolingienne.

Dès le viii^e siècle, au Champ-de-Mars, Paul I^{er} dédia à saint Denis et à saint Silvestre le nouveau monastère fondé par lui dans sa propre demeure *inter duos ortos*.

A l'ombre de la basilique vaticane, les Francs érigèrent au moyen âge un oratoire en l'honneur de leur grand martyr parisien. Il est mentionné dans le *Catalogus Magnus* de Zaccagni.

Nous savons aussi qu'il y avait une autre église dédiée à saint Denis au Forum romain ; Armellini la place non loin de la diaconie de Saint-Adrien. Enfin une quatrième église dédiée au même martyr existe encore sur le Quirinal, mais elle ne fut érigée qu'au xvii^e siècle.

Chez les Orientaux, saint Denis — l'Aréopagite — est l'objet d'une grande dévotion. Les Ménéés des Grecs le célèbrent le 3 octobre, mais sa mémoire revient aussi le dimanche de la sexagésime dans le Canon τῶν Ἀγίων Πατέρων : Ὁ πολὺς τὰ θεῖα Διονύσιος νῦν τιμάσθω, ὡς τῶν οὐρανίων μύστης.

La messe *Sapientiam* est la même que le 2 juillet pour les martyrs Processus et Martinien, sauf ce qui suit.

La prière est trop remplie et se déroule avec un rythme plein de contrainte, surtout quand, après avoir évoqué le fait de leur martyre, on présente à nouveau les trois saints occupés à l'évangélisation de Paris.

« Seigneur qui en ce jour avez soutenu par votre grâce le courage du bienheureux pontife Denis pour qu'il affrontât le martyre ; vous qui, auparavant, aviez choisi comme devant être ses compagnons, Rustique et Éleuthère, pour prêcher votre foi aux gentils ; accordez-nous d'imiter leurs exemples en méprisant la faveur du monde, et en ne redoutant jamais aucun mal temporel. »

Aujourd'hui la première lecture est tirée des Actes des Apôtres (xvii, 22-34). Nous y trouvons le magnifique discours de saint Paul aux Aréopagites. Saint Ambroise note ici le sens délicat d'opportunité dont l'Apôtre fait preuve en cette occasion. Il laisse pour le moment le champ théologique scripturaire, et se place au contraire sur le terrain même de l'adversaire païen. Paul invoque donc des raisons, une autorité et des arguments admis par les Grecs comme indiscutables. Il en appelle au poète Aratus ; il cite le témoignage d'une inscription athénienne publique ; et même, pour disposer encore plus les esprits en sa faveur, il touche devant l'assemblée les cordes les plus délicates de l'âme grecque, exaltant la religiosité de la population d'Athènes au-dessus de celle des autres cités Helléniques. Paul ne vient donc pas dans la ville de Minerve pour censurer ou pour faire œuvre de révolutionnaire. Non : il veut simplement compléter la conscience religieuse des Athéniens si avide de *nouveau*, en leur annonçant ce Dieu inconnu d'eux, et que pourtant ils pressentaient au fond de leur âme.

La lecture évangélique est la même que le 26 juin pour les martyrs Jean et Paul. Pour ne pas craindre les hommes, il faut craindre Dieu. Celui qui est possédé de cette crainte qui forme les saints ne s'effraiera pas des menaces du monde entier conjuré contre lui.

Prière sur les oblations. — « Recevez avec bonté, Seigneur, ce que votre peuple vous a offert en l'honneur des martyrs, et par leurs prières sanctifiez-nous. »

Le chrétien doit viser beaucoup plus haut qu'à s'abstenir simplement du mal. Au saint Baptême il a reçu la vocation à la sainteté, si bien que dans les premiers temps apostoliques les disciples de l'Évangile s'appelaient simplement *Sancti* avant d'avoir reçu le nom de *Chrétiens* à Antioche. C'est pourquoi le chrétien a reçu non un esprit quelconque, mais le Saint-Esprit

lui-même, lequel vient en nous pour mettre en valeur cette plénitude sublime de sainteté requise par notre incorporation au Christ le « Saint de Dieu ».

Prière après la Communion. — « Nous vous demandons, Seigneur, que le sacrement auquel nous venons de participer accroisse en nous, par l'intercession de vos martyrs Denis, Rustique et Éleuthère, les fruits de l'éternelle rédemption. »

Cette éternelle rédemption est comme un plan magnifique que le génie de Dieu a conçu et qu'il veut exécuter d'accord avec nous. Dieu veut nous conduire au salut éternel; mais ce salut éternel, avant de resplendir dans la lumière de la gloire, consiste maintenant dans la grâce acceptée et vécue. La gloire dépend exclusivement de Dieu; mais la coopération à la grâce nous appartient, avec l'aide de Dieu, selon cette parole de saint Paul : *Non ego, sed gratia Dei mecum.*

10 OCTOBRE.

Saint François Borgia, confesseur.

HIER, nous fêtons des Martyrs couronnés de fleurs toujours fraîches; aujourd'hui c'est le duc de Gandie qui apparaît dans les fastes de l'Église, répandant le parfum de l'humilité, du zèle et de la pauvreté évangélique. A l'école d'Ignace, François porta très haut le sentiment de sa bassesse, et tandis que Dieu se plut à lui confier la direction suprême de la jeune Compagnie de Jésus, l'honorant devant les princes et les pontifes dont il fut comme l'oracle, il avait une si vile opinion de soi-même qu'il s'estimait le rebut de l'humanité. On raconte que, passant la nuit dans une auberge, son compagnon de voyage ne cessait de cracher sur le lit de François; celui-ci ne prononça cependant pas un mot, estimant que dans cette chambre il n'était pas de lieu plus vil que celui où il était couché. Ne sont-ce pas là les sentiments du Christ, qui, sur la Croix, disait avec le Psalmiste : *Ego... sum vermis et non homo; opprobrium hominum et abiectio plebis.*

La messe : *Os iusti* est la même que le 21 mars, pour la fête de saint Benoît, sauf la première collecte.

Prière. — « Seigneur Jésus qui êtes à la fois le modèle et la récompense de la véritable humilité, nous vous en supplions : comme vous avez accordé au bienheureux François de vous imiter dans le glorieux mépris des honneurs terrestres, donnez-nous de participer nous aussi à cette imitation de votre vie et à l'éternelle récompense. »

L'apôtre saint Pierre dit que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. En effet, lorsque Dieu veut accomplir quelque entreprise grande et merveilleuse que les hommes ne sauraient attribuer qu'à l'intervention divine, Il cherche des instruments souples et dociles, se laissant mouvoir et diriger selon son bon plaisir. L'enflure de l'orgueil ne laisse pas de place à la grâce divine, et sa rigide pesanteur empêche Dieu de recourir à des instruments si impropres.

12 OCTOBRE.

Saint Ediste, martyr.

Sur la voie Laurentine.

BIEN que le martyrologe de Baronius attribue saint Ediste à Ravenne, le martyrologe hiéronymien nous conduit aujourd'hui sur la voie de *Laurentum : Romae, via Laurentina, natalis Hedisti*. Ce martyr avait en effet son sanctuaire sépulcral vers le xvi^e mille de cette voie et il est également mentionné dans l'itinéraire de Salzbourg, *deinde etiam in aquilone parte ecclesiae sancti Pauli, paret ecclesia sancti Aristi et sanctae Christinae et sanctae Victoriae, ubi ipsi pausant*. Selon les *Actes*, Ediste et ses compagnons de martyre, Prisque, Termance, Christine et Victoire, furent ensevelis près de *Laurentum : iuxta iter viae Laurentinae, ad aram Dianae, in quodam arenario*.

Dans une bulle du 25 janvier 604, adressée au sous-diacre Félix, en faveur de la basilique de Saint-Paul, saint Grégoire le Grand mentionne en cette zone *Monasterium sancti Eristi* : c'est probablement le monastère qui gardait la tombe des cinq martyrs.

Au viii^e siècle, Hadrien I^{er} organisa, autour de ce sanctuaire, une *domus culta*, avec *magnae constructionis fabricis*, comme nous l'apprend le *Libre Pontificalis*. Il restaura donc le saint

lieu *quae et domum cultam sancti Edisti vocatur usque in hodiernum diem* ¹.

Le culte de saint Ediste s'étendit jusque sur le Soracte, qui, à cause de l'église dédiée au martyr, changea peu à peu son ancien nom classique en celui de Mont Saint-Oreste.

Que sont devenus les corps des cinq martyrs de *Laurentum*? Lorsque saint Ediste eut été changé en saint Eriste ou saint Oreste, on l'identifia aisément avec ce saint Oreste de Cappadoce qui est honoré avec les saints Eustrate, Auxence, Mardaire et Eugène. Baronius veut que les corps de ces martyrs orientaux aient été transportés à Rome dans l'église de Saint-Apollinaire; mais de graves difficultés s'opposent à l'hypothèse de cette translation. Il semble plus probable que le saint Oreste enseveli à Saint-Apollinaire soit l'Edistus ou Eristus de *Laurentum*, avec ses compagnons de martyre.

13 OCTOBRE.

Saint Édouard, roi et confesseur.

CE célèbre roi d'Angleterre mourut le 5 janvier 1066 mais Innocent XI fixa la célébration de sa fête à ce jour qui rappelle la translation de son saint corps. Saint Édouard démontre par son exemple que la sainteté, même ornée des charismes les plus rares de la vie mystique, peut très bien s'unir à une couronne royale et aux mille sollicitudes d'un royaume.

Ce n'est pas la situation qui est nuisible, mais la paresse qui empêche l'âme de renoncer à elle-même pour s'unir à Dieu.

La messe est la même que le 23 janvier, pour la fête de saint Raymond de Pennafort, sauf la première collecte.

Prière. — « O Dieu qui avez voulu couronner de gloire, même dans l'éternité, le bienheureux roi Édouard; faites que, le vénérant sur la terre, nous puissions obtenir avec lui le royaume des cieux. »

L'antiquité attribua souvent aux rois des prérogatives divines: — *Deus stetit in synagoga deorum; in medio autem deos diiudicat*

1. *Lib. Pontif.* Ed. Duchesne, I, 505.

(Ps. 81). L'art chrétien antique entoura quelquefois du nimbe la tête des souverains comme celle des saints. Ainsi, par exemple, sont nimbés Justinien et Théodora dans les mosaïques de Saint-Vital à Ravenne, et le roi Hérode lui-même est nimbé, dans les mosaïques de Sixte III à Sainte-Marie-Majeure.

La raison en est que le pouvoir ne vient que de Dieu, qui, en le conférant à ceux qui doivent le représenter dans le gouvernement des hommes, leur communique aussi une certaine majesté sacrée, et leur donne toutes les grâces nécessaires au bon usage de ce pouvoir.

L'élection au trône est donc, de la part de Dieu, une vocation à un état de sainteté très élevé et même sublime; c'est pourquoi les quelques fêtes de saints rois célébrées par la liturgie romaine ont une beauté et une puissance toutes spéciales.

14 OCTOBRE.

Saint Callixte, pape et martyr.

Station sur la voie Aurélienne, dans le cimetière de Calépode.

AUJOURD'HUI le Calendrier Philocalien enregistre la déposition du pape Callixte sur la voie Aurélienne : *Calisti in via Aurelia, miliario III*. Bien que le pontificat de ce Pape soit parmi les plus importants et les plus glorieux, la vie du Saint conserve quelque chose d'obscur, car nous ne pouvons mettre d'accord le récit du *Liber Pontificalis* et les *Philosophumena*. Du temps de Callixte datent les premières controverses, à Rome, au sujet de la Trinité, et le Pontife, étant encore archidiacre de Zéphyrin, trouva un terrible adversaire dans la personne d'Hippolyte.

Callixte soutenait avec énergie l'unité de l'essence divine et reprochait à Hippolyte son *trithéisme* parce que celui-ci, en exagérant la distinction entre les trois personnes divines, semblait compromettre leur unité substantielle. Quand, à la mort du vieux pape Zéphyrin, lui succéda, selon l'usage romain, l'archidiacre Callixte, Hippolyte irrité se mit à la tête du parti adverse qui le salua lui-même du titre de pontife, inaugurant ainsi la triste série des antipapes.

L'antique discipline ecclésiastique, qui réservait uniquement au jugement divin les péchés les plus graves contre la foi et la

morale, ne correspondait plus, au III^e siècle, aux besoins de la société chrétienne, autant affaiblie quant à la vertu qu'augmentée quant au nombre. Callixte, au moyen d'un édit célèbre, combattu âprement par Hippolyte et par Tertullien, promit à tous indistinctement l'absolution de leurs péchés, pourvu qu'ils aient accompli auparavant la pénitence canonique. Que fit-il là ! Le bouillant apologiste de Carthage caricatura le *Pontifex Maximus, idest episcopus episcoporum*, comme il appelle Callixte dans un libelle satirique ; il nous le montre au moment où, le pécheur étant introduit dans l'église, le Pape le fait prosterner aux pieds des prêtres et des vierges, afin de les attendrir et de les apitoyer en faveur du pauvre coupable.

De son côté, Hippolyte ne crie rien moins qu'au scandale, et il écrit même que l'excessive miséricorde de Callixte rompt désormais les digues de toute moralité publique. Beaucoup se laissèrent persuader, à Rome, par les arguments du sévère auteur des *Philosophumena*, et, ayant abandonné le parti de Callixte, allèrent grossir les rangs des austères schismatiques.

Le Pontife, qui, dans ses prédications, en appelait à l'exemple si doux du bon Pasteur, ne se laissa pas troubler pour cela mais il poursuivit jusqu'à la fin sa mission de paix. Selon quelques documents, Callixte aurait péri dans une émeute populaire, au Transtévère, près du *Titre* fondé par lui à côté de la *taberna Meritoria* d'Alexandre Sévère. Son corps, jeté d'abord dans un puits, dut être ensuite enseveli en cachette dans le cimetière voisin de Calépode, sur la voie Aurélienne.

Dans les *Philosophumena*, Hippolyte semble ignorer complètement ce meurtre dû à la fureur du peuple, et il justifie le titre de martyr donné à Callixte en racontant son emprisonnement et son exil en Sardaigne, jadis souffert par lui pour la foi au temps de sa jeunesse.

Hippolyte est pourtant un ennemi déclaré de Callixte, et et peut-être veut-il passer à dessein sous silence le massacre du Pape par la populace païenne, soit parce que les autorités légitimes de l'État n'y furent pour rien, soit pour priver son adversaire de la gloire due aux martyrs. Le silence d'Hippolyte ne prouve donc rien contre la tradition du meurtre de Callixte, qu'on devine même dans la légende des Actes ; d'autant plus

que s'il en était autrement, on comprendrait difficilement pourquoi le créateur de la grande nécropole et de la crypte papale de la voie Appienne, aurait été seul privé de l'honneur de reposer avec les autres Pontifes et avec son maître Zéphyrin lui-même dans le mausolée pontifical érigé par lui. Au contraire, Callixte fut enterré dans le cimetière de Calépode, où aucun autre Pape n'avait été enseveli avant lui.

Évidemment, cette sépulture insolite, contraire à toute la tradition des sépultures papales sur la voie Appienne, dut être imposée aux fidèles par des circonstances spéciales qui rendirent impossible le transport du corps jusqu'au deuxième mille de la *Regina Viarum*. Nous devinons ces circonstances, parce que les *Actes* y font aussi allusion : ce sont la révolution et le tumulte populaire.

Sur la crypte sépulcrale de Callixte, le pape Jules I^{er} érigea un oratoire où il voulut être enseveli lui-même. Stevenson a retrouvé les ruines de ce sanctuaire avec une partie de l'abside, mais celle-ci est encore cachée et encastree dans une mesure de l'ancienne vigne Lamperini.

La basilique de Sainte-Marie au Transtévère, fondée par le pape Jules I^{er} *iuxta Callistum* et qui a accaparé les gloires du titre primitif de Callixte, revendique depuis des siècles la possession de la dépouille mortelle de saint Callixte.

Près de cette basilique existe cependant encore une petite église titulaire qui conserve le souvenir du *Callistum* primitif du III^e siècle. Dans ce sanctuaire on voit encore, près de l'autel du Martyr, l'ancien orifice d'un puits qui fut en vénération au moyen âge, parce que la tradition veut que le corps de Callixte y ait été jeté lors du tumulte populaire. L'inscription d'un esclave, que signale Fabretti ¹, nous apprend même que ce terrain transtévérin sur lequel s'élève l'édifice de Callixte, était généralement appelé : *area Callisti* :

REVOCA · ME · AD · DOMINVM · VIVENTIVM · IN · AR(e)A · CALLISTI.

Nous trouvons là mentionné cet édifice qui fut dénommé simplement par la suite *Callistum*, même par le biographe du pape Jules.

1. Cf. DE ROSSI, *Bullett.*, 1866, p. 94; 1874, pp. 42, 50.

Une autre petite église en l'honneur du grand pontife Callixte s'élevait sur le Coelius, et elle est mentionnée jusqu'à la seconde moitié du xvi^e siècle.

La messe emprunte son introït à celle du Commun : *Sacerdotes*, comme le 11 décembre.

Prière. — « O Dieu qui nous voyez défaillir à cause de notre faiblesse, faites que l'exemple de vos saints rallume en nous la flamme de votre amour. »

Ainsi en fut-il pour le grand saint Augustin d'Hippone qui, avant sa conversion, ayant entendu parler des généreux exemples laissés par saint Antoine et ses imitateurs, se disait, irrité contre lui-même : *Tu non poteris quod isti et istae? An vero isti et istae in semetipsis possunt, et non in Domino Deo suo* ¹ ?

La première lecture est tirée de l'épître aux Hébreux (v, 1-4) et expose les qualités qui sont requises du prêtre. Il est choisi de Dieu, comme Aaron, et ne prend pas de lui-même l'honneur du pontificat. De plus, il est mis en dehors de la foule des hommes, et devient ainsi comme un pont entre la création et le Créateur. Son ministère s'exerce bien à l'avantage de ses frères, mais lui-même se tient éloigné des affaires terrestres, et ne s'occupe pas d'autre chose que des intérêts divins en procurant le salut des âmes. Sa mission consiste moins à juger et à punir les fautes, qu'à verser sur les innombrables plaies humaines l'huile de la miséricorde divine. Pour ce faire, il sera très utile que le prêtre tienne toujours compte de sa faiblesse et de sa misère, n'exigeant pas âprement d'autrui cette perfection qu'avec de grands efforts il peut à peine atteindre lui-même.

Le répons qui suit la lecture est le même que pour la fête de saint Nicolas le 6 décembre. Voici ce qui doit reconforter souverainement ceux qui sont élus par Dieu à l'*onus* du sacerdoce et de l'épiscopat. La nature est trop faible et n'en est pas capable; pourtant la promesse de Dieu est formelle : « Ma main lui viendra en aide, et mon bras sera sa force. »

Le verset alléluatique est le même que le 14 janvier; c'est celui des Docteurs.

1. *Confessiones*, lib. VIII, cap. xi.

Selon la liste d'évangiles de Würzburg, la seconde lecture de ce jour était la même que pour la fête de saint Damase le 11 décembre (MATTH., XXIV, 42-47).

Dans le Missel actuel, elle est tirée de saint Matthieu, x, 26-32, comme pour la fête de saint Saturnin le 29 novembre.

Jésus et les martyrs annoncent l'Évangile parmi les ténèbres des contradictions; Dieu exalte ensuite leur prédication et il en révèle le mérite par la splendeur de la gloire dont il les entoure même sur la terre.

L'antienne pour l'offrande des oblations est la même que le 6 décembre.

Prière sur les oblations : « Que le mystère de ce Sacrifice nous soit utile, Seigneur, qu'il nous délivre des liens de nos fautes et change l'inconstance de la vie présente en salut éternel. »

L'homme a été défini par le Psalmiste : *Spiritus vadens et non rediens*. Tout en effet sème ici-bas, et nous avons une terrible mobilité, surtout dans l'accomplissement du bien. Mais la grâce du sacrement de l'Eucharistie corrige cette légèreté et nous confirme dans la vertu, nous conférant ainsi cette conformité à la volonté de Dieu et cette égalité d'âme dans le bonheur et dans le malheur qui reflète en quelque sorte l'immutabilité divine.

Cela apparaît dans la vie des saints : leur caractère était toujours égal, toujours joyeux, et cela, parce que, comme le chante l'Église aux fêtes de vierges : *Deus in medio eius : non commovebitur*. Dieu était au milieu de leur cœur; aucune chose créée ne pouvait donc ni les ébranler, ni les agiter.

A ce sujet, cette antique antienne, inspirée d'un texte de saint Grégoire le Grand, et qui veut nous décrire l'aspect du patriarche saint Benoît, est digne d'être notée : *Erat vir Domini Benedictus vultu placido, moribus decoratus angelicis ; tantaque circa eum claritas excreverat, ut in terris positus, in caelestibus habitaret*.

L'antienne *Beatus servus* (MATTH., XXIV, 46-47), durant la Communion du peuple, correspond au passage évangélique indiqué par la liste de Würzburg, mais n'est plus en relation avec la lecture prescrite aujourd'hui dans le Missel. Cette antienne est commune à la fête de saint François Xavier, le 3 décembre.

Après la Communion. — « Que l'oblation sacrée, nous vous le demandons, Seigneur, nous purifie de nos fautes et nous donne la grâce de bien vivre. »

La sainte Eucharistie donne deux grâces. Elle est le sacrement de notre rachat, elle efface nos iniquités dans le sang de l'Agneau ; de plus elle est le pain de la vie surnaturelle et elle nous confère vigueur, joie, jeunesse, afin que nous réalisions la vie du Christ dans la perfection de sa jeunesse : *in mensura aetatis plenitudinis Christi*.

15 OCTOBRE.

Sainte Térèse, vierge.

Si je n'avais pas créé le ciel, je le créerais pour toi » dit un jour Jésus à sa chère épouse Térèse d'Avila, qui mérita en effet les grâces les plus sublimes de la vie mystique, parce qu'elle laissa brûler son cœur de l'incendie du divin amour.

Invisiblement blessée par un ange avec le dard de la charité divine, Térèse fut dès lors comme un holocauste immolé dans la flamme de la sainteté de Dieu. Jésus se l'unit comme épouse, comme confidente et comme victime d'amour. Comme épouse, Térèse ne vécut que pour son époux, et, pour lui procurer de la gloire, elle ne prit garde ni aux dangers ni aux travaux. Pauvre et contredite, elle put, avant de mourir, fonder plus de trente monastères de sa réforme.

Comme confidente, Térèse mit par écrit les secrets de cette science mystique à laquelle Dieu l'avait initiée dans ses colloques, et les volumes qu'elles composa sont tels qu'ils lui ont mérité la renommée de docteur de la vie spirituelle.

Enfin comme victime, quand l'incendie de l'amour divin eut pris en elle de telles proportions qu'il consuma son cœur, la nature trop faible succomba, et l'âme délivrée s'envola vers l'Époux en Paradis.

La fête de cette âme séraphique du Carmel, canonisée en 1622 par Grégoire XV, fut introduite par Urbain VIII dans le Missel.

La messe est la même que le 10 février pour la fête de sainte Scholastique. La première collecte semblerait spéciale à première vue, et pourtant elle n'est autre que celle du Commun,

également affectée à la fête de sainte Lucie. Le rédacteur moderne y a introduit à peine une incise, pour mentionner l'œuvre doctrinale de la Sainte.

Prière. — « Exaucez-nous, ô Dieu notre Sauveur; et comme nous célébrons aujourd'hui la fête de la bienheureuse Vierge Térèse, nourris de l'aliment salubre de sa doctrine, faites que nous puissions profiter de l'exemple de son ardent amour. »

La mention faite ici du rôle doctrinal attribué à Térèse dans l'ascétique catholique mérite d'être relevée, car c'est l'unique circonstance où la liturgie assigne à une femme la fonction d'enseigner et de paître les fidèles : *caelestis eius doctrinae pabulo*.

16 OCTOBRE.

Saint Sosius, diacre et martyr.

AUJOURD'HUI, le martyrologe hiéronymien enregistre à Baïes le martyr Sosius, diacre de Misène, appartenant au groupe de saint Janvier et de ses compagnons dont nous avons parlé le 19 septembre. Ce Saint intéresse également Rome, car le pape Symmaque y introduisit son culte et lui dédia, comme nous l'avons vu, un oratoire près de Saint-Pierre.

LE MÊME JOUR.

Sainte Hedwige, veuve.

Tout récemment nous fêtions un roi puissant; aujourd'hui c'est une reine de Pologne qui s'élève jusqu'aux sommets de la perfection chrétienne, et préfère, au diadème des souverains, les exercices de l'ascèse religieuse à l'ombre du monastère de Trebnitz fondé par elle. Sainte Hedwige mourut le 15 octobre 1243 et sa fête entra dans le calendrier romain sous Innocent XI. Clément IV l'avait d'ailleurs déjà proposée aux Polonais comme la céleste patronne de leur royaume.

La messe est la même que pour la fête de sainte Françoise Romaine le 9 mars, mais la première collecte est propre.

Prière. — « Seigneur qui avez enseigné à la bienheureuse Hedwige à passer des pompes du siècle à l'humble et parfaite suite

de votre croix, faites que, à son exemple et par ses mérites, nous apprenions nous aussi à mépriser les joies fugitives du monde pour embrasser votre croix et surmonter par elle tout ce qui s'oppose à notre salut éternel. »

Aux jeûnes prolongés, sainte Hedwige unissait de dures flagellations et des prières assidues, elle entendait chaque jour le plus grand nombre possible de messes et elle distribuait de généreuses aumônes.

Combien de travaux et de combats les saints ont dû soutenir pour arriver au port du salut ! Et nous croirions pouvoir entrer au ciel à un moindre prix, oubliant que Jésus a dit de lui-même : *oportuit pati et ita intrare in gloriam suam?*

17 OCTOBRE.

Sainte Marguerite-Marie Alacoque, vierge.

LA célébrité de cette humble fille de saint François de Sales est due surtout à ce que le Seigneur, par son intermédiaire, daigna compléter et revêtir d'une forme définitive et liturgique la dévotion envers son Sacré-Cœur. L'hérésie terrifiante des Jansénistes glaçait déjà les âmes et les éloignait d'un Dieu dont l'infinie sainteté leur semblait devoir réduire en cendres celui qui s'en approchait trop. C'est alors que le Seigneur, pour opposer un remède à cette erreur funeste, apparut au monde avec un cœur de chair, rayonnant de flammes, et rappela aux hommes que, s'il est toujours le Dieu de toute sainteté, il n'en est pas moins homme comme eux et même leur Frère premier-né.

Il s'agit donc d'un aspect particulier de la piété catholique envers la très sainte humanité de Jésus-Christ, en tant que cette humanité sacrifiée pour nous et transpercée par la lance et par les clous sur le Calvaire, montre aujourd'hui aux hommes, au moyen de ses blessures visibles, l'invisible blessure de son immense amour.

L'antienne de l'introït est empruntée au Cantique des Cantiques (II, 3) : « Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mon palais. » L'âme contemplative s'assied à l'ombre du Bien-Aimé alors que, cachée au monde

et à elle-même, elle vit dans le Cœur de Jésus, ou plutôt elle vit de lui, et le laisse vivre et agir en elle. Le fruit de cette vie d'union est très doux car c'est surtout dans l'Eucharistie que nous goûtons et expérimentons combien le Seigneur est suave.

Suit le psaume 83, 2-3. « Que vos demeures sont aimables, ô Seigneur des armées ! mon âme soupire et languit après les parvis du Seigneur. »

L'aimable demeure après laquelle haletait et soupirait l'âme de sainte Marguerite-Marie était le Cœur même de Jésus, dans lequel elle se cacha et vécut. Jésus lui ouvrit son Cœur comme un trésor mis à sa disposition. Qui ne désirerait une semblable demeure ?

Prière. — « Seigneur Jésus qui avez daigné révéler d'une manière admirable à la bienheureuse vierge Marguerite les trésors inépuisables de grâce contenus dans votre Cœur ; accordez-nous par ses mérites, en imitant ses vertus et en vous aimant en tout et par-dessus tout, de pouvoir établir notre demeure permanente dans votre Cœur. Vous qui vivez, etc. »

Le texte de cette collecte représente comme le résumé d'un traité sur sainte Marguerite-Marie et la dévotion au Sacré-Cœur.

La révélation du divin Cœur à l'humble Visitandine et le message transmis par son intermédiaire à l'Église entière, reçoivent aujourd'hui de la liturgie leur reconnaissance authentique.

Le caractère spécial et le fruit de cette dévotion au Sacré-Cœur, selon l'esprit de la Sainte, doivent être un amour très ardent pour Dieu et un suprême détachement de tout ce qui n'est pas Dieu. Par conséquent une parfaite pureté du cœur, qui est d'ailleurs elle-même le résultat d'une énergique mortification.

La conséquence et la récompense de ce dépouillement et de ce renoncement à l'esprit propre et à l'égoïsme, sont l'union de l'âme avec Dieu et sa mystique demeure dans le divin Cœur de Jésus.

La première lecture est tirée de la lettre aux Éphésiens (III, 8-9, 14-19) et nous la trouvons en grande partie le XVI^e dimanche après la Pentecôte.

L'apôtre déclare que, bien qu'il soit le dernier parmi les *Envoyés*, c'est à lui qu'ont été attribuées la grâce et la mission de révéler au monde païen le mystère de miséricorde contenu

dans le Christ et dans notre intime communion à sa vie, grâce au lien qui nous unit à Lui. Cette union au Christ est pour nous source de force, lumière de sagesse, trésor de mérites, principe d'une vie toute surnaturelle.

Le répons-graduel est composé d'un verset du Cantique des Cantiques (VIII, 7) et d'un verset du Psautier (LXXII, 26); cette rédaction ne tient donc aucun compte du caractère musical de cette partie de la liturgie.

« Des eaux abondantes n'arrivent pas à éteindre l'amour, ni les torrents à le submerger »; « Ma chair et mon cœur ont défailli; le rocher de mon cœur et mon partage pour toujours, c'est Dieu. »

Les eaux signifient la tentation à laquelle est sujet tout mortel en ce monde; à ce point que la tentation venant à manquer, la vie se trouve sans but. Mais quand l'amour établit Dieu au centre de l'âme, alors ni torrents ni tempêtes n'arrivent à l'éloigner de ce *rocher du cœur*, où plutôt de ce vrai centre du cœur qui est Dieu.

Le verset alléluatique est lui aussi tiré du Cantique des Cantiques (VII, 10): « Je suis à mon bien-aimé, et son cœur se tourne vers moi. »

Quel charme Dieu peut-il trouver dans l'âme de sa créature, à tel point qu'on pourrait l'appeler un mendiant d'amour? Nous touchons ici l'un des plus profonds mystères. Dieu est attiré vers l'âme principalement à cause de Jésus-Christ qui se l'est unie comme un membre de sa rédemption et de son corps mystique. En outre, Dieu aime l'âme chrétienne et lui donne le bien, qui est Lui-même, avec sa grâce. C'est là le don divin, celui qui invite Dieu à nous aimer.

Durant le temps de la Septuagésime, à la place du verset alléluatique, on chante le trait (*Ps.* 83, 3-4). Le rédacteur de cette messe a évidemment glané dans la Bible les divers passages contenant des allusions soit à l'Eucharistie, soit au cœur du fidèle, et les a appliqués sans plus à la fête de l'*Amie du Cœur de Jésus*.

A la vérité, ces différentes antiennes ont un caractère si général qu'elles pourraient aussi bien se rapporter à beaucoup d'autres saints. Cependant la parole divine est toujours puissante et féconde en pensées élevées.

¶. « Mon cœur et mes sens crient, avides, vers le Dieu vivant.
 ¶. Même le petit oiseau trouve une demeure, et l'hirondelle un nid pour y mettre ses petits près de vos autels; ¶. O Seigneur des armées, mon roi et mon Dieu ! »

Si Dieu entoure de sa Providence pleine d'amour jusqu'aux animaux sans raison, et permet aux passereaux et aux hirondelles de faire leur nid dans le portique de l'ancien temple et près de l'autel, combien plus grande ne sera pas sa condescendance envers l'âme qui l'adore comme son roi et son Dieu !

C'est précisément auprès du Tabernacle eucharistique et du saint autel que la colombe mystique de la Visitation eut sa célèbre vision du Cœur sacré de Jésus.

Durant le temps pascal, au lieu de la psalmodie précédente on dit :

« Alleluia, Alleluia » (*Prov.*, ix, 5). Venez, nourrissez-vous de mes aliments et buvez le vin que je vous ai préparé. »

Ce verset prend aisément un sens eucharistique. Au lieu du mot *pain*, employé par la Vulgate, le texte original use d'un terme que nous pouvons traduire par *mets*, parce que le Pain eucharistique est véritablement le Corps du Christ qui, bien mieux que la manne, contient toute saveur agréable et devient un remède contre les faiblesses et les maladies spirituelles. A la nourriture est joint, dans le sacrifice, le vin *mélangé d'eau*, pour indiquer l'effusion du sang du Christ comme prix de la rédemption, et pour symboliser la réfection totale et joyeuse de l'âme dont le Verbe fait chair et immolé devient la nourriture et le breuvage dans le temps, avant d'être sa couronne et sa récompense dans l'éternité.

« Alleluia. » (*Ps.* 30, 20). « Quel grand bien, Seigneur, vous tenez en réserve pour celui qui vous craint ! »

Ces douceurs divines sont cachées sous le voile de la crainte aimante de Dieu, pour que le secret divin ne soit pas découvert aux indignes et aux profanes, et serve en même temps d'attrait pour les cœurs qui travaillent vraiment au service de Dieu.

La lecture évangélique est la même que pour la fête de saint Mathias le 24 février. Mais aujourd'hui, l'invitation du Seigneur à nous faire disciples de son Cœur et à apprendre de Lui à devenir humbles et doux, assume une signification particulière en la

fête de l'*Amie et disciple* du Cœur de Jésus. La docilité, c'est-à-dire la foi et l'humilité intime : telles sont les qualités nécessaires pour appartenir à l'école du Sauveur.

L'antienne pour l'offertoire présente un caractère eucharistique (ZACH., IX, 17) : « Qu'est-ce qu'il a de meilleur et quel est son don le plus beau, sinon le froment de choix et le vin qui fortifie les Vierges ? »

L'Eucharistie est vraiment le mémorial de tous les autres dons de Dieu, et la plus grande de toutes ses magnificences. Le corps du Christ est représenté par le froment le plus exquis, parce qu'il fut formé dans le sein virginal de Marie par l'opération du Saint-Esprit. Quant au vin du sacrifice, il fortifie les vierges parce que Jésus, dans la Communion, invite et unit l'âme fidèle à sa propre immolation. Saint Augustin observe que toute âme chaste et mortifiée participe d'une certaine manière au titre et à la gloire des vierges, en tant qu'elle s'abstient des plaisirs illicites des sens et garde une foi éternelle au Christ, époux de l'Église catholique.

La prière qui sert d'introduction à l'anaphore consécatoire s'inspire un peu de celle du vendredi de la Pentecôte. « Que les oblations de votre peuple vous soient agréables, Seigneur, et que ce feu divin nous enflamme qui, du Cœur de votre Fils, alla consumer celui de la bienheureuse Marguerite-Marie. »

Tant que les saints sont sur la terre, la flamme du divin amour non seulement éclaire leur chemin, mais elle consume tout ce qui est indigne de Dieu. C'est pourquoi, tandis qu'ils se réjouissent dans leur intime union avec Dieu, cette union elle-même avec le Feu consumant les fait languir d'amour.

L'antienne pour la Communion (*Cant.*, VI, 2) est presque identique au verset alléluïatique. Dans la sainte Communion, c'est l'amour qui attire Jésus vers l'âme fidèle. Celle-ci, d'autre part, s'approche du Seigneur avec une humble confiance, car l'amour n'a pas d'égards excessifs pour le rang ou la dignité : *Amor dignitatis nescius*. Si l'âme n'est pas digne de Jésus, Jésus est digne de l'âme. L'humilité cède donc à la justice, et surtout à l'amour. Dans la prière d'action de grâces, nous demandons ces faveurs qui caractérisent l'esprit de la dévotion au Cœur de Jésus, telle qu'elle fut propagée par sainte Marguerite-Marie.



Miniature du IX^e siècle.
Bible de Charles le Chauve.

SAINT LUC.

Prière. — « Seigneur Jésus, nous avons participé aux mystères de votre Corps et de votre Sang; par les mérites de la vierge Marguerite-Marie, accordez-nous de nous détacher des orgueilleuses vanités du siècle, pour vivre de la mansuétude et de l'humilité de votre Cœur. »

Cette collecte n'a pas de prétentions littéraires, mais dans sa simplicité elle dit beaucoup de choses. Un des caractères, ou plutôt une des grâces attachées à la dévotion envers le Sacré-Cœur de Jésus, est l'abaissement de nous-mêmes dans notre propre jugement, l'amour de la vie intérieure cachée, et un grand dégoût pour l'orgueil des choses du monde.

18 OCTOBRE.

Saint Luc, évangéliste.

CE glorieux disciple de saint Paul, auquel un grand nombre de Pères de l'antiquité donnent aussi l'auréole du martyre, a bien droit à une place d'honneur dans le Missel romain, puisque, durant les deux années de la première captivité de l'Apôtre à Rome, il sanctifia la Ville éternelle par sa prédication et par la rédaction du saint Évangile et des Actes des Apôtres.

C'est sans doute pour cette raison que dans le cimetière de Commodille, situé près de la basilique sépulcrale du Docteur des nations, un peintre représenta saint Luc portant la trousse de ses instruments de chirurgie; du côté opposé de la même basilique, un autre cimetière portait le nom de Thècle et un autre celui de Timothée, pour évoquer de la sorte, autour de son tombeau, les noms des premiers disciples de saint Paul.

Saint Luc mourut et fut enseveli à Thèbes, en Béotie, d'où, le 3 mars 357, ses ossements furent transportés à Constantinople avec ceux de l'apôtre saint André. La fête de saint Luc le 18 octobre est très ancienne et fut toujours maintenue à cette date dans les calendriers.

Jadis, une petite église était dédiée à saint Luc près de Sainte-Marie-Majeure à Rome, à peu près à l'endroit où Sixte-Quint fit par la suite élever l'obélisque. Cependant, comme dès le temps de Sixte IV une pieuse société de peintres y avait établi son siège, Sixte-Quint, ne voulant pas laisser périr une si noble

institution, leur assigna l'église de Sainte-Martine au Forum, qui, après sa restauration, prit aussi le nom de saint Luc, patron de cette société d'artistes chrétiens.

Plusieurs églises, à Venise par exemple, à Padoue et ailleurs, se disputent la gloire de posséder le corps de l'évangéliste Luc. Il faut noter aussi qu'à Leprignano, dans le diocèse dépendant de l'Abbé de Saint-Paul, existait jusqu'à ces derniers temps une antique *trichora*, ou basilique à trois absides, dédiée à saint Luc, céleste patron de cette commune. On y conserve, dans un ancien reliquaire d'argent, un os du grand et inséparable compagnon de l'Apôtre.

L'introït de la messe est le même que le 30 novembre.

Prière. — « Que votre saint évangéliste Luc vienne, Seigneur, à notre secours, lui qui, pour votre amour, infligea à son corps les stigmates de la mortification et de la Croix. »

Cette collecte ne précise rien, car une tradition postérieure a prévalu, qui veut que saint Luc soit mort en paix, à un âge très avancé.

La lecture est tirée de la deuxième épître aux Corinthiens. Nous y apprenons que l'Apôtre, pour rétablir la paix dans l'église de Corinthe, agitée par les factions, et pour organiser une grande collecte en faveur des chrétientés de Palestine, y envoya Tite et Luc.

Les titres attribués à ce dernier par saint Paul sont remarquables. Sa renommée d'évangéliste est répandue dans toutes les églises; de plus, il a été officiellement assigné à Paul comme compagnon de voyage et d'apostolat, à la plus grande gloire du Seigneur. C'est pourquoi les Grecs attribuent à saint Luc le titre de Ἀπόστολου καὶ Εὐαγγελιστοῦ.

Remarquons l'enthousiasme avec lequel Paul parle de la dignité du ministère apostolique. Ceux qui y coopèrent sont appelés par lui : *apostoli ecclesiarum, gloria Christi*. Il ont une vocation toute de miséricorde, car ils sont les hérauts et les dispensateurs de la grâce : *in hanc gratiam quae ministratur a nobis*. Quant à cette grâce, elle est si grande que saint Paul l'appelle même une plénitude, parce que l'évangélisation a pour but de donner aux âmes toute la plénitude du Christ.

Le répons, le verset alléluiatique et l'antienne pour la Communion des fidèles sont les mêmes que pour la fête de saint Barnabé le 11 juin.

La lecture évangélique est empruntée à saint Luc, c'est la même que le 3 décembre; elle s'applique à la première mission des soixante-douze disciples de Jésus. Ceux-ci sont tous, non pas tant des hommes constitués en dignité ou ornés d'une prélature, que des ouvriers envoyés par le maître pour travailler et pour moissonner. Ce qui sera nécessaire à leurs besoins matériels sera donc à la charge du Maître qui, par sa divine Providence, s'engage à y subvenir. Qui consentirait — observe fièrement saint Paul — à combattre à ses propres frais? L'Apôtre doit pourtant être pauvre et limiter autant qu'il est possible ses exigences, car moins il aura de besoins, et plus il sera libre et indépendant dans sa mission céleste. En annonçant la parole de Dieu, qu'il ne se guide sur aucune considération humaine; s'il parle, que ce ne soit pas en son nom, mais comme le héraut d'un autre. Si ce qu'il dit déplaît à ses auditeurs, l'aversion devra retomber sur celui qui l'a envoyé; quant à lui, en effet, il n'en est pas responsable. Et même, il est si vrai qu'il ne parle ni n'agit en son propre nom (saint Paul dit en effet : *pro Christo legatione fungimur... tamquam Deo exhortante per nos*) que tout en devant faire des miracles et guérir les malades, il lui est défendu de recevoir aucun salaire : *gratis accepistis, gratis date*.

L'antienne *Mihi autem* qui accompagnait le psaume de l'offertoire, est la même que le 30 novembre.

Prière sur les oblations. — « Faites, Seigneur, que, aidés de la grâce céleste, nous vous servions avec liberté d'esprit; afin que, par les mérites du bienheureux évangéliste Luc, le sacrifice que vous nous offrons devienne pour nous un remède et nous conduise à la gloire céleste. »

Servir Dieu avec liberté d'esprit, signifie avoir d'abord maîtrisé la chair et les mouvements de la nature corrompue, la refrénant au moyen d'une continuelle mortification.

Les Sacramentaires du moyen âge assignent la préface suivante à la fête de saint Luc : *Vere... Deus; et te in tuorum sanctorum meritis gloriosis collaudare, benedicere et predicare; qui eos dimicantes contra antiqui serpentis machinamenta et proprii*

corporis blandimenta, inexpugnabili virtute, Rex gloriae, roborasti. Ex quibus beatus Lucas evangelista tuus, assumpto scuto Fidei, et galea salutis et gladio Spiritus Sancti, et viriliter contra vitiorum incentiva pugnavit, et evangelicae nobis dulcedinis fluentia manavit. Unde petimus immensam, Domine, pietatem tuam, ut qui eum tot meritorum donasti praerogativis, nos eius et informes exemplis, et adiuves meritis per Christum Dominum nostrum. Per quem...

L'antienne pour la Communion : *Vos qui secuti*, est la même que pour la fête de saint Mathias le 24 février.

Après la Communion. — « Faites, Seigneur, que par les prières de l'évangéliste saint Luc, le don que nous avons reçu à votre saint autel sanctifie nos âmes afin que nous puissions être sauvés. »

Ce n'est pas sans raison qu'il est dit que ce don a été pris sur le saint autel. Or, sur l'autel on dépose le sacrifice; c'est pourquoi la divine Eucharistie, tout en étant un vrai sacrement de la nouvelle loi, est aussi un sacrifice réel et véritable. Celui qui participe au sacrifice devient solidaire de la victime, de l'autel, de la divinité à qui il est dédié. C'est pourquoi l'apôtre défendait aux premiers fidèles de manger des viandes immolées aux idoles, et de participer d'aucune façon à ces sacrifices. Quant à nous, en recevant la sainte Communion, nous participons aux sentiments et aux mérites de la passion du Christ.

19 OCTOBRE.

Saint Astère, martyr.

AUJOURD'HUI, le martyrologe hiéronymien nous envoie à Ostie : *In Hostia, Asteri*. Le culte de ce martyr devait être assez en honneur, même à Rome, puisque la fête de ce jour est mentionnée dans une inscription du cimetière de Commodille : *Paschasius vixit plus minus annus XX fecit statum IIII idus octobris VIII ante natale domni Asterii. Depositus in pace.*

L'importance donnée au huitième jour avant les *dies natalis domni Asterii* est digne de remarque.

La basilique de ce martyr à Ostie est également mentionnée

dans le *Libellus precum* des prêtres Faustin et Marcellin contre le pape Damase ¹.

LE MÊME JOUR.

Saint Pierre d'Alcantara, confesseur.

Pierre Garavito, ou d'Alcantara, du nom de sa ville natale, mourut le 18 octobre 1562, et sa fête fut introduite dans le Missel par Clément X. Trois particularités distinguent surtout ce Saint. La première est l'incroyable rigueur des austérités par lesquelles il s'efforça, vrai martyr d'amour, d'accomplir en lui-même, comme l'apôtre saint Paul, ce qui manque à la Passion du Christ au profit de l'Église. L'esprit de la réforme franciscaine inaugurée dans la nouvelle province, dite de Saint-Joseph, qu'il institua, est un esprit de grande pénitence et de pauvreté rigoureuse.

La seconde caractéristique de saint Pierre d'Alcantara est l'abondance des dons mystiques et la grâce d'une contemplation sublime à laquelle il fut élevé en récompense de ses austérités.

La troisième caractéristique, enfin, se trouve dans la part active qu'il prit à la réforme opérée par sainte Térèse, dont le Saint fut le premier à examiner et à approuver l'esprit.

De son côté, sainte Térèse déclarait qu'elle n'avait jamais rien demandé au Seigneur par les mérites du frère Pierre sans avoir été exaucée.

La messe *Iustus* est la même que le 31 janvier, pour la fête de saint Pierre Nolasque, sauf les particularités suivantes.

Prière. — « Seigneur, qui avez orné le bienheureux confesseur Pierre de la grâce d'une admirable pénitence et d'une sublime contemplation; faites que par ses mérites nous mortifions nous aussi notre corps, afin de saisir avec moins de difficulté les choses de l'esprit. »

Cette collecte s'inspire de la parole de saint Paul : l'homme-animal ne peut percevoir les choses de l'esprit. Bienheureux ceux dont l'œil intérieur est pur, parce qu'ils seront dignes de voir Dieu.

La première lecture, où l'Apôtre parle de la renonciation faite

1. *P. L.*, XIII, C. xxii, c. 99.

par lui à toutes les prérogatives de sa race afin de gagner ainsi le Christ, est commune à la fête de saint Paul ermite le 15 janvier.

Les deux collectes sur les oblations et après la Communion sont les mêmes que le 19 juillet pour la fête de saint Vincent de Paul.

Une parole de saint Pierre d'Alcantara est digne, entre toutes, d'être mentionnée. Ayant apparu après sa mort à sainte Térèse, il lui dit : « Heureuse pénitence, qui m'a mérité une si grande gloire ! »

20 OCTOBRE.

Saint Jean de Kenty, confesseur.

JEAN DE KENTY mourut le 24 décembre 1473, mais sa fête fut fixée au 20 octobre par Clément XIV.

Dans l'hagiographie catholique, ce Saint se distingue par un caractère tout particulier qui aujourd'hui encore le rend, pour ainsi dire, d'actualité et adapté à l'imitation des fidèles. Il fut curé, missionnaire, mais il se distingua surtout dans ses fonctions de saint *professeur*, qu'il exerça longtemps à l'Université de Cracovie. Beaucoup sont persuadés que les fonctions d'un professeur d'université, enivré par la volupté de sa science, sont les moins conciliables avec la profession de la perfection chrétienne. Jean de Kenty a discrédité ce préjugé, et a montré que ce n'est pas l'orgueil, mais l'ascendant d'une vie sainte, qui rend immensément efficace sur l'âme de la jeunesse studieuse l'enseignement du maître.

La Ville éternelle eut plusieurs fois l'occasion d'admirer la piété du saint professeur, alors qu'il demeurait prosterné durant de longues heures près des tombeaux des Princes des Apôtres et des Martyrs. Quelqu'un lui demanda un jour pourquoi il entreprenait un voyage aussi périlleux, puisqu'il n'avait pas l'intention d'obtenir de la Curie romaine ni bénéfices ecclésiastiques ni honneurs; il répondit que son but était de diminuer par là la durée de son purgatoire, et de gagner les nombreuses indulgences concédées à ceux qui visitent les basiliques des Apôtres dans la Ville éternelle.

Jean de Kenty qui, durant sa vie, s'était distingué par une

charité très généreuse envers les pauvres, reçut de Dieu, après sa mort, le pouvoir d'opérer un grand nombre de miracles. La messe suivante est un éloge de cette *générosité* du saint *professeur*.

L'introït est emprunté à l'*Ecclésiastique* (xviii, 12-13). La charité de l'homme ne va pas au delà de celui qui lui est proche. Au contraire, la miséricorde de Dieu embrasse tous les mortels. Le Seigneur est miséricordieux; c'est pourquoi il enseigne et instruit, comme un pasteur, son troupeau.

A part l'application de ce verset à l'enseignement universitaire du charitable Jean de Kenty, ce qui frappe dans ce passage c'est l'antithèse entre la bonté humaine et la bonté divine. Si les hommes aiment, et quand ils aiment, ils aiment peu et tardivement, et souvent par intérêt propre; quelquefois ils aiment inutilement, d'une façon précaire. Seul Dieu aime éternellement et avec tout Lui-même. Combien donc il vaut mieux compter un peu moins sur l'amour des hommes et se confier davantage en celui de Dieu !

Suit le premier verset du premier psaume, choisi évidemment par le rédacteur moderne à cause de l'allusion qu'il contient à la chaire de l'enseignement.

Ps. 1. — « Bienheureux l'homme qui ne suit pas les initiatives des impies, qui ne s'arrête pas dans la voie des pécheurs, et qui ne s'assied pas dans la chaire des moqueurs. »

La collecte veut dire beaucoup de choses, comme les collectes modernes en général; mais elle manque d'élégance et d'élévation.

Prière. — « Faites, ô Dieu tout-puissant, qu'à l'exemple du bienheureux confesseur Jean, en avançant chaque jour davantage dans la science des saints, et en pratiquant la charité envers le prochain, nous puissions par ses mérites obtenir votre miséricorde. »

La première lecture est tirée de l'épître canonique de saint Jacques (ii, 12-17). Le frère du Seigneur y explique que la foi est alimentée par les œuvres de charité, comme une flamme se nourrit en dévorant le combustible. Le christianisme n'est pas simplement une théorie, c'est une vie. La foi c'est la lumière,

l'œil intérieur ; mais vaine serait la lumière, inutile serait l'œil, s'il n'y avait rien à éclairer, rien à voir.

Le répons provient du psaume 106, où en quatre délicieuses descriptions d'un voyageur, d'un prisonnier, d'un pauvre mourant de faim et d'un navigateur, est exaltée l'aide de la divine Providence.

« Que le Seigneur soit loué pour sa miséricorde et pour ses prodiges au milieu des enfants des hommes ; parce qu'il a contenté l'âme altérée et il a rempli de biens l'âme affamée. »

Le verset alléluïatique est emprunté aux Proverbes. C'est l'éloge de l'Église, cachée sous le symbole d'une bonne mère de famille.

« Alleluia. Elle a ouvert sa main au pauvre et elle a étendu ses bras vers le malheureux. »

La lecture évangélique est la parabole du serviteur vigilant qui attend son maître ; elle est commune à la fête de saint Henri II, le 15 juillet.

L'antienne pour l'offertoire est tirée de Job (xxix, 14-16). « Je me suis couvert de justice et me suis revêtu d'équité comme d'un manteau et d'un diadème. Je suis devenu l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ; je me suis fait le père des pauvres. »

Prière sur les oblations. — « Par les mérites du bienheureux confesseur Jean, recevez, Seigneur, cette oblation, et faites que, vous aimant par-dessus tout, et aimant notre prochain pour votre amour, notre cœur et notre vie vous soient agréables. »

La sainte Écriture et l'Église nous recommandent avec insistances les œuvres de miséricorde ; cela doit nous impressionner fortement. La fidélité à exécuter nos résolutions de vie intérieure ne suffit pas, ni la fréquentation des sacrements, ni la pratique de la prière. Nous devons *nous donner* aussi au prochain, comme à Dieu lui-même, car le Seigneur a voulu que les pauvres tiennent sa place ici-bas.

L'antienne pour la Communion est tirée de saint Luc (vi, 38) : « Donnez, et on vous donnera, et dans votre sein sera versée une bonne mesure, pressée, et secouée, et débordante. »

Celui qui donne au pauvre prête à Dieu à un taux élevé, et le Seigneur lui rend, souvent même en ce monde, le capital et les intérêts. En tous cas, même quand Dieu veut réserver le paie-

ment intégral à l'autre monde, ici-bas, en échange du pain matériel que nous rompons aux indigents, il nous donne le pain très pur des anges, qui nourrit les âmes pour l'immortalité.

Après la Communion. — « Nourris des délices de votre Corps et de votre Sang précieux, nous conjurons, Seigneur, votre clémence, par les mérites et les exemples du saint confesseur Jean, de nous faire imiter sa charité afin de partager sa gloire. »

L'Eucharistie stimule notre charité, car, nous dit l'apôtre saint Jean, de même que le Christ s'est sacrifié lui-même pour nous, nous devons nous aussi nous offrir en sacrifice pour nos frères.

21 OCTOBRE.

Saint Hilarion, abbé († 371).

CET illustre disciple de saint Antoine, qui répandit la vie monastique en Palestine, en Grèce et même en Sicile, devint populaire au moyen âge surtout à cause de ses miracles et aussi parce que sa biographie fut écrite par saint Jérôme lui-même. Rappelons les dernières paroles d'Hilarion agonisant : « Sors, mon âme, que crains-tu ? Près de soixante-dix ans tu as servi le Christ, et maintenant tu crains la mort ? »

Ce grand anachorète avait combattu un si grand nombre d'années sous les livrées de Jésus, et pourtant il ne se croyait pas encore assuré de son salut ! Et nous prétendrions escalader le paradis avec le peu que nous faisons ?

La messe est la même que pour la fête de saint Sabbas, le 5 décembre.

LE MÊME JOUR.

Sainte Ursule et ses compagnes, martyres.

Le document le plus ancien au sujet du culte de ce groupe de Vierges, est l'inscription d'un certain Clématius qui, à Cologne, sur le lieu du martyre, fit reconstruire leur basilique sépulcrale :

DIVINIS · FLAMMEIS · VISIONIB · FREQVENTER
ADMONITVS · ET · VIRTVTIS · MAGNAE · MAI
IESTATIS · MARTYRII · CAELESTIVM · VIRGIN

IMMINENTIVM · EX · PARTIB · ORIENTIS
 EXHIBITVS · PRO · VOTO · CLEMATIVS · V · C · DE
 PROPRIO · IN · LOCO · SVO · HANC · BASILICAM
 VOTO · QVOD · DEBEBAT · A · FVNDAMENTIS
 RESTITVIT · SI · QVIS · AVTEM · SVPER · TANTAM
 MAIESTATEM · HVIVS · BASILICAE · VBI · SANC
 TAE · VIRGINES · PRO · NOMINE · XPI · SAN
 GVINEM · SVVM · FVDERVNT · CORPVS · ALICVIIVS
 DEPOSVERIT · EXCEPTIS · VIRGINIB · SCIAT · SE
 SEMPITERNIS · TARTARI · IGNIB · PVNIENDUM

Clématius, de race sénatoriale, originaire d'Orient, après avoir été plusieurs fois, par des visions et des clartés dans le ciel, averti de la grande gloire que leur martyre a méritée aux Vierges bienheureuses, a, ainsi qu'il l'avait voué, reconstruit depuis ses fondements cette basilique érigée sur sa propriété. Si donc quelqu'un osait déposer un corps, quel qu'il soit, en dehors de celui de ces Vierges saintes, dans cette basilique illustre où elles ont, pour le nom du Christ, répandu leur sang, il doit savoir qu'il encourra, par cet acte, le châtiment du feu éternel.

Il y avait à Rome deux églises dédiées à sainte Ursule. La première est mentionnée dans les *Mirabilia*, et elle se trouvait près du pont Saint-Ange : *secretarium Neronis fuisse, ubi deinde fuit Ecclesia sancti Ursi*¹... Elle fut détruite vers la fin du xix^e siècle.

La deuxième église se trouvait près de la *Turris Speculorum*, au pied du Capitole; elle a disparu en 1930.

La légende s'est promptement emparée du martyre d'Ursule et de ses compagnes, et elle y a mêlé tout un drame très compliqué. Il s'agit vraisemblablement au contraire d'un groupe de vierges immolées pour la foi sur le territoire de *Colonia Agrippina* vers la fin du iii^e siècle ou au début du iv^e. Selon les anciens martyrologes, leurs noms seraient : Marthe, Saule, Brittula, Grégoria, Saturnine, Sambazia, Pinnosa, Ursule, Senzia, Pallade, Saturie, Clémence et Grata.

La légende s'est formée beaucoup plus tard, car Adon n'en avait pas connaissance. A partir du xi^e siècle, la tradition populaire n'a plus conservé que les noms d'Ursule et de Pinnosa.

1. ARMELLINI, *Le Chiese di Roma* (2^e éd.), p. 354.

La messe est la même que pour la fête de sainte Barbe le 4 décembre, mais les deux premières collectes sont communes au *natale* des martyres Perpétue et Félicité le 6 mars. La prière d'action de grâces est ainsi conçue :

Prière. — « Par l'intercession de vos vierges et martyres Ursule et ses compagnes, nous vous demandons, Seigneur, de garder dans un cœur pur le sacrement que notre bouche a reçu. »

L'Église insiste sans cesse sur le contenu spirituel des Sacrements et des rites de notre religion. Nous ne devons pas agir comme les Juifs à qui Dieu fit ce reproche par l'intermédiaire d'Isaïe : *populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me*. Dieu est esprit, et nous devons l'adorer en esprit et en vérité, principalement en nous approchant des sacrements avec les dispositions convenables, afin de recevoir, avec le signe visible, la grâce invisible que le sacrement signifie et produit.

24 OCTOBRE.

Saint Raphaël, archange.

DE même que l'on honore avec un office spécial les archanges Michel et Gabriel, ainsi, en ces derniers temps, la dévotion envers saint Raphaël s'est largement répandue. Cet Archange nous est connu par le livre de Tobie; et dans l'antiquité chrétienne il est souvent mentionné par les Pères et par les inscriptions. A la mention de Raphaël, saint Ambroise unit celle de Gabriel et d'Uriel, parce que ce dernier est nommé dans l'apocryphe d'Enoch : *non moritur Gabriel, non moritur Raphael, non moritur Uriel*¹. L'association de ces trois noms d'anges se retrouve aussi sur une petite lame d'or, recueillie dans la rotonde de Sainte-Pétronille au Vatican, dans la tombe de Marie, épouse de l'empereur Honorius et fille de Stilicon. On y avait écrit :

MICHAEL · GABRIEL · RAPHAEL · VRIEL.

Ces quatre anges, à titre de *maiores*, sont très souvent invoqués dans le *Canon universalis* des Éthiopiens, dans les calendriers orientaux et dans plusieurs litanies du moyen âge.

1. *De Fide*, L. III; *P. L.*, XVI, col. 616.

Sur une améthyste décrite par Le Blant ¹, on lit ces noms autour de l'image du Christ bénissant :

ΡΑΦΑΗΛ
 ΠΕΝΕΛ
 ΟΥΡΙΗΛ
 ΙΧΘΥΟΣ
 ΜΙΧΑΗΛ
 ΓΑΒΡΙΗΛ
 ΑΖΑΗΛ

Raphaël, Gabriel, Michel et Uriel sont connus, mais les noms des autres anges qui forment la cour de l'*Ichtys* céleste ont été empruntés aux apocryphes, et celui qui vient en troisième lieu dans cette autre inscription de Kodja-Geuzlar (= Thiounta) : révèle la même origine : ΚΥΡΙΕ ΒΟΗΘΙ ΑΑΑΑΑ ΜΙΧΑΗΛ Ε ΓΑΒΡΙΗΛ ΙΣΤΡΑΗΛ ΡΑΦΑΗΛ.

L'introït est le même que le 29 septembre.

Prière. — « Seigneur qui avez donné l'archange Raphaël comme compagnon de voyage à votre serviteur Tobie, accordez aussi à vos serviteurs d'être toujours sous sa garde vigilante et d'éprouver sa protection. »

La première lecture est empruntée au livre de Tobie (xii, 7-15) ; nous y voyons l'archange révélant enfin sa nature spirituelle et les fonctions qu'il remplit au ciel. Il n'est autre que Raphaël, c'est-à-dire le remède de Dieu, et l'un des sept esprits bienheureux qui entourent toujours son trône. Lorsque Tobie s'adonnait aux œuvres de miséricorde envers ses compagnons d'esclavage, l'ange offrait au Seigneur l'encens de ses prières. Quant à la cécité qui frappa le juste, elle se produisit en vertu d'une disposition divine : *ne cesse fuit*. D'ailleurs elle n'a fait que perfectionner sa vertu. Maintenant l'ange est venu pour lui rendre la vue et délivrer du démon Sara, l'épouse de son fils, afin de combler de biens, même matériels, la maison de cet homme miséricordieux.

1. *Le premier chapitre de S. Jean et la croyance à ses vertus secrètes, Rev. Archéolog.*, 1894, t. II, p. 8.

Le répons-graduel suivant révèle un rédacteur moderne, à qui il a suffi de transcrire deux versets scripturaires, sans se préoccuper de la structure spéciale de ce très ancien chant responsorial qui est lié à la lecture comme le chœur antique était lié à la tragédie grecque.

℣. (TOB., VIII, 3). « Raphaël, ange du Seigneur, prit et enchaîna le démon. »

℣. (Ps. 146). « Grand est notre Seigneur, grande est sa puissance. »

Le verset alléluïatique est tiré du psaume 137.

« *Alleluia*. Je vous chanterai des hymnes en présence des Anges; j'adorerai, tourné vers votre saint temple, et je célébrerai votre saint Nom. »

Pourquoi le Psalmiste parle-t-il ici de la présence des saints Anges comme d'un motif particulier pour nous de respecter la prière? Les exégètes répondent que ces esprits bienheureux dans le ciel sont un modèle parfait de la ferveur avec laquelle nous devons nous aussi vaquer à l'oraison. De plus, ils ont été établis par Dieu comme les protecteurs spéciaux et les ministres de notre prière. C'est à eux qu'il revient d'offrir, dans leurs encensoirs d'or, comme nous le dit saint Jean dans l'Apocalypse, le parfum de nos prières : *incensum sunt orationes Sanctorum*.

Il y a une troisième raison pour laquelle le Psalmiste déclare qu'il chante à Dieu en présence de ses Anges. Ces esprits bienheureux, en effet, forment la cour de Dieu, sont le siège de sa Majesté, le trône de son empire, et ils tirent dans la joie le char triomphal de sa toute-puissance. C'est pourquoi le Prophète, à la vue des Anges qui entourent Dieu, se sent tout pénétré de sainte crainte et de respect; et, faisant écho au *trisagion* que ces esprits bienheureux entonnent sans cesse dans les cieux, il chante lui aussi sur la terre : *in conspectu Angelorum psallam tibi; adorabo ad templum sanctum tuum et confitebor nomini tuo*.

La lecture évangélique nous montre l'Ange agitant les eaux guérisseuses de la piscine probatique à Jérusalem (IOAN., V, 1-4); elle avait été également choisie pour le vendredi des Quatre-Temps de Carême, parce qu'on y trouve le symbole du baptême et de la grâce du Paraclet qui agite et féconde les eaux sacramentelles. Cet ange est très souvent identifié par les Pères avec

l'archange Raphaël, et quelques-uns croient même que c'est également celui-ci qui apparut au Sauveur à Gethsémani, dans l'exercice de ses attributions de *medicina Dei* : *Apparuit autem illi Angelus de caelo confortans eum* ¹.

L'antienne pour l'offertoire : *Stetit Angelus*, célèbre parce que, dans le recueil grégorien, elle est revêtue d'une splendide et impressionnante mélodie, est la même que le 8 mai. Elle se relie à ce qui a été lu plus haut dans le passage de Tobie, et à ce que nous avons dit ensuite au sujet du ministère exercé par les anges offrant à Dieu l'encens de nos prières.

La prière sur les oblations et l'antienne pour la Communion des fidèles sont les mêmes que pour la fête du 8 mai en l'honneur de saint Michel sur le mont Gargan.

Après la Communion. — « Daignez, ô Dieu, envoyer à notre secours l'archange Raphaël, afin que celui qui est sans cesse devant le trône de votre majesté présente nos pauvres prières à votre bénédiction. »

A propos du culte des Esprits bienheureux, il faut évoquer le grand respect que les anciens professaient envers les saints Anges députés par Dieu à la garde des tombeaux des fidèles. Dans l'île de Théra, dans l'Archipel, nous trouvons un grand nombre de tombes sur lesquelles sont mentionnés ces Anges. Voici quelques exemples de ces inscriptions funéraires :

ΑΓΓΕ
ΛΟC
ΕΠΙ
ΚΤΟΥC
ΠΡΕCΒΥ
ΤΙΔΟC

ΑΓΓΕ
ΛΟC
BACIΛΙΟC Φ
ΙΡΜΙΟ

ΑΒΑΤΟΝ
ΑΓΓΕΛΟΥ

L'inscription d'une autre tombe se termine ainsi :

ἐνορκίζω ὑμᾶς τοῦ ὧδε ἐφεστῶτα ἄγγελον μὴ τίς ποτε το λμῆ(ση)
ἐνθάδε τινὰ καταθέσθαι. Je vous en conjure par l'Ange qui
plane sur ce lieu : que personne n'ose y introduire un autre
cadavre.

25 OCTOBRE.

*Les saints Chrysanthé et Darie, martyrs.**Station dans le cimetière des Jordani, sur la voie Salaria nova.*

CES deux martyrs sont mentionnés par le martyrologe hiéronymien à plusieurs dates de l'année, le 12 août par exemple, le 25 octobre, le 29 novembre, le 19 et le 20 décembre. Cependant leur fête qui, au IX^e siècle, tombait le 19 mars, s'est fixée définitivement par la suite au 25 octobre, où le martyrologe, confondant avec un groupe de soixante-deux soldats, commémore un autre groupe de chrétiens qui, à l'occasion du *dies natalis* des saints Chrysanthé et Darie, avaient assisté au sacrifice solennel célébré sur leur tombe. Les païens s'en aperçurent et firent tomber dans la crypte des pierres et du sable en grande quantité, sous lesquels ces courageux fidèles furent ensevelis vivants.

Le lieu sanctifié par ce massacre fut l'objet, par la suite, d'une grande vénération. Au temps de Grégoire de Tours, une grille fermait l'entrée de cette crypte mémorable, mais à travers les ouvertures, on pouvait voir le sol tout parsemé d'ossements, et sur l'autel étaient encore les ampoules d'argent que les martyrs y avaient déposées pour le divin Sacrifice.

Voici la note qui se trouve dans le martyrologe au 25 octobre : *Romae, Via Salaria, Maximi et aliorum centum viginti militum, quorum nomina soli Deo cognita sunt, in cimiterio Trasone.*

Dans une inscription, le pape Damase parle d'un groupe de soixante-deux martyrs. Peut-être s'agit-il des *milités* du martyrologe?

TEMPORE · QVO · GLADIVS · SECVIT · PIA · VISCERA · MATRIS
SEXAGINTA · DVO · CAPTI · FERITATE · TYRAMNI
EXTEMPLO · DVCIBVS · MISSIS · TVNC · COLLA · DEDERE
CONFESSI · CHRISTVM · SVPERATO · PRINCIPE · MVNDI
AETHERIAM · PETIERE · DOMVM · REGNAQVE · PIORVM.

A l'époque où le glaive de la persécution transperçait le cœur de la Mère Église, furent arrêtés par le cruel tyran soixante-deux fidèles qui, immédiatement, offrirent leur cou aux soldats. Ils vainquirent la cruauté du monarque, confessèrent le Christ

et s'en allèrent aux demeures célestes et au royaume des saints.

Au deuxième groupe de martyrs ensevelis vivants dans la crypte des saints Chrysanthé et Darie, semble se rapporter cet autre poème du pape Damase qui, selon le manuscrit de Verdun, se trouvait à proximité du sépulcre de ceux-ci.

SANCTORVM · QVICVMQVE · LEGIS · VENERARE · SEPVLCVRVM
NOMINA · NEC · NVMERVM · POTVIT · RETINERE · VETVSTAS
ORNAVIT · DAMASVS · TVMVLVM · COGNOSCITE · RECTOR
PRO · REDITV · CLERI · CHRISTO · PRAESTANTE · TRIVMPHANS
MARTYRIBVS · SANCTIS · REDDIT · SVA · VOTA · SACERDOS.

Qui que tu sois qui observes ce tombeau, prosterne-toi humblement; une antiquité reculée nous a privés de connaître le nombre et le nom des victimes. Mais sachez que l'évêque Damase orna ce sépulcre à l'occasion de son triomphe, alors que, avec l'aide du Christ, le clergé schismatique fut revenu vers lui. Le Pontife accomplit maintenant le vœu qu'il a fait aux saints martyrs.

Nous savons également par Grégoire de Tours ¹ que le pape Damase exécuta des travaux dans la crypte des saints et apposa des vers sur la grille.

Voici une inscription, en l'honneur de Chrysanthé et Darie, qui rappelle les restaurations accomplies par Vigile, après que les Goths eurent profané la tombe des saints :

HIS · VOTIBVS · PARIBVS · TVMVLVM · DVO · NOMINA · SERVANT
CHRYSANTI · DARIAE · NVNC · VENERANDVS · HONOR
EFFERA · QVEM · RABIES · NEGLECTO · IVRE · SEPVLCHRI
SANCTORVM · TVMVLVS · PRAEDA · FVRENTIS · ERAT
PAVPERIS · EX · CENSV · MELIVS · NVNC · ISTA · RESVRGVNT.
DIVITE · SED · VOTO · PLVS · PLACITVRA · DEO
PLANGE · TVVM · GENS · SAEVA · NEFAS · PERIERE · FVRORES,
CREVIT · IN · HIS · TEMPLIS · PER · TVA · DAMNA · DECVS.

Ce sépulcre rappelle deux grands noms, mais d'égal mérite. Voici la gloire vénérable de Chrysanthé et de Darie. Le droit sacré de la tombe fut jadis violé par la rage de l'envahisseur furieux qui y cherchait un butin; cependant la crypte sépulcrale, jadis pauvre et nue, se relève plus belle désormais, grâce à un

1. *De Gloria Martyrum*, c. xxxviii.

cœur riche et généreux, et de la sorte elle est devenue plus digne des complaisances divines. Goths, race cruelle, pleurez vos scélératesses; votre fureur est passée, et précisément à cause de vos dévastations, la splendeur de ce lieu s'est encore accrue.

Les corps des soixante-deux *milites* et ceux des saints Chrysanthé et Darie, auraient été transportés à Sainte-Praxède selon l'inscription de Paschal I^{er} qui se trouve dans ce titre. Cependant il doit s'agir seulement de quelques reliques, car la *Notitia Nataliciorum* des martyrs déposés à Saint-Silvestre *in Capite* mentionne, au 19 mars, d'autres reliques des saints Chrysanthé et Darie.

La basilique du Latran et celle de Saint-Paul revendiquent à leur tour la possession d'autres reliques importantes des deux martyrs du cimetière des Jordani, ce qui démontre qu'ils étaient autrefois l'objet à Rome d'un culte très répandu et très populaire.

Ce jour pourrait donc presque être appelé, conformément à une ancienne inscription : *dies martyrorum*, puisque un même sacrifice eucharistique, offert en ce jour dans le *Coemeterium Iordanorum*, entendait commémorer, outre Chrysanthé et Darie, le groupe des soixante-deux soldats ensevelis à côté d'eux, et cette autre réunion de fidèles qui, pendant la messe solennelle du *natalis* des deux martyrs, trouvèrent la mort sur leur tombe. C'est donc un sacrifice vraiment surabondant que celui de ce jour; et, tandis que le groupe de si nombreuses victimes s'immole avec le Christ, les voiles blancs de l'autel érigé dans les entrailles des catacombes semblent empourprés du sang triomphal de la confession de tous ces saints.

L'introït *Intret* est le même que le 20 janvier.

Prière. — « Donnez-nous, Seigneur, d'être assistés par l'intercession des bienheureux martyrs Chrysanthé et Darie, afin qu'en vénérant leur mémoire nous puissions éprouver sans cesse leur protection. »

La première lecture (II *Cor.*, vi, 4-10) et le répons sont communs à la fête des saints Abdon et Sennen le 30 juillet. Nous sommes les ministres de Dieu, et à ce titre nous devons imiter le divin Modèle, c'est-à-dire être traités avec ingratitude et

mépris, et, en échange, bénir et enrichir ceux qui nous dépouillent et nous maudissent.

Le verset alléluïatique est le même que pour la fête de saint Basilide le 12 juin. La rage du persécuteur est un ouragan qui passe vite. Au contraire, les ossements sacrés des victimes reposent en paix dans la tombe, et leur mémoire se prolonge à la manière de l'écho lointain.

La lecture évangélique est la même que pour la fête des martyrs Marc et Marcellien le 18 juin. Aujourd'hui ces reproches de Jésus aux pharisiens hypocrites qui érigeaient des cénotaphes aux Prophètes mis à mort par leurs ancêtres, acquièrent une signification spéciale dans l'hypogée cimetière des saints Chrysanthé et Darie, où gisaient en effet sur le sol les ossements encore sans sépulture des nombreux fidèles enterrés vivants dans cet arénaire.

Les antiennes pour l'offrande des oblations et pour la Communion sont communes à la fête des martyrs Nazaire et Celse le 28 juillet.

Sur les oblations. « Puisse l'Hostie que vous offre solennellement votre peuple, Seigneur, pour la naissance de vos martyrs Chrysanthé et Darie, vous être agréable. »

Il faut remarquer les mots : *Solemniter immolatur*, qui font allusion à l'antique messe stationnale et indiquent en outre quel est l'esprit de la liturgie dans la célébration des solennités des martyrs. Nous devons avoir une spiritualité exclusivement conforme à celle de l'Église. Quand donc l'Église pleure et jeûne, nous devons jeûner et pleurer avec elle; quand au contraire elle célèbre en grande pompe la fête de ses héros, — *solemniter immolatur*, comme l'indique aujourd'hui le Missel, — nous devons nous unir à ses rites solennels.

Après la Communion. — « Maintenant que l'oblation mystique a inondé de joie notre cœur, faites, Seigneur, par l'intercession de vos martyrs Chrysanthé et Darie, que le rite visible ait son accomplissement dans le don invisible de la grâce. »

Saint Thomas, dans la célèbre prière qu'il a composée, a exprimé avec une exactitude toute scolastique cette antique pensée de la liturgie : *Da mihi, quaeso, Dominici Corporis et*

Sanguinis, non solum suscipere Sacramentum, sed etiam rem et virtutem Sacramenti.

Nous rapportons aujourd'hui, en l'honneur des deux martyrs, ce verset que leur consacre la liturgie byzantine :

Ζῶσι Χρύσανθος καὶ Δαρεία ἐν πόλῳ
Κἄν ἐκπνέωσι ζῶντες εἰσθύντες βότρῳ
Χῶσαν συζυγὴν δεκάτῃ ἐνάτῃ ὁμόλεκτρον

Chrysanthè et Darie vivent au ciel, bien qu'ils soient morts, ayant été ensevelis vivants dans une fosse. Ce couple inséparable fut enseveli le 19 (mars).

26 OCTOBRE.

Saint Évariste, pape.

CE saint Pontife, successeur de Clément dans le gouvernement de l'Église de Rome, apparaît pour la première fois dans le martyrologe d'Adon. Le *Liber Pontificalis* lui attribue le mérite d'avoir partagé les diverses zones ecclésiastiques de Rome entre les différents prêtres titulaires, et d'avoir voulu que sept diacres entourassent le Pontife quand il prêchait : *Propter stylum veritatis*, c'est-à-dire à cause de la transcendante dignité du Pape, appelé ici, par adaptation d'un terme de saint Paul : *colonne de vérité*.

Saint Évariste (111-121), selon l'antique tradition romaine, aurait été enseveli au Vatican près du Prince des Apôtres, et Alexandre lui succéda.

La messe *Statuit* est celle du Commun des Martyrs Pontifes, comme le 11 juillet pour la fête de saint Pie I^{er}.

DANS LA NUIT APRÈS LE 27 OCTOBRE.

La messe vigiliale des saints apôtres Simon et Jude.

Aujourd'hui, le martyrologe hiéronymien indique à Rome trois martyrs : *Romae, Marci, Luci, Victi*, complètement inconnus d'ailleurs. Pour la nuit suivante, le *laterculus* de Berne prescrit la synaxe vigiliale des saints Simon et Jude apôtres.

L'antienne de l'introït est la même que le 20 janvier.

Prière. — « Faites, ô Dieu tout-puissant, que prévenant le glorieux anniversaire de vos apôtres Simon et Jude, ceux-ci préviennent aussi votre Majesté pour nous en obtenir un abondant trésor de grâces. »

Le fait de prévenir indique toujours la sollicitude et la diligence; aussi l'Église, parce qu'elle *aime*, prévient constamment par la prière les solennités liturgiques. Dans le cycle quotidien, elle prévient en priant l'astre du jour lui-même, selon la parole du Psalmiste (Ps. 118) : *Praevenerunt oculi mei ad te diluculo*. On trouve un exemple typique de cette sollicitude dans la vie de plusieurs saints de l'antiquité, saint Nicolas de Myre et le patriarche saint Benoît entre autres, dont il est dit qu'ils prévenaient en priant les veillées liturgiques nocturnes elles-mêmes.

La première lecture (I Cor., IV, 9-14) est la même que le 31 janvier, pour la fête de saint Pierre Nolasque. L'Apôtre fouaille par la satire l'excessive sensibilité des Corinthiens, et il oppose à leurs raffinements d'orgueil les humiliations et les travaux de sa vie de missionnaire.

Suit le répons *Vindica*, commun à la fête de saint Basilide, le 12 juin. Il faut remarquer que souvent la revanche que Dieu prend sur ses persécuteurs consiste à faire retomber sur leur tête, en les convertissant à la foi, l'efficacité du sang des martyrs innocents immolés par eux. Ce fut le cas de Saul, du bourreau des saints Pierre et Marcellin, de Processus et Martinien, du meurtrier de saint Pierre Martyr, etc.

La lecture évangélique est la même que le 23 avril, pour la fête de saint Georges. Nous y trouvons la parabole du sarment et de la vigne.

Les deux antiennes pour l'offrande des oblations et pour la Communion sont les mêmes que pour la fête de saint Basilide.

Prière sur les oblations. — « Nous prévenons par nos offrandes, Seigneur, la fête de vos apôtres Simon et Jude; mais pour qu'elles vous soient agréables, faites que les mérites de ceux-ci écartent les obstacles qu'oppose notre conscience coupable. »

C'est donc le péché qui souvent nous empêche de recevoir les grâces particulières du Seigneur. Même remis quant à la coulpe,

le péché laisse des traces douloureuses quant à la peine et à l'expiation qui lui est due. Cependant le divin Sacrifice, la médiation des saints et notre mortification servent excellemment à neutraliser ce *virus* pestifère.

Après la Communion. — « Après avoir participé au divin Sacrement, nous vous demandons, Seigneur, de permettre que par l'intercession de vos apôtres Simon et Jude, le rite sensible célébré dans le temps nous procure la vie de l'éternité. »

Combien donc est précieux le temps si court de la vie présente, de laquelle dépend la vie immuable de l'éternité. On ne vit ici-bas qu'une seule fois : il faut donc employer le temps sérieusement et n'en rien perdre, car si à la mort l'expérience est manquée on ne peut la renouveler.

28 OCTOBRE.

Les saints apôtres Simon et Jude.

D'APRÈS une ancienne tradition enregistrée par le pseudo-Abdias, ces deux Apôtres, après avoir évangélisé ensemble pendant treize ans l'Arménie et la Perse, auraient trouvé le martyre le 1^{er} juillet 47 dans la ville de Suanir. Quelques martyrologes occidentaux célèbrent en effet leur fête à cette date.

Les saints Simon et Jude n'apparaissent jamais dans les anciennes recensions des Sacramentaires romains; on trouve pourtant leur fête dans les éditions moins anciennes et au XII^e siècle la dévotion envers ces glorieux Apôtres devait même être assez répandue dans la Ville éternelle, puisque, au dire du chanoine Benoît, on croyait que leurs corps reposaient dans la basilique vaticane sous deux autels spéciaux qui, lors des vigiles nocturnes solennelles, avaient, pour cette raison, l'honneur de l'encensement, *duo altaria in mediana ad Crucifixos, ubi ab antiquis patribus audivimus requiescere apostolos Simonem et Iudam* ¹.

Quand on reconstruisit la basilique vaticane, les reliques des deux Apôtres furent transférées, le 27 décembre 1605, sous un nouvel autel érigé en leur honneur, et Paul V accorda l'indul-

1. P. L., LXXVIII, col. 1029.

gence plénière à ceux qui avaient assisté à ce transfert. Cet autel, au-dessus duquel on admire maintenant une toile représentant le crucifiement de saint Pierre, est très important, car il correspond à peu près à l'endroit indiqué par la tradition — *inter duas metas* — comme celui où fut érigée la croix du Prince des Apôtres.

Il y avait aussi à Rome une petite église dédiée aux saints Simon et Jude; elle se trouvait près du palais Orsini à Monte-Giordano.

Outre la gloire et le mérite de l'apostolat, communs aux douze premiers disciples du Sauveur, en qui, comme l'observe saint Thomas d'Aquin, Dieu répandit les prémices de l'Esprit, Jude, dont nous célébrons la fête, revendique une prérogative toute particulière. Il est désigné par le texte sacré comme le frère de Jacques, premier évêque de Jérusalem et cousin, selon la chair, du Divin Sauveur lui-même. Ces liens très étroits du sang avec le Christ lui valurent de sa part un amour plus intense, tel qu'il est dû aux parents, et, par suite, des charismes spéciaux, grâce auxquels, dans l'église primitive de Jérusalem, les *fratres Domini* jouissaient d'un crédit particulier, à ce point que saint Paul, dans sa I^{re} épître aux Corinthiens, en appelle à leur autorité ¹. Pour l'honneur du Sauveur en face des Juifs, il fallait que ses proches parents fussent au-dessus de tout éloge.

Saint Jude est commémoré chaque jour au Canon romain de la messe sous le nom de Thaddée. Il nous a laissé une courte épître canonique destinée à combattre la fausse *gnose* qui était alors à ses débuts. Cette épître, dont semblent s'inspirer les chapitres II et III de la *Secunda Petri*, représente un modèle de la prédication évangélique du *Frater Domini* et on la lit, non seulement dans le Bréviaire, mais aussi à la messe de saint Silvère pape le 20 juin.

Il est dit dans la vie de saint Bernard, que ce saint ayant, l'année même où il devait mourir, reçu de Jérusalem quelques reliques de l'apôtre saint Jude, ordonna de les déposer sur son cadavre et de l'ensevelir avec ce précieux trésor sur son cœur. Nous savons par Geoffroy d'Auxerre, biographe du Saint, que ce vœu fut exaucé.

Moins célèbre que saint Jude est l'apôtre Simon, que saint Matthieu appelle le Cananéen, tandis que saint Luc dit simplement : *qui vocatur Zelotes* ¹.

Avant d'être appelé par le Christ à l'apostolat, Simon était donc entré dans le parti *nationaliste* des Zélotes, qui, ne pouvant supporter le joug étranger, rêvaient d'une guerre pour reprendre leur indépendance. Ce fait de la précédente carrière de Simon ne fut pas oublié, et par la suite on lui garda le surnom provenant du parti des *Zélotes* auquel il avait appartenu.

L'introît est le même que le 30 novembre, c'est-à-dire celui des fêtes d'Apôtres.

Les collectes sont celles que le Sacramentaire Gélisien assigne à la fête collective de tous les Apôtres qui devait alors tomber, en France, durant l'octave des saints Pierre et Paul.

Prière. — « Seigneur qui nous avez amenés à la connaissance de votre nom par vos Apôtres (Simon et Jude); accordez-nous de célébrer leur gloire en progressant de plus en plus dans cette science sainte; et que la fête même de ce jour nous fasse pénétrer plus avant dans la connaissance de votre divinité. »

Le texte latin que nous avons paraphrasé pour le rendre plus clair, est extrêmement expressif dans son style incisif : *proficiendo celebrare et celebrando proficere*.

Dans la première lecture (*Eph.*, iv, 7-13) saint Paul expose aux Éphésiens toute l'économie de la distribution de la grâce du Christ sur les divers membres qui composent l'Église. Plutôt que chaque fidèle, c'est l'Église qui représente ici-bas le Christ dans la plénitude de sa sainteté : chacun de nous étant un membre de ce corps mystique, reçoit une vocation et une place spéciale avec une mesure déterminée de grâce. Tout n'est pas donné à tous, mais celui-ci reçoit un don, celui-là un autre, pour nous compléter mutuellement et ainsi, tous ensemble, manifester Jésus.

Cette lecture est commune à la vigile de l'Ascension.

Le répons *Constitues* est le même que pour la fête de saint Jacques, le 25 juillet.

1. Luc., vi, 15.

Alleluia (Ps. 138). — Combien profondes sont vos pensées, Seigneur, combien inébranlables sont vos préceptes ! Le Psalmiste ne parle pas ici des amis, comme le texte de la Vulgate le donnerait à penser, mais des intimes pensées de la Sagesse divine.

La lecture évangélique (IOAN., XV, 17-25) est tirée du dernier discours de Jésus à la Cène pascale. A l'amour montré par Dieu au monde, celui-ci a répondu par la haine la plus injustifiée et la plus acharnée. Bien que cette haine contre l'amour lui-même soit un péché contre le Saint-Esprit, l'amour ne veut pas malgré cela renoncer à aimer. Il aime et il aimera éperdument, jusqu'à s'immoler sous peu pour celui qui le hait. Il fera même encore plus : à la haine suprême il opposera le suprême amour et il enveloppera d'une atmosphère d'amour ce monde qui ne sait que haïr, en donnant l'ordre à ses disciples d'aimer, d'aimer toujours, comme Il a aimé.

Les antiennes pour l'offrande des dons et pour la Communion sont communes à la fête de saint Jacques.

La collecte suivante se trouve dans le Sacramentaire Gélasien à titre de prière vigiliale préparatoire à la fête de tous les Apôtres. Le Missel l'a adaptée en la retouchant, mais le sens a été altéré.

Sur les oblations. — « *Devançant* (célébrant), Seigneur, la solennité glorieuse de vos Apôtres (Simon et Jude), nous vous en prions, faites que, purifiés par les saints Mystères, nous la fêtions encore plus dignement. »

Après la Communion. — « Ayant participé aux Sacrements, nous vous demandons humblement, Seigneur, par l'intercession de vos Apôtres (Simon et Jude), de convertir en remède pour nous le Sacrifice offert en mémoire de leur martyre. »

Il faut remarquer que dans toutes ces collectes de la vénérable antiquité, le peuple s'associe intimement à l'action sacrée du prêtre. De même qu'avant la préface celui-ci présente à Dieu les oblations des fidèles, ainsi après la Communion, dans la prière d'action de grâces, il suppose que le peuple a effectivement participé au divin sacrifice en s'approchant de la sainte Table. Avec quelle exactitude s'exprimait donc le saint Concile de Trente, alors que, d'accord avec l'antique tradition liturgique, il déclara

rait que le vœu ardent de l'Église était de voir les fidèles, entendant la messe, participer sacramentellement aux saints Mystères!

LE DIMANCHE PRÉCÉDANT LA SOLENNITÉ
DE TOUS LES SAINTS.

La fête du règne messianique de notre Seigneur Jésus-Christ.

LE messianisme est essentiellement un règne universel et glorieux inauguré par le Christ pour la gloire de Dieu et le salut du monde. Sur ce point il n'y a aucune obscurité dans la sainte Écriture, qui, alors qu'elle se montre si laconique en décrivant le caractère particulier du *Serviteur de Yahweh frappé pour nos iniquités*, est au contraire prolixie dans la description des gloires de l'empire de Celui dont le front est ceint de mille diadèmes et qui, sur un pan de son manteau royal, porte écrite sa dignité : *Rex regum et Dominus dominantium*.

Le saint Sacrifice et l'Office divin constituent le tribut solennel et quotidien que l'Église rend au Christ en sa qualité de Pontife et de Roi. Les fêtes liturgiques de l'Épiphanie, de Pâques, de l'Ascension ont elles-mêmes pour objet de vénérer les mystères où le Christ se présente à nous plus particulièrement sous la forme de Roi.

A l'Épiphanie, en qualité de monarque, il se fait chercher par les Mages venus du fond de l'Orient, et il reçoit les prémices de l'adoration des puissances du monde.

A Pâques, il courbe sous ses pieds tous les empires qui lui sont contraires : *curvat imperia*, et il inaugure le royaume messianique en triomphant de la mort et du démon. C'est en qualité de Roi et d'arbitre suprême des destinées du monde que le Christ, sans tenir compte d'aucune autorité civile, envoie ses Apôtres prêcher librement l'*Evangelium Regni* dans le monde entier : *Data est mihi omnis potestas in caelo et in terra. Ite ergo ; docete omnes gentes, baptizantes eos*.

Enfin lors de son Ascension, il s'assied définitivement sur le trône de la divinité à la droite du Père, et son règne, comme le chante le symbole de la foi, ne finira jamais : *cuius regni non erit finis*.

Malgré des affirmations si nombreuses et si solennelles de la

puissance royale du Christ, contenues dans la sainte Écriture et dans la divine liturgie, sévit, depuis plus d'un siècle et demi, dans le monde civilisé, une funeste hérésie appelée libéralisme par les uns et laïcisme par les autres. Cette erreur est multiforme, mais consiste en somme à nier la suprématie de Dieu et de l'Église sur la société civile et sur les États qui, officiellement, se proclament indépendants de toute autre autorité supérieure : *l'Église libre dans l'État libre*, même quand ils ne vont pas jusqu'à cette folie de revendiquer les prérogatives divines pour l'État, à qui devrait être sacrifié tout autre droit, individuel et familial, comme il en était jadis pour le dieu Moloch. L'État est pour eux la suprême expression de l'absolu.

Comme dans le passé plusieurs fêtes liturgiques naquirent de l'explosion de la foi de l'Église, en vue de réfuter quelques erreurs particulières alors très en vogue, ainsi de nos jours le Siège apostolique n'a pas cru pouvoir rendre plus populaire la condamnation du laïcisme, qu'en instituant une fête solennelle du règne messianique du Christ, en protestation, amende honorable et réparation, en face des usurpations de la statolâtrie qui a réuni dans une vaste conjuration *reges terrae et principes... in unum, adversus Dominum et adversus Christum eius*.

Plusieurs dates avaient été proposées au début pour cette fête par des liturgistes : le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie, l'Ascension, l'octave du Sacré-Cœur ; mais il parut préférable de ne fonder cette fête avec aucune autre déjà existante, pour lui donner au contraire un caractère tout particulier et une place spéciale dans le Missel. Finalement on assigna à la nouvelle solennité le dimanche qui précède la fête de la Toussaint, pour la mettre en relation tant avec l'office du 1^{er} novembre qu'avec la pensée même qui informe cette célébration collective de tous les saints, dans laquelle nous vénérons la Jérusalem céleste et la noble cour du Roi de gloire. Il est bien juste que la liturgie, presque au terme de son cycle des dimanches après la Pentecôte qui exprime les travaux et les luttes de la vie du temps, avant de diriger ses regards vers les différents chœurs qui ornent *l'ecclesia primitivorum* et la cité du ciel, présente ses adorations à Celui qui est la fin et la cause d'une si grande gloire et à qui tous les saints offrent leur couronne en entonnant le joyeux Alleluia.

Telle est la raison profonde pour laquelle, dans l'office de la Toussaint, le premier répons des Matines nous montre le trône du Tout-Puissant, et la traîne de son vêtement remplissant, en signe de sanctification, le temple : *Vidi Dominum sedentem super solium excelsum et elevatum... et ea quae sub ipso erant replebant templum.*

L'introït emprunte son antienne au cantique apocalyptique que saint Jean entendit chanter par les saints dans le ciel : « A l'Agneau qui s'est laissé immoler, honneur, gloire et puissance dans tous les siècles. Que tous exaltent sa divinité et sa puissance. » L'exaltation de Jésus-Christ, au dire de saint Paul, est en raison de son abaissement pour obéir au Père. Aussi saint Jean, avant de parler de la gloire de l'Agneau, mentionne-t-il sa Passion et dit-il qu'il a été immolé et mis à mort. Suit le premier verset du psaume 71, qui est nettement messianique : « *¶. Seigneur, donnez au Roi votre droit de juger, et conférez au fils du Roi l'administration de votre justice.* »

C'est là l'office messianique conféré à Jésus dans le temps. A titre de *splendeur de la substance du Père*, il gouvernera la Maison de David jusqu'à ce qu'il ait mis en déroute ses ennemis et rétabli dans la paix le royaume de Dieu. La mort et le démon étant alors vaincus, la mission temporelle du Christ sera terminée et lui, tel un glorieux triomphateur, remettra au Père son sceptre et sa couronne, comme les trophées de sa victoire.

Prière. — « Seigneur qui avez voulu restaurer toutes choses en la personne de votre Fils bien-aimé, l'établissant roi universel de la création, faites que tous les peuples retrouvent la primitive unité de famille, perdue à cause du péché, dans l'unique et doux règne inauguré par le Christ au moyen de l'Église. »

Cette collecte s'inspire de saint Paul, à qui elle doit sa profondeur. L'unité de la famille humaine, et même de la création, a été violée par le péché, qui est une force désagrégeante. Aussi Dieu a-t-il voulu restaurer cette unité primitive, et il l'a fait par Jésus-Christ, qu'il a établi centre et fin de la création, nouvel Adam, source de la vie, de l'unité et de la grâce offerte à tous les peuples.

La première lecture est tirée de l'épître aux Colossiens (1, 12-20). Saint Paul y traite de la primauté du Christ sur toute la création, laquelle trouve en lui sa raison d'être. Cette primauté de Jésus est fondée sur l'union hypostatique de sa nature humaine avec la nature divine dans l'unique personne du Verbe, mais elle est universelle et elle embrasse non seulement les hommes, mais aussi les Anges qui reçoivent de lui et par lui la grâce et la gloire. Cette primauté regarde aussi d'une manière particulière l'Église, sur laquelle le Christ possède cette toute-puissance efficace et salutaire, analogue à celle que, dans le composé humain, exerce la tête sur les autres membres du corps.

Le répons-graduel est tiré du psaume 71 et nous montre l'étendue et la gloire du royaume du Christ. « *¶ Il dominera d'une mer à l'autre, de la Méditerranée à l'océan Indien, et de l'Euphrate jusqu'aux extrêmes limites de la terre. ¶ Et tous les rois du monde l'adoreront ; tous les peuples lui seront assujettis.* »

Cette prophétie s'accomplit peu à peu, à mesure que l'Église étend ses pacifiques conquêtes dans les nations idolâtres, et *l'évangile du Royaume* sera prêché, selon la promesse du Sauveur, dans le monde entier. Dans les siècles de l'histoire de l'Église, ce royaume du Christ est bien parfait et absolu *en droit*, mais *en fait* il est toujours combattu et toujours en formation. Il sera accompli, définitif et glorieux, lorsque la mort étant vaincue dans le jugement final, Jésus aura exercé solennellement sur les coupables son pouvoir de juge, inaugurant au contraire pour les justes la vie immortelle de la résurrection bienheureuse.

Le verset alléluatique est tiré de Daniel (vii, 14). Le Voyant y décrit les règnes divers qui divisent en autant de périodes l'histoire de l'humanité. « La puissance du Christ sera une puissance éternelle qui ne passera jamais et son royaume ne pourra plus être détruit. »

On peut déjà observer l'accomplissement partiel de cette prophétie en comparant l'histoire presque deux fois millénaire de l'Église avec celle de tous les autres empires et dynasties qui passent, semblables aux feuilles qui naissent au printemps et tombent à l'automne.

Dans le double chant qui suit l'épître, on a voulu mettre en relief la triple universalité du règne du Christ. D'abord au point

de vue du lieu : *a mari usque ad mare*, c'est-à-dire embrassant le monde entier. Puis l'universalité des sujets : *omnes reges... omnes gentes*, comprenant tous les hommes, qu'ils soient ceints du diadème royal ou pauvres *parias* gisant dans la poussière. Enfin l'universalité de temps : *potestas aeterna... non auferetur*, c'est-à-dire une puissance qui ne passera jamais.

La lecture du saint Évangile est empruntée à saint Jean (XVIII, 33-37); nous y voyons le Christ en présence du gouverneur Pilate et lui faisant ses déclarations solennelles sur la nature et l'origine de son royaume. Celui-ci ne tire pas ses droits de ce monde : *regnum meum non est hinc*, mais il comprend pourtant aussi ce monde. Jésus ne vient pas détrôner les souverains de la terre ni leur disputer les territoires sur lesquels ils exercent leur pouvoir. Il vient au contraire donner à la société humaine la dernière et la plus parfaite ordonnance, édictant dans son Évangile les règles suprêmes du vrai et du juste qui doivent diriger gouvernants et sujets dans l'exercice de leurs devoirs mutuels. Dieu est la fin surnaturelle de l'homme. Or c'est la tâche propre de la société civile et de ceux qui y président, que de collaborer avec l'Église et de l'aider dans le champ propre, bien entendu, à l'autorité civile, pour que l'Église elle-même puisse avec plus de facilité et de sécurité accomplir sa divine mission d'illuminer, de sanctifier et de gouverner les âmes, en établissant en elles le règne du Christ.

Cette suprême autorité de l'Église catholique et du Pontife romain sur les États et sur leurs monarques faisait partie, au moyen âge, du droit international des peuples chrétiens, si bien que plusieurs fois on vit des Papes déposer de leur trône des rois indignes de leurs fonctions, et délier leurs sujets du serment de fidélité jadis prêté par eux.

L'antienne pour l'offrande des oblations est tirée du psaume II. Devant les rois et les peuples qui se soulèvent contre son dessein d'inaugurer le royaume messianique pour le salut du monde, Jésus-Christ présente ses lettres de créance, c'est-à-dire l'acte solennel de l'investiture que le Père lui a donnée. Il y est dit : « Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage, et les régions les plus lointaines pour ton domaine. »

Prière sur les oblations. — « Nous vous offrons, Seigneur, l'Hostie qui réconcilie avec vous la famille humaine, Vous suppliant de faire que Celui qui maintenant est la victime de notre sacrifice, Jésus-Christ, notre Seigneur, accorde à toutes les nations la grâce de l'unité et de la paix. »

La préface est propre, et rappelle celles des anciens Sacramentaires par sa richesse et son élan lyrique : *Vere dignum... Qui Unigenitum Filium tuum Dominum nostrum Iesum Christum, sacerdotem aeternum et universorum regem, oleo exultationis unxisti; ut seipsum in ara Crucis, hostiam immaculatam et pacificam offerens, redemptionis humanae sacramenta perageret; ut suis subiectis imperio omnibus creaturis, aeternum et universale regnum immensae tuae traderet maiestati; regnum veritatis et vitae; regnum sanctitatis et gratiae; regnum iustitiae, amoris et pacis. Et ideo...*

C'est à saint Paul qu'est empruntée l'idée du Christ-Pontife et Roi reconquérant et rendant au Père le royaume de la création, séparée de lui par le péché, afin que Dieu soit éternellement tout en tous. Le rédacteur a toutefois le mérite d'avoir donné à sa belle composition liturgique ce ton lyrique de vrai cantique triomphal d'action de grâces, qui faisait la caractéristique de l'*hymnus* eucharistique primitif.

L'antienne pour la Communion anticipe sur l'effet final du sacrifice eucharistique qui se termine par la bénédiction divine. Jésus, dans la sainte Communion, siège comme sur un trône dans l'âme fidèle, et il la remplit de Lui-même; lui qui est le *Béni* des nations, celui en qui, selon la promesse de Dieu à Abraham, tous les peuples seront bénis. (Ps. 28) : « Le Seigneur s'assiera comme un souverain sur le trône éternel : il donnera à son peuple une bénédiction de paix. »

Après la Communion. — « Ayant participé à l'aliment qui nourrit la vie immortelle, nous vous demandons, Seigneur, nous tous qui nous glorifions de combattre ici-bas sous l'étendard royal du Christ, de pouvoir aussi arriver à avoir part avec lui dans le ciel à la gloire de son règne. » L'étendard royal de Jésus-Christ, c'est la Croix : *Dicite in nationibus : regnavit a ligno Deus*; car le royaume du Christ est obéissance, humilité et sacrifice.

DANS LA NUIT APRÈS LE 31 OCTOBRE.

La messe vigiliale de la Toussaint.

La solennité de tous les Saints en cette saison de l'année semble une importation gallicane dans la liturgie romaine. En tant que fête collective de tous les bienheureux du Ciel, elle a toutefois de très anciens précédents dans les diverses liturgies, surtout orientales. Les Sacramentaires antérieurs au ix^e siècle sont muets à son égard, puisque c'est seulement à cette époque que Rome l'accueillit.

La messe vigiliale révèle une époque où le bon goût liturgique était encore généralement répandu. Quand elle fut instituée, on ne célébrait déjà plus la nuit, mais l'après-midi précédant la fête, après le chant de none. La pensée prédominante est le triomphe céleste de ceux qui autrefois furent tourmentés, jugés et condamnés par le monde.

Pour l'introït, le premier verset du psaume xxxii : « Exultez, ô justes, dans le Seigneur, car l'hymne de louange convient à ceux qui sont droits », est précédé de l'antienne tirée de la Sagesse (iii, 8) : « Les Saints jugeront les nations païennes, ils domineront les peuples, car leur Seigneur régnera éternellement. »

Prière. — « Multipliez, Seigneur, votre grâce sur nous; et faites que, par la pratique de la vie chrétienne, nous méritions d'arriver nous aussi à la joie de ceux dont nous prévenons la fête solennelle. »

La première lecture est tirée du livre de l'Apocalypse (v, 6-12). Un coin du voile se soulève, et Jean contemple et nous décrit brièvement ce qu'il a observé dans l'Église triomphante. Là-haut également il y a une liturgie, un autel, des chandeliers d'or, des encensoirs et une victime. Le centre de cette liturgie est l'Agneau, immolé dans les éternels desseins de Dieu dès le commencement du monde. Le cortège des Anges, des Vieillards et des Saints n'est que pour lui; l'Église triomphante proprement dite n'est que le nimbe qui illumine son front. Comme tous sont arrivés là-haut par sa grâce, et que les Saints ont lavé leurs robes dans son sang, ainsi maintenant au ciel ils bénissent sa miséricorde et son amour.

Le répons, tiré du psaume 149, est le même que pour la fête de saint Vite le 15 juin. Après les travaux et les humiliations de la vie présente, les Saints reposent maintenant dans le Christ, sur leurs couches célestes. Il ne faut donc pas devancer les temps. Maintenant le travail et la tribulation, jusqu'à ce que le Saint-Esprit dise : assez. Mais au ciel, plus de larmes ni de souffrance; au contraire, joie, fête et triomphe.

La lecture évangélique est tirée de saint Luc (VI, 17-23); c'est la proclamation des *béatitudes* comme le 19 juin pour la fête des martyrs milanais Gervais et Protas.

La béatitude des Saints est toute intérieure; ni la malice ni la cruauté des persécuteurs ne sauraient l'atteindre. Ceux-ci pourront nous réduire à la pauvreté; ils pourront même nous arracher les yeux, les bras et les jambes, mais ils n'arriveront jamais à pénétrer jusqu'à ce sanctuaire que le Saint-Esprit a consacré dans la partie la plus intime de notre âme. Là est la paix sereine, la sainte joie, la confiance inébranlable.

L'antienne pour l'offrande des oblations est la même que pour la fête de saint Basilide le 12 juin.

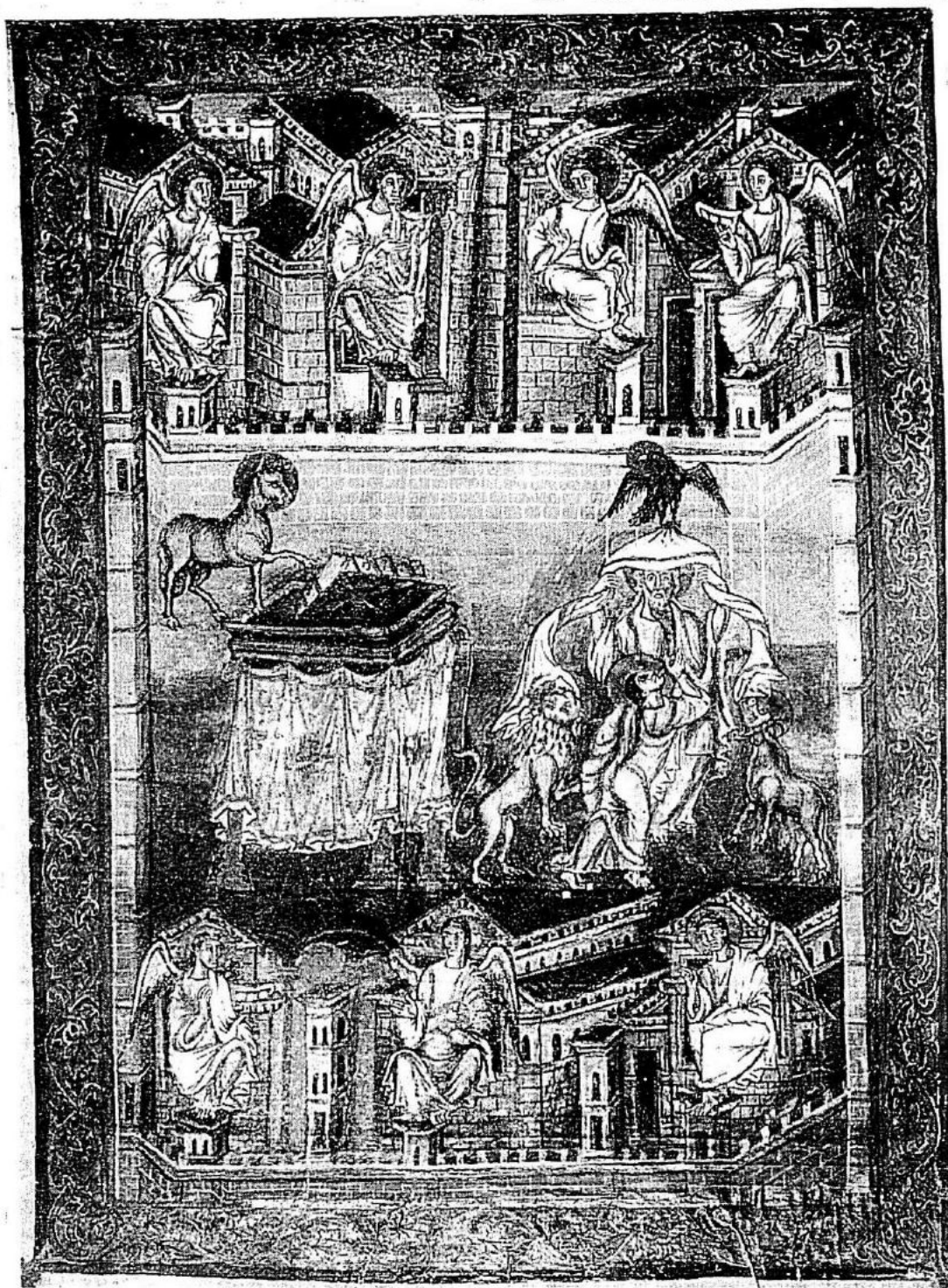
Prière sur les oblations. — « Nous couvrons votre autel, Seigneur, de nos offrandes. Faites, par les prières de tous les Saints dont nous devançons la fête, qu'elles soient profitables à notre salut éternel. »

Les mots du Missel : *altare muneribus cumulamus* se rapportent à l'ancien usage liturgique du peuple présentant lui-même les offrandes de pain et de vin destinées à être consacrées.

L'antienne de la Sagesse (III, 1-3) : *Iustorum animae*, intercalée dans le psaume qu'on chantait durant la distribution de la sainte Communion, est la même que celle du 15 juin pour la fête de saint Vite.

Prière après la Communion. — « Maintenant que nous avons accompli le Sacrifice le cœur rempli de joie à cause de cette solennité tant désirée, nous vous demandons, Seigneur, d'être aidés par les prières de ceux en l'honneur de qui il vous a été offert. »

Que font les Saints dans le ciel quand nous recourons à leur intercession? Ce que fit Joseph en Égypte lors de l'arrivée de



Bible de Charles le Chauve.
Miniature du IX^e siècle.

L'APOCALYPSE.

ses frères. Il entra chez le Pharaon et lui dit tout joyeux : *Fratres mei et domus patris mei... venerunt ad me*¹. Et le roi, par égard pour Joseph, leur donna la terre de Gessen.

FÊTES DE NOVEMBRE

1^{er} NOVEMBRE.*Collecte aux Saints-Côme-et-Damien.**Station à Saint-Césaire in Palatio, sur le Palatin.*

EN ce jour, l'on fêtait à Rome le célèbre diacre de Terracine, Césaire, auquel étaient dédiées dans la Ville plusieurs églises. Il y en avait une sur la voie Appienne : Saint-Césaire *in Turri* — qui existe encore — près du Titre *de fasciola* ; c'était même une diaconie, et un monastère de femmes, dédié aussi à saint Simitrius, y était attaché. Une autre se trouvait près du Tibre, dans la région de l'Arenula ; un troisième sanctuaire s'élevait dans la résidence du « guardaroba » papal au Latran ; un quatrième enfin était situé près de la basilique de l'Apôtre des Nations, et un monastère d'hommes y était annexé. L'abbaye actuelle de Saint-Paul, le *cœnobium sacratissimum* des documents pontificaux, n'est même rien autre que l'antique monastère de Saint-Césaire, lequel fut entièrement restauré par saint Grégoire II et réuni à un autre, ancien lui aussi, qui s'élevait à côté, et qui était dédié à saint Étienne.

Saint Césaire avait un cinquième sanctuaire à Rome, sur le Palatin, destiné à orienter dans un sens chrétien la tradition païenne qui jadis avait implanté sur cette colline le culte des Césars.

Exceptionnellement, le Sacramentaire Grégorien indique aujourd'hui l'église où se faisait la *collecte* : c'était la basilique des deux Anargyres sur la *summa sacra via* au Forum, près de l'arc de Titus. La procession qui partait de là n'allait donc aujourd'hui ni au Latran ni sur la voie Appienne, trop éloignés du point culminant de la voie Sacrée, mais elle se rendait sur le Palatin, en face de l'étroite vallée du Forum romain, jusqu'au

1. *Gen.*, XLVI, 31.

monastère de Saint-Césaire *in Palatio* qui fut aussi appelé par ses hôtes orientaux : *Sancti Caesarii graecorum*.

Nous savons par la correspondance de saint Grégoire le Grand que l'oratoire du martyr sur le Palatin avait tellement absorbé toute l'antique tradition du culte des empereurs en ce lieu, que c'était là et non ailleurs qu'on déposait, après qu'ils avaient été portés en procession par le Pape et par le peuple romain, les portraits des nouveaux souverains de la Ville à leur arrivée de Byzance. Saint-Césaire *in Palatio* était donc comme le *lararium* de la *domus augustana*, l'église de la Cour.

Saint Césaire figure dans le martyrologe hiéronymien non seulement le 1^{er} novembre, mais aussi le 21 avril. Cette date est-elle en relation avec les fêtes de Palès sur le Palatin et avec le *Natale* de Rome? Cela n'est pas impossible, quoiqu'on puisse aussi conjecturer que la fête du 1^{er} novembre représente la vraie solennité romaine du célèbre diacre, la *dedicatio* de l'un des sanctuaires portant son nom à Rome.

* * *

Collecte ad Sanctos Cosmam et Damianum.

L'introït étant chanté, et avant que la procession commençât de gravir le Palatin, le Pontife prononçait la collecte suivante :

Adesto, Domine, Martyrum deprecatione Sanctorum, et quos pati pro tuo Nomine tribuisti, fac tuis fidelibus suffragari.

Station à Saint-Césaire in Palatio.

L'introït était le même que le jour de saint Laurent : *Confessio et pulchritudo* avec le graduel : *Iustorum animae* (du 19 janvier); l'offertoire : *In virtute tua* (du 15 janvier) et la communion : *Qui vult venire* (du 19 janvier, fête de saint Canut).

Prière. — *Deus, qui nos, beati martyris tui Caesarii annua solemnitate laetificas, concede propitius, ut cuius natalitia colimus, etiam actiones imitemur.*

La liste des évangiles de Würzbourg assigne à ce jour la lecture de saint Jean (xii, 24-26) : *Amen, amen dico vobis : nisi granum frumenti*, commune à la fête de saint Laurent.

Super Oblata. — *Hostias Tibi, Domine, beati Caesarii mar-*

tyris tui dicatas meritis benignus assume, et ad perpetuum nobis tribue provenire subsidium.

Ad Complendum. — Quaesumus, omnipotens Deus, ut qui caelestia alimenta percepimus, intercedente beato Caesario martyre tuo, per haec contra omnia adversa muniamur.

Au IX^e siècle, Rome ayant fixé définitivement la fête de Tous les Saints aux Calendes de novembre, la commémoration de saint Césaire survécut dans tous les Missels du moyen âge, et ne disparut guère qu'au temps de la réforme opérée par le Concile de Trente.

Il s'agit en effet d'une fête indubitablement romaine, appuyée sur une tradition plusieurs fois séculaire, et écartée du calendrier seulement à l'époque où l'on ne savait plus rien, dans la Ville, de cette antique dévotion à saint Césaire. Actuellement la commémoration liturgique du célèbre Diacre n'est plus célébrée que dans son ancien monastère près de la tombe de saint Paul.

LE MÊME JOUR.

La Fête de Tous les Saints.

L'automne avancé, la chute des feuilles jaunies, le long cycle des dimanches après la Pentecôte, accompagné de ce sentiment de mélancolique lassitude qui en pénètre la dernière période, rappellent l'âme aux pensées solennelles de l'éternité et du monde d'outre-tombe, dont les jours et les années qui passent nous rapprochent. Le Voyant de Pathmos nous fait pour ainsi dire anticiper la clôture de ce long cycle, où est symbolisée la dure vie de l'Église militante : aujourd'hui il soulève pour nous un coin du voile et nous montre l'Église triomphante dans toute la splendeur de sa gloire.

Au début de cette période liturgique qui va de la Pentecôte à l'Avent, on annonçait que l'Esprit Paraclet glorifierait Jésus : *Ille me clarificabit*. Aujourd'hui l'on voit qu'il a tenu sa promesse, en répandant sur le corps mystique du Sauveur une si grande sainteté qui a été le germe d'une si grande gloire.

Une fête collective de tous les martyrs, en relation avec le triomphe pascal du Rédempteur, apparaît en Syrie dès le IV^e siècle. Les Byzantins la célébraient au contraire le dimanche

après la Pentecôte, usage qui fut jadis introduit également à Rome, comme en fait foi le plus ancien *Comes* publié par D. Morin d'après le célèbre manuscrit de Würzburg : *Dominica in natale Sanctorum*.

Cette fête transplantée de Byzance sur les rives du Tibre fut toutefois de courte durée. Dans la semaine après la Pentecôte, une ancienne tradition imposait aux Romains le jeûne solennel des *Trois-Temps* avec la grande veillée dominicale à Saint-Pierre. Il était impossible, après la fatigue de cette nuit, de célébrer encore, dans la matinée, la solennité de tous les Saints. On renonça donc à l'usage byzantin, il fallut se contenter de la fête du 13 mai en l'honneur des martyrs, jadis instituée par Boniface IV lorsqu'il consacra le Panthéon au culte chrétien.

Cependant la pensée d'une solennité collective de tous les saints, et non pas simplement des martyrs, gagnait de plus en plus de terrain. Tandis qu'en Orient les Iconoclastes détruisaient images et reliques, et qu'en Italie, en plein Latium, les cimetières des martyrs gisaient dans l'abandon à cause des continuelles incursions des Lombards dans la campagne romaine, Grégoire III érigea à Saint-Pierre un oratoire expiatoire en l'honneur de tous les Saints, Martyrs ou Confesseurs, *morts dans le monde entier*. Un chœur de moines était attaché au service liturgique de ce sanctuaire vatican; et chaque jour on faisait même, à la messe, une commémoration spéciale de tous les Saints dont les diverses églises de la catholicité célébraient le *natale*.

Comment Rome en vint-elle à célébrer aux calendes de novembre la fête de tous les Saints, cela n'est rien moins que clair. Ce changement se fit sous Grégoire IV (827-844), et l'action de Louis le Pieux et de l'épiscopat franc n'y fut pas étrangère; mais il n'est pas absolument prouvé que l'initiative vînt du Pape plutôt que de l'empereur. Plus tard, Sixte IV ajouta une octave à la fête.

L'introït *Gaudeamus... sub honore Sanctorum omnium* est le même qui fut primitivement assigné à la fête de sainte Agathe (5 février).

Les autres jours, la liturgie célèbre la mémoire d'un ou de plusieurs saints en particulier. Aujourd'hui au contraire le

Seigneur *multiplicavit gentem et magnificavit laetitiam*, selon la parole d'Isaïe; aussi la glorification du Christ et de l'Église en ce jour est-elle complète.

L'Esprit du Seigneur, comme cette mystérieuse onction d'huile aromatique dont parle le Psalmiste, s'est répandu sur tout le corps mystique du Christ, sanctifiant tous ses membres quelque humbles qu'ils soient, et le préparant par ce moyen à une gloire sublime. Ce sont les Apôtres, les martyrs, les membres de la hiérarchie ecclésiastique, le laïcat catholique, les laborieux ouvriers, jusqu'aux pauvres esclaves, sur qui est descendu le Paraclet qui les a élevés à une sainteté héroïque. Telle est la belle pensée exprimée en ce jour par l'antienne d'introït.

On trouve déjà la première collecte dans le Sacramentaire Gélasien; elle y est assignée à une fête collective de tous les Apôtres, fête devant se célébrer dans l'octave des saints Pierre et Paul.

Prière.—« O Dieu qui nous accordez de vénérer dans une unique solennité les mérites de tous vos Saints (Apôtres), faites qu'aujourd'hui, grâce à cette multitude d'intercesseurs, vous soyez plus disposé à nous combler de la plénitude de vos miséricordes. »

La première lecture — et cela est très significatif relativement à l'origine de cette fête — est la même que pour la dédicace du Panthéon le 13 mai (*Apoc.*, VIII, 2-12). Le Voyant de Pathmos aperçoit une grande porte ouverte devant lui, et par cette porte entre dans le ciel une immense multitude. Ce ne sont pas seulement les cent quarante quatre mille descendants prédestinés d'Abraham, mais une *turbam magnam* de tout âge, de tout sexe, de toute époque, de toute condition de vie, qui entrent au Paradis en passant par la porte qui est Jésus. Il n'est donc plus si difficile de se sauver, puisque saint Jean lui-même écrit qu'il n'a pu arriver à compter le nombre interminable des élus.

Il y a cependant une condition essentielle. Ceux qui arrivent au salut portent tous un sceau sur le front, et c'est le caractère d'appartenance et de conformité au Père éternel et à son Christ. Ce sceau, au dire d'Ézéchiel, a la forme du *Thau* et il est imprimé sur le front de ceux qui pleurent et qui gémissent. *Signa Thau super frontes virorum gementium et dolentium*. Que veut-il dire par là? L'Apôtre nous l'explique en nous apprenant que : *sicut socii passionum estis, et consolationis eritis*; la gloire future

sera proportionnée à la part que nous prendrons ici-bas au sacrifice de Jésus.

Le graduel *Timete Dominum* est le même que celui du 8 août pour la fête de saint Cyriaque. Le verset alléluiatique prélude à la lecture de l'Évangile. Jésus appelle à lui tous ceux qui peinent en portant la croix et il promet de les soulager.

« Alleluia (MATTH., XI, 28). Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. »

Le jour où l'Église fête ensemble tous les Saints, la lecture évangélique ne peut être autre que celle des Béatitudes (MATTH., V, 1-12). Tous y sont compris, et chacun y reçoit une bénédiction particulière. Pour l'obtenir, point n'est besoin d'une naissance illustre, d'une grande fortune, d'une science ou d'une habileté spéciale; au contraire, celui qui possède le moins en propre obtient davantage du don céleste, et c'est pourquoi la première bénédiction est pour les humbles et les pauvres d'esprit, c'est-à-dire pour ceux qui, en vue d'acquérir le Christ, se sont dépouillés d'eux-mêmes et se sont faits petits, comme l'enfant de l'Évangile donné par Jésus en modèle à ses Disciples.

L'antienne pour l'offertoire, magnifique dans sa riche mélodie grégorienne qui rappelle celle du *Stetit Angelus*, est la même que celle du 13 août pour la fête de saint Hippolyte.

Les persécuteurs croyaient tenir entre leurs mains la vie des martyrs et des Saints; non : elle est entre les mains de Dieu. Les impies ne sont que des instruments dont il se sert pour forger tranquillement son chef-d'œuvre. Aussi la frénésie, la rage furieuse sont seulement du côté des persécuteurs, véritables serfs attachés à la glèbe. L'artisan et son chef-d'œuvre vivant, absorbés dans l'idéal qu'ils poursuivent, sont plongés dans la paix la plus profonde, celle-là même qui est requise pour toutes les œuvres géniales et difficiles.

La prière qui sert de prélude à l'anaphore est la suivante : « Recevez, Seigneur, cette oblation comme un gage de notre dévotion; acceptez-la en l'honneur de tous vos Saints, et faites qu'elle nous soit salutaire. »

Les Sacramentaires du moyen âge nous offrent cette préface pour la fête de ce jour : ... *Vere dignum... aeterne Deus : et clementiam tuam suppliciter obsecrare, ut cum exsultantibus Sanctis in*

caelestis regni cubilibus gaudia nostra subiungas. Et quos virtutis imitatione non possumus sequi, debitae venerationis contingamus affectu, per Christum etc.

L'antienne pour la Communion est tirée de l'Évangile des *Béatitudes* de ce jour. Le monde, avec une soif insatiable, aspire au bien-être; la Vérité éternelle elle-même enseigne aux hommes le chemin de cette félicité, quand, du haut d'une montagne, elle proclame le décalogue du bonheur. Bienheureux ceux dont l'œil du cœur est pur, car ils discernent Dieu; bienheureux ceux qui conserveront une paix inaltérable, car ils se feront par là reconnaître pour les véritables enfants de Dieu, auteur de la paix; bienheureux ceux qui, pour la vertu, souffrent persécution, parce qu'en échange de la joie et de la vie d'ici-bas, ils obtiendront là-haut la vie éternelle et une joie impérissable.

Voici la collecte d'action de grâces : « Faites, Seigneur, que votre peuple fidèle, qui fête la mémoire de tous vos Saints, soit assisté par leur incessante protection au Ciel. »

Remarquons aujourd'hui le mot si profond par lequel la liturgie désigne l'Église militante : le peuple fidèle, c'est-à-dire le peuple qui va droit devant soi vers l'éternité, avec les yeux et la lumière de la foi. Quelle est la récompense de cette foi catholique crue, et continuellement vécue, sans laquelle personne ne peut s'arroger loyalement le titre de *fidèle*? *Fides quid tibi praestat?* demande encore aujourd'hui l'Église aux catéchumènes. — Et ceux-ci répondent : *vitam aeternam*.

Nous sommes heureux de rapporter aujourd'hui, en l'honneur de tous les Saints, la belle inscription composée par le pape Damase en mémoire de tous les justes ensevelis dans le cimetière de Callixte :

HIC · CONGESTA · IACET · QVAERIS · SI · TVRBA · PIORVM
 CORPORA · SANCTORVM · RETINENT · VENERANDA · SEPVLCRA
 SVBLIMES · ANIMAS · RAPVIT · SIBI · REGIA · CAELI
 HIC · COMITES · XYSTI · PORTANT · QVI · EX · HOSTE · TROPHAEA
 HIC · NVMERVS · PROCERV · SERVAT · QVI · ALTARIA · CHRISTI
 HIC · POSITVS · LONGA · QVI · VIXIT · IN · PACE · SACERDOS
 HIC · CONFESSORES · SANCTI · QVOS · GRAECIA · MISIT
 HIC · IVVENES · PVERIQVE · SENES · CASTIQVE · NEPOTES
 QVIS · MAGE · VIRGINEVM · PLACVIT · RETINERE · PVDOREM
 HIC · FATEOR · DAMASVS · VOLVI · MEA · CONDERE · MEMBRA
 SED · CINERES · TIMVI · SANCTOS · VEXARE · PIORVM.

Ici, si tu le veux savoir, est assemblée une foule de justes, car ces sépulcres vénérables renferment les ossements d'un grand nombre de Saints, dont le royaume du ciel a tiré à lui les âmes sublimes.

Ici sont les compagnons de Sixte, parés des trophées de la victoire remportée sur l'ennemi; ici est le groupe des Papes qui gardent l'autel du Christ; ici est déposé le Pontife qui passa ses jours dans une longue paix; ici les saints Confesseurs, venus à nous de la Grèce; ici des jeunes gens, des enfants, des vieillards et leurs chastes descendants qui voulurent conserver intact le lis de la virginité.

Ici je le confesse, moi aussi, Damase, j'aurais désiré que mon corps reposât, mais la crainte de nuire au repos des cendres des Saints m'en détourna.

Cette inscription se trouvait dans l'hypogée des Pontifes du III^e siècle, au lieu même où, avec Sixte II, étaient ensevelis quatre de ses diacres, décapités avec lui — *Comites Xysti*.

Le *numerus procerum* du cinquième vers se rapporte à la série des Pontifes ensevelis dans le cimetière de Callixte, depuis Zéphyrin jusqu'à Miltiade (sauf Callixte, Marcellin et Marcel).

Le *Sacerdos* qui passa ses jours dans une *longue paix* est généralement identifié avec le pape Miltiade, qui vit finalement la paix de l'Église sous Constantin le Grand ¹.

Les *Confessores Sancti quos Graecia misit*, sont certainement les martyrs Hippolyte, Néon, Marie, Adria, Pauline, etc., ensevelis au lieu appelé l'arénaire d'Hippolyte, tandis que parmi les *iuvenes, castique pueri* qui conservèrent intact le lis de leur virginité, doivent être comptés tout d'abord l'acolyte Tarcisius et la martyre Cécile qui reposaient dans le voisinage.

Par humilité, Damase déclina l'honneur d'être enseveli au milieu de ses prédécesseurs dans l'hypogée papal; cependant, pour être près des martyrs, il imita le geste du pape Marc et se fit construire à peu de distance une crypte spéciale, où il déposa aussi le corps de sa mère Laurence et de sa sœur Irène, vierge consacrée à Dieu.

1. Marucchi identifiait ce *Sacerdos* avec le pape Marc (N. du T.).



IV^e siècle.

LE « SARCOPHAGE THÉOLOGIQUE ».

2 NOVEMBRE.

La commémoration de tous les fidèles défunts.

LORSQUE l'homme, poussé par la mort, se trouve au seuil de l'éternité, il devient volontiers croyant et religieux, et, en face du Créateur qui va appliquer à sa loi la sanction éternelle, il prend une attitude de respect et de suppliante sujétion.

Aussi découvre-t-on toujours un fond de religion, du moins vis-à-vis des morts, même dans les civilisations les plus sceptiques et les plus sensuelles de l'antiquité, si bien que nous ne connaissons guère aujourd'hui d'autres vestiges d'un grand nombre de peuples que des épitaphes et des prières funéraires.

Pour les peuples de l'antiquité, à peine l'âme était-elle sortie de ce monde que le contact avec Dieu et même la simple approche de son trône, pour le jugement, l'introduisaient dans une sorte d'atmosphère sacrée qui enveloppait aussi son cadavre et son sépulcre. Les colères, les passions humaines, les vengeances, s'arrêtaient généralement désarmées en face de la majesté sacrée de la tombe — *parce sepulto*. Les dieux mânes, non moins que les lois civiles, assuraient l'inviolabilité du sépulcre, si bien que refuser à quelqu'un l'honneur suprême de la tombe était, pour les Romains et pour les Grecs, la peine la plus grande qu'on pût infliger à un scélérat, dont on croyait que, pour cette raison, l'âme errait dans l'air sans jamais trouver de repos.

Les Latins surtout voulaient continuer avec les morts leur vie domestique habituelle. Aussi, loin de considérer les sépulcres comme des lieux sinistres, ils ensevelissaient les défunts ou bien dans leurs propres villas — *in ortulis nostris secessimus*, est-il dit dans une épigraphe — ou le long des grandes voies consulaires qui partaient, comme autant d'artères, de la Ville éternelle, pour traverser l'*imperium*. Là, les cendres des ancêtres, recueillies dans des urnes ou dans des sarcophages, étaient continuellement réchauffées par l'amour des descendants. Autour de ces chères tombes, les survivants habitaient leurs maisons de campagne : sur ces hypogées funéraires, recouverts de violettes et de roses, on célébrait à des jours déterminés des sacrifices après lesquels les vivants s'unissaient d'une certaine

manière aux trépassés en consommant en souvenir d'eux les aliments du banquet funèbre.

Loin d'affaiblir cette religion des anciens envers les trépassés, la foi chrétienne ne put que la purifier et la fortifier, grâce surtout au dogme de la résurrection, corollaire essentiel, comme le prêchait saint Paul, de la vérité fondamentale de la Bonne Nouvelle : à savoir que le Christ, notre modèle et notre exemplaire, est ressuscité des morts.

Dès les temps apostoliques, nous voyons donc les fidèles de Rome ériger leurs nécropoles le long des splendides voies consulaires. Sur ces premiers hypogées creusés dans les propriétés de Domitille, de Priscille, des Cœcilii, de la branche chrétienne des Flavii, des Acilii Glabriones, des Pudens, de Lucine, etc., nous savons qu'auprès des plus nobles victimes de la persécution de Néron et de Domitien, l'on déposa aussi les corps de leurs frères dans la foi, qu'ils fussent riches ou pauvres — *ad religionem pertinentes meam* — selon l'expression d'une antique épigraphe.

L'Église, leur mère, accordant à chacun un *loculus* creusé dans le tuf du sous-sol romain, venait offrir à des jours déterminés, sur ces tombes, à la place des habituels *parentalia* des païens, ce que saint Augustin appela plus tard d'un si beau nom : *Sacrificium pretii nostri*¹, le sacrifice de notre rachat. En effet, bien longtemps avant que saint Thomas expliquât dans ses écrits théologiques la raison pour laquelle on applique aux trépassés le sacrifice de la commune Rédemption, l'usage d'offrir l'Eucharistie pour les fidèles défunts se confond avec les origines mêmes de l'Église. Au temps de saint Ignace d'Antioche et de saint Polycarpe, on en parlait comme d'une chose désormais traditionnelle; aussi quand l'usage dégénéra plus tard en abus, l'autorité de l'Église dut intervenir pour le contenir et le renfermer dans les limites convenables. Ainsi, par exemple, on établit que la sainte Messe ne serait célébrée que sur les tombeaux des martyrs; on interdit d'offrir le *sacrificium pro dormitione* pour les fidèles qui, en raison de quelque faute spéciale, s'en étaient rendus indignes, comme cela arriva en Afrique au temps de saint Cyprien à l'égard de quelqu'un qui s'était permis de désigner un prêtre comme son exécuteur

1. *Confess.*, IX, XII.

testamentaire. Il fut également défendu de déposer la sainte Eucharistie sur la poitrine des défunts pour les enfermer ensuite dans leur sépulture avec ce gage de résurrection. Enfin au iv^e siècle il fut aussi interdit aux fidèles, en Italie, d'aller célébrer les banquets funèbres sur les tombeaux des morts.

Cependant tout ce que le rituel funéraire de l'antiquité classique contenait d'inoffensif, d'affectueux, de vraiment conforme à son génie, l'Église, selon sa divine économie habituelle, voulut le conserver; bien plus, elle le purifia et l'éleva, le transmettant ensuite aux nouvelles générations du moyen âge, pénétré d'une idée nouvelle qui imprimait un sentiment de vie et de joie à toute la liturgie funèbre : l'idée de la résurrection, à l'exemple du Rédempteur.

Rien donc ni de macabre ni d'effrayant. Pas d'ornements revêtus de l'emblème de la mort, avec des dessins de crânes ou de tibias. Tout au contraire respirait la paix et la sereine espérance.

Les anciens cimetières romains n'étaient pas simplement des nécropoles; des villas avec thermes et jardins leur étaient attachées et même des Papes purent parfois y établir leur résidence. Les *graffiti* du cimetière *ad catacumbas* mentionnent souvent les *refrigeria* ou goûters funèbres faits en ce lieu en l'honneur des deux Princes des Apôtres, Pierre et Paul.

Au cimetière de Priscille également, la veille des ides de février de l'an 373, trois fidèles ont tracé ce graffiti :

AD CALICE BENIMUS.

Prudence parle des violettes et des fleurs qu'on répandait alors sur les sépulcres et aussi des libations de parfums qu'on faisait sur les tombeaux des parents. On faisait parfois couler goutte à goutte sur les corps ces parfums précieux au moyen d'ouvertures pratiquées dans les couvercles des sarcophages.

Tertullien nous parle des dépenses importantes que faisaient alors les chrétiens pour acquérir des aromes d'Orient destinés à embaumer les cadavres. Il y a quelques années on trouva, près de la crypte du martyr Sébastien *ad catacumbas*, un corps dont les mains étaient liées derrière le dos, et qui avait été enduit d'une couche assez épaisse de baume l'enveloppant entièrement, et qui, brûlé, conservait encore son parfum.

Les invasions barbares en Italie modifièrent quelque peu cette liturgie funèbre, que nous dirons classique. Les cimetières suburbains étant devenus trop dangereux en raison des incursions ennemies, la sépulture souterraine dans les catacombes cessa d'être en usage, puis l'on commença à enterrer les morts à l'intérieur de la Ville, dans les églises et le long des narthex. Il s'ensuivit que, si déjà ils n'avaient entièrement disparu, les repas funèbres traditionnels seraient dès lors devenus certainement impossibles, de même que l'habitude de répandre sur les tombeaux des fleurs et des parfums. Le culte des défunts dut donc sacrifier son antique rituel pour ainsi dire domestique et familial, pour se renfermer dans les limites bien définies de la liturgie. Il finit par comprendre simplement la sépulture dans le lieu saint, le sacrifice eucharistique offert lors de la déposition, le septième et le trentième jours après cette déposition et pour son anniversaire, et plus tard enfin le chant de l'*officium defunctorum*, sorte de bref office votif supplémentaire, dû à la dévotion des moines, et qui se compose maintenant encore des Vêpres, des nocturnes et des *Laudes*.

Le Pontifical romain de Clément VIII, toujours en usage, indique un autre rite qui date également du moyen âge. L'évêque, à des dates déterminées, doit visiter les diverses paroisses de son diocèse, et, entre autres motifs de cette visite, on indique en premier lieu : *ad absolvendas animas defunctorum*. Il s'agit ici d'une absolution extra-sacramentelle des censures ecclésiastiques que les défunts auraient encourues durant leur vie, de telle sorte que, en punition de leur obstination, ils pourraient dans l'autre monde être privés des suffrages des fidèles, comme Dante l'a si bien exposé à propos de Manfredi. L'évêque qui a infligé ces peines peut fort bien en relever, et c'est pourquoi, lors de la visite pastorale, il accorde *per modum suffragii* à ses anciennes ouailles, parvenues à l'éternité, une abondante indulgence de leurs fautes. Ces absolutions sont déjà considérées comme d'usage traditionnel au XI^e siècle, et nous les trouvons en effet portées dans les divers *Ordines* de cette époque.

La question du baptême reçu par un vivant à la place d'un défunt, dont parle saint Paul dans sa première épître aux

Corinthiens (xv, 29), est traitée par les exégètes; mais pour illustrer la discipline de l'Église à l'égard des absolutions ou indulgences en faveur des morts, il faut rappeler ce que rapporte saint Grégoire le Grand à propos du Patriarche des moines d'Occident, saint Benoît. Saint Grégoire est en effet le représentant le plus autorisé de la piété catholique au déclin du monde romain et au début du moyen âge.

Un moine était mort dans la disgrâce du grand Abbé du Mont-Cassin, et après qu'il eut été enseveli, la terre rejeta à plusieurs reprises son cadavre. Le fait ayant été rapporté par les parents du mort à saint Benoît, celui-ci, en signe de pardon, leur remit une parcelle d'Hostie consacrée, en leur ordonnant de la déposer avec un grand respect sur le corps du défunt, et de l'enterrer ainsi.

Une autre fois, saint Benoît avait simplement menacé de son excommunication quelques religieuses loquaces. Celles-ci étant mortes on les ensevelit dans l'église; or chaque fois qu'après l'Évangile le diacre invitait — selon l'usage alors en vigueur — les catéchumènes et les pénitents à se retirer, on vit les défunes sortir de leur tombe et abandonner le saint lieu. Saint Benoît ayant appris la chose, les réconcilia, et, pour en témoigner, donna l'offrande pour le sacrifice devant être célébré pour le repos de leurs âmes. A dater de ce jour, les religieuses bavardes eurent enfin la paix dans leur tombeau, et ne sortirent plus de l'église durant le sacrifice eucharistique.

La mémoire des défunts à la messe est commune à toutes les liturgies dès le III^e siècle. Nous voulons dire que, outre les messes spéciales qu'on célébrait près des tombeaux des défunts pour le repos de leurs âmes — rite dont procède en grande partie l'usage des messes privées et quotidiennes des prêtres — en toutes les autres synaxes eucharistiques, soit aux diptyques, soit dans la prière post-consécratoire appelée la *grande intercession*, on fait généralement mémoire des fidèles trépassés. Le motif de cette commémoration, c'est que le Christ étant présent sur l'autel en état de victime, comme l'explique saint Cyrille de Jérusalem, un grand soulagement en résulte pour ceux en faveur desquels est offert le saint et redoutable sacrifice : *maximum iuvamen pro quibus offertur precatio sancti illius ac tremendi*

Sacrificii ¹. Plus tard, saint Thomas a écrit cette phrase lapidaire : *Ut omnibus prosit quod est pro salute omnium institutum* ².

Les liturgies, à ce moment de l'action eucharistique où l'on prie pour les défunts, deviennent plus que jamais tendres et affectueuses. Seigneur, est-il dit dans l'anaphore romaine, à tous ceux qui nous précédèrent dans l'éternité avec le sceau de la foi, et qui maintenant dorment du sommeil de la paix... donnez un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

* * *

La liturgie byzantine célèbre chaque année un office pour le repos de l'âme de tous les défunts, le samedi avant la Sexagésime. Τῷ σαββάτῳ πρὸ τῆς ἀπόκρεω μνήμην ἐπιτελοῦμεν πάντων τῶν ἀπ' αἰῶνος κεκοιμημένων ὀρθοδόξων Χριστιανῶν πατέρων καὶ ἀδελφῶν ἡμῶν. *Le samedi précédant le carnaval (carnis privii) nous faisons mémoire de tous les chrétiens orthodoxes, nos pères et nos frères qui sont sortis de ce monde.*

Vers le XI^e siècle, les liturgies latines adoptèrent quelque chose du même genre. L'abbé Hugues de Farfa raconte en effet que, dès le siècle précédent, existait dans son abbaye un précieux voile d'autel pour le *dies iudicii*; sa vue remplissait les fidèles d'une sainte épouvante et les entretenait plusieurs jours dans la pensée de la mort ³. Au VIII^e siècle, entre autres usages du monastère de Fulda, nous trouvons celui de célébrer chaque mois une commémoration des défunts, avec office et prières spéciales.

De la commémoration mensuelle à une commémoration annuelle il n'y avait qu'un pas; et nous constatons en effet que vers le X^e siècle, dans les monastères bénédictins en particulier, l'usage s'était établi de célébrer chaque année la mémoire de tous les bienfaiteurs ou amis défunts du monastère.

Saint Odilon, abbé de Cluny, passe pour avoir donné force de loi et un caractère universel à cette habitude, établie déjà dans un grand nombre d'églises. Nous connaissons l'édit de saint Odilon. Il est de 998 mais ne regarde que les monastères

1. *Catech.* V.

2. *Opusc.* LVII.

3. *Destruc. Pharph.* Ed. Balzani, I, 30.

qui dépendaient alors de Cluny et dont le nombre atteignait plusieurs centaines, répandus en France, en Espagne et en Italie. Dans ce document, le pieux Abbé ordonne que le 1^{er} novembre, après les vêpres solennelles, les cloches sonnent le glas funèbre et que les moines célèbrent au chœur l'office des défunts. Le lendemain, tous les prêtres doivent offrir à Dieu le divin sacrifice *pro requie omnium defunctorum*.

Cet usage fut très favorablement accueilli, d'abord dans les différents monastères bénédictins, puis, peu à peu, dans les rituels diocésains, à Liège par exemple (1008), à Besançon, jusqu'à ce qu'il devînt un rite commun à toute l'Église latine.

Quant aux *Ordines Romani*, l'*anniversarium omnium animarum* apparaît pour la première fois dans l'*Ordo XIV*, du XIV^e siècle. En ce jour, on ne célébrait pas le consistoire et on ne prêchait pas à la messe. Le jour choisi est celui-là même qui fut établi par saint Odilon, le 2 novembre. Dans l'*Ordo Romanus XV*, on trouve pourtant trace d'une coutume liturgique beaucoup plus ancienne, car le 8 juillet est indiqué un *Officium defunctorum pro fratribus* (les Cardinaux) *et Romanis Pontificibus*¹, comme dans l'*Ordo* de Farfa du X^e siècle.

Dans ce même *Ordo* romain nous est décrit le rituel de la Chapelle papale sous Martin V, pour la commémoration de tous les fidèles défunts. Après les secondes Vêpres des Saints, le Pontife reprenait sa chape de couleur écarlate, le *camauero* et la mitre blanche, et les chantres entonnaient immédiatement les psaumes des vêpres des morts. Ensuite venaient les matines. Tant au *Magnificat* qu'au *Benedictus* des Laudes, le Pape *accedit ad altare et thurificatur, et cophinum ubi stat Corpus Christi. Reverso vero ad cathedram suam, sibi soli et nulli alteri incensum datur*². La collecte *Fidelium Deus* était chantée par le Pape, qui mettait fin à la cérémonie en donnant sa bénédiction solennelle.

Le lendemain, le Pontife assistait à la messe célébrée par un des cardinaux. A l'évangile, les acolytes portaient les flambeaux mais non l'encensoir; à l'offertoire, on encensait l'autel d'abord et le Pape ensuite. Le rédacteur de l'*Ordo* remarque que la

1. P. L., LXXVIII, col. 1343.

2. *Ibid.*, col. 1346.

célébration solennelle de la messe pour les défunts par le Pontife romain n'est plus en usage, mais qu'il se contente de la dire de façon privée dans son oratoire.

La piété envers les pauvres âmes du purgatoire a fait d'immenses progrès durant les derniers siècles, comme en général toute la dévotion catholique, tel un arbre vigoureux qui étend de plus en plus ses rameaux, se couvre de feuilles et s'orne de fleurs. C'est ainsi que durant la cruelle dernière guerre, alors que chaque cité, sinon chaque famille, eut à pleurer ses morts, Benoît XV étendit à toute l'Église catholique un privilège que Benoît XIV avait jadis accordé aux États qui dépendaient alors de la couronne d'Espagne; il autorisa chaque prêtre à célébrer le 2 novembre trois messes pour les défunts. Cette concession fut inspirée non seulement par l'*inutile tuerie*, comme Benoît XV appela cette guerre, mais par d'autres considérations encore.

La piété des ancêtres avait richement doté des autels, des églises et des chapitres, afin que des messes fussent célébrées pour l'âme du donateur après sa mort. La révolution et la confiscation des biens ecclésiastiques ont le plus souvent dissipé ces legs; aussi, en raison de la misère à laquelle était réduit le clergé, ce grand Pontife se voyait obligé continuellement de dispenser les chapitres, les communautés religieuses et les prêtres, de la charge de ces anciens legs de messes, qu'il n'était désormais plus possible d'acquitter. Que fit alors Benoît XV? Habitué naguère à l'usage liturgique espagnol, au temps où il était secrétaire du cardinal Rampolla del Tindaro à la nonciature pontificale de Madrid, il permit à chaque prêtre de célébrer trois fois la messe, le jour de la commémoration des fidèles défunts, aux conditions suivantes : une des messes pouvait être offerte selon l'intention particulière du célébrant, mais le Pape voulut que l'une des deux autres fût célébrée pour tous les fidèles trépassés en général, et la troisième pour satisfaire à cette masse énorme de legs que la faute du fisc avait empêché d'acquitter.

Cette triple célébration de la sainte Messe par un même prêtre le 2 novembre constitue dans la discipline ecclésiastique actuelle un privilège plutôt unique que rare, et il égale en quelque sorte la Commémoration de tous les fidèles défunts au jour même de

Noël. N'est-ce pas la vraie Noël des âmes du Purgatoire ? Cependant au moyen âge ce privilège n'était pas si exceptionnel, et nous savons que certains saints, et même plusieurs Pontifes romains, célébraient plusieurs messes par jour pour donner simplement libre cours à leur dévotion.

* * *

Le purgatoire représente la dernière et suprême tentative employée par l'amour de Dieu pour disputer le pécheur au démon et pour l'arracher de ses griffes. Il est comme un temple érigé en l'honneur de la sainteté divine, où les flammes expiatrices détruisent tout ce qui, dans la créature consacrée à Dieu, s'oppose à sa conformité avec Lui, avec sa beauté et ses perfections. *Estote perfecti, sicut et Pater vester caelestis perfectus est.* Quand donc la sainte Écriture nous parle du feu qui forme le trône de Dieu et qui l'enveloppe de toutes parts, qui constitue le rempart de sa demeure, il faut penser au Purgatoire, où notre faible vertu est éprouvée, comme l'or, dans le creuset de ces ineffables ardeurs de sainteté.

Lorsque l'Apôtre nous dit que Dieu habite au milieu d'une inaccessible lumière, nous devons nous souvenir du sort des pauvres âmes du Purgatoire, dont les yeux, obscurcis par les brouillards du monde, se sentent encore trop faibles pour pouvoir soutenir, comme l'aigle, la vue de cette éblouissante splendeur. Saint Paul nous recommande aussi de prendre garde à la qualité des matériaux avec lesquels nous construisons : or, argent, pierres précieuses, bois, paille (I Cor., III, 13), car le feu du jugement divin viendra les éprouver. Alors les matériaux solides résisteront, tandis que ceux qui seraient trop fragiles seront détruits, et l'imprudent constructeur, s'il veut se sauver, devra s'enfuir à travers les flammes, non sans se brûler et courir de grands périls. Il pourra bien se mettre à l'abri, ajoute l'Apôtre, mais toujours à travers le feu.

Dans cette comparaison employée par saint Paul pour expliquer sa pensée aux Corinthiens relativement à la pureté de l'enseignement évangélique, les exégètes catholiques voient avec raison une allusion au dogme du Purgatoire. Selon l'Apôtre, il est des fautes insuffisamment graves pour fermer sur notre

tête les portes du ciel et ouvrir sous nos pieds le gouffre infernal, mais qui pourtant doivent recevoir, ou ici-bas ou dans l'autre monde, le châtement proportionné. Ce que fait le feu pour les matériaux de construction, le jugement divin l'accomplit pour les actions morales. Si l'édifice brûle, c'est aux risques du constructeur, qui, ayant vu les flammes dévastatrices, se jette alors en toute hâte au dehors, fuyant à travers le feu et en rapportant de graves brûlures et un dommage.

Si du moins les pauvres âmes du Purgatoire pouvaient obtenir la miséricorde de Dieu ! Mais non, car en Dieu rien n'échappe à l'ordre et tout a son moment propre. Celui de la miséricorde est désormais passé avec la vie du temps, pour faire place au contraire à celui de la justice dans l'éternité. Quand l'édifice est en flammes, on ne peut discuter ni hésiter : le feu n'épargne personne, et celui qui veut avoir la vie sauve doit se jeter hardiment à travers les flammes et s'enfuir.

Le purgatoire est un temple, mais sans sacerdoce ni autel de propitiation. Heureusement toutefois, la Communion des Saints unit en un seul corps mystique les bienheureux du ciel, les fidèles, voyageurs sur la terre et les âmes du purgatoire. En outre, le Sacrifice eucharistique, grâce auquel le Christ, par une seule oblation, a amené à la perfection pour toujours ceux qui sont sanctifiés : *una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*, confère dans le ciel la gloire aux élus, et, dans le purgatoire, lave avec le sang de la Rédemption les souillures de ces membres prédestinés qui, heureusement, sont unies à lui par la foi, l'espérance et l'amour.

Les trois messes suivantes ne diffèrent entre elles que par les lectures et les collectes, car les chants responsoriaux et antiphoniques sont toujours les mêmes.

A LA PREMIÈRE MESSE.

L'antienne d'introït s'inspire d'un texte du IV^e livre apocryphe d'Esdras. Cet emploi des apocryphes dans la liturgie est très rare et ne peut être postérieur au VI^e siècle.

Ant. <i>Requiem aeternam dona</i>	(ESDR., IV, II, 34, 35) <i>Requiem</i>
<i>eis, Domine, et lux perpetua lu-</i>	<i>aeternitatis dabit vobis... quia</i>
<i>ceat eis.</i>	<i>lux perpetua lucebit vobis.</i>

Suit le premier verset du psaume LXIV : « A vous Seigneur est dû l'hymne en Sion ; dans Jérusalem seront accomplis les vœux que l'on vous fait. Écoutez ma prière, car tous les mortels s'adressent à Vous. »

Aujourd'hui le psaume n'est pas suivi de la doxologie, mais on répète immédiatement l'antienne.

L'hymne qui est dû à Dieu dans Sion, et le lieu légal où doivent s'accomplir les vœux qu'on a faits, c'est-à-dire le temple de Jérusalem, symbolisent la vie glorieuse du ciel, où, dans la lumière de la gloire, seront satisfaites toutes nos pieuses aspirations. Il est à remarquer que certains Antiphonaires assignent pour introït l'antienne suivante, qui n'est dite actuellement que lors des funérailles, avant le commencement de la messe : *Subvenite, Sancti Dei, succurrite, Angeli Domini, suscipientes animam eius, offerentes eam in conspectu Altissimi. Psalm. 24. Anima eius in bonis demorabitur, et semen eius haereditet terram.*

Collecte. — « O Dieu, vous qui êtes le Créateur et aussi le Rédempteur de tous les fidèles, accordez une abondante rémission de leurs péchés aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes, afin que, par les mérites de nos pieuses supplications, elles obtiennent cette miséricorde en laquelle elles se sont toujours confiées. »

Cette antique collecte est un petit chef-d'œuvre qui vaut tout un traité d'ascétique. On y indique d'abord le motif pour lequel Dieu est si bon pour nous : parce qu'il nous a faits. Nous sommes l'œuvre de ses mains ; et non seulement de ses mains, mais le fruit de sa passion, et il nous a achetés ou plutôt rachetés (*redemptor*) avec son sang.

On met ensuite en cause la communion des Saints, qui unit l'Église *orante* et *militante* à l'Église souffrante qui expie dans le purgatoire. Quant au motif spécial qui attire sur les âmes du purgatoire la pitié divine, c'est, non seulement notre prière, mais aussi l'espérance de ces pauvres âmes. Durant leur vie et à leur mort, elles ont mis leur confiance et ont espéré non en leur propre justice, mais en la clémence divine : or, dit l'Apôtre : *Spes non confundit*, car Dieu ne nous donne jamais moins que ce qu'Il nous fait espérer par sa grâce.

La lecture est empruntée à la I^{re} épître aux Corinthiens (xv, 51-57). Saint Paul s'y réfère expressément au sort des justes sortis triomphants de la dernière persécution de l'Antéchrist et qui, en vertu d'un privilège spécial, se trouveront encore en vie au jour de la *parousie*. L'Apôtre veut révéler un secret aux Corinthiens. Quand, à la fin du monde, le Christ juge reviendra pour juger tous les *vivants* et les *morts*, alors, dit-il aux Corinthiens, nous ne mourrons pas tous, mais tous — donc même les justes, *qui relinquimur, qui residui sumus*, c'est-à-dire ceux qui, par un privilège divin spécial, seront vivants au moment de la parousie — nous serons transformés. Cette transformation, que certains théologiens veulent comparer à une sorte de mort semblable à celle à laquelle succomba la Bienheureuse Vierge, s'accomplira en un instant : *in momento, in ictu oculi*.

La victoire du Christ sur la mort et sur le péché sera donc complète et définitive, alors que la mort elle-même sera absorbée par la vie; de la sorte, le corps, sujet encore à la corruption, deviendra incorruptible et immortel, à l'image de celui du commun prototype de tous les élus, Jésus-Christ.

Le répons-graduel répète, dans son premier verset, l'antienne de l'introît. *Ry. : Requiem*. Le second est tiré du psaume cxl. « *¶*. Le juste laissera un souvenir éternel, et il n'aura à craindre aucun jugement défavorable. » Ce n'est pas toujours en ce monde que cet heureux sort des justes se réalise, mais il s'avère certainement à ce tribunal suprême auquel rien n'est caché et où la lumière de la vérité pénétrera dans les multiples replis de notre cœur. Alors tout ce que nous aurons fait même de plus secret, sera dévoilé à la face du monde entier dans les grandes et suprêmes assises de l'humanité.

Suit le *trait* qui cependant est généralement omis dans les Sacramentaires, puisqu'il s'agit d'une messe votive, de caractère non point joyeux mais funèbre. Qu'on se souvienne que le psaume *trait* était la caractéristique primitive des stations dominicales, ou du moins très solennelles, avant que saint Grégoire instituât le chant alléluiaïque des dimanches hors du Carême.

Trait. — « Absolvez, Seigneur, de tout péché, les âmes de tous les fidèles défunts. *¶*. Afin que, par le secours de votre grâce,

elles puissent échapper à une sentence défavorable. V. Et jouir, au contraire des splendeurs de l'éternelle béatitude. »

Dans un grand nombre de ses prières funèbres comme d'ailleurs en celle-ci, la liturgie se rapporte au moment suprême et décisif du jugement particulier de l'âme où son sort se décide pour l'éternité. Les prières de l'Église accompagnent le mort couché dans son cercueil; mais Dieu, pour qui il n'y a ni passé ni futur, a déjà vu comme présente la médiation de l'Église, laquelle devient ainsi un élément propitiatoire qui influe puissamment sur le jugement divin. C'est le vœu de l'Épouse et de la Mère, auquel ne peut certes demeurer indifférent le cœur de l'Époux et du Père universel.

La séquence *Dies irae* du franciscain Thomas de Celano, décrit avec des couleurs dignes de Michel-Ange le jugement universel. Nous faisons cette comparaison simplement pour qualifier un style, car ce n'est pas le peintre qui a inspiré le poète, mais c'est Michel-Ange qui, dans le drame terrible qu'il a évoqué sur le mur de la Chapelle Sixtine, s'est inspiré des notes effrayantes du franciscain médiéval.

Le peintre de Jules II y a certainement puisé, outre les éléments apocalyptiques de son tableau, cette couleur chaude qui le distingue, ce caractère de force terrible qui domine dans presque toutes ses figures, y compris celle de la Vierge Marie elle-même.

A l'origine on chantait cette séquence : *Dies irae* le 1^{er} dimanche de l'Avent, comme se rapportant à la lecture évangélique de la fin du monde et du jugement universel. Mais par la suite, à cause de l'adjonction des deux derniers vers en faveur des défunts, elle fut, à tort ou à raison, adaptée à la messe de *requiem*. Dans ce cas d'ailleurs, on ne peut vraiment donner le nom de séquence à cette composition, car la séquence n'était autre à l'origine qu'une œuvre en prose ou en vers, adaptée aux mélismes trop prolongés qui suivaient l'*alleluia* au début du moyen âge. A la place de la simple et trop longue vocalise alléluiatique, on adapta donc des versets, appelés pour cette raison, et conformément à la terminologie grecque : *sequentia* ou *acolutia*. Or il est clair que, si le verset alléluiatique n'existe pas, il ne saurait être question de séquence proprement dite.

Il faut en outre remarquer ici la psychologie religieuse de la société médiévale, au sein de laquelle naquit le tragique poème de Thomas de Celano, et la distance qui sépare sa muse de l'inspiration sereine et calme qui dicta jadis les épigraphes des catacombes et la très ancienne hymne vespérale *Iucundum lumen* du *lucernaire* byzantin.

On peut même dire que le $\Phi\omega\varsigma \text{ } \iota\lambda\alpha\rho\acute{o}\nu$ et le *dies irae* sont comme les deux points extrêmes marquant le début et la fin de l'antique hymnodie chrétienne. Entre l'un et l'autre, onze siècles se sont écoulés. Le dogme demeure immuable, mais dans l'esprit des masses qui doivent le vivre au XIII^e siècle, quel changement est survenu ! L'hymne vespérale est l'hymne de la lumière sereine : *iucundum lumen*, de la joie, de la vie d'intimité avec Dieu, propre aux premiers siècles chrétiens, siècles de sacrifice et de martyre. Au contraire, le *Dies irae* traduit les remords d'une génération pleine de colères et de luttes fratricides entre

quei che un muro ed una fossa serra

d'un siècle de légèreté et d'oubli du Seigneur. Le *iucundum lumen* est serein parce qu'il aime ; le *Dies irae* au contraire tremble et s'effraie parce que la génération qui l'a dicté entend les reproches de la conscience coupable.

*Dies irae, dies illa
Solvat saeculum in favilla,
Teste David cum Sybilla.*

Jour de colère que ce jour
Qui réduira en cendres le monde,
Au témoignage de David et de la
Sibylle.

*Quantus tremor est futurus,
Quando iudex est venturus
Cuncta stricte discussurus !
Tuba mirum spargens sonum
Per sepulchra regionum.
Coget omnes ante thronum.*

Quelle terreur surviendra,
Lorsque le juge apparaîtra
Pour tout examiner rigoureusement !
La trompette jetant des notes stu-
Parmi les sépulcres, [pénitantes
Assemblera l'humanité devant le
trône.

*Mors stupebit et natura
Cum resurget creatura
Iudicanti responsura.*

La mort et la nature seront interdites
Alors que la créature ressuscitera
Pour répondre au Juge.

*Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Unde mundus iudicetur.*

Le livre sera présenté,
Où tout est écrit et contenu
Relativement au jugement du monde.

*Iudex ergo cum sedebit,
Quidquid latet apparebit,
Nil inultum remanebit.*

Quid sum miser.tunc dicturus?

*Quem patronum rogaturus,
Cum vix iustus sit securus?*

*Rex tremendae maiestatis,
Qui salvandos salvas gratis,*

Salva me, fons pietatis.

*Recordare, Iesu pie,
Quod sum causa tuae viae ;*

Ne me perdas illa die.

Quaerens me sedisti lassus,

Redemisti Crucem passus ;

Tantus labor non sit cassus.

*Iuste iudex ultionis,
Donum fac remissionis
Ante diem rationis.*

Ingemisco tamquam reus,

*Culpa rubet vultus meus ;
Supplici parce, Deus.*

*Qui Mariam absolvisti
Et Latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti.*

*Preces meae non sunt dignae :
Sed tu bonus fac benigne*

Ne perenni cremer igne.

*Inter oves locum praesta,
Et ab aedis me sequestra,
Statuens in parte dextra.*

Lorsque le Juge siégera,
Tout ce qui est caché apparaîtra,
Rien ne demeurera impuni.

Malheureux que je suis ! Que dirai-je
alors ?

Quel avocat solliciterai-je,
Quand à peine le juste sera tran-
quille ?

O Roi d'une redoutable majesté,
Qui sauvez vos élus par votre seule
grâce,
Sauvez-moi, source de bonté !

Souvenez-vous, ô doux Jésus,
Que je suis la cause de votre venue
ici-bas ;
Ne me perdez pas en ce jour.

En me cherchant, vous vous êtes
fatigué,
Vous m'avez racheté en souffrant la
Croix ;
Que tant de peine ne soit pas inutile.

Juste Juge de la punition,
Faites-moi la grâce du pardon
Avant le jour de la reddition des
comptes.

Je gémis comme un coupable que je
suis,
Mes fautes font rougir mon front ;
O Dieu, épargnez celui qui vous sup-
plie.

Vous qui avez absous Marie
Et exaucé le larron,
Vous m'avez donné l'espérance à moi
aussi.

Mes prières ne sont pas dignes :
Mais parce que vous êtes bon, faites,
de grâce, [nel
Que je ne brûle pas dans le feu éter-

Donnez-moi place parmi les brebis,
Et séparez-moi des béliers
En me mettant à votre droite.

*Confutatis maledictis,
Flammis acribus addictis,
Voca me cum benedictis.*

*Oro supplex et acclinis,
Cor contritum quasi cinis,
Gere curam mei finis.*

*Lacrimosa dies illa
Qua resurget ex favilla
Iudicandus homo reus,
Huic ergo parce Deus,*

*Pie Iesu, Domine,
Dona eis requiem. Amen.*

Les maudits étant confondus
Et voués aux flammes éternelles,
Appelez-moi avec les bénis.

Je vous prie, suppliant et prosterné,
Mon cœur est broyé comme la cendre.
Prenez soin de ma dernière heure.

O jour de larmes, que ce jour,
Où ressuscitera de la poussière
L'homme coupable, pour être jugé.
O Dieu, épargnez-le ;

Doux Jésus, Seigneur,
Donnez-leur le repos. Ainsi soit-il.

On peut dire que la lecture de l'Évangile (IOAN., v, 25-29) contient le texte de la Bonne Nouvelle, du *mysterium* dont tout à l'heure parlait saint Paul dans le magnifique passage de son épître aux Corinthiens.

Le Christ est le nouvel Adam, et l'humanité tout entière forme son héritage. Comme Dieu, il a la même vie et la même nature divine que son Père ; aussi sa mission sotériologique est-elle de vivifier, de gouverner et de juger. Dieu a voulu restaurer en Lui toutes les ruines faites dans le monde par le péché, et c'est le motif de la résurrection glorieuse des justes, selon le prototype qui est Jésus. Quant aux pécheurs, ils ressusciteront eux aussi pour comparaître au jugement ; mais cette vie éternelle de peines sera pour eux pire que la mort, à ce point que l'Écriture l'appelle sans plus : *mors secunda*. Leur réprobation ne nuira d'ailleurs aucunement à la gloire du Christ, parce que, du fait de leur scission spontanée, ils ne lui appartiennent plus, et l'intégrité du corps mystique du Sauveur est parfaite, même sans eux.

Aujourd'hui l'offertoire, avec la répétition de sa finale, a conservé son antique caractère musical de chant antiphonique. A vrai dire, l'offertoire devrait être un chant de psaume et non une *prex*, comme l'est en effet le *Domine Iesu Christe* inséré aujourd'hui dans le Missel. Mais il ne faut pas oublier que toute la messe *pro defunctis* représente un tardif assemblage d'éléments plus anciens contenus dans les divers Sacramentaires.

Dans quelques Antiphonaires nous trouvons en effet, pour

l'offertoire de la messe des défunts, le psaume 50 : *Miserere*, ou la belle antienne : *Dextera Domini*, du psaume 117, que le Missel a assignée au III^e dimanche après l'Épiphanie.

L'offertoire suivant était également en usage : *Ry. Erue, Domine, animas eorum ab omni vinculo delictorum, ut in resurrectionis gloria inter Sanctos tuos resuscitari mereatur. V. Tuam, Deus, piissime Pater, deprecimur pietatem, ut eis tribuere digneris placidas et quietas mansiones.*

L'offertoire prescrit aujourd'hui par le Missel, où les fonctions de *signifier* sont attribuées à saint Michel, est sûrement du haut moyen âge. En effet, ces fonctions de *psychopompe*¹ attribuées à saint Michel, se retrouvent dans un très grand nombre d'autres documents de la littérature chrétienne primitive, où saint Michel est appelé : *Praepositus paradyso, princeps Angelorum*, et est chargé de peser dans la balance le mérite des âmes avant de les introduire dans le royaume céleste.

En effet, dans l'*Histoire arabe de saint Joseph le charpentier*, le Saint prie ainsi : Si ma vie, Seigneur, est à son terme ; si le moment est venu pour moi de sortir de ce monde, envoyez-moi Michel, le prince de vos saints Anges. Qu'il reste près de moi, afin que ma pauvre âme sorte en paix, sans peine ni crainte, de ce corps affligé. — Cet apocryphe est sûrement antérieur au IV^e siècle.

Dans le Sacramentaire Gélasien, nous trouvons la prière suivante pour les défunts : ... *suscipe, Domine, animam servi tui... revertentem ad te. Adsit ei Angelus Testamenti tui, Michael.*

Offertoire.

Seigneur Jésus-Christ, roi de gloire, délivrez des peines de l'enfer et de l'abîme sans fond les âmes de tous les fidèles défunts. Délivrez-les de la gueule du lion, afin que le Tartare ne les engloutisse pas, et qu'elles ne tombent pas dans les ténèbres. Au contraire, que saint Michel, votre porte-enseigne, les introduise dans la sainte lumière que vous avez pro-

Libera eam, Domine, de principibus tenebrarum et de locis poenarum...

... Adsit Angelus testamenti tui Michael... Maneatque in mansionibus Sanctorum, et in luce sancta, quam olim Abrahae promisisti et semini eius.

1. Celui qui introduit les âmes dans l'autre monde.

mise jadis à Abraham et à sa postérité dans tous les siècles.

(Sacram. Gelas. — Orat. post obit. hominis).

¶. Nous vous offrons, Seigneur, les hosties et les prières de notre adoration. Recevez-les pour les âmes de ceux dont nous faisons mémoire aujourd'hui. Faites-les passer, Seigneur, de la mort à la vie. * Que vous avez promise, etc.

Voici l'antique collecte qui précède l'anaphore consécatoire :
« Recevez favorablement, Seigneur, les hosties que nous vous offrons pour vos serviteurs et vos servantes, afin que, leur ayant accordé le mérite de la foi chrétienne, vous leur en donniez aussi la récompense. »

La liturgie des défunts insiste beaucoup sur le mérite de la foi catholique, par lequel l'Église veut recouvrir après la mort, comme d'un voile pieux, les misères de l'humanité fragile et défectible.

En effet, la foi catholique, professée et vécue, est le moyen authentique de nous approcher de Dieu, et, avec la charité et la grâce, elle est la première racine de notre mérite dans l'ordre surnaturel, selon la parole de l'Apôtre : *Accedentem ad Deum oportet credere.*

La préface des défunts a été insérée dans le Missel romain sous Benoît XV. Elle représente une heureuse retouche faite à une antique préface en usage dans quelques églises gallicanes : *Vere dignum... per Christum Dominum nostrum. In Quo nobis spes beatæ resurrectionis effulsit, ut quos contristat certa moriendi conditio, eosdem consoletur futuræ immortalitatis promissio. Tuis enim fidelibus, Domine, vita mutatur, non tollitur, et dissoluta terrestris huius incolatus domo, æterna in caelis habitatio comparatur, per Christum. Et ideo cum Angelis etc.*

Cette antique composition liturgique est un vrai joyau, et à elle seule elle vaut beaucoup plus que toutes les navrantes inscriptions funéraires des cimetières modernes. Là où la nature est tentée de ne voir qu'une scène de mort et de larmes, l'Église s'élève au contraire jusqu'à la sublime contemplation de la résurrection et de la vraie vie. *Vita mutatur, non tollitur.* Pourquoi donc nous épuiser à pleurer, alors que le défunt, en nous laissant, n'a rien perdu et a, au contraire, tout gagné? En

échange de la vie temporelle, il a reçu la vie éternelle ; à la place d'une maison de boue, il a obtenu l'habitation céleste ; au lieu du monde, il a gagné Dieu lui-même. C'est pour cette raison que les premiers chrétiens, dans l'épigraphie cimetériale, évitaient même d'employer le mot *mortuus* ; ils disaient simplement *dormit, depositus, defunctus*. Aujourd'hui encore, les Grecs entonnent l'*alleluia* lors des funérailles, et durant la semaine de Pâques, s'ils ont à célébrer des obsèques, l'office n'est autre que celui de la résurrection du Christ.

L'antienne pour la Communion du peuple, dans quelques Sacramentaires, est empruntée à l'Évangile selon saint Jean (XI, 25-26) : *Ego sum resurrectio et vita, dicit Dominus. Qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet.*

Dans le Missel actuellement en usage, la *Communion* s'inspire au contraire d'un texte responsorial qui rappelle de loin celui d'Esdras indiqué plus haut.

« V. Que luise pour eux, Seigneur, la lumière éternelle avec vos Saints *, parce que vous êtes bon. R. Donnez-leur, Seigneur, l'éternel repos, et que resplendisse sur eux la lumière immortelle. * Parce que vous êtes bon. »

Après la Communion. — « Que notre prière suppliante soit profitable, Seigneur, aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes, afin que vous les purifiez de toute tache et leur donniez part à votre Rédemption. »

Le sacrement de la Rédemption veut nous rendre conformes au Christ, notre chef mystique. La grâce inaugure cette ressemblance et cette conformité, mais c'est dans la lumière de la gloire que le sacrifice eucharistique obtient la plénitude de son effet, commencé durant notre pèlerinage ici-bas.

A la seconde et à la troisième messes, les antiennes et les répons sont les mêmes qu'à la première. Il n'y a de propres que les collectes et les lectures, et celles-ci ont d'ailleurs été empruntées elles aussi à d'autres messes du recueil *pro defunctis*.

A LA DEUXIÈME MESSE.

Collecte. — « O Dieu, Seigneur de miséricorde, accordez à vos serviteurs et à vos servantes le *rafraîchissement* de la demeure

céleste, la paix de la vie bienheureuse et la lumière de la gloire. »

Dans l'antiquité, le *refrigerium* désignait non seulement l'agape funèbre célébrée en mémoire des défunts, mais aussi le *banquet céleste* promis par Jésus dans l'Évangile à ses fidèles serviteurs : *Faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis* (Luc., XII, 37).

Les deux lectures sont empruntées à la messe *in anniversario defunctorum*.

La première est tirée du Livre des Machabées (XII, 43-46) et a trait à la collecte faite par Judas après la bataille, dans le but de faire offrir à Jérusalem un sacrifice pour les soldats morts. L'Auteur sacré qualifie cette pensée de sainte et utile, et même de profession de foi en la résurrection future. Si en effet celle-ci ne nous avait pas été promise, pourquoi nous préoccuperions-nous du sort des âmes des défunts?

Ce texte sacré est important, car il confirme une fois de plus le dogme catholique du purgatoire et la pratique universelle et très ancienne de l'Église, de secourir les âmes des défunts par le divin Sacrifice, les prières et les aumônes.

A ce propos, il nous est agréable de reproduire ici une belle inscription du cimetière de Priscille dont le texte doit appartenir au III^e siècle.

EVCHARIS · EST · MATER · PIVS · ET · PATER · EST...
 VOS · PRECOR · O · FRATRES · ORARE · HVC · QVANDO · VEN(itis)
 ET · PRECIBVS · TOTIS · PATREM · NATVMQVE · ROGATIS
 SIT · VESTRAE · MENTIS · AGAPES · CARAE · MEMINISSE
 VT · DEVS · OMNIPOTENS · AGAPEN · IN · SAECVLA · SERVET.

Ma mère s'appelle Eucharis, et mon excellent père est...

Je vous en conjure, ô mes frères, quand vous venez prier ici
 Et qu'à plein cœur vous suppliez le Père et son Fils unique,
 Empressez-vous alors de vous souvenir de la chère Agape,
 Afin que Dieu tout-puissant garde Agape dans l'éternité.

Dans cette belle inscription il faut remarquer surtout les allusions aux anciennes réunions liturgiques : *orare huc quando venitis et precibus totis Patrem Natumque rogatis*; et aussi le vœu de la défunte, demandant que les fidèles assemblés dans le cimetière de Priscille, prient aussi pour la douce Agape.

IVCHARISET MATERPVS ET
VOSPRECOR O FRATRES ORARE HINC QVANDO VIN
ET PRICIBVS TOTIS PATREM NATVM QVERO CATIL
AD VESTRAE MENTIS AC APESCAE RAE ADMINISSE
VT DEVS OMNI POTENS AC APENINSAE CVLAE SERVET

Cimetière de Priscille (11^e ou 12^e siècle).

INSCRIPTION D'AGAPE.

La lecture évangélique est tirée de saint Jean (vi, 37-40). La volonté du Père en nous donnant Jésus-Christ, est que Celui-ci nous accorde ce que Lui-même est et possède, c'est-à-dire la lumière, la vie, le salut et la résurrection. Le Christ est donc pour nous en quelque sorte la mesure de la magnifique promesse que le Seigneur nous a faite par Lui : *ut digni efficiamur promissionibus Christi*.

Sur les oblations. — « Regardez favorablement, Seigneur, les prières qui accompagnent le sacrifice de louange que nous vous offrons pour les âmes de vos serviteurs et de vos servantes, afin que vous daigniez les admettre dans la société de vos saints. »

La messe est appelée, ici et dans le Canon : *Sacrificium laudis*, parce qu'elle contient la louange, l'adoration et l'action de grâces parfaite que le Christ lui-même, *gratias agens* pour nous, rend à son Père.

Après la Communion. — « Faites, Seigneur, que les âmes de vos serviteurs et de vos servantes, purifiées par ce sacrifice, obtiennent le pardon et le repos éternel. »

Voilà comment, suivant la parole du pape Célestin I^{er}, *legem credendi lex statuat supplicandi*, et comment les vénérables formules des antiques collectes liturgiques proclament que le sacrifice eucharistique a une valeur satisfactoire et propitiatoire même pour les défunts.

Telles ont été la foi et la discipline constantes de l'Église, foi et discipline auxquelles se rapporte un texte des apocryphes *Actus Iohannis*, qui sont du II^e siècle. L'Apôtre et Andronicus nous y sont montrés se rendant au tombeau de Drusiana le troisième jour après sa mort, ὅπως ἄρτον κλάσωμεν ἐκεῖ¹.

A LA TROISIÈME MESSE.

Tout est commun à la première messe, sauf les lectures et les collectes. Les lectures sont empruntées à la *Missa quotidiana pro defunctis*, et les prières sont celles qui sont indiquées : *pro defunctis fratribus, propinquis et benefactoribus*, et qu'on dit aussi à la messe quotidienne pour les trépassés.

1. *Act. Iohannis*, 72. BONNET, p. 186.

Prière. — « O Dieu qui accordez le pardon et qui désirez ardemment le salut éternel des hommes, nous vous demandons, par l'intercession de la bienheureuse Marie toujours Vierge et de tous vos saints, de faire participer à l'éternelle béatitude les âmes de vos serviteurs et de vos servantes (de nos frères, parents et bienfaiteurs) qui sont déjà sortis de ce monde ».

La première lecture est tirée de l'Apocalypse (xiv, 13). Le Voyant de Pathmos a l'ordre d'écrire : bienheureux les défunts qui meurent dans le Seigneur. Et pourquoi? Parce que ces ouvriers infatigables de la vigne du Seigneur ne se sont pas *détachés* du travail, tant que le Saint-Esprit lui-même ne leur a pas dit : Assez. Ils sont alors sortis d'ici. Comme l'observe Job, ils y étaient arrivés nus, et nus ils s'en sont allés, laissant à d'autres leurs maisons, leurs terres, leurs biens. Avec eux ils n'ont emporté qu'une seule chose : leurs œuvres.

Nous devons tirer aujourd'hui deux conséquences pratiques de la méditation de ce passage de l'Écriture. Maintenant il faut travailler sans relâche, et personne n'a le droit de *se dire* : assez, jusqu'à ce que nous le dise l'Esprit divin, au jour de notre mort. D'autre part, en vue du voyage de l'éternité, nous devons préparer des bagages qui nous suffisent pour tous les siècles, et, pour que rien ne soit considéré comme objet de contrebande, pour qu'on ne nous arrête pas à la frontière, nous n'y devons rien mettre d'autre que les bonnes œuvres, et beaucoup de bonnes œuvres.

La lecture de l'Évangile est, elle aussi, tirée de saint Jean (vi, 51-52). C'est un passage de l'admirable discours sur l'Eucharistie, fait par Jésus dans la synagogue de Capharnaüm.

De même que tout fut fait et créé à l'origine par le Verbe, c'est également en Lui que l'humanité est vivifiée et conduite vers sa fin dernière, la béatitude. Le Christ est le pain de vie divine descendu du Ciel. Celui qui le mange, c'est-à-dire celui qui s'incorpore à Lui dans le Sacrement, et vit de Lui par cette foi *quae per dilectionem operatur*, celui-là a la vraie vie, et dès cette terre il reçoit et cache dans son sein le germe de la vie immortelle.

L'antique croyance de l'Église catholique, relativement au dogme du purgatoire, nous est exposée avec une ingénuité char-

mante dans les *Actes* des saintes martyres Perpétue et Félicité.

Perpétue priaït lorsque, contre l'ordinaire, il lui arriva de prononcer le nom de Dinocrate, son petit frère de sept ans, mort récemment d'un ulcère de la face qui l'avait complètement défiguré. La nuit suivante, la martyre vit Dinocrate tout pâle, haletant, triste, la gorge desséchée par la soif. Il semblait sortir de quelque passage ténébreux.

Entre Perpétue et son petit frère il y avait une telle distance que l'un ne pouvait s'approcher de l'autre. La Sainte arriva quand même à découvrir que Dinocrate faisait son possible pour se baigner au moins les lèvres dans une grande piscine dont il était proche; mais celle-ci était trop haute pour l'enfant. Perpétue comprit alors, par cette vision symbolique, que l'âme de son petit frère souffrait encore en purgatoire et elle commença de prier et de pleurer pour lui : *Et experrecta sum, et cognovi fratrem meum laborare... et feci pro illo orationem die et nocte, et lacrymans ut mihi donaretur.*

Plus tard, la martyre et ses compagnons passèrent des prisons proconsulaires aux cachots dépendant de l'amphithéâtre où ils devaient être exposés aux bêtes féroces. Un jour que l'invincible héroïne avait été tourmentée durant de longues heures dans le *nervus*, elle eut une vision : il lui sembla voir Dinocrate tout joyeux, et la plaie de son visage parfaitement cicatrisée. Il avait des vêtements de fête et, s'étant approché de la piscine, il s'aperçut avec joie que le bord de la vasque n'arrivait qu'à hauteur de sa poitrine, en sorte qu'il put prendre de l'eau facilement à son gré. Sur la piscine, Perpétue vit en outre une petite fiole d'or, remplie d'eau elle aussi. L'enfant la but avidement, après quoi, tout joyeux, il courut s'amuser, comme ont accoutumé de faire les petits enfants. Sa sœur comprit, par ce songe symbolique, que Dinocrate était enfin parvenu à la possession de Dieu, et qu'il se désaltérait désormais dans la vision béatifique de l'Essence increée.

Video... et Dinocratem mundo corpore, bene vestitum, refrigerantem... Tunc intellexi translatus esse de poena.

Tout cela au sujet d'un enfant de sept ans à peine ! Combien sont cachés vos jugements, Seigneur, et que l'âme doit être pure pour être dignes de vous !

LA LITURGIE PRÈS DES TOMBEAUX DANS L'ANTIQUITÉ
CHRÉTIENNE.

Dans les anciens Sacramentaires, les diverses collectes *pro defunctis* sont groupées toutes ensemble. Nous serons fidèles à cette tradition liturgique, et nous indiquerons ici quelques-unes au moins des nombreuses messes et collectes dont, maintenant encore, est riche le Missel dans son recueil pour les défunts.

Dès les premiers siècles du christianisme, se forma un rituel traditionnel avec lequel la Mère Église accompagnait ses fils jusqu'au seuil de l'éternité à leur sortie de ce monde. Nous en avons déjà parlé dans notre premier volume, c'est pourquoi il suffira de rappeler ici que la liturgie ne détruisit pas, mais éleva et sanctifia la tradition funèbre et l'usage classique des Grecs et des Romains, lesquels avaient déjà entouré les tombeaux du parfum d'une si grande piété et d'une affectueuse poésie.

Le mort étant donc enseveli hors de la cité, mais pas si loin qu'on n'y pût accéder fréquemment, les obsèques étaient ordinairement suivies chez les anciens de neuf jours de deuil, appelés pour cette raison *novendialia*. Le troisième et le neuvième de ces jours étaient les plus solennels, parce que les parents se rendaient à la tombe et y célébraient le banquet funèbre et le sacrifice. Mais durant le cours de l'année, les *parentalia* — une sorte de commémoration annuelle de tous les morts — les *rosalia*, les *dies violationis* ou des violettes, l'anniversaire de naissance, etc., rappelaient les parents autour de la chère tombe afin d'y répandre, avec les larmes, des parfums, des herbes aromatiques et des fleurs symboliques.

Il est significatif que, les païens célébrant pour les défunts, comme jour anniversaire par excellence, le *dies natalis*, l'anniversaire de la naissance — γενέσια — les chrétiens au contraire entendirent toujours, par *dies natalis*, celui de la mort, comme celui de la naissance des fidèles à la vie éternelle.

Selon les *Constitutions Apostoliques*, on commémorait aussi par un rite liturgique le troisième, le neuvième et le quarantième jour après le trépas. Saint Ambroise est au courant de cette tradition, mais il sait aussi qu'il y en avait une autre qui substituait le troisième et le trentième au septième et au quarantième.

Alii tertium diem et trigesimum, alii septimum et quadragesimum observare consueverunt ¹.

Il semble en effet qu'à Milan les cérémonies funèbres du septième jour, au temps du saint Évêque, étaient communément admises : *die septimo ad sepulchrum redimus, qui dies symbolum quietis futurae est* ²; alors qu'à Hippone, au contraire, saint Augustin ne voulait pas même tolérer les *novemdialia* parce que, disait-il, elles s'inspiraient par trop des coutumes païennes ³ : *Nescio utrum inveniatur alicui Sanctorum in Scripturis celebratum esse luctum novem dies, quod apud Latinos novemdial appellant. Unde mihi videntur ab hac consuetudine prohibendi, si qui Christianorum istum in mortuis numerum servant, qui magis est in Gentilium consuetudine.*

Les obsèques chrétiennes, avec ces pèlerinages périodiques aux tombeaux, avec les *psalmi ex Christiana traditione*, — comme déjà s'exprimait saint Jérôme à propos des funérailles de saint Paul premier ermite, — avec les agapes funèbres, les libations d'essences odoriférantes, les *rosalia* et les *violationes*, devaient être fort suggestives et remplies d'une affectueuse et mélancolique poésie; cependant le rite central de toute cette liturgie funéraire était toujours constitué par le Sacrifice eucharistique.

De lui seul en effet s'était préoccupée à Ostie sainte Monique, alors que ses enfants se lamentaient de la voir mourir en exil sur cette plage étrangère, plutôt que de laisser sa dépouille à son sol natal d'Afrique : *Ponite, inquit, hoc corpus ubicumque; nihil vos eius cura conturbet. Tantum illud vos rogo, ut ad Domini altare memineritis mei, ibi ubi fueritis* ⁴.

Saint Augustin raconte en effet qu'après la mort de sa sainte mère, on offrit *pro ea sacrificium pretii nostri iam iuxta sepulchrum posito cadavere, priusquam deponeretur, sicut illic fieri solet* ⁵. Et arrivé au terme du récit de la mort de sa mère, le Saint ajoute qu'il souhaite que le Seigneur inspire à ses lecteurs

1. *De obitu Theodosii*, 3. P. L., XVI, col. 1386.

2. *De Fide resurrect.* I. P. L., XVI, col. 1315.

3. *Quaest. in Heptateuchum*, I, 172. P. L., XXXIV, col. 596.

4. *Confess.*, L. IX, c. XI.

5. *Op. cit.* L., IX, c. XII.

de porter son souvenir à l'autel : *quotquot haec legerint, meminerint ad altare tuum Monicae, famulae tuae* ¹.

Malgré quelques hésitations de la part de certains Pères, la tradition classique des services funèbres au jour de la déposition du corps dans le sépulcre, le troisième, le septième, le trentième et le jour de l'anniversaire, fut toutefois conservée sans altération par la liturgie chrétienne, en sorte qu'aujourd'hui encore le Missel en conserve les vénérables formules euchologiques. Cependant, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs à propos des martyrs, nous devons observer également, au sujet des simples défunts, que la liturgie funèbre se déroulait normalement près des tombeaux. Pour les défunts, on pouvait bien prier à chaque messe; cependant les commémorations du troisième, du septième, du trentième jour, dans la conception des anciens, et avec le rite qu'on employait alors, n'aurait plus eu aucun sens loin du sépulcre; aussi lorsque les Romains, en raison de quelque accident, naufrage, incendie, etc., ne pouvaient ériger au mort une tombe réelle, ils lui élevaient un *cénotaphe*, ou tombe au moins représentative.

On tenait tant alors à aller effectivement au tombeau des parents ou des amis aux jours fixés ! *Die septimo ad sepulchrum redimus*, atteste saint Ambroise; on tenait également à répandre sur la tombe des parfums et des fleurs, à célébrer près de la chère dépouille le divin sacrifice, à servir sur la chambre sépulcrale le banquet funèbre qui procurait aux survivants la pieuse illusion d'avoir encore le mort en leur compagnie pour satisfaire aux besoins de la vie. Et pour les chrétiens ce n'était pas là simplement une illusion, car, à l'agape, prenaient part presque toujours le défunt et le Christ lui-même, en la personne des pauvres.

LA SAINTE MESSE POUR LE JOUR DE LA MÔRT ET DE LA SÉPULTURE DU DÉFUNT.

L'offrande de l'Eucharistie est le véritable *sacrificium pro dormitione* mentionné par saint Cyprien; celui qui, à Rome, jusqu'au III^e siècle, était célébré sur le sépulcre même du défunt

1. *Op. cit.*, L. IX, c. XIII.

et qui, au temps de saint Augustin, était encore offert à Ostie
iam iuxta sepulchrum posito cadavere, priusquam deponeretur,
sicut illic fieri solet.

Selon les *Confessions*, il s'agit donc d'un usage particulier de l'Église d'Ostie, où les cimetières, au lieu d'être souterrains, s'étendaient *sub divo*, comme en Afrique. Si donc en ce lieu on tenait à laisser le cadavre non enseveli, *près de la tombe, iuxta sepulchrum*, durant la messe, cela prouve que celle-ci était célébrée non pas dans l'église mais dans le cimetière même, *sub divo*. C'est ainsi qu'était conservée à Ostie l'antique coutume romaine, interdite d'ailleurs dans la Ville par le pape Félix I^{er}, ou plutôt restreinte aux *dépositions* de martyrs, sur les seules tombes desquels on put désormais célébrer la sainte Messe.

Les antiennes, les répons et la séquence de cette messe, comme des messes suivantes *pro defunctis*, sont empruntés à celle du 2 novembre. Pour les parties devant être chantées, il n'existe qu'un formulaire, en sorte que les deux lectures et les trois collectes seules sont spéciales.

Prière. — « O Dieu dont le propre est d'user toujours de miséricorde et d'accorder un inépuisable pardon, nous vous supplions humblement pour l'âme de votre serviteur N. N. à qui vous avez ordonné aujourd'hui de sortir de ce monde. Ah ! n'abandonnez pas cette âme entre les mains de l'antique adversaire, ne l'oubliez pas définitivement ; mais ordonnez au contraire à vos saints Anges de la recevoir parmi eux et de l'introduire dans la patrie céleste. Et parce qu'elle a espéré et cru en Vous, qu'elle ne soit pas condamnée aux peines de l'enfer, mais obtienne au contraire la joie du ciel. »

Les mots : *ne obliviscaris in finem* sont empruntés au psaume 73 et signifient l'abandon définitif, de la part de Dieu, du réprouvé, après sa sortie de cet état actuel de voie. Cependant, même dans la vie présente, Dieu paraît parfois avoir abandonné tant les bons que les méchants. Nous disons *paraît*, car en réalité Dieu fait parfois attendre aux premiers la consolation sensible, et il les expose à l'épreuve afin de purifier de plus en plus leur vertu et de les entraîner à la lutte avec le simple secours de sa grâce. *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur.* Quant aux méchants, Dieu ne leur refuse point non plus les

grâces nécessaires à leur salut éternel. Si, dans ses jugements cachés, il ne leur concède pas parfois des grâces d'ordre plus élevé, c'est parce qu'ils s'en sont rendus indignes et que, d'ailleurs, ils n'en profiteraient pas. On ne doit pas jeter les perles devant les pourceaux.

La première lecture est tirée de l'épître aux Thessaloniciens (I, IV, 13-18); l'Apôtre y interdit aux chrétiens en deuil la tristesse désespérée propre aux païens *qui spem non habent*. Le Christ a sanctifié la vie chrétienne. Aussi, de même que nous unissons maintenant notre agonie à la sienne pour qu'elle soit sanctifiée et rendue méritoire, un jour également nous serons avec lui participants de la résurrection.

Saint Paul répond ensuite à une question particulière que lui avaient posée les chrétiens de Thessalonique. Au jour de la *parousie* les survivants n'ont aucun avantage sur les fidèles déjà morts, puisque, au son de la trompette, ceux qui sont *morts dans le Christ* ressusciteront les premiers. Puis viendra aussi notre tour, dit l'Apôtre. Nous aussi, c'est-à-dire ceux qui *restent, les vivants*, — οἱ ζῶντες, οἱ περιλειπόμενοι — nous serons enlevés dans les airs au-devant du Christ, et ainsi nous serons toujours avec Lui.

Donc, selon saint Paul, l'esprit qui doit présider aux obsèques chrétiennes est un esprit de joyeuse espérance et d'attente résignée; tout à l'opposé de la douleur des païens qui pleurent et se découragent, parce que pour eux la mort rend vaine toute espérance.

La lecture évangélique est empruntée à saint Jean (XI, 21-27). C'est Marthe qui se plaint à Jésus, parce qu'Il était absent de sa maison. S'il n'en avait pas été ainsi, Lazare son frère ne serait pas mort.

Le Sauveur la réconforte bien vite par la promesse de la résurrection. Mais comme, à l'amour de sa sœur, ce retour de Lazare à la vie semblait trop lointain, Jésus, pour la préparer au miracle qu'il allait opérer, l'initie d'abord à une notion encore plus élevée de sa mission rédemptrice. Il est la vie et la résurrection, résurrection des corps et vie pour les âmes. En Lui tout est vie, aussi ceux qui s'unissent à lui au moyen de la foi participent à cette vie surnaturelle et impérissable de l'esprit, même

si en ce monde leur corps doit succomber, conformément à la loi universelle de la mort,

dalla quale nullo homo pote scampare,

comme le chantait le séraphique saint François.

Sur les oblations. — « Soyez miséricordieux, Seigneur, à l'âme de votre serviteur N. N. pour qui nous vous offrons ce sacrifice de louange; nous vous demandons, par les mérites satisfactoirs de ces obsèques, qu'il puisse arriver à l'éternel repos. »

Il faut remarquer les mots : *piae placationis officia*, qui désignent tout le rite des funérailles, et le but même pour lequel il s'accomplit. La sainteté de Dieu est irritée contre la malice humaine, mais le mort ne peut plus l'apaiser; aussi cette tâche est-elle confiée à sa mère l'Église, à qui le Seigneur, ému par ses larmes, dit comme jadis à la veuve de Naïm : *Noli flere : Adolescens... surge.*

Nous ajoutons ici une belle préface du Sacramentaire Gélasien pour les défunts : *Vere dignum... per Christum Dominum nostrum. Per Quem salus mundi, per Quem vita omnium, per Quem resurrectio mortuorum. Per Ipsum te, Domine, suppliciter deprecamur, ut anima famuli tui N. N. cuius diem... celebramus, indulgentiam largiri perpetuam digneris, atque contagiis mortalitatis exutam, in aeternae salvationis partem restituas cum Angelis et Archangelis etc.*

En général, les anciens Sacramentaires mentionnent aussi, pour toutes les messes *pro defunctis*, la prière *infra actionem* avec la mémoire explicite du trépassé. En voici quelques exemples :

— Pour le Pape. — *Infra actionem.* — *Hanc igitur oblationem servitutis nostrae, quam tibi offerimus pro anima famuli tui N. N. episcopi, quaesumus, Domine, placatus accipias; et cum praesulibus Apostolicae dignitatis, quorum est secutus officium, habere tribuas sempiternae beatitudinis portionem. Diesque nostros etc.*

Pour les défunts en général :

Infra actionem. — *Hanc igitur oblationem servitutis nostrae, quam tibi pro requie et animabus famulorum famularumque tuarum offerimus; quaesumus, Domine, propitius intueri; et concede ut et mortuis prosit ad veniam, quod cunctis viventibus preparare dignatus es ad medelam.*

Combien était variée, riche et affectueuse, l'antique liturgie romaine ! Sa première réduction à des formes plus sobres est due à la négligence des copistes du bas moyen âge qui, pour économiser les feuilles de parchemin, se contentaient de transcrire les formules liturgiques d'un usage plus courant.

Après la Communion. — « Faites, Seigneur, que l'âme de votre serviteur N. N. aujourd'hui sortie de ce monde, étant purifiée de ses fautes par l'efficace de ce sacrifice, obtienne avec le pardon le repos éternel. »

La vie bienheureuse est aussi appelée repos éternel, non au sens vulgaire du *Scheol* des Juifs, comme si après la mort cessait l'activité de l'âme, mais parce que, après les labeurs de la vie présente, dans le ciel les opérations de l'âme qui tend à Dieu et veut lui appartenir, ne s'accompagnent d'aucun effort et comportent au contraire une joie ineffable.

POUR LA MÉMOIRE DES DÉFUNTS LE III^e, LE VII^e
ET LE XXX^e JOURS.

Pour le troisième, le septième et le trentième jours, la messe est la même que pour celui de la mort, sauf les collectes qui sont spéciales.

Prière. — « Nous vous demandons, Seigneur, d'accorder la société de vos saints et de vos élus à l'âme de votre serviteur N. N., de la sépulture duquel nous commémorons le (3^e, 7^e, 30^e) jour ; afin que vous répandiez sur lui la rosée de votre miséricorde. »

Il faut remarquer que dans toutes ces collectes on demande la paix et la lumière non pour tel ou tel, mais pour l'âme de votre serviteur N. N. ; et cela, à juste titre.

L'homme, le *servus Dei*, est un composé de corps et d'âme, et — selon le mot de Tertullien — du Saint-Esprit. Or l'âme se trouve dans un état qui violente la nature quand elle est séparée du corps dont elle est la forme substantielle. La liturgie ne dit donc pas simplement comme durant sa vie terrestre, Pierre, Paul, Laurent, mais, usant d'une fine distinction philosophique, l'âme de votre serviteur Pierre, Paul, Laurent, etc.

Sur les oblations. — « Regardez favorablement, ô Dieu, les dons que nous vous offrons pour l'âme de votre serviteur N. N., afin que purifiée par la grâce céleste, elle repose dans votre bonté. »

Qu'elle est belle, elle aussi, cette expression qui désigne aujourd'hui la divine Eucharistie offerte *pro defunctis : remedium caelesti !*

Après la Communion. — « Recevez, Seigneur, nos prières, pour l'âme de votre serviteur N. N.; et si, en raison des contagions de la terre elle est encore couverte de quelques taches, que celles-ci soient effacées par le pardon que lui accorde votre miséricorde. »

Admirons comment l'Église, en bonne mère, sait excuser dans la liturgie funèbre les fautes de ses enfants auprès du tribunal de Dieu. Ici elle attribue leurs péchés à la contagion du mal dont le monde est pénétré; peu auparavant, lors des obsèques, elle faisait valoir que, durant sa vie, le défunt avait porté, imprimé en lui, le sceau triomphal de la sainte Trinité. Dans la *Commemoratio animae*, elle attribuait les péchés au *furor, sive fervor mali desiderii*, et en faveur du coupable elle mettait en avant cette circonstance atténuante : *licet enim peccaverit, Patrem et Filium et Spiritum Sanctum non negavit*. Combien les saints s'entendent à dissimuler et à excuser les misères du prochain, et combien surtout l'esprit de l'Église est un esprit non de rigueur, mais de douceur et de miséricorde, à l'image de celui de Jésus doux et humble de cœur !

POUR LE « NATALIS » OU ANNIVERSAIRE DU DÉFUNT.

Il s'agit de la continuation chrétienne des γενέσια classiques, alors que, au dire de Tertullien : *Oblationes pro defunctis, pro nataliciis, annua die facimus*¹.

Cette commémoration, selon saint Ambroise, revêtait le caractère d'une fête solennelle : *nos quoque ipsi natales dies defunctorum obliviscimur, et cum obierunt, diem celebri solemnitate veneramur*². Bien plus, pour les martyrs et pour les saints

1 DE CORONA, III, Oehler, t. I, 422.

2. De Fide resurrect., V. P. L., XVI, col. 1516.

évêques, ces *natalitia* et ces *depositiones* ont fourni la base première des anciens martyrologes. Même en dehors des listes des Bienheureux qui étaient l'objet d'un culte liturgique, chaque église ou abbaye avait au moyen âge son propre *liber obituaris*, et jour par jour, à l'office de Prime, comme cela se fait encore dans les monastères bénédictins, on commémorait les défunts dont tombaient les γενέσια.

La messe *in anniversario defunctorum* a été adoptée comme seconde messe du 2 novembre. Mais aux collectes on ajoute, pour l'anniversaire, l'incise supprimée le 2 novembre... *dont aujourd'hui nous célébrons l'anniversaire.*

MESSES QUOTIDIENNES POUR LES DÉFUNTS.

Il existe une troisième catégorie de *missae defunctorum*, celles qui ne se rapportent à aucune des solennités funéraires mentionnées ci-dessus, mais qui, à une époque plus tardive, au moyen âge, commencèrent d'être célébrées selon la dévotion du prêtre ou quotidiennement, ou à des périodes déterminées durant le cours du mois. Ces messes furent en grand honneur dans les monastères bénédictins, où les défunts étaient secourus par les moines qui offraient chaque jour pour eux le saint Sacrifice et leurs pieuses psalmodies. Aujourd'hui pourtant les rubriques en ont limité la célébration à certains jours seulement, ceux où le rite de l'Office divin revêt le caractère le moins solennel.

La messe est la même que celle qui a été indiquée plus haut comme la troisième pour le 2 novembre. Toutefois au lieu d'une collecte elle en comporte trois différentes, comme toutes les messes de rite inférieur au rite double. La première oraison est pour les défunts ayant occupé les rangs les plus élevés de la hiérarchie ecclésiastique, comme étant ceux dont le jugement a le plus de gravité, parce qu'ils doivent aussi rendre compte à Dieu de leur troupeau; la seconde — c'est l'oraison des monastères du moyen âge — est pour les confrères, les parents et les amis défunts; la troisième enfin concerne en général tous les fidèles trépassés.

Prière. — a) Pour les évêques et pour les prêtres :

« Seigneur qui avez élevé votre serviteur N. N. (vos serviteurs)

à l'honneur sublime du Pontificat (ou à la dignité sacerdotale) nous vous prions, après l'avoir placé parmi les chefs de votre Église sur le siège Apostolique, de le joindre à leur société dans le ciel. »

Cette collecte se trouve déjà dans le Sacramentaire Gélasien, mais comme le *Sacerdos* et l'*Apostolicus* est le Pape, il semble qu'à l'origine cette prière concernait seulement les Pontifes romains.

Quand les titres de *sacerdos apostolicus* ou de *domnus apostolicus*, ou simplement d'*Apostolicus*, réservés dans l'antiquité au Pape, ne furent plus généralement compris, et que cette collecte fut attribuée également aux évêques et aux simples prêtres, on composa, pour les obsèques des pontifes romains, cette autre prière de saveur plus récente :

Deus, qui inter summos Sacerdotes famulum tuum N. N. ineffabili tua dispositione connumerare voluisti; praesta, quaesumus : ut qui Unigeniti tui vices in terris gerebat, sanctorum tuorum Pontificum consortio perpetuo aggregetur.

Prière b), c).

Les collectes qu'on récite en second lieu aux messes quotidiennes *pro defunctis* sont les mêmes que celles de la troisième messe du 2 novembre. Celles qu'on récite en troisième lieu sont empruntées au contraire à la première messe de la Commémoration de tous les fidèles défunts.

Sur les oblations. — Pour les évêques et pour les prêtres :

« Recevez, Seigneur, les Hosties que nous vous offrons pour l'âme de votre serviteur N. N. (pour les âmes de vos serviteurs) pontife (pontifes ou prêtres) et à celui à qui, dans la vie présente, vous avez donné la gloire pontificale (ou sacerdotale) accordez aussi la société des saints dans votre royaume. »

Après la Communion. — Pour les évêques et pour les prêtres :

« Faites, Seigneur, que profite à l'âme de votre serviteur N. N. pontife (aux âmes de vos serviteurs pontifes, ou prêtres) le Sacrifice offert à votre inépuisable miséricorde; et que par elle il soit réuni, dans l'éternité, à Celui en qui il espéra et crut durant la vie présente. »

AUTRE MESSE POUR LE « NATALE » OU LA DÉPOSITION
D'UN DÉFUNT.

Le Missel *defunctorum* possède un grand nombre de prières pour les défunts. Nous en rapportons quelques-unes seulement, à titre d'exemples.

Pour un défunt. — « Inclinez, Seigneur, votre oreille, aux prières par lesquelles nous supplions votre miséricorde; afin que l'âme de votre serviteur N. N. à qui vous avez ordonné aujourd'hui de sortir de ce monde, vous l'accueilliez maintenant dans le royaume de la lumière et de la paix, la faisant participer à la société des Saints. »

Sur les oblations. — « Faites, Seigneur, que soit profitable à l'âme de votre serviteur N. N. cette oblation dont l'immolation obtint jadis le pardon de tous les péchés du monde. »

Après la Communion. — « Délivrez, Seigneur, de tout lien du péché l'âme de votre serviteur N. N., afin que dans la gloire de la résurrection il puisse se réjouir en compagnie de vos saints et de vos élus. »

Les Grecs dissidents croient que les Saints ne jouiront de la vision béatifique qu'après le jugement dernier. A l'encontre de cette erreur, il est nécessaire de comprendre exactement la collecte que nous venons de rapporter. Il est vrai qu'on y demande, en faveur du défunt, la *resurrectionis gloria*, mais on ne nie pas que cette gloire commence après la mort par la vision béatifique, à laquelle l'âme seule est admise en attendant la résurrection des corps.

POUR LES PARENTS DU CÉLÉBRANT.

Prière. — « O Dieu qui nous avez ordonné d'honorer notre père et notre mère; dans votre clémence ayez pitié des âmes de mon père et de ma mère, remettez-leur leurs péchés et faites que je puisse les revoir dans la joie de la lumière éternelle. »

Sur les oblations. — « Recevez, Seigneur, le Sacrifice que je vous offre pour les âmes de mon père et de ma mère; accordez-leur la joie éternelle dans le royaume des vivants et réunissez-moi à eux dans la bienheureuse société des Saints. »

Après la Communion. — « Que la participation au céleste Sacrement vaille, Seigneur, aux âmes de mon père et de ma mère le repos éternel et la lumière; et que la joie céleste soit pour moi comme pour eux une couronne impérissable. »

Cette piété envers les parents, qui se reflète si délicatement dans la liturgie romaine, est noblement exprimée par saint Augustin, au Livre de ses *Confessions*. Chaque jour il priait et sollicitait des prières pour ses parents défunts : *meminerint ad altare tuum Monicae famulae tuae cum Patricio quondam eius coniuge, per quorum carnem introduxisti me in hanc vitam*¹. Il devait avoir un imitateur en saint Pierre Damien qui, ayant trouvé dans sa jeunesse une pièce de monnaie, ne l'employa point à soulager sa propre indigence, mais la remit à un prêtre afin qu'il célébrât une messe pour l'âme de ses parents défunts.

POUR TOUS LES DÉFUNTS ENSEVELIS DANS LE CIMETIÈRE.

Dès l'antiquité la plus reculée, les fidèles ont ambitionné l'honneur d'ensevelir leurs morts près d'un martyr vénéré ou en quelque sanctuaire célèbre, dans l'espérance que ce voisinage servirait à soulager avec plus d'efficacité l'âme du défunt.

Au moyen âge, lorsque les abbayes bénédictines acquièrent auprès du peuple un grand renom de sainteté, ce fut un privilège très ambitionné, surtout dans la noblesse, que de se faire ensevelir à l'ombre de quelque basilique monastique afin d'avoir part aux suffrages des moines. Ces sépultures se trouvaient généralement dans le *claustrum*, dans le *capitulum* ou dans le *narthex* et, quand les religieux y passaient processionnellement après l'office de Prime, ils avaient accoutumé d'y chanter le psaume *De profundis* comme cela se fait encore aujourd'hui chez les moines bénédictins.

Les collectes suivantes se trouvent déjà dans le Sacramentaire Gélasien sous le titre : *Alia missa, in cymiteriis*.

Prière. — « Seigneur dont la miséricorde accorde le repos aux âmes des défunts; à vos serviteurs N. N. (ou à tous ceux qui reposent ici) donnez le pardon de leurs péchés, afin qu'ils se réjouissent avec vous éternellement. »

1. *Confess.*, L. IX, c. XIII.

Sur les oblations. — « Recevez, Seigneur, l'Hostie que nous vous offrons pour les âmes de vos serviteurs N. N. (et de tous les catholiques qui reposent ici); afin que par les mérites d'un si grand sacrifice, délivrées des liens de l'horrible mort, elles méritent d'arriver à la vie éternelle. »

Infra actionem. — *Hanc igitur oblationem quam tibi offerimus, Domine, pro tuorum requie famulorum N. N. (et omnium fidelium catholicorum orthodoxorum in hac basilica in Christo quiescentium, et qui in circuitu huius ecclesiae tuae requiescunt); quaesumus, Domine, placatus accipias, ut per haec salutis humanae subsidia, in tuorum numero redemptorum sorte perpetua censeantur; diesque nostros etc.*

Après la Communion. — « O Dieu qui êtes la lumière pour les âmes de vos fidèles, recevez nos prières; et à ceux dont les corps reposent ici, donnez le rafraîchissement de la demeure éternelle, donnez le repos de la vie bienheureuse, donnez la lumière de la gloire resplendissante. »

POUR LA DÉPOSITION D'UN ABBÉ.

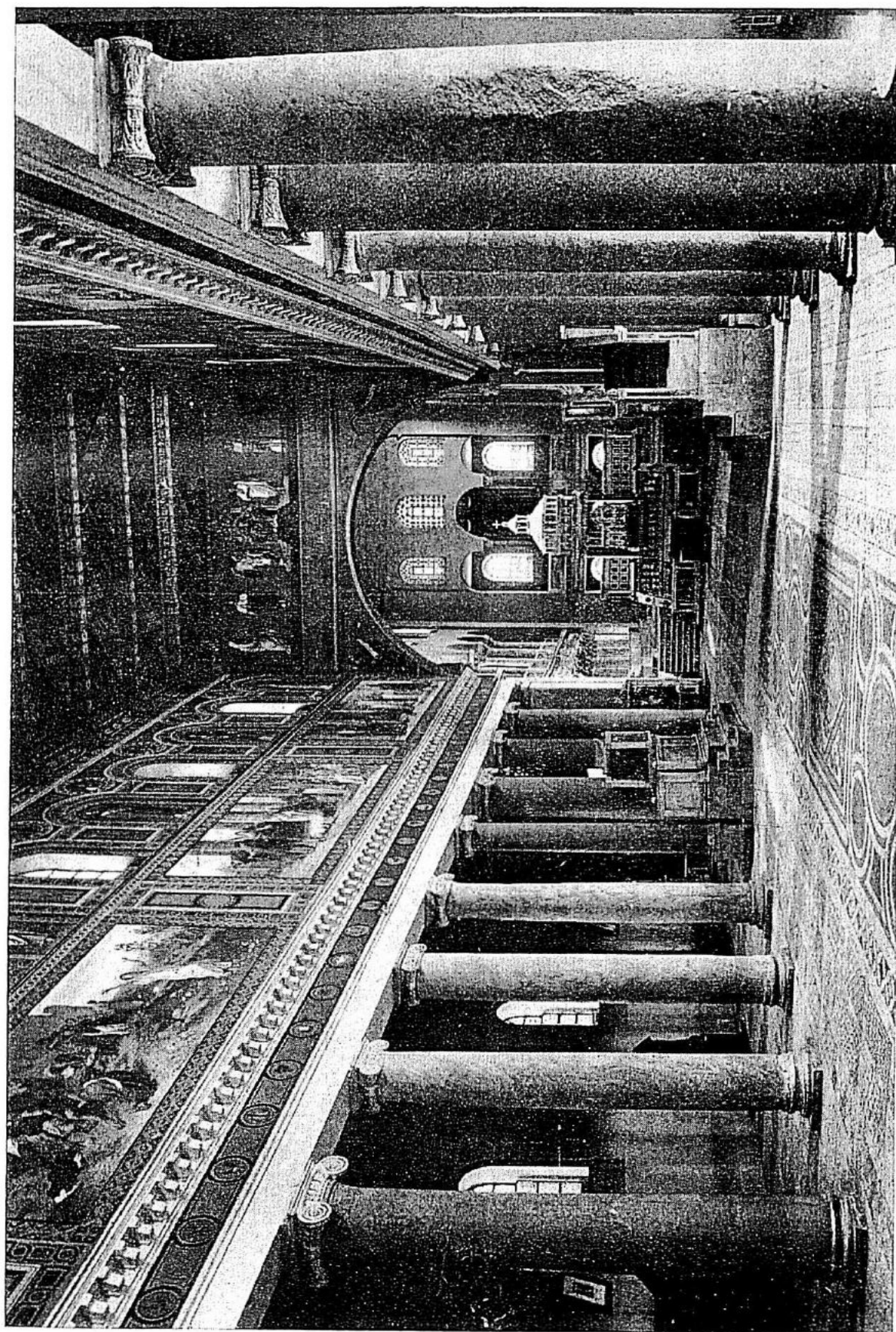
Le recueil des prières *pro defunctis* est très varié, dans les Sacramentaires comme dans le Missel actuel. Nous rapportons pour terminer une belle prière assignée par le Sacramentaire Gélasien : *pro sacerdote, sive abbate.*

Deus, qui famulum tuum N. N. sacerdotem atque abbatem et sanctificas unctione misericordiae tuae, et adsumpsisti consummatione felici; suscipe propitius preces nostras et praesta; ut sicut ille tecum est meritis, ita a nobis non recedat exemplis.

Omnipotens sempiterna Deus, maiestatem tuam supplices exoramus, ut famulo tuo N. N. abbati atque sacerdoti, quem in requiem tuam vocare dignatus es, dones sedem honorificatam, et fructum beatitudinis sempiternae; ut ea quae in oculis nostris docuit et gessit, non iudicium nobis pariant,

O Dieu qui sanctifiez par l'onction de votre miséricorde votre serviteur N. N., pontife et abbé, et qui l'avez rappelé à vous par une fin heureuse, agréez favorablement nos prières, et faites que, comme il est avec vous par ses mérites, il soit toujours avec nous par ses exemples.

Dieu tout-puissant et éternel, nous prions humblement votre Majesté de donner une place d'honneur et le fruit de l'éternelle béatitude à votre serviteur N. N. abbé et pontife, que vous avez daigné appeler à votre repos; et que ce qu'il enseigna et accomplit sous nos yeux ne soit pas pour notre condamnation, mais pour



BASILIQUE DE SAINT-LAURENT-HORS-LES-MURS.

*sed profectum attribuant, ut pro quo
nunc in te gaudemus in terris, cum
eodem apud te exultare mereamur
in caelis.*

notre profit spirituel, afin que nous méritions de nous réjouir près de vous dans le ciel avec celui au sujet duquel nous nous réjouissons maintenant sur la terre.

On dirait qu'il s'agit plutôt de collectes en l'honneur d'un Saint que pour le soulagement d'un défunt.

Pour conclure ce que nous avons dit jusqu'ici en vue d'illustrer la liturgie des trépassés au jour de leur commémoration solennelle, nous rapportons la belle inscription composée par saint Ambroise pour son frère Satyre, qu'il fit ensevelir auprès du martyr Victor à côté de la basilique Ambrosienne :

VRANIO · SATYRO · SVPREMVM · FRATER · HONOREM
MARTYRIS · AD · LAEVAM · DETVLIT · AMBROSIVS
HAEC · MERITI · MERCES · VT · SACRI · SANGVINIS · VMOR
FINITIMAS · PENETRANS · ADLVAT · EXVVIAS

A Uranius Satyre, son frère Ambroise rendit les honneurs suprêmes, l'ensevelissant à la gauche du martyr. Que cela soit la récompense de ses mérites, c'est-à-dire que les gouttes du sang vénérable (de Victor) pénétrant dans la tombe, arrosent la dépouille de celui qui repose près de lui.

LE MÊME JOUR.

La dédicace de la basilique Maior de Saint-Laurent.

Aujourd'hui le martyrologe hiéronymien porte ceci : *Dedicatio basilicae sanctorum Xysti, Yppolity et Laurentii*. Il s'agit de la *basilica maior* érigée par Sixte III près de la tombe de saint Laurent, et qui correspond en partie seulement à la nef actuelle d'Honorius III.

En effet, les restes de l'abside de la basilique *speciosior* de Pélage II ont été retrouvés il y a quelques années auprès des ambons actuels de Saint-Laurent. Donc la basilique de Sixte III dont le martyrologe hiéronymien mentionne aujourd'hui la dédicace, devait avoir son abside à peu près au milieu de la nef d'Honorius et se prolonger sur la voie Tiburtine beaucoup plus loin que le narthex actuel. Cette basilique était aussi dédiée à la sainte Vierge, et c'est la raison pour laquelle Léon IV y

institua la station le jour de l'octave de l'Assomption de Notre-Dame.

3 NOVEMBRE.

Sainte Sylvie, veuve.

EN ce jour, le Martyrologe de Clément VIII indique la fête de sainte Sylvie, veuve, mère de saint Grégoire le Grand. Son culte est ancien à Rome, mais strictement local, puisqu'il se rattachait à l'histoire du *petit Aventin* sur lequel, au IX^e siècle, Jean Diacre voyait encore debout l'*oratorium nomini eius*, une chapelle attenante au célèbre monastère oriental de Saint-Sabbas. L'oratoire de Sainte-Sylvie, sur ce coin de terre grecque dans la Capitale du monde, était là pour attester l'origine romaine de ce sanctuaire; car bien avant que les moines exilés de la laure palestinienne de Mar-Sabbas y eussent érigé leur *Cella Nova*, la mère de Grégoire avait passé sur cette colline les derniers temps de son veuvage, dans la retraite et les exercices de la vie ascétique. Du haut de sa colline, elle veillait pourtant sur la santé de son fils, et lorsqu'elle s'aperçut que la nourriture qu'on servait à la communauté monastique de Saint-André ne convenait guère à l'estomac débile de Grégoire, elle se réserva le soin de lui envoyer chaque jour un plat de légumes, ceux du moins que son fils pouvait supporter.

Le plat était en argent, vestige de l'ancienne aisance de la famille de Gordien; mais un beau jour il ne revint pas à Sylvie. Que s'était-il passé? Grégoire, n'ayant plus rien à donner à un pauvre, avait fini par lui remettre l'écuelle d'argent de sa mère.

Nous savons par les écrits du grand Pontife que Sylvie assista à la sainte mort de sa belle-sœur, la vierge Tarsilla, sœur de Gordien, et qu'avec les autres elle entendit la mourante s'entretenir d'abord avec saint Félix III son parent, puis finalement s'écrier toute joyeuse : « Allez, allez, voici Jésus qui vient ! » Ce disant, la Vierge consacrée rendit son âme à Dieu et un inexplicable parfum envahit tout l'appartement funèbre. Cela se produisit la veille de Noël.

Deux semaines plus tard, pour l'Épiphanie, le tombeau de famille de Gordien, dans la basilique de Saint-Paul, s'ouvrait à nouveau, pour réunir le corps d'une autre tante de Grégoire le

Grand, la vierge Émiliana, aux corps de saint Félix III, de sainte Tarsilla et de toute cette pieuse famille.

On conserve encore, dans la basilique de Saint-Paul, les fragments de la grande inscription qui recouvrait jadis le sépulcre de la famille de Félix III. Son père, un prêtre nommé également Félix, avait été chargé par saint Léon le Grand des importants travaux de restauration que le Pape faisait exécuter alors dans la basilique Ostienne. Ces travaux donnèrent un excellent résultat, aussi saint Léon en félicita-t-il Félix, lequel, étant mort quelque temps après, fut enseveli, pour sa récompense, dans le sanctuaire apostolique de Saint-Paul. Dans son inscription sépulcrale, encore visible au musée épigraphique de l'abbaye de Saint-Paul, se trouve l'éloge des excellents travaux dont il avait soigné la fidèle exécution.

Au prêtre Félix succéda, dans la possession du mausolée de famille, son fils qui portait le même nom. Il était diacre lorsque, en 472, il perdit son épouse. Naturellement il déposa son corps près de celui de son père dans le sépulcre de famille, et il y fit alors graver l'inscription suivante :

LEVITAE · CONIVNX · PETRONIA · FORMA · PVDORIS
HIS · MEA · DEPONENS · SEDIBUS · OSSA · LOCO
PARCITE · VOS · LACRIMIS · DVLCES · CVM · CONIVGE · NATAE
VIVENTEMQVE · DEO · CREDITE · FLERE · NEFAS
DP · IN · PACE · III · NON · OCTOB · FESTO · V · C · CONS.

Douze ans plus tard, en 484, alors que déjà l'ancien lévite était devenu pape sous le nom de Félix III, la tombe s'ouvrit à nouveau pour recevoir le corps de sa fille Paule. Alors on grava sur le même marbre sépulcral les lignes suivantes :

HIC · REQUIESCIT · IN · PACE · PAVLA · CL · F · DVLCIS · BENIGNA
GRATIOSA · FILIA · SS · DP · VII · KAL · SEPT · VENANTIO · V · C · CONS

Un an plus tard (485) elle était rejointe dans la tombe, semble-t-il, par un petit frère, et on ajouta cette inscription :

HIC · REQUIESCIT · DVLCISSIMVS · PVER · GORDIANVS · FILIVS · SS
DP · V · ID · SEPT · SYMMACHO · V · C · CONS.

Le deuil ne s'arrêta pas là dans la maison de Félix III. En 489, une *Emiliana sacra Virgo*, ou vierge consacrée, sa fille

semble-t-il, rejoignait dans la tombe sa mère et ses frères. Voici son inscription, qui fut gravée sur la même pierre sépulcrale que celle de Petronia :

HIC · REQUIESCIT · AEMILIANA · SAC · VG · DP · V · ID · DEC · PRO
BVIO · V · C · CONSS

Vers la fin de février 492 le pape Félix III sortit lui aussi de ce monde, et, seul parmi les Pontifes de l'antiquité, fut enseveli dans la basilique de Saint-Paul, près de son père, de son épouse et de ses enfants déjà entrés dans l'éternité.

Saint Grégoire le Grand appelle le pape Félix III *atavus meus*, c'est-à-dire son bisaïeul, puisque son père Gordien était en effet petit-fils du Pontife. Or il est digne de remarque qu'on retrouve dans la *domus* du *Clivus Scauri* une tradition onomastique identique à celle de la maison du pape Félix. Ainsi le père de Grégoire le Grand s'appelait Gordien; une de ses sœurs était Emiliana, elle aussi *sacra virgo*, comme son aînée de l'an 489. A la mort de son autre sœur, Tarsilla, apparaît saint Félix III qui l'assiste dans son agonie. On voit que la famille de Grégoire le Grand était une de ces maisons patriciennes où les nobles traditions domestiques se conservaient de père en fils, d'oncle à neveu.

Nous ne savons rien relativement au sépulcre des proches parents de Grégoire le Grand; mais il est naturel de supposer que Gordien, Sylvie, Emiliana, Tarsilla, auront été ensevelis dans leur tombeau de famille, à côté de saint Félix III leur aïeul.

Au ix^e siècle existait encore sur le Coelius un autre souvenir domestique de sainte Sylvie et de Gordien. Près de l'ancien *nymphée* du palais paternel de Grégoire, à l'entrée de la *domus* de Gordien, là où la tradition classique voulait qu'on conservât les *effigies maiorum*, c'est-à-dire les portraits des ancêtres, Grégoire le Grand fit peindre les images de ses parents, fondateurs du nouveau monastère de Saint-André. Gordien, le *defensor*, était revêtu de la *paenula* et se tenait debout devant le Prince des Apôtres qui, assis sur un trône, lui confiait son importante fonction ecclésiastique. Sainte Sylvie était majestueusement assise au contraire, noblement vêtue en matrone,

et elle tenait le Psautier ouvert à ce verset du psaume 118 : *Vivet anima mea et laudabit te*. Autour de l'image se déroulait cette inscription :

GREGORIVS · SYLVIAE · MATRI · FECIT

Les Bollandistes ont supposé que la mère de saint Grégoire était morte vers 590 alors que son fils était déjà Pontife. La renommée de ses vertus lui survécut et les Romains, conformément à leur tradition liturgique spéciale, consacrèrent par une chapelle *oratorium nomini eius*, le lieu sanctifié naguère par la retraite de sa viduité sur le *petit Aventin* à une faible distance de la porte qui s'ouvre dans les murailles de la Ville dans la direction de la basilique de Saint-Paul.

4 NOVEMBRE.

Les saints Vital et Agricola, martyrs.

LE *feriale* de Bologne est contenu tout entier dans ce vers de saint Paulin :

*Vitalem, Agricolam, Proculumque Bononia condit*¹.

Les deux premiers noms, tantôt unis, tantôt séparés, apparaissent à diverses dates dans le martyrologe hiéronymien, par exemple le 3 et le 27 novembre, le 3 décembre, le 29 avril, etc. Il s'agit d'ailleurs des mêmes martyrs, du nom de Vital et d'Agricola, dont les corps furent découverts à Bologne en 393, et à la translation desquels prit part saint Ambroise. Leur culte se répandit ensuite rapidement à travers la chrétienté, en sorte qu'un grand nombre d'évêques de l'antiquité, comme Victrice de Rouen et Namace de Clermont, se procurèrent des fragments de leurs reliques pour leur dédier leurs célèbres églises.

A Rome, au temps d'Innocent I^{er}, la matrone Vestina érigea à saint Vital un *titre*, au *Vico longo*, où, maintenant encore, on célèbre la station le vendredi après le II^e dimanche de Carême. Un siècle plus tard, à Ravenne, Justinien et Théodora prod-

1. *Carm.* XXIII, 432.

guèrent leur or pour élever à saint Vital un temple splendide, tout resplendissant de mosaïques, de colonnes et de marbres, qui, aujourd'hui encore, fait l'admiration des archéologues et des artistes.

Les martyrs Vital et Agricola reposaient primitivement dans un cimetière juif de Bologne. Dans la vie de saint Ambroise, Paulin raconte que Dieu révéla leur sépulture à l'Évêque. Auquel? A celui de Bologne ou à celui de Milan, lequel dit avoir été simplement invité à la fête? Du texte du biographe de saint Ambroise, rien de clair ne se peut déduire. En tout cas, l'intervention du saint évêque de Milan contribua à donner une plus grande solennité à cette translation de martyrs, d'autant plus qu'à peine parti de Bologne, Ambroise s'étant rendu à Florence pour la consécration d'une église, y déposa quelques reliques des deux saints bolonais récemment découverts.

Rome célèbre une première fois saint Vital le 29 avril, jour indiqué aussi par le martyrologe hiéronymien : *Bononiae, Vitalis*. La fête des deux martyrs que nous célébrons aujourd'hui manque dans les anciens Sacramentaires, et elle a été introduite plus tard seulement dans la liturgie romaine, à l'époque où Vital fut dédoublé, et où, contrairement au témoignage de saint Pierre Chrysologue, on attribua un Vital à Ravenne, et un autre, compagnon de martyr d'Agricola, à la cité rivale, Bologne.

La messe est la même que le 2 juillet pour les saints Processus et Martinien, sauf les collectes.

Prière. — « Faites, Seigneur, que célébrant aujourd'hui la solennité de vos martyrs Vital et Agricola, nous soyons aidés de leurs prières. »

Sur les oblations. — « Soyez apaisé, Seigneur, par le sacrifice qui vous est offert, et par la médiation de vos martyrs Vital et Agricola, protégez-nous contre tout danger. »

Après la Communion. — « Que cette participation au sacrement nous purifie, Seigneur, de tout péché, et par les prières des martyrs Vital et Agricola fasse que le remède céleste obtienne en nous la plénitude de son efficacité. »

LE MÊME JOUR.

Saint Charles Borromée, évêque et confesseur.

Si Milan regarde saint Charles comme le plus illustre de ses pasteurs depuis saint Ambroise, l'Église Mère de Rome le serre sur son cœur et le salue comme l'un des plus chers et des plus méritants de ses enfants.

En effet, l'œuvre de saint Charles peut être considérée en deux périodes et sur deux champs distincts. D'abord son activité aux côtés de son oncle Pie IV, activité qui embrassa non seulement Rome mais l'Église universelle elle-même. Vient ensuite l'action pastorale accomplie à Milan par le Saint, apôtre et pasteur de ce vaste diocèse.

Secrétaire d'État de Pie IV, saint Charles se trouva aux côtés du Pontife à l'une des époques les plus décisives pour l'histoire de la papauté. Il s'agissait de savoir si le Saint-Siège s'engagerait enfin d'une manière résolue dans la voie de la réforme ecclésiastique, si longtemps et si universellement réclamée; ou bien s'il ajournerait encore cette difficile entreprise, se contentant, comme malheureusement quelques-uns des Pontifes de ce siècle, de demi-mesures.

Ce fut sous l'influence personnelle de saint Charles que Pie IV se décida pour la réforme; et de ce jour le Saint, au nom et avec l'autorité de son oncle, marcha hardiment dans la voie ouverte, sans considérations humaines. On peut donc dire que, de Rome, il dirigea la dernière période du Concile de Trente, et ce qui est encore plus important, lorsque le Concile eut été approuvé par le Pape, saint Charles s'appliqua avec toute son énergie à en réaliser effectivement le plan de réforme.

Ici commence la seconde partie de la vie de saint Charles. Pie IV étant mort, il se fixa définitivement dans son Église de Milan, où étaient à relever les ruines accumulées par de longues années de mauvais gouvernement, en l'absence des pasteurs légitimes.

Saint Charles, pour sanctifier son troupeau, commença par se sanctifier lui-même. Comme Jésus avait voulu racheter le monde moins par sa prédication et ses miracles que par sa passion, ainsi saint Charles s'offrit-il comme une victime à Dieu

pour son peuple par une vie très austère. Les âmes, disait-il, se gagnent à genoux, faisant ainsi allusion à ses longues prières au pied du Crucifix ou dans la crypte de l'église du Saint-Sépulcre à Milan.

L'activité déployée par saint Charles en toute sorte de labeur pastoral est incroyable. Son champ d'action, à titre de métropolitain de Milan et de légat du Saint-Siège, était immense. Et pourtant il n'y eut pas de village des Alpes ou de pays perdu où saint Charles ne se rendît pour y faire la visite pastorale. Ses biographes nous disent qu'en moins de trois semaines il lui arriva de consacrer quinze églises.

L'archevêque de Milan avait alors à résoudre d'importants et difficiles problèmes. L'hérésie, qui avait infecté les cantons suisses confinant au diocèse, menaçait de contaminer aussi celui-ci. Il fallait tout au moins en paralyser l'influence et saint Charles le fit. Il fallait en outre former des évêques et des prêtres inspirés par l'idéal le plus élevé : le Saint érige des collèges et des séminaires, rassemble des conciles, promulgue des canons, favorise l'ouverture de maisons religieuses pour l'éducation de la jeunesse.

L'affaiblissement de l'esprit ecclésiastique dans le clergé est presque toujours favorisé par le pouvoir civil qui avilit en effet le prêtre pour pouvoir ensuite se l'assujétir plus aisément. Saint Charles fut le vengeur intrépide de l'autorité épiscopale ; aussi non seulement il eut à lutter contre les chanoines, les religieuses et les religieux qui s'étaient écartés de leur route primitive — par exemple les Humiliés qui allèrent jusqu'à tenter d'assassiner le Saint ! — mais il trouva des adversaires beaucoup plus redoutables dans les gouverneurs de Milan, trop jaloux des prétendues prérogatives de la couronne d'Espagne.

Ainsi vécut, agit et combattit le grand saint Charles Borromée, qui se montra le digne champion de la lutte sacrée pour laquelle il s'immola. Usé avant le temps par les dures fatigues de sa vie pastorale, il mourut sur la brèche le 3 novembre 1584, âgé seulement de quarante-six ans.

Dans la collecte de la Messe, l'Église résume son éloge dans ces brèves mais éloquentes paroles : *pastoralis sollicitudo gloriosum reddidit*.

Rome conserve de lui de nombreux souvenirs, à Saint-Martin-

aux-Monts, par exemple, et à Sainte-Praxède, dont il fut titulaire. Son cœur est conservé dans la grande église qui lui est dédiée près de la porte Flaminienne, église qui représente aujourd'hui le sanctuaire particulier des Lombards dans la Ville éternelle. Outre cette église de Saint-Charles *au Corso*, deux autres sanctuaires de la Ville se parent de son nom; ce sont : Saint-Charles *a' Catinari* et Saint-Charles-aux-Quatre-Fontaines. Dans le palais Altemps on vénère toujours la chambre habitée par le Saint. Quant au manteau de pourpre du grand Cardinal, il est conservé religieusement dans le *Titre* de Sainte-Cécile.

La messe est la même que le 4 février, à l'exception de la première collecte : « Gardez toujours, Seigneur, votre Église sous la protection de votre saint pontife Charles; et de même que la sollicitude pastorale l'éleva à une si grande gloire, que son intercession nous embrase aussi du saint amour. »

6 NOVEMBRE.

Saint Léonard, confesseur.

SAINTE LÉONARD fut un célèbre Abbé de l'ancien bourg de Nobiliacum en Aquitaine (aujourd'hui Saint-Léonard au diocèse de Limoges); et son culte entra dans la liturgie romaine après le XI^e siècle, alors que de nombreux saints de Gaule et d'Aquitaine, saint Pélérin, par exemple, saint Gilles, saint Brice, etc., devinrent très populaires même en Italie.

Ainsi en fut-il pour saint Léonard, si bien que l'on compte dans la Péninsule de nombreuses églises et oratoires dédiés à son nom.

La seule ville de Rome en possédait quatre : Saint-Léonard *in Settignano*, Saint-Léonard *de Porta Flaminia*, Saint-Léonard *de Albis*, Saint-Léonard *in Carinis*.

Cette popularité du culte de saint Léonard, à la diffusion duquel contribuèrent peut-être aussi, à Rome et dans les Marches, les moines de Farfa, a valu à ce Saint d'occuper à cette date une place d'honneur dans le Missel romain jusqu'à la réforme du Concile de Trente. Dans quelques diocèses sa fête était même fête d'obligation, comme à Rimini, où le Chapitre

de la cathédrale avait en ce jour le privilège de délivrer de la prison ou des galères un condamné.

A Venise également on vénérât saint Léonard, non seulement dans l'église portant son nom, mais aussi à Saint-Marc. Les Croisés transportèrent son culte jusqu'en Orient, aussi à Sainte-Marie de Bethléem voit-on l'image du Saint avec son nom en latin et en grec : *Sanctus Leonardus* — Ὁ ἅγιος Λεονάρδος.

Saint Léonard vécut au vi^e siècle, mais l'expansion de son culte date surtout du xi^e. Des rois et d'illustres princes se rendirent alors en pèlerinage à son tombeau devant lequel se prosterna aussi un jour saint Bruno de Segni. On implorait surtout l'intercession du Saint pour obtenir la délivrance miraculeuse des pauvres esclaves et des prisonniers.

7 NOVEMBRE.

Saint Willibrord, évêque, apôtre de la Frise.

AUJOURD'HUI le *laterculus* d'Epternach du martyrologe hiéronymien, qui fut à l'usage de saint Willibrord, fondateur du monastère d'Epternach, porte cette inscription de seconde main : *Hic dominus, Apostolicus vir, Willibrordus episcopus, migravit ad Christum*. Il s'agit de la mort († 7 novembre 739) du célèbre apôtre des Frisons.

Saint Willibrord appartient aussi d'une certaine manière à Rome, parce qu'avec saint Boniface, saint Willehad, saint Sturme, il fait partie de ce groupe d'apôtres que le Siège pontifical, au viii^e siècle, envoya en Allemagne pour y prêcher la foi catholique et l'unité romaine.

Saint Willibrord fut consacré évêque par le pape Serge dans la basilique de Sainte-Cécile le 21 novembre 695. Cette date fut transcrite de la main même de l'apôtre en marge de son *laterculus* d'Epternach. C'est aussi à cette occasion que le Pontife changea son nom anglo-saxon de Willibrord pour le nom romain de Clément, inscrit dans le calendrier de l'Église deux jours après cette consécration.

8 NOVEMBRE.

Les Saints Couronnés.

Station sur la voie Labicane, « in Comitatum », et, postérieurement, dans le « Titre des Saints Couronnés ».

Nous devons commencer par faire une observation. Le Sacramentaire Léonien et le Ferial Philocalien assignaient le *natale* des Couronnés non à cette date, mais au V^e jour des ides de novembre, c'est-à-dire au 9 novembre. Voici le texte du Ferial : *V id. nov. : Clementis, Semproniani, Claudii, Nicostrati, in Comitatum*, c'est-à-dire dans le voisinage du parc impérial *ad duas lauros*, sur la voie de Labicum.

L'histoire de ces saints martyrs, désignés dès l'antiquité par le simple nom de « Couronnés » est une des plus embrouillées. Quelques archéologues ont voulu distinguer trois groupes de martyrs couronnés. Viennent d'abord les cinq tailleurs de pierres de Pannonie, Simpronianus, Claude, Nicostrate, Castor et Simplicius qui, pour avoir refusé de sculpter une statue d'Esculape, furent mis à mort sous Dioclétien. Suivent les quatre *Cornicularii* Couronnés romains, énumérés par le calendrier philocalien et ensevelis sur la voie Labicane. En dernier lieu viennent les quatre autres saints d'Albano, mentionnés dans le même Ferial Philocalien le 8 août : *Secundi, Carpofoxi, Victorini et Severani in Albano*.

Ici se pose cette question : auquel de ces trois différents groupes appartiennent les *Quatre Couronnés* mentionnés aujourd'hui dans le *Ferial* et dans les *Sacramentaires* ? Les tailleurs de pierres de Pannonie furent-ils réellement transportés à Rome sur la voie Labicane dès le IV^e siècle ? Il semble que non. Comme d'autre part le *Ferial* et les anciens *Itinéraires* ne mentionnent sur la voie de Labicum qu'un seul groupe de quatre ou cinq martyrs *Couronnés* (ceux qui sont énumérés par le calendrier philocalien), que sont devenus les deux autres groupes des tailleurs de pierres de Pannonie et des saints d'Albano ?

Ce sont là des problèmes très embrouillés que, pour le moment, on n'est pas encore à même de résoudre définitivement. Quelque solution que l'on veuille donner à la question, elle devra d'abord

être examinée non pas seulement sur des textes, et en s'appuyant uniquement sur les *Actes* des martyrs, mais en descendant dans les cimetières romains et en interrogeant les monuments locaux qui ont subsisté.

Or nous constatons que les anciens pèlerins vénéraient, dans le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, non pas deux, mais un seul groupe de martyrs, sous le titre toujours le même, de *IV Coronatos*. C'est, en effet, le terme employé par l'Itinéraire de Salzbourg.

La manière dont s'exprime le *De locis SS. Martyrum* est étrange au contraire, car, tout en voulant expliquer avec une plus grande précision qui sont ces *Couronnés*, il fond ensemble la tradition hagiographique des Quatre *Cornicularii* avec les noms des cinq sculpteurs martyrisés dans la lointaine Pannonie. Voici le texte en question : *Quatuor Coronati id est : Claudius, Nicostratus, Simpronianus, Castorius, Simplicius*. Il en annonce quatre et en énumère cinq, qui sont précisément les tailleurs de pierres de Pannonie !

Comment expliquer cette anomalie ? Par l'examen des deux *Passions*. Si l'on compare celle des martyrs romains à celle des tailleurs de pierres de Sirmium, il apparaît clairement que l'une est calquée sur l'autre. Le voisinage des dates de leur mort a même aidé l'hagiographe à resserrer les liens entre les deux groupes ; aussi, tandis qu'au début la liturgie s'était contentée d'unir en un unique culte les deux différents groupes de saints, plus tard ceux de Pannonie finirent par supplanter les Romains, si bien que dans les Sacramentaires disparut la tradition primitive des noms de nos martyrs *Cornicularii* de la voie de Labicum.

Tel est en effet l'état de la légende représentée par les Sacramentaires et par le *De Locis sanctis*. L'usage romain persiste, de donner à la fête le nom des Quatre *Couronnés* de la voie Labicane ; cependant ces quatre, tout en demeurant tels, sont effectivement cinq, *idest* — elle est étrange la force de cet *idest* employé par le *De Locis sanctis* ! — parce que les quatre Romains ont été *identifiés* avec les cinq tailleurs de pierres de Pannonie, *idest Claudius, etc.*

Le tombeau primitif des *Martyres cornicularii* romains a été

retrouvé dans le cimetière *ad duas lauros* durant les fouilles exécutées en 1912. On découvrit, au fond d'une galerie, un grandiose *cubiculum* qui avait été en vénération au moins jusqu'au IX^e siècle, comme le révélèrent les vestiges de ses décorations et ses *graffiti*. Une porte taillée dans le mur gauche de l'hypogée conduit, au moyen d'un autre *cubiculum*, à une seconde crypte, où, au fond d'une niche, on trouva les restes d'un grand sarcophage, protégé primitivement par une balustrade (*transenna*) de marbre qui avait été élevée devant lui. Sur les parois noircies par la terre était écrit deux fois : ✠ *Leo Presbyter*, le célèbre et assidu visiteur des cimetières romains durant le haut moyen âge. Enfin, à une petite distance, on lut également cette inscription : ✠ SCE · CLE (mens). Voici donc le *Clemens* du calendrier philocalien, qui reposait dans ce sanctuaire avec les *Couronnés*, : *idest* — cette fois c'est le cas de le dire — *Sempronianus, Claudius et Nicostratus*.

* * *

La messe *Intret* est la même que le 22 janvier, mais la première lecture est commune à la fête de saint Sébastien, le 20 du même mois. L'Évangile est celui de la fête de la Toussaint. Il n'y a donc de propres que les collectes, et, autrefois, la préface.

La première collecte est maintenant semblable à celle du 10 juillet, mais jadis elle contenait les noms des martyrs.

Prière. — « Accordez-nous, ô Dieu tout-puissant, à nous qui vénérons la force montrée dans leur martyre par les saints (Claude, Nicostrate, Symphorien, Castor et Simplicius) — les tailleurs de pierres de Pannonie — d'expérimenter aussi leur bonté à notre égard. »

Le passage évangélique indiqué pour cette fête par le manuscrit de Würzburg n'est pas celui que le Missel propose actuellement, mais celui de la fête de saint Sébastien.

Sur les oblations. — « Que votre bénédiction descende abondamment, Seigneur; et que, par les mérites de vos martyrs, elle vous fasse agréer notre offrande de telle sorte que celle-ci devienne pour nous le sacrement de notre rédemption. »

Cette collecte met en évidence le double aspect sous lequel doit être considérée la sainte Eucharistie. Elle est un véritable sacrifice, et c'est pourquoi on demande à Dieu de le regarder favorablement; en outre, comme le dit aujourd'hui le Missel, elle est *nobis sacramentum redemptionis*, et son efficacité dépend des dispositions personnelles de foi et d'amour avec lesquelles nous y participons. Cela justifie la force du mot *efficiat* qui se trouve dans le texte latin de cette collecte.

Aujourd'hui, toute la tradition liturgique romaine, à commencer par le Sacramentaire Léonien, assigne aux *Couronnés* une préface spéciale. Voici celle du Sacramentaire Grégorien :

Vere dignum... aeterne Deus : celebrantes Sanctorum natalitia Coronatorum, quia dum tui nominis per eos gloriam fraequentamus, in nostrae fidei augumento succrescimus. Per Christum.

Après la Communion. — « Réconfortés par la joie du céleste Sacrement, nous vous demandons, Seigneur, de permettre que ceux dont aujourd'hui nous célébrons les triomphes viennent à notre secours. »

A la messe stationnale que le Pape célébrait autrefois sur le Coelius dans la basilique des *Quatre Couronnés* le jour de leur fête, conformément aux *Ordines Romani* du XIII^e siècle, il était lui aussi *couronné du regnum*, ou tiare pontificale, en l'honneur des saints. Il est très significatif, le titre attribué dès l'antiquité au groupe des martyrs de ce jour : les *couronnés*. Or, comme personne ne peut mériter la couronne de la victoire si auparavant il n'a *combattu* conformément au règlement : *nisi legitime certaverit*, au dire de l'Apôtre, il s'ensuit que nous non plus ne pouvons aucunement considérer le monde et la vie présente sinon comme le champ de bataille et la durée légale de notre *militia* sous le Christ Chef. — *Regnante Domino nostro Iesu Christo.*

LE MÊME JOUR.

L'octave de tous les Saints.

Cette octave date de l'époque de la Renaissance comme il appert du fait que le Missel n'offre aucune messe spéciale à cette occasion et que les Sacramentaires romains indiquent tous aujourd'hui la fête des Saints Couronnés.

A l'origine, l'octave — il faut le répéter en présence de la tendance moderne à accumuler les octaves — était la caractéristique de la seule fête de Pâques. La grandeur du mystère et la part que nous devons y prendre en faisant revivre en nous Jésus ressuscité et devenu *notre Pâque*, exigeaient de l'Église que sept jours entiers fussent employés à la célébrer convenablement.

Ces sept jours *in albis paschalibus*, symbolisaient la vie indéfectible et glorieuse du Christ, triomphateur de la mort et du péché. Les octaves de Noël, de l'Épiphanie, des saints Apôtres Pierre et Paul, de saint Laurent, de l'Assomption, etc. sont venues plus tard seulement, c'est-à-dire à mesure que la signification spéciale primitive de l'octave pascalle, avec ses caractéristiques processions de néophytes vêtus de blanc *ad fontes*, est allée s'affaiblissant.

Ces octaves de divers saints, créées par le haut moyen âge, étaient d'ailleurs très sobres, puisqu'elles consistaient en une simple messe le huitième jour, sans que pendant les jours intermédiaires on fît aucune commémoration de la fête. C'est seulement au XIII^e siècle que pénétra dans le *Breviarium de Curia* une véritable invasion d'octaves, toutes élevées à un degré de solennité inusité jusqu'alors, c'est-à-dire au rite double pour chacun des jours les composant.

9 NOVEMBRE.

Saint Théodore, martyr.

VOICI l'un des saints orientaux les plus célèbres et les plus vénérés dans tout le monde antique. Ce *martyr soldat* mourut à Amasée, mais ses reliques furent vénérées de toute antiquité à Euchaita, où chaque année, le jour de sa fête, malgré la rigueur de la saison, affluait un nombre immense de pèlerins. C'est devant ce tombeau que saint Grégoire de Nysse prononça son beau panégyrique de saint Théodore.

Les hagiographes grecs distinguent généralement Théodore d'Euchaita ὁ Στρατηλάτης, de Théodore τοῦ τύρωνος, auquel, maintenant encore, le premier samedi du Carême, les Byzantins consacrent la fête dite des Κολλύβων. Les historiens

modernes soutiennent toutefois que ces deux Théodore supposés n'en font qu'un en réalité.

Presque toutes les grandes villes du monde byzantin eurent, de toute antiquité, leur sanctuaire du *mégalomartyr* Théodore; Rome également, dès le VII^e siècle, voulut avoir le sien. Elle l'obtint en plein centre oriental, et même impérial, car il s'élève au pied même du Palatin. Entre le *Titre* d'Anastasie et Sainte-Marie-Antique on dédia au martyr patron des armées, ὁ Στρατηλάτης, une ancienne rotonde que certains archéologues voudraient identifier maintenant avec le *templum divi Augusti*.

En raison de ses diverses restaurations, ce temple circulaire de Saint-Théodore n'a conservé de cette première période byzantine que la mosaïque de l'abside. On y voit, assis sur le globe terrestre, le divin Sauveur, entouré des saints Pierre, Paul, Théodore et d'un autre qu'on n'a pu identifier avec certitude.

A Rome, les mères portaient jadis à la rotonde de saint Théodore leurs enfants gravement malades, en vue d'obtenir la bénédiction du Mégalomartyr; c'était un vestige de l'ancienne et traditionnelle dévotion envers lui.

C'est pour avoir bien mérité des armées et des malades, que dès le moyen âge saint Théodore entra dans le Sacramentaire Grégorien, et, par suite, dans le missel, bien avant que la fête de la dédicace de la basilique du Latran ne supplantât, comme il est advenu, la messe du Mégalomartyr, jadis patron incontesté des milices impériales du Palatin.

La messe *Laetabitur* est la même que pour saint Saturnin, le 29 novembre, mais les collectes sont spéciales.

Prière. — « O Dieu, vous qui nous entourez aujourd'hui et nous couvrez des glorieux mérites du martyr du bienheureux Théodore; faites que son exemple nous serve et que son intercession nous soutienne. »

Pour ce jour, le lectionnaire de Würzburg indique le passage évangélique de saint Luc (xxi, 14-19) qui, dans notre missel, fait partie de la lecture assignée à la fête des martyrs Vincent et Anastase le 22 janvier.

Sur les oblations. — « Recevez, Seigneur, les prières dont vos fidèles accompagnent l'offrande de ces hosties; et, par l'intercession de votre bienheureux martyr Théodore, faites que le pieux hommage de notre dévotion nous élève jusqu'à la gloire du ciel. »

Il arrive que la phrase latine soit si concise qu'elle ne puisse être traduite en langue vulgaire qu'au moyen d'une périphrase. C'est ainsi que l'expression de la *Secrète* de ce jour : *haec pia devotionis officia* inclut cette idée que le sacrifice eucharistique correspond, de notre côté, à un devoir précis : *officium*; devoir qui est la conséquence de notre *devotio*, c'est-à-dire de notre *consécration* — *devovere* — baptismale au culte de la Divinité.

Après la Communion. — « Par les prières de votre bienheureux martyr Théodore, faites, Seigneur, que la participation sacramentelle à vos Mystères soit accompagnée de la digne communion de l'esprit. »

Qu'elle est belle et profonde, cette collecte qui s'inspire d'une célèbre distinction de saint Augustin, adoptée par saint Thomas d'Aquin : *aliud est Sacramentum, aliud virtus Sacramenti* (*Tract. XXVI in Iohan.*).

Le *Sacramentum* est un pain de vie; encore faut-il, pour qu'il puisse nous nourrir vraiment, que notre organisme soit sain et que nous nous l'assimilions convenablement.

LE MÊME JOUR.

La dédicace de la basilique du Divin Sauveur au Latran.

Cette fête, devenue si importante, apparaît dans l'usage liturgique du Latran vers le XII^e siècle, époque où les divers *Ordines Romani* notent qu'en cette circonstance l'église était ornée de guirlandes, et qu'en ce jour, si le Pontife était à Rome, il célébrait lui-même la messe et les vêpres de la solennité.

Quand et comment apparut cet anniversaire de la dédicace du Latran, ignorée d'abord de la tradition liturgique classique de Rome, nous l'ignorons encore. Si toutefois nous remarquons qu'elle se présente dix jours avant celle des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, nous serons tentés d'admettre qu'elle

a été instituée en corrélation avec la solennité inaugurale des deux principaux sanctuaires apostoliques, afin de célébrer à quelques jours d'intervalle la dédicace des trois plus grandes basiliques constantiniennes de Rome.

Le martyrologe hiéronymien mentionne la dédicace des basiliques romaines restaurées ou construites par Sixte III comme Sainte-Marie-Majeure (5 août), Saint-Pierre *ad vincula* (1^{er} août), les saints Sixte, Hippolyte et Laurent (2 novembre) tandis qu'il omet toute mention des dédicaces accomplies par le pape saint Sylvestre sur la voie Cornelia, sur la voie d'Ostie et *in Lateranis*.

Comment arriva-t-on, à Rome, à fixer au 9 novembre l'anniversaire de la dédicace de la basilique du Sauveur? Les documents nous manquent, et nous ne pouvons faire que des hypothèses.

Il fut un temps où la tradition liturgique à Rome voulait qu'on célébrât aujourd'hui simultanément la dédicace des diverses églises dédiées au Sauveur. Peut-être, au début, le 9 novembre était-il simplement l'anniversaire de la dédicace de Saint-Sauveur *in Thermis*, dont Constantin aurait été également le premier fondateur? Avec le temps, la *dedicatio Sancti Salvatoris* aurait été étendue à toutes les églises dédiées au Sauveur à Rome, à commencer par la basilique du Latran.

Il y a plus; en ce même jour, les Orientaux fêtent la commémoration d'une image miraculeuse du Sauveur, profanée par les Juifs à Beyrouth, et de laquelle aurait jailli du sang. Il est possible que cette fête orientale du Sauveur, devenue populaire même chez les Latins et inscrite dès lors dans les martyrologes, ait été le point de départ de la solennité romaine de la basilique du Sauveur au Latran.

Mais même sans avoir la prétention de faire remonter la dédicace que nous célébrons aujourd'hui jusqu'au temps du pape Sylvestre, pourquoi ne pas la mettre plutôt en relation avec celle qu'accomplit certainement au Latran Serge III (904-911) alors que, la vénérable basilique constantinienne s'étant écroulée en 897, il la releva entièrement?

Comme on le voit, il faut actuellement laisser tous ces problèmes encore sans solution, et nous devons nous contenter,

pour le moment, de savoir que la *dedicatio Sancti Salvatoris* a à son actif une antiquité d'au moins huit siècles, antiquité suffisamment vénérable par conséquent.

* * *

Le Latran apparaît pour la première fois dans l'histoire ecclésiastique en l'an 313, alors que, au dire d'Optat de Milève, fut célébré dans son enceinte, sous le pape Melchiade, un concile contre les Donatistes. *Convenerunt in domum Faustae, in Lateranis*¹. C'est en effet vers cette époque que Constantin avait donné à l'Église romaine l'antique palais des Laterani, venu probablement en sa possession comme partie de la dot de sa femme Fausta, sœur de Maxence.

A partir de cette époque, le Latran devint la résidence habituelle des Papes, et, à ce titre, nous pouvons le considérer comme un monument vivant, une pieuse relique de cette longue série de saints Pontifes qui y résidèrent durant près de dix siècles. Que d'histoire, de poésie et d'art enferment ces murailles presque deux fois millénaires, et qui virent une dynastie pontificale encore plus longue que la plus longue dynastie de souverains?

C'est là, au Latran, que, à l'instigation du pape Sylvestre, Constantin transforma, ou érigea la première basilique dédiée, à Rome, au Sauveur. C'est ainsi que les salles de bains du vieux palais de Plaute Latran, mort victime de la cruauté de Néron, furent transformées en baptistère chrétien, où triompha cette même Croix que Néron avait voulu arracher de la Ville aux sept collines. Le butin de Néron devint, après trois siècles, l'héritage pacifique des successeurs de saint Pierre.

La dispute élevée pour savoir si le Latran est la cathédrale de Rome, ou si ce n'est pas plutôt la Basilique vaticane, n'a de sens que pour les siècles passés auxquels nous nous reportons. Ce serait un anachronisme que de parler de cathédrale à Rome durant le haut moyen âge, alors que, grâce à la liturgie stationnale, le Pape officiait, non pas dans une église déterminée mais dans toutes les basiliques et les titres de la Ville et de sa banlieue. Durant le haut moyen âge il résidait bien dans le vieux palais

1. *De schism. Donat.*, I, 23. P. L., XI, col. 931.

de Fausta, mais quand il devait célébrer quelque solennité, l'Épiphanie, le baptême pascal, l'Ascension, la Pentecôte, les ordinations, le couronnement des rois, c'était toujours à Saint-Pierre que la station avait lieu, parce que c'est là que, dans le baptistère, on conservait la *chaire* de saint Pierre. C'était donc là aussi que le Pape devait inaugurer son pontificat; c'est là qu'il devait le clore un jour par sa sépulture.

Plus tard seulement, alors que l'usage de la liturgie stationnale déclinait, et que se développait la puissance extérieure de la papauté, sous l'influence d'une situation de fait on en vint à considérer le Latran, résidence du Pontife, comme étant aussi sa cathédrale, par rapport aux autres églises titulaires de Rome.

Cette idée se développa peu à peu, et s'affirma dans toute sa puissante splendeur vers le VIII^e siècle, alors que l'*episcopium* devint aussi le siège du gouvernement, et que le successeur de Silvestre recueillit sans contestation entre ses mains le double héritage de Pierre et de Constantin.

En face des diverses juridictions monastiques, capitulaires ou épiscopales qui se disputaient les différents sanctuaires de la Ville, la basilique du Sauveur s'éleva à la hauteur de symbole de l'universelle autorité pontificale. Dès lors, il ne suffit plus que de simples moines ou des prêtres quelconques célébrent les louanges divines en cette enceinte sacrée. De même que sur les autels des Princes des Apôtres Pierre et Paul, depuis plusieurs siècles déjà, les prêtres des *titres* voisins se succédaient quotidiennement pour célébrer la messe solennelle, ainsi pour l'autel du Latran on désigna pour remplir les fonctions de célébrants hebdomadiers, dans la cathédrale du Pape, les évêques suburbicaires eux-mêmes. Le premier noyau du collège cardinalice autour du Pontife se trouva dès lors constitué.

Et nous voici arrivés à la célèbre inscription en vers léonins, gravés sur l'épistyle du portique du Latran :

DOGMATE · PAPALI · DATVR · AC · SIMVL · IMPERIALI
QVOD · SIM · CVNCTARVM · MATER · ECCLESIARVM
HIC · SALVATORIS · CAELESTIA · REGNA · DATORIS
NOMINE · SANXERVNT · CVM · CVNCTA · PERACTA · FVERVNT
QVAESVMVS · EX · TOTO · CONVERSI · SVPPICE · VOTO
NOSTRA · QVOD · HAEC · AEDES · TIBI · CHRISTE · SIT · INCLYTA · SEDES

De droit papal et impérial, il est établi que je sois la Mère de toutes les Églises. Lorsque cet édifice fut entièrement terminé, on voulut me dédier au Divin Sauveur, qui donne le royaume céleste. A notre tour, par d'humbles vœux et tournés vers vous nous vous prions, ô Christ, afin que de cet illustre temple vous fassiez votre siège glorieux.

Cathédrale papale et Mère de toutes les Églises, la basilique du Sauveur a été élevée par la foi du monde catholique à la dignité de symbole de l'autorité pontificale. Dante l'affirmait déjà en ces vers :

*Vedendo Roma e l'ardua sua opra,
Stupefacciansi, quando Laterano
Alle cose mortali andò di sopra*¹.

Quant à la liturgie, elle a consacré, elle aussi, cette foi de la famille catholique par la splendeur de ses rites; en effet, l'anniversaire de la dédicace du Latran a été assimilé par Pie X aux plus grandes solennités du cycle des fêtes par son élévation au rite double de II^e classe pour toute l'Église latine. Et ainsi la liturgie a résolu pratiquement, en faveur de la basilique du Sauveur, la question agitée naguère au sujet du titre de cathédrale pontificale, revendiqué aussi par la basilique vaticane.

Inclinons-nous donc respectueusement pour baiser le seuil de cette *aula* sacrée du Sauveur, dans laquelle, au lendemain de la victoire de Constantin *ad saxa rubra*, brilla pour la première fois, aux yeux des Romains stupéfaits, le *labarum* gemmé et étincelant du triomphateur : EN · TOYTO · NICA. *In hoc vinces*. Et ici en vérité le Pontificat romain, durant le long cours des siècles, dans l'alternance des luttes et des triomphes, des jours d'humiliation et de joyeuse victoire EN TOYTO, par l'unique signe de la Croix, a combattu et vaincu le monde, sans que jamais les puissances de l'enfer, les *portae inferi*, aient réussi à prévaloir contre l'Église.

Nous avons déjà dit que cette fête n'est pas ancienne, ni, par suite, le formulaire de la messe, qui, sauf les collectes, est la même que celle du 13 mai pour la dédicace du Panthéon.

1. *Parad.*, XXXI, 34.

Dans l'antique liturgie romaine, une dédicace était régulièrement considérée comme une fête en l'honneur des Saints auxquels l'église était dédiée, et dont, par conséquent, on célébrait aussi l'office. C'est ainsi que les fêtes des saints Philippe et Jacques (1^{er} mai), de saint Pierre aux Liens (1^{er} août), de sainte Marie-Majeure (5 août), de saint Michel (29 septembre), de sainte Cécile (22 novembre), etc., ne rappelaient rien autre à l'origine que la dédicace de leurs basiliques respectives à Rome. Si la fête de ce jour était antique, au lieu du Commun *Dedicationis Ecclesiae*, nous aurions certainement une belle messe — peut-être celle du Christ-Roi — en l'honneur du divin Sauveur. Au contraire, lorsque la basilique du Latran a voulu avoir sa propre fête titulaire, elle a dû adopter celle de la Transfiguration, instituée seulement sous Callixte III.

Les collectes sont celles du Sacramentaire Grégorien.

Prière. — « Seigneur qui, chaque année, nous ramenez l'anniversaire de la dédicace de ce temple sacré, et nous accordez en outre d'en célébrer sains et saufs le sacrifice inaugural; recevez les prières de votre peuple et, qui que ce soit qui vous demande des grâces, faites qu'en entrant en ce lieu il ait déjà à se réjouir d'avoir tout obtenu. »

Ce n'est pas la même chose que prier en particulier et hors de l'église, ou prier au contraire dans le saint lieu et prendre part aux rites de la liturgie catholique. Grâce à sa consécration, l'église est le trône de la miséricorde de Dieu et le lieu choisi par lui-même et où il opère principalement notre sanctification. Là, il accueille certainement nos supplications; là, Jésus veut recevoir, de la société chrétienne, l'adoration solennelle, publique et sociale qui lui est due.

Sur les oblations. — « Écoutez, Seigneur, nos prières, afin que nous tous qui, réunis dans cette basilique, célébrons en ce jour l'anniversaire de sa dédicace, vous soyons agréables et vous soyons consacrés d'âme et de corps; faites que l'oblation qui vous est présentée dans le temps nous vaille la grâce d'arriver à la récompense de l'éternité. »

De même que les paratonnerres, en attirant la foudre,

épargnent la vie des hommes, ainsi l'Église, par l'efficace du rite sacré de la consécration de ses temples, élève de toutes parts des propitiatoires où Dieu est apaisé, où habite et bat son Cœur, où se fait sentir la puissance de son Nom adorable.

C'est pourquoi nos pères voulaient que tous leurs autels fussent consacrés, et que les églises et même les petites chapelles fussent dédiées solennellement. On sait que saint Charles Borromée, en moins de trois semaines, consacra quinze églises; et le pape Benoît XIII, qui consacra à Rome et ailleurs plusieurs centaines d'autels, exhorta les évêques à consacrer au moins toutes les églises paroissiales de leurs diocèses.

De nos jours, trop souvent le désir exagéré de simplifier les choses fait qu'on se contente d'encastrier une ancienne pierre sacrée dans les nouveaux autels, et que les nouvelles églises dédiées au culte de Dieu sont sommairement inaugurées par une simple bénédiction sacerdotale. Cela dénote un manque d'enthousiasme et de foi robuste; heureux encore si l'absence du sentiment des choses de Dieu n'amène pas à employer une même salle centrale au double usage d'oratoire et de théâtre paroissial !

Cette coutume n'est guère conforme à l'esprit de l'Église. Non seulement elle prive le peuple chrétien des grâces spéciales et de l'efficace d'intercession attachées aux églises et aux autels consacrés, mais elle a aussi contribué à faire perdre aux fidèles ce pieux respect qui est toujours dû à la maison de Dieu. Quant au rite de la consécration des églises, outre qu'il est magnifique, il est aussi puissamment éducatif. Si aujourd'hui le peuple a perdu la notion de la sainteté du temple, c'est que, souvent, on a supprimé pratiquement la voix de la liturgie, elle qui, jadis, lui enseignait le catéchisme. *Legem credendi lex statuat supplicandi.*

Où est aujourd'hui en effet la foi du moyen âge, alors que la vénération envers les églises était si intense qu'on considérait comme des reliques les simples nappes recouvrant le saint autel ?

Le Sacramentaire Grégorien ne saurait renoncer en ce jour à nous offrir une de ses magnifiques préfaces :

Vere dignum... aeterne Deus : et pro annua devotione tabernaculi

huius, honorem tibi debitum referre per Christum Dominum nostrum, cuius virtus magna, pietas copiosa. Respice, quaesumus, de caelo, et vide, et visita domum istam, ut si quis in ea nomini tuo supplicaverit, libenter exaudias, et satisfaciens libenter agnoscas. Hic tibi sacerdotes tui Sacrificium laudis offerant; hic fidelis populus vota persolvat; hic peccatorum onera deponantur; hic fides sancta stabiliatur; hic pietas absoluta redeat; hic iniquitas emendata discedat. Inveniat apud te, Domine, locum veniae, quicumque satisfaciens huc confugerit, et conscio dolore victus, altaria tua rivis suarum eluerit lacrymarum. Hic, si quando populus tuus tristis moestusque convenerit, acquiesce rogari, et rogatus indulge petentibus. Per Quem etc.

Après la Communion. — « Seigneur, qui élevez le siège éternel de votre majesté avec des pierres choisies et animées, recevez les supplications de votre peuple, et que la dilatation matérielle de votre Église corresponde à son continuel et spirituel accroissement. »

Combien est sublime notre culte catholique, notre parfaite adoration *en esprit et en vérité* ! Voici que s'élève une nouvelle église, et que l'on célèbre l'anniversaire de sa dédicace. La liturgie ne se contente pourtant pas de ce nouveau siège matériel, et elle avertit les fidèles que la plus ou moins grande religion d'un peuple ne réside point dans la multiplication des temples, des statues et des cortèges, — les païens eux-mêmes faisaient cela, — mais elle consiste essentiellement à offrir notre âme à la Divinité comme un temple spirituel, et à vivre d'une manière conforme à cette dignité de temple, d'autel et de sacrifice au Père et au Fils, dans la sainteté et dans les ardeurs du Paraclet *qui datus est nobis*.

La messe dédicatoire des églises.

Le rite de la dédicace des églises a déjà été illustré dans notre premier volume. Nous y avons fait remarquer que, dans l'esprit de l'antique liturgie romaine, le rite essentiel de la dédicace des nouvelles églises consistait dans la seule célébration du Sacrifice eucharistique.

Actuellement, la messe qui fait suite à la longue cérémonie

dédicatoire prescrite par le Pontifical romain, est celle que nous venons d'indiquer pour l'anniversaire de la Dédicace du Latran. Lors de la consécration de nouvelles églises, les collectes seules sont différentes.

Prière. — « O Dieu, vous qui invisiblement remplissez et contenez toutes choses, et qui cependant, pour le salut du genre humain, nous donnez des signes même visibles de votre puissance; illustrez ce temple par la vertu de votre présence, et faites que tous ceux qui viendront ici vous prier, quelle que soit la tribulation pour laquelle ils recourront à vous, méritent la grâce d'être consolés par vous. »

Quand donc nous allons à l'église, et que là, en présence de Dieu, nous déchargeons notre cœur, notre prière n'est plus isolée, mais elle est accompagnée de celle de la liturgie catholique. Dieu lui-même en ce cas se sent obligé, par la voix de son Épouse, à nous faire grâce et miséricorde.

Sur les oblations. — « Seigneur, à titre d'auteur des offrandes qui vont vous être consacrées, répandez votre abondante bénédiction sur cette maison de prière, pour que tous ceux qui invoquent votre Nom éprouvent aussi le secours de votre protection. »

Ce titre évangélique donné à l'église : *domus orationis*, nous montre lui aussi toute l'importance théologique de la liturgie, c'est-à-dire de la prière sociale de l'Église. Outre la prière privée que chacun *in cubiculo, clauso ostio*, adresse au Père céleste, il existe donc aussi une prière publique et collective, que la société chrétienne, en tant que société, élève à Dieu. Cette prière sociale, que Jésus et les Apôtres nous ont tant recommandée par leur propre exemple, est si importante et si sacrée qu'elle répand et rayonne sa sainteté même dans le lieu où elle est officiellement célébrée, à ce point que la maison de Dieu est appelée simplement : *domus orationis*, la maison de prière.

Le Sacramentaire Grégorien indique pour ce jour cette très belle préface :

Vere dignum... aeterne Deus ; qui cum ubique sis totus, et cum universa tua maiestate contineas, sacrari tamen tibi loca tuis Mysteriis apta voluisti, ut ipsae orationum domus supplicum

mentes ad invocationem tui Nominis incitarent. Effunde, quaesumus, super hunc locum gratiam tuam, et omnibus te invocantibus auxilii tui munus ostende, ut hic Sacramentorum virtus omnium fidelium corda confirmet, per eundem Christum etc. Per Quem.

Après la Communion. — « Nous vous demandons, Seigneur, de faire qu'en ce lieu que, malgré notre indignité, nous vous avons dédié aujourd'hui, vous prêtiez une oreille bienveillante à tous ceux qui vous présenteront leurs supplications. »

Il faut s'appliquer à mettre en évidence la pensée classique de la *dedicatio*. Nous, modernes, tout pénétrés de l'idée pratique de l'utilitarisme, nous érigeons des édifices cultuels pour qu'ils servent principalement aux besoins de la population. L'idée de les inaugurer par quelque rite religieux, une bénédiction le plus souvent, nous est suggérée par le rituel; cependant c'est une idée généralement accessoire qui, si elle n'est pas exclue, n'est pourtant certes pas la principale. L'église — pensons-nous — est pour le peuple.

Pour nos pères la chose se présentait sous un autre angle. Le temple est pour Dieu. Abstraction faite de l'usage ou de l'utilité publique, le temple, l'autel, un cippe votif, étaient essentiellement des dons qu'on *offrait* à la Divinité au moyen d'un rite officiel qui les lui consacrait : — *dedicatio*. — Dans un grand nombre de temples classiques, le peuple ne pouvait pas pénétrer dans la *cella* habitée par le dieu, et l'autel destiné aux sacrifices s'élevait donc sur l'escalier extérieur. Durant le haut moyen âge, nous trouvons parfois à Rome, à Ravenne, à Milan, à Bologne, etc., surtout dans les abbayes bénédictines, des basiliques au nombre de quatre ou cinq, groupées ou séparées par une petite distance. La multiplicité de ces *aulae* sacrées n'était suggérée par aucun besoin des populations, mais avait simplement un caractère votif. Les Lombards parsemèrent les campagnes d'églises et de chapelles, et aujourd'hui encore, dans les antiques cités d'Italie, subsistent un grand nombre d'églises, de chapelles, d'oratoires, qui certes ne furent pas érigés pour les besoins religieux du peuple, lequel ne pouvait entrer nombreux dans l'étroite enceinte de ces sanctuaires votifs.

Quelle pensée inspira donc leurs fondateurs respectifs? La pensée classique de la *dedicatio* : tous ces lieux sacrés, ces autels,

ces églises, représentent simplement des *munera*, monuments ou dons votifs, offerts à la majesté de Dieu en action de grâces pour ses bienfaits, ou en souvenir de quelque Saint.

Nous rapportons ici, en l'honneur de la vénérable basilique du Sauveur, ces vers léonins qui ornaient jadis la chaire papale érigée dans l'hémicycle absidal de la nef du Latran :

HAEC · EST · PAPALIS · SEDES · ET · PONTIFICALIS
 PRAESIDET · ET · CHRISTI · DE · IVRE · VICARIUS · ISTI
 ET · QVIA · IVRE · DATVR · SEDES · ROMANA · VOCATVR
 NEC · DEBET · VERE · NISI · SOLVS · PAPA · SEDERE
 ET · QVIA · SVBLIMIS · ALII · SVBDVNTVR · IN · IMIS

C'est ici le trône papal et pontifical à la fois, où préside, conformément au droit, le Vicaire du Christ. On l'appelle aussi : le siège de Rome, établi par le droit, et sur lequel, par conséquent, ne peut s'asseoir personne autre que le Pape. Puisque il est le trône le plus élevé de la terre, tous les autres lui sont inférieurs et doivent lui être soumis.

10 NOVEMBRE.

Les saints Tryphon, Respice et Nymphe vierge, martyrs.

Station à Saint-Tryphon.

SAINTE TRYPHON, et un enfant nommé Respice, furent, croit-on, martyrisés à Nicée durant la persécution de Dèce (250). Au temps de Justinien, il y avait une église de saint Tryphon à Constantinople; Rome en possédait également une fort ancienne, où se tenait la station le samedi précédant le 1^{er} dimanche de Carême. Cela démontre la faveur dont jouissait le culte de ce Saint, qui appartient d'ailleurs au groupe des anargyres ou thaumaturges orientaux.

Il est remarquable que l'Évangile du jour de la station quadragésimale à Saint-Tryphon nous montre Jésus sous l'aspect de thaumaturge, alors que tous ceux qui touchaient la frange de son vêtement retrouvaient immédiatement la santé. L'allusion au saint *Anargyre* est manifeste.

Les Byzantins fêtent saint Tryphon le 1^{er} février, et les Arméniens le jour suivant. De l'Orient, le culte de ce martyr se répandit en Italie.

Comment ses reliques sont-elles venues à Rome, nous l'ignorons. On croit qu'elles sont conservées dans la vieille église du Saint-Esprit *in Sassia*, d'où, il y a quelques années, on retira une partie d'entre elles, que Benoît XV donna à la cathédrale de Cerignola dont saint Tryphon est le céleste patron.

Nymphe, selon les *Actes*, serait une martyre de Palerme. Sa fête a pénétré dans le calendrier romain parce que son corps était vénéré dans l'église de Sainte-Marie *in Monticelli*, dans la région de l'*Arenula*, avec celui des saints Mamilien ou Marcellien, Eustase et *Quod-vult-Deus*, que le pape Urbain III y aurait transférés de Porto.

Il est cependant probable qu'on doit distinguer deux différentes saintes du même nom. Quoiqu'il en soit, Clément VII donna au Sénat de Palerme une partie du corps de la martyre Nymphe conservé à Sainte-Marie *in Monticelli*, et le Sénat, en remerciement, fit don à cette église de cinq mille écus qui servirent à la restaurer, et, avec elle, le tombeau des martyrs qui y étaient ensevelis.

La messe révèle la rédaction du haut moyen âge, époque où se conservait encore la bonne tradition liturgique.

L'introît *Clamaverunt* et la première lecture sont les mêmes que pour la fête des martyrs Pierre et Marcellin le 2 juin.

Prière. — « Accordez-nous, Seigneur, de célébrer toujours la naissance de vos martyrs Tryphon, Respice et Nymphe; et que leurs prières servent à nous faire éprouver la grâce de votre protection. »

Un coupable n'ose pas se présenter au juge sans un puissant médiateur qui plaide efficacement sa cause. Ainsi faisons-nous, nous aussi; pour excuser notre lâcheté dans le service divin, nous nous présentons au Seigneur accompagnés des martyrs aux membres sanglants et mutilés, afin que la pourpre de leurs souffrances recouvre et pare notre honteuse nudité.

Le répons *Posuerunt*, après l'épître, est emprunté à la messe de saint Basilide (12 juin), et le verset alléluatique à la messe pascalle des martyrs, comme le 22 avril. La lecture évangélique est la même que pour les martyrs Jean et Paul le 26 juin. Le Sauveur insiste sans cesse pour que nous ne nous laissions pas

effrayer par les menaces des hommes, et pour que nous ne redoutions pas trop ceux qui peuvent nous causer des préjudices matériels. La crainte se combat par la crainte : pour ne pas craindre les hommes, il faut craindre beaucoup Dieu.

Les deux antiennes pour l'offrande des oblations et pour la communion sont les mêmes que le 10 mars, tandis que les collectes sur les oblations et après la communion sont empruntées à la messe de sainte Symphorose le 18 juillet, avec le seul changement du nom des martyrs.

LE MÊME JOUR.

Saint André Avellin.

Ce célèbre missionnaire napolitain, gloire de la Congrégation des Clercs réguliers institués par saint Gaétan de Thienne, fait partie de ce groupe admirable de saints qui, comme saint Charles Borromée, le bienheureux Paul d'Arezzo, saint Gaétan lui-même, provoquèrent le salutaire mouvement de réforme catholique dont le résultat est représenté par le Concile de Trente.

Saint André Avellin fut le directeur spirituel du séminaire épiscopal de Plaisance où on conserve toujours son souvenir. Il est invoqué par les fidèles comme céleste protecteur contre les attaques d'apoplexie et la mort subite ; car lui-même mourut d'une attaque d'apoplexie qui le surprit au pied de l'autel tandis qu'il répétait la parole du Psalmiste : *Introibo ad altare Dei* († 1590).

La messe est celle du Commun des Confesseurs : *Os iusti*, comme le 23 janvier pour la fête de saint Raymond. Seule la première collecte est propre, et, conformément à l'usage moderne, elle fait l'historique des vertus du Saint, avec une application morale pour les fidèles.

Prière. — « Seigneur qui, au moyen du vœu difficile de progresser chaque jour dans la vertu, avez préparé dans le cœur du bienheureux André d'admirables élévations jusqu'à vous ; ah ! par ses mérites et son intercession, accordez-nous d'avoir part à cette grâce, en sorte que, poursuivant toujours ce qui est plus

parfait, nous puissions arriver heureusement au faîte de votre gloire. »

Dans la vie présente, la sainteté ne saurait être envisagée comme quelque chose d'extérieur, comme un vêtement tout fait, qu'il suffit de prendre sans plus avoir à y penser. La grâce baptismale dépose en nous le Christ comme un germe, — *quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*, — et il nous appartient de le faire mystiquement revivre. Ce Christ est le principe d'une vie intense et surabondante, qui croît et se développe jusqu'à cette *mensura aetatis plenitudinis Christi* établie par Dieu pour chacun de nous. Quand cette mesure ou cette conformité est atteinte, notre séjour ici-bas n'a plus de but, et au temps succède alors l'éternité. Nous sommes sur cette terre comme des statues dans l'atelier d'un sculpteur; lorsque l'artiste a donné sa dernière retouche, le chef-d'œuvre est retiré de l'atelier et placé à l'endroit pour lequel il a été fait.

II NOVEMBRE.

Saint Mennas, martyr.

Station à Saint-Mennas, sur la voie d'Ostie.

AUJOURD'HUI la station était sur la voie d'Ostie où, entre le premier et le deuxième mille, les nombreux fidèles originaires d'Alexandrie fixés à Rome avaient érigé un sanctuaire à leur martyr national saint Mennas. Le tombeau de ce Saint, *gloire de la Libye*, se trouvait à neuf milles d'Alexandrie, et, en raison des miracles qui s'y opéraient, il donna naissance à tout un village bâti pour le service des pèlerins, comme il est advenu à Lourdes de nos jours. Il existe des recueils entiers de récits de prodiges qui s'y seraient accomplis; mais même à défaut de cette curieuse collection, attribuée au patriarche Timothée, nous aurions une idée des foules énormes de fidèles qui accouraient de tous les points du monde au tombeau de saint Mennas, par les nombreuses ampoules ou *eulogies* de saint Mennas, que nous trouvons actuellement disséminées dans tous les musées d'Europe. Sur ces flacons de terre cuite on voit régulièrement l'image du Saint entre deux chameaux accroupis

et cette inscription : ΕΥΛΟΓΙΑ ΤΟΥ ΑΠΙΟΥ ΜΗΝΑ. — La bénédiction de saint Mennas.

Quoique les diverses légendes fassent de Mennas un martyr phrygien de Cotyée, il était certainement Égyptien et il fut mis à mort sous Dioclétien. D'Alexandrie, son culte se répandit un peu partout, mais eut un centre très important surtout en Phrygie. On trouvait d'autres basiliques dédiées à saint Mennas, spécialement à Jérusalem, à Constantinople, en Dalmatie, à Rome, et peut-être même en Afrique, où ses reliques semblent avoir été assez souvent déposées dans les autels.

L'importance de la fête de saint Mennas à Rome vient aussi de ce que, malgré l'éloignement de l'église qui lui était dédiée sur la voie d'Ostie, saint Grégoire le Grand s'y transporta pour y célébrer l'anniversaire du martyr. Le Pontife commença d'ailleurs son homélie en assurant le peuple qu'en raison de cet éloignement de la Ville, il prêcherait ce jour-là moins longuement qu'à l'ordinaire ¹ ! Au VII^e siècle, saint Mennas avait pris le pas à Rome sur saint Martin lui-même, si bien que, grâce au martyr égyptien, la fête du thaumaturge de Tours fut renvoyée au lendemain.

La messe *Laetabitur* est la même que pour la fête de saint Saturnin le 29 novembre, mais les collectes sont empruntées à la messe *In virtute*, comme pour la fête de saint Vital le 28 avril.

La *liste de lectures* de Würzburg indique, pour la station de ce jour, le passage évangélique de saint Luc IX, 23-27, qui a totalement disparu aujourd'hui de l'usage liturgique.

J.-B. De Rossi a publié la très importante inscription suivante, où l'on peut constater qu'à Rome, en 589, sous Pélage II et Julien, exarque d'Italie, existait déjà une corporation d'Alexandrins dont était protecteur *Mennas le très-saint* ² :

† τῶν Ἀλεξανδρέων ἐπὶ Ἰουλιάνῳ τῷ ἐζάρχῳ Ἰταλίας
 θῶ καὶ τοῦ ἁγιότατου Μηνᾶ τοῦ σωματίου ! [τάτῳ
 ἐγένετο τοῦτο τὸ ἀγαθὸν ἔργον ἐπὶ τῷ μακαριωτάτῳ καὶ ἁγίῳ-
 πατριάρχῃ ἡμῶν Πελαγίῳ Ἐγράφη Φαρμουθι ἐν δίκτῳ ἐβδόμῃς †

1. *Hom.* XXXV. P. L., LXXVI, col. 1259

2. *Inscrip. Christ. Urbis Romae*, II, 456.

Cette inscription ne se rapporterait-elle pas à l'église de Saint-Mennas sur la voie d'Ostie, siège de la corporation homonyme?

LE MÊME JOUR (ou le 12 novembre).

Saint Martin, évêque de Tours.

Durant la période byzantine, la célébrité de saint Mennas supplanta celle de saint Martin à Rome, en sorte que la fête de celui-ci dut passer au 12 novembre. Mais le Saint de Tours ne tarda guère à prendre sa revanche, et, après le VIII^e siècle, la fête du martyr égyptien n'eut plus que le rang de simple commémoration, tandis que celle de saint Martin devint au contraire l'une des plus chères aux Romains et l'une des plus populaires.

A Rome, l'origine de la dévotion envers le saint évêque de Tours remonte au pontificat du pape Symmaque (498-514) qui, près de l'antique nef du vieux titre d'Æquitius sur l'Esquilin, construisit une nouvelle basilique qu'il dédia à saint Martin. Ainsi, à une époque où le culte liturgique était encore presque exclusivement réservé aux martyrs, l'Apôtre des Gaules reçut dans la Ville éternelle les prémices de cette vénération qui, par la suite, fut étendue à tous les autres confesseurs.

Après une vie remplie de miracles et d'œuvres apostolique visant à déraciner le paganisme de son diocèse et à y répandre les institutions monastiques, Martin mourut à Candes à la fin de 396, ou au début de l'année suivante. De son vivant, l'austérité de sa vie et ses habitudes fort simples ne lui avaient guère concilié la faveur des évêques de sa province ni même de son clergé; mais déjà en 397 Sulpice-Sévère publiait sa *vie*, qui devait venger définitivement sa mémoire. Ce petit livre devint immédiatement comme un cinquième évangile de la vie monastique, et nous le trouvons peu après répandu à Rome, à Alexandrie, à Carthage et jusque dans la Thébaïde, contribuant énormément à susciter partout un grand mouvement vers la vie religieuse.

Durant sa vie, Martin avait été célébré comme un thaumaturge; après sa mort, son tombeau devint donc le but de nombreux pèlerinages. Durant tout le moyen âge, on allait à la tombe de saint Martin comme on allait déjà à celle des saints apôtres Pierre et Paul, comme aujourd'hui on va à Lourdes,

et on y conduisait des malades de tout genre, dans cette espérance :

*Quolibet morbo fuerint gravata,
Restituntur,*

comme le chante la vieille hymne *Iste Confessor* qui fut composée en l'honneur de saint Martin.

La chapelle primitive qui s'élevait sur le sépulcre du Saint fut érigée par son ancien adversaire, qui fut aussi son successeur au siège de Tours, saint Brice. C'était vers l'an 437. Une simple balustrade (*transenna*) séparait alors la tombe de l'autel, et sur celui-ci était suspendue une couronne de métal avec des lampes. Il y avait aussi un bassin dans lequel étaient plongés les malades pour qu'ils retrouvassent la santé, comme cela se faisait dans tous les sanctuaires des Anargyres orientaux. Cependant cette chapelle était trop mesquine pour la renommée sans cesse croissante de Martin; aussi en 461, mettant fin, comme le dit une ancienne inscription, à la jalousie de certains rivaux hostiles à Martin jusque dans sa tombe :

LONGAM · PERPETVVS · SVSTVLIT · INVIDIAM ¹

l'évêque Perpetuus entreprit la construction d'une nouvelle basilique dédiée à la gloire de son illustre prédécesseur, le Thaumaturge de Tours.

Après le document de Sulpice-Sévère, le texte le plus ancien qui nous ait été conservé au sujet de saint Martin dans les Gaules, se trouve dans l'építaphe d'une certaine *Foedula* qui se glorifiait d'avoir été baptisée par lui ² :



FOEDVLA · QVAE · MVNDVM · DOMINO · MISERANTE · RELIQVIT
HOC · IACET · IN · TVMVLO · QVEM · DEDIT · ALMA · FIDES
MARTINI · QVONDAM · PROCERIS · SVB · DEXTERA · TINCTA
CRIMINA · DEPOSVIT · FONTE · RENATA · DEI
AD · NVNC · MARTYRIBVS · SEDEM · TRIBVENTIBVS · APTAM
CERBASIVM · PROCEREM · PROTASIVMQVE · COLIT
EMERI · TAM · REQVIEM · TITVLO · SORTITA · FIDELE
CONFESSA · EST · SANCTIS · QVAE · SOCIATA · IACET.

1. LE BLANT, *Inscript. Chrét.*, t. I.

2. *Op. cit.*, II, n. 412, pl. 292.

Foedula, qui, par la divine miséricorde, a laissé le monde, repose dans cette tombe que lui a préparée la foi catholique. Baptisée naguère par le pontife Martin, elle renaquit dans cette divine fontaine où alors elle lava ses péchés. Maintenant les vénérables martyrs Gervais et Protas qu'elle avait accoutumé d'honorer, lui ont procuré une digne demeure, et, en récompense de sa foi, l'ont introduite dans le repos éternel mérité, où elle se trouve en compagnie des saints.

Saint Martin avait eu durant sa vie de trop nombreuses relations avec Rome et l'Italie, pour qu'après son passage à l'éternité son culte ne s'y répandît pas rapidement et intensivement. Saint Paulin fut l'un de ses plus fervents admirateurs, si bien qu'au moment de mourir le saint évêque de Nole déclara voir son collègue de Tours et saint Janvier de Naples qui venaient l'assister pour ce suprême passage.

Après le sanctuaire de saint Martin érigé par le pape Symmaque sur l'Esquilin, nous trouvons au VII^e siècle, au Vatican, un autre insigne monastère dédié lui aussi à l'évêque de Tours. Il était *iuxta ferratam*, c'est-à-dire très proche de la Confession du Prince des Apôtres; si bien que, durant les solennelles vigiles nocturnes qui suivaient le samedi des Quatre-Temps, tandis que le peuple poursuivait dans la basilique le chant des litanies, le Pape avait coutume de se retirer dans l'oratoire de Saint-Martin pour y procéder aux ordinations des ministres sacrés.

A Saint-Paul également s'éleva, durant le moyen âge, une chapelle dédiée à l'évêque de Tours. Elle avait une abside et correspondait à la chapelle actuellement affectée au chœur des moines, à gauche de l'abside, dans le vaste et lumineux transept.

Pour donner aux lecteurs une simple idée de la grande dévotion dont était l'objet, dans l'antiquité, le célèbre Patron de la vie monastique, nous nous bornerons à énumérer les églises qui lui étaient dédiées à Rome : Saint-Martin *in Exquilis*; Saint-Martin *iuxta ferratam*; Saint-Martin *in Scorticlaria*; Saint-Martin *de Maxima*; Saint-Martin *in Monteria*; Saint-Martin *in Panarella*; Saint-Martin *de Pila*; Saint-Martin *de Posterula*; A ces églises il faut ajouter les innombrables chapelles et autels dédiés au saint Évêque dans les diverses églises titulaires, et surtout dans les monastères bénédictins.

Hors de Rome, il est significatif que le Patriarche du monachisme occidental, saint Benoît, ait dédié en l'honneur de saint Martin l'ancien temple d'Apollon qui s'élevait sur le sommet du Mont-Cassin. Ce temple devint ainsi la première église de l'Ordre bénédictin, celle où la communauté cassinienne primitive célébra les divins offices, et dans laquelle saint Benoît voulut rendre son âme à Dieu devant l'autel de saint Martin.

Les premiers fondateurs de la célèbre abbaye de Farfa imitèrent au vi^e siècle le geste pieux du patriarche cassinien ; et saint Laurent le Syrien transforma lui aussi dans la Sabine, sur la cime du mont Acuziano, le temple païen en oratoire chrétien, qu'il dédia à la mémoire de saint Martin. Sur l'état des possessions de Farfa au xi^e siècle, nous trouvons une trentaine d'églises environ dédiées au saint évêque de Tours.

Mais même en dehors du milieu monastique, toute l'Italie, les Gaules, l'Espagne, sont couvertes, maintenant encore, de monuments portant le nom de saint Martin. Ce sont des églises, des croix, des ponts, des fontaines, des vallées, des montagnes, des villages. Saint Martin est le vengeur de tous les opprimés, la terreur de tous les tyrans, le Saint le plus populaire de l'Europe, celui en qui le moyen âge reconnaissait son propre génie, son âme religieuse.

Rien d'étonnant donc si la fête de saint Martin était autrefois fête d'obligation comportant l'abstention d'œuvres serviles. Nous la trouvons déjà classée comme telle au synode d'Aix-la-Chapelle en 809, et elle conserva ce rang honorifique à peu près durant tout le moyen âge.

La messe *Statuit* est la même que pour la fête de saint André Corsini le 4 février, sauf les particularités suivantes :

La première collecte s'inspire de celle du dimanche de la Sexagésime : « Seigneur qui savez bien que nous n'avons pas même la force de nous tenir debout en votre présence ; faites que l'intercession du bienheureux Martin nous préserve de toute adversité. »

Il faut remarquer ces mots de la liturgie : *ex nulla nostra virtute subsistimus*, qui frappent en plein cœur le pélagianisme, et prouvent la nécessité de la grâce pour être fidèles à Dieu et

agir d'une façon méritoire pour la vie éternelle. La doctrine catholique sur la grâce, qui a trouvé en saint Augustin et en saint Thomas une exposition aussi lumineuse que complète, imprime à notre spiritualité un grand sentiment d'humilité et de confiance.

Le verset alléluiatique est propre : « Saint Martin, cet homme bienheureux qui fut évêque de Tours, est entré dans son repos. Les Anges et les Archanges, les Trônes, les Dominations et les Vertus, l'ont accueilli parmi eux. »

Les chœurs angéliques trouvent leurs émules dans les ministres de Jésus-Christ. Comme les prêtres sont les anges de la terre, ainsi la liturgie attribue d'une certaine manière aux Anges le service divin dans le temple et sur l'autel du ciel. Sur la terre, les prêtres accomplissent toutes ces fonctions qu'exercent au ciel les esprits bienheureux. Comme les Anges et les Archanges, ils annoncent le Verbe de Dieu aux hommes; Jésus dans son sacrement repose sur leurs bras comme il siège sur les trônes; à la ressemblance des Dominations, des Principautés et des Puissances, ils constituent sur la terre la Hiérarchie sacrée et règnent sur la famille du Christ. Semblables aux Vertus, ils ouvrent et ferment les portes du ciel, ils enchaînent et expulsent Satan; ils distribuent les trésors de la grâce divine, sanctifient par leur parole et par leur main les éléments muets, pour que, à titre de matière des sacrements ou des sacramentaux, ils coopèrent à la sanctification des âmes.

La lecture évangélique qui, dans la liste de Würzburg, est identique à celle de la messe *Os iusti* des simples Confesseurs (Luc., XII, 35-40), est empruntée par le Missel actuellement en usage à saint Luc, ch. XI, 33-36. La lampe est faite pour le chandelier, et les charismes magnifiques du zèle pastoral et de la puissance pour opérer des miracles, sont ordonnés par Dieu à l'édification du peuple chrétien.

L'image de la lampe suggère au Rédempteur une nouvelle application. De même que l'œil est la lampe du corps, ainsi la droiture d'intention est l'œil de l'âme. Celui qui, dans ses actions, se propose Dieu seul pour but, a l'âme droite et l'œil simple.

Les deux antiennes pour l'offrande des oblations et pour la

Communion sont celles de la messe *Os iusti*, comme le 23 janvier. L'antienne *Beatus servus*, pour la Communion, réclame le passage évangélique indiqué par la liste de Würzburg.

Dans la dernière revision du Missel romain, la collecte avant l'anaphore est devenue identique à celle de la messe de saint Nicolas de Bari le 6 décembre. Celle qui était en usage auparavant était empruntée au XXII^e dimanche après la Pentecôte et avait un caractère général, le Saint n'y étant pas même nommé.

Pour cette fête, le Sacramentaire Grégorien nous offre la préface suivante : *Vere dignum... aeterne Deus : cuius munere beatus Martinus confessor pariter et sacerdos, et bonorum operum incrementis excrevit, et variis virtutum donis exuberavit, et miraculis coruscavit. Qui quod verbis docuit, operum exhibitione complevit, et documento simul et exemplo subditis ad caelestia regna pergendi ducatum praebuit. Unde tuam clementiam petimus, ut eius qui tibi placuit exemplis ad bene agendum informemur, meritis muniamur, intercessionibus adiuvemur, qualiter ad caeleste regnum, illo interveniente, te opitulante, pervenire mereamur. Per Christum... per quem maiestatem tuam etc.*

Voici la collecte après la Communion : « Faites, ô Dieu tout-puissant, que l'intercession des Saints en mémoire desquels nous avons participé à vos sacrements, fasse que ces mystères nous soient un gage efficace du salut éternel. »

Une *communion salutaire* est celle où l'âme, au moyen de la charité, entre vraiment en communion avec Jésus, ses douleurs, sa mort, et par conséquent, avec le salut dont il est la source.

Pour cette fête, les Sacramentaires du moyen âge assignaient aussi la bénédiction ou *oratio super populum* : *Exaudi, Domine, populum tuum tota tibi mente subiectum, et beati Martini Pontificis supplicatione custodi, ut corpore et corde protectus, quod pie credit appetat, et quod iuste sperat, obtineat. Per Dominum.*

En l'honneur du grand saint Martin, nous rapportons aujourd'hui les vers que, durant le haut moyen âge, l'on pouvait lire sur la tour qui, du côté de l'orient, ornait la façade de sa basilique de Tours. Le premier vers se trouvait égale-

ment au-dessus d'une des portes de la basilique de Saint-Paul à Rome :

INGREDIENS · TEMPLVM · REFER · AD · SVBLIMIA · VVLTVM
EXCELSVS · ADITVS · SVSPICIT · ALTA · FIDES.
ESTO · HVMILIS · SENSU · SED · SPE · SECTARE · VOCANTEM
MARTINVS · RESERAT · QVAS · VENERARE · FORES.
HAEC · TVTA · EST · TVRRIS · TREPIDIS · OBIECTA · SVPERBIS
ELATA · EXCLVDENS · MITIA · CORDA · TEGENS.
CELSIOR · ILLA · TAMEN · QVAE · CAELI · VEXIT · AD · ARCEM
MARTINVM · ASTRIGERIS · AMBITIOSA · VIIS
VNDE · VOCAT · POPVLOS · QVI · PRAEVIVS · AD · BONA · CHRISTI
SYDEREVM · INGRESSVS · SANCTIFICAVIT · ITER.

Lève les yeux, ô toi qui entres dans ce temple,
Car cette façade élancée symbolise l'essor de la foi.
Sois humble en toi-même, mais par l'espérance suis hardiment
celui qui t'appelle en haut.

Martin t'ouvre ces portes vénérées.

Cette tour offre un refuge aux timides, mais repousse les orgueilleux.

Elle laisse donc dehors l'arrogance, mais elle donne asile à ceux
qui sont doux de cœur.

Beaucoup plus élevée et glorieuse que cette tour est celle qui,
parmi les astres, porta Martin au divin séjour.

Celui-ci, ayant accompli le premier ce voyage céleste, en sancti-
fia le chemin.

Et maintenant, du ciel, il invite les peuples à obtenir eux aussi
la félicité du Christ.

12 NOVEMBRE.

Saint Martin, pape († 655).

Nous avons déjà parlé, à la date de sa mort, de cet illustre confesseur de l'orthodoxie catholique qui combattit les monothélites. Il mourut en Chersonèse (Sébastopol) le 16 septembre 655, et y fut enseveli dans une basilique située hors les murs de la ville et dédiée à Notre-Dame.

Les documents grecs mentionnent le grand nombre de miracles qui avaient lieu près de sa tombe ; aussi le culte de l'intrépide Pontife romain obtint-il chez les Byzantins une certaine renom-

mée, bien plus grande que celle dont il jouit actuellement chez les Latins.

Si sa fête, avec le temps, passa à ce jour dans le calendrier romain, cela est dû en partie à une étrange confusion. La fête de saint Mennas tombant, à Rome, le 11 novembre, il en résulta quelque incertitude à l'égard du *natale* du thaumaturge de Tours. Certains calendriers romains fêtaient saint Martin le 11, d'autres le 12. On finit par conserver l'une et l'autre dates. Mais comme il était déjà arrivé à l'occasion des deux fêtes de la Chaire de saint Pierre, qui finirent par être distribuées entre Rome et Antioche, ainsi en fut-il pour la double mémoire de saint Martin. Le 11 novembre fut réservé au thaumaturge de Tours, et le lendemain fut destiné au Pape du même nom, confesseur de la foi lui aussi, puisqu'il mourut en exil à Sébastopol.

La messe est celle du Commun : *Sacerdotes Dei*, comme pour la fête de saint Eusèbe le 16 décembre, mais la première lecture est empruntée à la fête des martyrs Gervais et Protas (19 juin) et la péricope évangélique à celle de saint Melchiade (10 décembre).

La première lecture, tirée de l'épître de saint Pierre (I, iv, 13-19) est en relation évidente avec le caractère spécial de la persécution déchaînée contre le saint pontife Martin, vraie image de Jésus alors que, durant sa passion, il devint un objet de dérision de la part de ses bourreaux.

Voici quelques-unes des louanges adressées au pape Martin par la liturgie grecque :

τί σε Μαρτῖνε προσφθέζομαι ; ὀρθοδόξων διδασκῶν καθηγητὴν πανευκλεῆ ; κορυφαῖον ἱερὸν δογμάτων θείων ἀψευδῶς ; τοῦ ψεύδους ἀλεθέστατον κατηγορόν ;

... Ἀρχιερέων σε ἔγνωμεν κρηπίδα, ὀρθοδοξίας τε στήλην καὶ εὐσεβείας διδάσκαλον.

Ἐπεκόσμησας τὸν Πέτρου θεῖον θρόνον, καὶ τῇ αὐτοῦ θεῖα πέτρᾳ τὴν ἐκκλησίαν ἀσάλευτον συντηρήσας σὺν αὐτῷ δεδόξασαι.

Comment t'appeler, ô Martin? Te saluerai-je comme le guide le plus illustre de la doctrine orthodoxe? T'appellerai-je

l'infailible et saint coryphée des dogmes divins? Te proclamerai-je le vengeur de la vérité contre l'erreur?

Nous te reconnaissons pour la base de l'épiscopat sacré, la colonne de la foi orthodoxe et le maître de la religion.

Tu as orné le trône sacré de Pierre, et après avoir conservé immobile l'Église sur cette Pierre divine, avec lui tu as obtenu la gloire.

Que pensent en Orient nos frères dissidents, alors que, dans la liturgie, ils prononcent, maintenant encore, cette solennelle confession de la primauté du Pontife romain? Telle est l'antique foi des Églises orientales, avant que le funeste schisme les arrachât de la pierre angulaire sur laquelle le Christ a fondé son unique Église.

13 NOVEMBRE.

Saint Brice, évêque.

SAINTE BRICE, d'abord rival, puis successeur de saint Martin sur le siège de Tours, a joui d'un culte vraiment universel, grâce surtout à l'histoire du saint Thaumaturge. Sulpice-Sévère, décrivant les souffrances qu'occasionnèrent à saint Martin les évêques et le clergé jaloux de sa sainteté et de ses miracles, n'épargne point le prêtre *Bricius*. Mais le Saint savait supporter leur malveillance avec une incroyable patience, et parfois se limitait à faire cette réflexion : Si Jésus-Christ a supporté Judas, pourquoi ne devrais-je pas supporter Brice?

Après la mort du maître éclata la réaction, si bien que Brice fut élu en 397 pour lui succéder. Dans ces difficiles fonctions, l'ancien rival du Thaumaturge se ravisa et expia généreusement toutes ses fautes envers saint Martin, s'acquittant dignement pendant quarante-sept ans du ministère épiscopal. Il est inutile de dire que, mis lui aussi à l'épreuve et dans des conditions fort semblables à celles où s'était trouvé saint Martin, son ancienne hostilité envers son prédécesseur fit place à la vénération si bien que, vers 437, Brice éleva sur sa tombe une chapelle où il eut lui-même l'honneur d'être enseveli. Dès lors le culte envers saint Brice fut si intimement lié à celui de saint Martin, que

sa fête, jusqu'à la fin du xve siècle, était régulièrement insérée dans les Missels de la Curie romaine.

Parmi les possessions anciennes de l'abbaye de Farfa, on relève au xie siècle une *Ecclesia Sancti Bricii in fundo Occiano*¹ sur le territoire de Scandria dans la Sabine.

L'histoire de saint Brice nous enseigne à ne jamais mépriser le prochain, ni à jamais désespérer de sa conversion : celui qui aujourd'hui nous apparaît dégradé par ses vices ou ses défauts, pourra demain, avec l'aide de la grâce divine, devenir bien meilleur que nous.

LE MÊME JOUR.

Saint Didace, confesseur.

Cet humble frère franciscain, célèbre par ses nombreux miracles, mérite une place d'honneur dans le calendrier de l'Église Mère, parce que Rome chrétienne, durant l'année jubilaire de 1425, fut témoin de sa sainteté. Le frère Didace résidait alors au couvent d'*Ara Coeli*, et était attaché au service de l'infirmerie. Il mourut à Alcalá de Hénarès le 12 novembre 1463 et fut canonisé par un pape franciscain, Sixte-Quint, lequel, en 1585 inscrivit son nom dans le calendrier romain.

La messe *Iustus* est la même que le 31 janvier.

La première collecte est la suivante : « O Dieu éternel et tout-puissant, qui par une disposition admirable choisissez les instruments les plus faibles pour confondre l'orgueil du siècle; nous vous demandons, par les pieuses prières du bienheureux Didace, d'accorder aussi à notre petitesse de monter jusqu'à la gloire céleste. »

L'orgueil est la luxure de l'âme qui se complaît en elle-même. C'est pourquoi Dieu n'emploie jamais les orgueilleux pour ses grandes œuvres, car ceux-ci lui en déroberaient la gloire, et d'autre part ils ne seraient pas des instruments assez souples entre ses mains. Au contraire, il confond les superbes, les abattant, comme le géant Goliath, avec une pierre et une fronde,

1. *Chroniq. Farf.* (Ed. Balzani), I, 296.

c'est-à-dire par des moyens humbles et disproportionnés, afin que la gloire de la victoire soit toute pour le Seigneur.

Les deux autres collectes sont du Commun, comme pour la fête de saint Philippe Béniti le 23 août.

14 NOVEMBRE.

Saint Josaphat, évêque et martyr.

PRESQUE toutes les vérités de la théologie catholique ont leurs martyrs particuliers : saint Jean Népomucène est le martyr du sceau sacramentel, saint Tarcisius est le martyr de l'Eucharistie, saint Pierre d'Arbues est le martyr du ministère sacré de l'Inquisition. Il fallait aussi qu'un ruthène, c'est-à-dire un représentant des vénérables églises orientales, scellât de son sang l'antique foi de Byzance catholique relativement à la primauté de Pierre sur toute l'Église. Ce martyr est Josaphat Kuncewicz, archevêque de Polotsk, né en 1580 et massacré par les schismatiques le matin du 12 novembre 1623.

Les mérites de ce Hiéromartyr pour la cause de l'union de l'Église ruthène avec l'Église romaine, sont incroyables. Se souvenant d'abord de l'action puissante de l'ancien monachisme pour tenir allumé parmi le peuple le flambeau de l'orthodoxie, Josaphat, après une enfance très chaste torturée par des pénitences volontaires, prit l'habit monastique et, avec l'aide de Benjamin Rutski, se consacra à la restauration de l'Ordre de Saint-Basile, qui était tombé en décadence.

En 1619, alors que déjà autour de lui s'était constitué un groupe de moines zélés, Josaphat échangea le siège d'archimandrite de Vilna pour le trône archiépiscopal de Polotsk.

Si, comme supérieur régulier, le Saint avait purifié ses moines du moindre ferment de schisme, devenu archevêque il poursuivit l'erreur avec tout le zèle d'une charité ardente et éclairée. A l'exemple d'une vie sainte il ajouta le ministère continu de la parole divine, des catéchismes, des écrits apologétiques; aussi ramena-t-il un grand nombre de ces schismatiques au sein de l'unité catholique. Cela suffit pour lui mériter de la part de ses ennemis la couronne du martyre, qu'il subit intrépide et serein à l'âge de quarante-trois ans seulement.

En 1642, Urbain VIII l'inscrivit déjà au catalogue des bienheureux; et Pie IX, le 29 juin 1867, à l'occasion du centenaire des deux Princes des Apôtres, orna du diadème des Saints cet énergique champion de l'unité catholique dans la primauté de l'Église romaine.

Les ruthènes célèbrent sa fête le 16 septembre.

La messe emprunte l'introït, les deux lectures et la communion à la fête de saint Thomas de Cantorbéry (29 décembre) avec qui notre martyr a tant de points de ressemblance.

Prière. — « Suscitez dans votre Église, Seigneur, cet Esprit dont fut rempli le bienheureux pontife et martyr Josaphat, quand il donna sa vie pour son troupeau; afin que, par son intercession, nous aussi, mus par le même Esprit, nous n'hésitions pas à affronter la mort pour nos frères. »

Le répons-graduel *Inveni* est commun à la fête de saint Nicolas le 6 décembre; le verset alléluatique est le même que pour saint Polycarpe le 26 janvier.

Le Seigneur a vraiment couronné même sur la terre son fidèle Pontife. Le martyr a reçu un coup de hache qui lui fendit la tête, mais Dieu voulut que sur ce front ensanglanté le diadème liturgique de la canonisation fût déposé par Pie IX en une circonstance solennelle entre toutes, celle du centenaire des Princes des Apôtres, alors qu'entourait le Pape une foule choisie de cardinaux et d'évêques, venus à Rome de tous les pays du monde, même les plus éloignés.

L'antienne pour l'offertoire se rapporte au martyre enduré par le Saint comme faisant partie de sa charge pastorale (IOAN., XV, 13): « Personne ne montre une plus grande charité que celui qui donne sa vie pour ses amis. »

On donne sa vie pour son troupeau, non seulement en mourant pour lui, mais surtout en vivant pour lui de telle sorte que le temps, les forces, toutes les pensées d'un saint pasteur, soient consacrés au bien spirituel des âmes qui lui sont confiées. C'est en ce sens que l'Apôtre définit l'épiscopat : *bonum opus*, et que, communément, les docteurs scolastiques l'appellent : *status perfectionis acquisitae*. Il est certain qu'aucun état n'a jamais donné plus de saints au martyrologe catholique que l'état épiscopal.

Sur les oblations. — « Répandez, Seigneur, votre bénédiction sur ces offrandes, et confirmez-nous dans cette même foi que le bienheureux pontife et martyr Josaphat confessa avec son propre sang. »

La première condition d'une vraie sainteté est une parfaite orthodoxie. Les historiens racontent à ce propos que, durant les premières années de vie religieuse de saint Josaphat, le monastère était gouverné par un metropolite schismatique de sentiments, mais hypocrite, qui évitait toute action capable de le compromettre vis-à-vis des catholiques. Dans le monastère il faisait un grand mal, mais il était difficile de trouver une occasion de briser avec un si perfide supérieur. Josaphat et Rutski devaient donc manœuvrer habilement entre l'obéissance due à l'hégoumène, encore qu'il fût schismatique en son cœur, et leur attachement à l'orthodoxie romaine.

Mais un jour vint où l'archimandrite se trahit lui-même. Il célébrait le divin Sacrifice, et Josaphat l'assistait à titre de diacre. Après la consécration, alors que, durant la litanie de la *grande intercession*, le célébrant doit faire lui-même la commémoration du Pontife romain, l'archimandrite passa outre. Il n'en fallait pas plus : le saint diacre se retira immédiatement de l'autel et ne voulut plus prendre aucune part à ce sacrifice sacrilège du pasteur schismatique.

Après la Communion. — « Que cette nourriture céleste alimente en nous, Seigneur, l'esprit de force qui, pour la plus grande gloire de l'Église, entraîna à la victoire la vie du bienheureux pontife et martyr Josaphat. »

Le Seigneur nous a confié ici-bas une mission redoutable, que nous devons accomplir au milieu de difficultés de tout genre. Nous nous sentons petits et impuissants. Que faire? Désespérer? Jamais. Jésus, grâce à l'Eucharistie, s'est mis tout entier à notre disposition. Plus grande est donc notre insuffisance, plus profondes sont nos lacunes, plus grande aussi est la place que nous laissons à la divine grâce pour combler ces lacunes et pour suppléer à cette insuffisance.

On raconte que, durant les premières années de la réforme monastique qui eut saint Josaphat pour promoteur, Satan déchargeait sa fureur en effrayant les moines lorsqu'ils se

levaient la nuit pour les saintes vigiles : le Saint voulut mettre enfin un terme à ces bruits affreux, et une nuit, ayant pris entre ses mains la très sainte Eucharistie, il poursuivit le démon et le chassa hors de l'enceinte du monastère. Le fracas fut terrible, mais à la fin Satan dut se déclarer vaincu, et laisser dès lors les moines célébrer en paix leurs offices nocturnes.

15 NOVEMBRE.

Sainte Gertrude, vierge.

L'ART chrétien a accoutumé de représenter les bienheureux avec l'emblème caractérisant le mieux l'aspect spécial de leur sainteté. C'est pourquoi sainte Gertrude est représentée avec un cœur enflammé dans la main ; parce que, comme elle habitait mystiquement dans le Sacré-Cœur de Jésus, le Sauveur demeurait en elle par la foi et par l'amour.

La mission de cette illustre vierge bénédictine du XIII^e siècle fut fort semblable à celle de sainte Marguerite-Marie Alacoque, que, d'ailleurs, dans sa lumière prophétique, elle annonça et connut. Entre les deux mystiques il y a cependant une différence : les grandes révélations du Cœur de Jésus à la sainte bénédictine sont destinées à nourrir la piété d'un groupe choisi d'âmes privilégiées ; tandis que celles de Paray-le-Monial doivent devenir le trésor de tout l'univers catholique. Substantiellement, l'objet des apparitions dont furent favorisées les deux voyantes est identique : c'est l'amour ineffable de Jésus, dont le Cœur est l'organe et le signe physique. Mais quant à la *manière* de concevoir cette dévotion, la formation différente des deux saintes s'y révèle manifestement.

Dans un Ordre qui, pendant plus de sept siècles, avait été le pacifique héritier de la tradition patristique, et où la liturgie catholique était la source presque exclusive de la vie spirituelle, Gertrude concevait la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus moins comme une dévotion spéciale que comme une intelligence plus élevée du grand et total mystère du Christ revivant dans l'Église au moyen de la liturgie catholique. C'est l'amour même de Jésus qui explique et illustre, dans la prière catholique de l'Église, tout le drame de son incarnation, les battements de son Cœur.

En effet, la mystique de sainte Gertrude est exclusivement fondée sur la vie liturgique de la famille catholique. Elle ne connaît guère d'autres pratiques de dévotion que l'Office divin et les messes solennelles, que Gertrude chantait chaque jour avec la *cantrix Mechtildis* — sainte Mathilde — et avec sa communauté, au chœur de l'abbaye de Helfta. Les révélations dont la favorisait le Seigneur étaient généralement en relation avec cet Office divin; tantôt Jésus lui en expliquait le sens caché, tantôt il lui enseignait la façon la plus sublime de s'y adapter et de le revivre.

L'atmosphère qui entoure l'âme de Gertrude est généralement lumineuse et sereine. Plutôt qu'un abîme de douleur, c'est un mystère de grâce et d'amour que Jésus lui révèle dans son Cœur. Elle ne voit pas encore ce Cœur divin entouré d'une couronne d'épines, et elle ne se sent pas appelée par Jésus à la vocation particulière de victime d'expiation pour les péchés du monde, comme plus tard sainte Marguerite-Marie. Il est vrai que parfois le Divin Cœur se montre à elle transpercé, mais cette blessure est une porte d'or par où Gertrude s'introduit joyeuse dans le sanctuaire intime de la Divinité, dans la chambre nuptiale de l'Époux.

A la ressemblance de saint Jean qui, à la dernière Cène, tandis que les Apôtres se sentaient saisis de terreur à l'annonce de la trahison de Judas et de la mort prochaine de Jésus, reposait doucement sur la poitrine du Sauveur, la Bénédictine de Helfta se plonge dans le Cœur de son Bien-Aimé comme en un bain purificateur, un asile où personne ne peut l'atteindre pour troubler sa mystique contemplation.

D'autres fois, elle considère le Divin Cœur comme une coupe d'or à laquelle s'abreuvent tous les bienheureux; ou bien elle voit une chaîne d'or, partant du Cœur du Sauveur et rendant le monde prisonnier de l'amour. Parfois le Sacré Cœur semble un encensoir fumant, dont l'encens brûle devant le trône du Père éternel, ou encore un écrin précieux dans lequel sont conservés tous les mérites de la sainte Incarnation, mérites dans lesquels les âmes peuvent puiser librement.

Symbole de douleur et d'amour, le Cœur sacré qui apparaît à la voyante bénédictine représente moins une dévotion spéciale,

qu'il ne reflète cette attitude d'affectueuse tendresse envers l'humanité adorable du Rédempteur que la piété catholique avait assumée en Europe à la fin du moyen âge, après les arides disquisitions théologiques des byzantins.

Gertrude est une des figures les plus autorisées de ce courant, mais elle n'est pas la seule, pas même dans sa propre abbaye de Helfta, où, sous la houlette de la sainte abbesse Gertrude de Hackeborn — trop souvent confondue avec la voyante homonyme — vivaient, et écrivaient des ouvrages de mystique, sainte Mechtilde et une autre Mechtilde, elle aussi insigne par ses mérites et par les révélations célestes.

Si la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, telle qu'elle fut cultivée au XIII^e siècle dans le monastère de Helfta, reflète parfaitement l'antique spiritualité de l'Ordre de Saint-Benoît, les grandes révélations faites par sainte Marguerite-Marie sont plus en harmonie avec la psychologie des temps nouveaux, en ce moment exceptionnel de la vie de l'Église à l'avant-veille de la Révolution française.

Gertrude elle-même avait entrevu la mission très importante de l'humble disciple de saint François de Sales, un jour qu'avec saint Jean l'Évangéliste elle avait été invitée par Jésus à reposer sur sa poitrine. Entendant l'harmonie des battements de ce Cœur adorable, la Sainte de Helfta demanda à l'Apôtre de l'amour pourquoi, dans son Évangile, il n'avait pas dévoilé au monde les trésors de lumière et de miséricorde qu'il avait découverts, durant son mystique repos sur la poitrine du Sauveur à la dernière Cène. Jean répondit que cette nouvelle et plus touchante révélation avait été remise à plus tard, lorsque le monde aurait touché le fond de l'abîme de la malice, si bien que pour l'en sortir Dieu devrait recourir aux suprêmes ressources de son invincible amour.

Tel est le motif pour lequel, dans l'histoire du culte du très saint Cœur de Jésus, plutôt que de parler de dévotion nouvelle, on doit tenir compte, tant des traditions mystiques de l'antique famille bénédictine, que des mérites acquis dans l'apostolat du Sacré-Cœur par les congrégations religieuses plus récentes, sans opposer dévotion à dévotion, puisque toutes développent et illustrent l'unique piété catholique. Comme l'Incarnation,

comme l'Eucharistie, le Sacré-Cœur de Jésus est un trésor commun à toute l'Église, et il ne peut donc devenir le monopole exclusif d'une famille particulière. Gertrude ressemble à sainte Marguerite-Marie, et les révélations faites aux voyantes bénédictines d'Helfta reçoivent leur exact accomplissement en celles dont fut favorisée, quatre siècles plus tard, l'héroïque fille de la Visitation.

Gertrude naquit le 6 janvier 1256; à cinq ans elle entra dans l'abbaye d'Helfta; à vingt-cinq elle fut gratifiée du charisme des révélations; vers la fin de sa vie elle mérita de recevoir les stigmates, et elle mourut vers 1302. Clément XII inséra son office dans le calendrier romain.

La messe *Dilexisti* est la même que le 10 février, sauf la première collecte qui fait allusion aux paroles que Jésus adressa un jour à sainte Gertrude : « En aucun autre lieu je ne me trouve aussi bien que dans le sein de mon Père céleste, dans le sacrement de l'Eucharistie et dans ton cœur, ô mon épouse bien-aimée. »

Prière. — « O Dieu, vous qui vous êtes préparé une demeure agréable dans le cœur de votre bienheureuse vierge Gertrude; par ses mérites et par ses prières, effacez miséricordieusement les taches de notre cœur, afin que nous puissions jouir de sa société dans la gloire. »

Un jour que Gertrude ne put assister avec ses sœurs à la conférence spirituelle, Jésus lui apparut et lui dit : Veux-tu, ma bien-aimée, que je te fasse moi-même le discours? La Sainte accepta, et le Seigneur la fit approcher de son Cœur, où elle entendit deux sortes de battements. Jésus lui expliqua qu'il opérait ainsi le salut des hommes. Par la première pulsation, lui dit-il, j'apaise le Père éternel irrité contre les pécheurs, j'excuse leur malice et je les incite à la contrition. Par la seconde, je me réjouis avec mon Père de l'efficacité de mon sang pour le salut des justes, et j'attire suavement les bons à agir avec une perfection de plus en plus grande. Et de même que les opérations des sens ne peuvent empêcher le cœur humain de battre, ainsi le gouvernement de tout l'univers ne pourra jamais ralentir dans mon Cœur ces deux pulsations de miséricorde envers les justes et envers les pécheurs.

17 NOVEMBRE.

Saint Grégoire Thaumaturge, évêque et confesseur.

VOICI l'un des astres les plus illustres qui brillèrent jamais sur l'Église du Pont, apôtre en même temps que docteur, thaumaturge et confesseur de la foi.

Grégoire naquit à Néocésarée dans le Pont vers 213, et, dans sa prime jeunesse, il fut disciple du grand Origène dont il fit plus tard un panégyrique enthousiaste. Devenu évêque de sa ville natale, il la transforma de païenne en chrétienne, y opérant un grand nombre de miracles qui lui valurent le titre de Ὁ θαυματουργός. Il mourut sous Aurélien entre 270 et 275, et tout le Pont, au dire de saint Basile, vénéra sa mémoire avec une immense dévotion, comme celle d'un maître dans la foi.

La messe *Statuit* est la même que le 4 février; la première collecte : *Da quaesumus*, est commune à la fête de saint Liboire le 23 juillet. La lecture évangélique est propre; elle est tirée de saint Marc XI, 22-24. A la foi inébranlable de ses fidèles, le Sauveur promet même l'obéissance des montagnes, qui se déplacent pour entrer dans la mer. Cette promesse a été plusieurs fois confirmée par l'événement, comme on le voit en diverses vies de saints. Cela arriva à Néocésarée sous Grégoire le Thaumaturge; et aussi, au dire de saint Grégoire le Grand, presque aux portes de Rome, sur le mont Soracte, dans le monastère où, au VI^e siècle, vivait le moine saint Nonnose.

18 NOVEMBRE.

*La dédicace des basiliques des deux Princes des Apôtres,
Pierre et Paul.*

JE puis te montrer les sépulcres des Apôtres, puisque, soit que tu ailles au Vatican, soit que tu te rendes sur la voie d'Ostie, tu trouveras les trophées (τρόπαια) de ceux qui fondèrent cette église ¹. »

Ces paroles du prêtre Caius disputant avec Proclus, chef des

1. EUSEB., *Hist. Eccl.*, II, 25, 7.

Cataphrygiens à Rome, démontrent que, dès le II^e siècle, les chapelles funéraires élevées à la mémoire des deux Princes des Apôtres sur leurs tombeaux par le pape Anaclet, étaient considérées, même par les hérétiques, comme la double pierre angulaire de l'Église romaine; le symbole de son apostolicité et de sa divine transcendance.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, à peine la paix eut-elle été octroyée à l'Église par Constantin, le pape Silvestre lui suggéra de faire, de ces deux principaux sanctuaires de la foi catholique, des édifices correspondants par leur majesté et par leur beauté à l'importance assumée par les deux tombeaux vis-à-vis de l'univers chrétien.

Le vœu du Pape fut bien accueilli par le fils de sainte Hélène, qui, sur la voie Cornelia comme sur la voie d'Ostie, érigea deux véritables *domus regales*, selon l'expression du *Liber Pontificalis*, resplendissantes d'or, et riches d'un patrimoine immobilier considérable qui s'étendait jusqu'en Orient.

La première chose que fit donc Constantin fut de blinder, pour ainsi dire, et de protéger d'un épais revêtement de bronze la chambre sépulcrale des deux apôtres. Il en résulta une sorte de cube de bronze *ex aere cypro... ad caput, ped. V., ad pedes, ped. V, ad latus dextrum, ped. V, ad latus sinistrum, ped. V, subter, ped. V, supra, ped. V.* Le biographe du pape Silvestre dans le *Liber Pontificalis*, nous assure naïvement qu'à l'intérieur de cette énorme masse de métal les deux *loculi* apostoliques avaient été mis en sûreté puisqu'il devenait impossible de les mouvoir : *quod est immobile.*

Sur l'un et l'autre sépulcres, le pieux Empereur déposa une grande croix d'or du poids de cent cinquante livres. Sur celle de saint Pierre se trouvait cette inscription : CONSTANTINVS AVG. ET HELENA AVG. HANC DOMVM REGALEM (*auro decorant quam*) SIMILI FVLGORE CORVSCANS AVLA CIRCVMDAT. Le *Liber Pontificalis* nous assure en outre que, sur la voie d'Ostie, Constantin fit de même pour le Docteur des Nations.

A propos des tombes apostoliques, il convient donc de distinguer deux monuments différents : la chambre sépulcrale, *domus regalis*, et la *coruscans aula* qui l'entourait, c'est-à-dire la basilique elle-même.

Le sanctuaire, — *ad corpus*, la *domus regalis* — c'est-à-dire les deux chambres sépulcrales, étaient devenues à peu près inaccessibles dès le temps du pape Hormisdas, si bien qu'il était à peine permis aux fidèles de faire descendre, pour les approcher du sépulcre, des voiles — *brandea* — à travers les ouvertures ou *cateractae* pratiquées dans la pierre tombale. Dans la basilique de Saint-Paul, sous l'autel papal, on voit encore la pierre constantinienne avec les trois ouvertures pratiquées au milieu pour le passage des voiles et des encensoirs votifs ¹.

Les dimensions de la basilique constantinienne sur le sépulcre de saint Paul étaient un peu restreintes, à cause de la position même de la tombe apostolique qui se trouvait comme enfermée entre la voie d'Ostie et un autre *iter vetus* du côté du Tibre. Bien vite la nef se trouva donc trop étroite pour la foule des pèlerins qui s'y pressaient; aussi en 386 les empereurs Valentinien II, Théodose et Arcadius, par une lettre au préfet de Rome Salluste, en ordonnèrent la reconstruction sur un plan nouveau et plus vaste. Conformément à ce nouveau plan, on laissa intact à sa place l'autel du pape Silvestre sur la tombe de l'Apôtre, mais on changea l'orientation de la basilique. Là où était l'entrée primitive, sur la voie d'Ostie, s'éleva au contraire l'abside du nouvel édifice, lequel fut prolongé d'une centaine de mètres du côté du Tibre; et autour de l'entrée on ouvrit une grande cour ou *paradysus* au centre de laquelle saint Léon le Grand fit restaurer la fontaine rituelle, ou *cantharus*, pour les ablutions ².

Lors du transfert de la résidence impériale à Constantinople, Rome chrétienne sentit plus vivement le besoin de se serrer autour du Pontife romain, et de considérer les deux basiliques des Princes des Apôtres comme le véritable *Palatin* ou le nouveau palais royal — *domus regalis* — de la religion catholique. Pierre et Paul, tels sont donc les nouveaux souverains de Rome; et comme, selon le cérémonial antique, les chambellans de la cour portaient le nom de *cubicularii*, lorsque Léon le Grand, au dire du *Liber Pontificalis*, institua une garde d'honneur autour

1. Cf. tome VII, p. 366.

2. Cf. tome VII, p. 119.

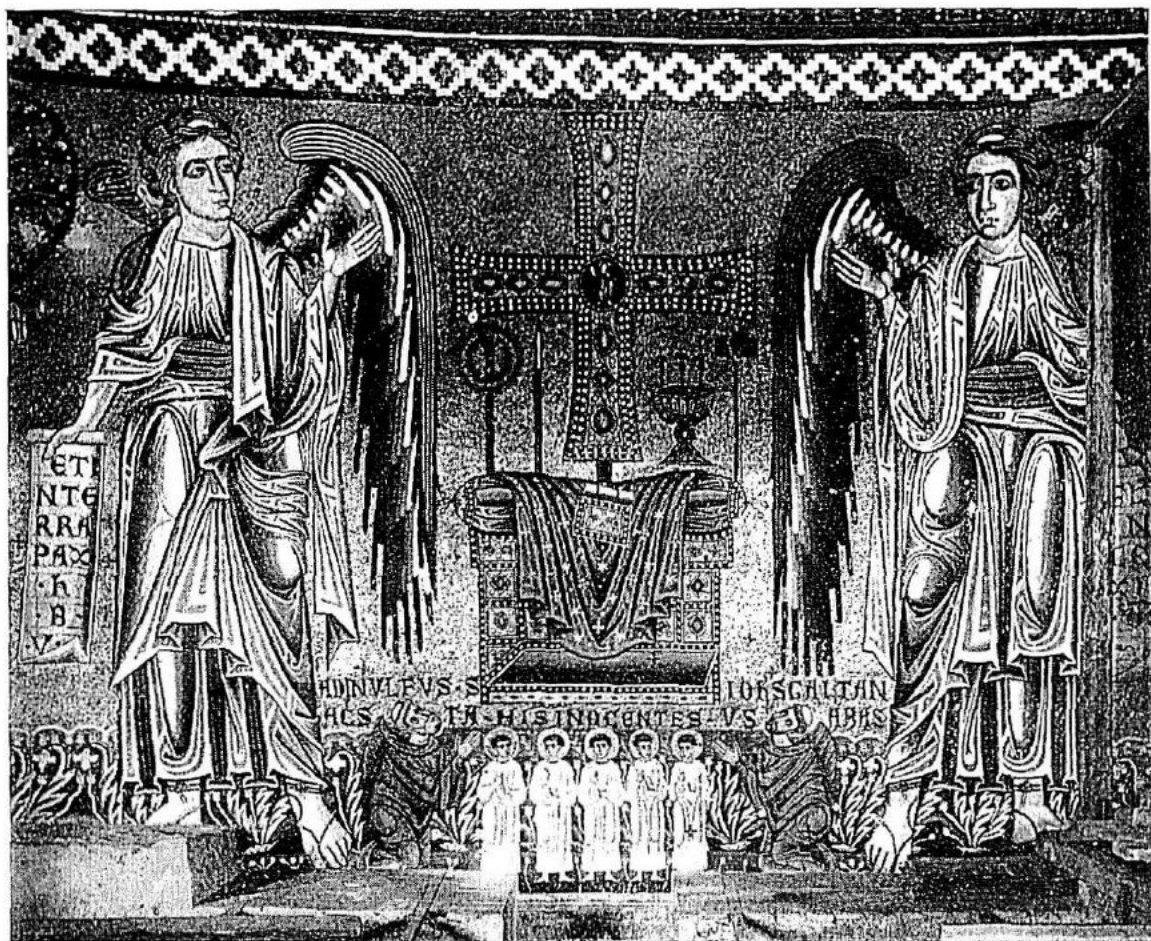
des deux tombeaux apostoliques, il accorda à ceux qui la composaient le titre glorieux de *cubicularii beati Petri, cubicularii beati Pauli*, dont les possesseurs se prévalent dans plusieurs inscriptions sépulcrales parvenues jusqu'à nous.

Pendant ce temps, l'affluence des fidèles, même des pays les plus lointains *ad limina Apostolorum*, ne faisait que croître; aussi le pape Simplicie se vit-il obligé d'instituer un service permanent de prêtres attachés aux deux basiliques vaticane et ostienne : *ut presbyteri manerent propter poenitentes et baptismum... regio I ad sanctum Paulum, regio VI vel VII ad sanctum Petrum*¹.

La liturgie romaine, à son âge d'or, reflète cet état de choses. Rome ignore encore le concept juridique de la cathédrale médiévale, en opposition avec les autres églises inférieures. Grâce à la liturgie stationnale, le Pape n'avait pas alors d'église déterminée où il célébrait normalement les divins offices, mais il se rendait ici ou là, en tel ou tel sanctuaire, selon qu'on fêtait tel ou tel martyr. Si cependant on voulait à tout prix retrouver, dans cette première période, une institution canonique quelconque préluant au concept médiéval de nos cathédrales, il faudrait certainement reconnaître cette primauté à la basilique vaticane.

C'est là, en effet, autour de la tombe du premier fondateur de l'Église romaine, que sont régulièrement ensevelis ses successeurs. C'est là que, dans les circonstances les plus solennelles de la liturgie, a lieu, comme nous l'avons déjà vu, la station eucharistique, pour la Théophanie, pour l'Ascension, pour la Pentecôte, pour toutes les grandes *pannuchis* qui suivent le samedi des Quatre-Temps. Le Pape, les prêtres et les diacres romains ne sont consacrés qu'à Saint-Pierre. C'est là que le nouveau Pape inaugure son pontificat; c'est là aussi qu'il le termine par sa sépulture. C'est là, dans le baptistère damasien, que le Pape baptise ordinairement, et que, s'inspirant d'une pensée théologique profonde, il s'assied avec majesté sur la chaire de bois vénérée par la tradition comme celle où siégeait saint Pierre, pour enrôler solennellement les nouveaux agneaux dans le troupeau chrétien par la Confirmation,

1. *Lib. Pontif.* (Ed. Duchesne), I, 249.



Début du ^{xiii}e siècle.

DÉTAIL DE LA MOSAÏQUE
ABSIDALE DANS LA BASILIQUE
DE SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS.

C'est pour cette raison qu'Ennodius de Pavie, parlant de cette antique chaire de l'Apôtre conservée au Vatican, l'appelle simplement : *sella gestatoria confessionis Apostolicae*¹; et de même, lorsque dans l'épigraphie sépulcrale du pape Sirice il est question de son exaltation au suprême pontificat, on dit que, parmi les acclamations du peuple, il fut intronisé sur la Chaire de saint Pierre qui se trouvait alors dans le *consignatorium* damasien :

FONTE · SACRO · MAGNVS · MERVIT · SEDERE · SACERDOS,
CVNCTVS · VT · POPVLVS · PACEM · TVNC · SOLI · CLAMARET.

Il mérita de siéger comme pontife dans le saint baptistère, lorsque le peuple eut proclamé qu'il était en communion avec lui seul.

Vénérée de toutes les générations catholiques, enrichie et ornée de tout ce que, durant de longs siècles de civilisation chrétienne, le génie inspiré par la foi a su produire de meilleur, la basilique vaticane que, pour la défendre contre les Sarrasins, Léon IV avait jadis entourée de la « cité léonine » fortifiée, assuma sur-le-champ, dans l'ancienne pensée médiévale, la signification de symbole de la primauté pontificale. Cette idée est heureusement exprimée dans ces vers, qu'on lisait jadis sous la mosaïque absidale restaurée par Innocent III :

SVMMA · PETRI · SEDES · EST · HAEC · SACRA · PRINCIPIS · AEDES
MATER · CUNCTARVM · DECOR · ET · DECVS · ECCLESIA RV M
DEVOTVS · CHRISTO · TEMPLO · QVI · SERVIT · IN · ISTO
FLORES · VIRTVTIS · CAPIET · FRVCTVSQVE · SALVTIS

Voici le siège suprême de Pierre et le temple consacré au Prince des Apôtres.

Voici la mère, la gloire et l'ornement de toutes les Églises.

Celui qui, en ce temple, adore pieusement le Christ,

Obtiendra les fleurs de sa vertu et, un jour, le fruit du salut éternel.

* * *

L'histoire des tombes apostoliques de la voie d'Ostie et du Vatican est parallèle en tout. Quand, en 410, Alaric saccagea

1. *Apolog. pro Synodo. P. L.*, LXIII, col. 206.

la Ville, il fit savoir aux Romains terrifiés que ceux qui voulaient échapper au massacre devaient se mettre à l'abri dans les basiliques des deux Apôtres. Nous savons en effet par saint Jérôme que Marcella et sa compagne Principia, laissant l'Aventin, se réfugièrent à Saint-Paul « pour y trouver ou un asile, ou un tombeau ».

Saint Grégoire le Grand atteste que, de son temps, les deux tombes apostoliques étaient illustrées par un tel nombre de miracles que le peuple fidèle, par respect, n'osait même pas s'en approcher.

Après l'invasion des Sarrasins, Jean VIII, imitant l'œuvre de Léon IV à Saint-Pierre, entoura lui aussi la basilique de Saint-Paul d'une nouvelle cité fortifiée qu'il voulut appeler Johannipolis.

Durant tout le haut moyen âge, à côté des moines chargés par saint Grégoire II de la célébration solennelle des divins offices dans la basilique du Docteur des Nations, le clergé hebdomadier et les prêtres des *titres* de la I^{re} région continuèrent sans interruption d'exercer leurs attributions primitives touchant l'administration des sacrements.

Pierre Mallius rapporte ainsi la liste des prêtres chargés de la célébration quotidienne du sacrifice solennel sur la Confession apostolique de la voie d'Ostie :

Tit. Sabinae
 » *Priscae*
 » *Balbinae*
 » *de Fasciola*
 » *S. Xysti*
 » *Marcelli*
 » *Susannae*

Mais une seule messe quotidienne, selon l'ancienne coutume, dans chaque église, et sur l'unique autel érigé en chaque temple, ne pouvait suffire aux foules de pèlerins qui affluaient tous les jours *ad limina Apostolorum*. Aussi Grégoire III décida-t-il que, dans la basilique de Saint-Paul, on célébrerait normalement cinq messes, mais sur cinq autels différents, et à la condition que les moines de l'abbaye, qui déjà administraient les revenus

de la basilique, en verseraient les honoraires aux prêtres officiants.

Aux jours les plus solennels de l'année, l'honneur d'officier sur la tombe du Docteur des Gentils était réservé au Pape. Après Noël, après Pâques, avant le Carême, à l'occasion des scrutins des catéchumènes, pour le *Natale* des Apôtres, la liturgie romaine amenait le Pontife, le clergé et les fidèles de Rome sur la voie Cornélia et sur la voie d'Ostie, aux tombeaux des saints Pierre et Paul, pour y célébrer les vigiles nocturnes et la station solennelle.

Les sanctuaires sépulcraux des Apôtres étaient alors le véritable centre religieux de la Ville, ce que Rome pouvait présenter de plus important et de plus sacré à tout l'univers catholique; aussi n'est-il pas étonnant qu'à l'occasion des plus grandes fêtes, les cérémonies des deux basiliques fussent, d'une certaine manière, faites collectivement par le clergé tout entier et par le peuple de l'Église romaine.

Comme ils l'avaient fait pour la basilique vaticane, les anciens recueils nous ont conservé les inscriptions qui ornaient jadis celle de la voie d'Ostie, et qui reflètent toute la dignité du sanctuaire apostolique. En voici quelques exemples :

HIC · POSITVS · CAELI · TRANSCENDIT · CVLMINA · PAVLVS
CVI · DEBET · TOTVS · QVOD · CHRISTO · CREDIDIT · ORBIS

Paul, enseveli en ce lieu, s'élève plus haut que le ciel, lui à qui le monde entier est débiteur de sa foi au Christ.

Voici l'inscription qu'on lisait autrefois sur l'abside du baptistère :

HAEC · DOMVS · EST · FIDEI · MENTES · UBI · SVMMA · POTESTAS
LIBERAT · ET · SANCTO · PVRGATAS · FONTE · TVETVR.

C'est ici le siège de la foi, d'où le souverain Dominateur Délivre les âmes, les purifie dans la fontaine sacrée et en assume la protection.

Quelque vénérables que fussent en tout temps les deux basiliques des Apôtres, nous ne trouvons toutefois, dans l'ancienne tradition liturgique romaine, aucune commémoration

de leur dédicace. Le martyrologe hiéronymien et les Sacramentaires conservent à ce sujet un silence absolu; le calendrier de l'Antiphonaire de Saint-Pierre, qui est pourtant du ^{xiii}^e siècle, l'ignore, et il faut arriver jusqu'à Pierre Mallius pour trouver la première mention de la fête de la *dedicatio basilicarum Petri et Pauli*. Ce silence, dans les documents de la basilique vaticane eux-mêmes, est décisif.

Mais comment en arriva-t-on à déterminer la date du 18 novembre? C'est précisément ce que nous ignorons, encore que le fait d'avoir réuni les deux dédicaces révèle la pénétration d'une pensée symbolique dans une fête qui, à l'origine, devait sans doute avoir le caractère d'un simple souvenir chronologique.

Le 9 novembre, on célèbre à Rome la dédicace de l'église du Sauveur, et le 18 celle des basiliques des deux Apôtres. N'y a-t-il pas entre ces deux dates, à dix jours de distance, quelque chose d'artificiel, de conventionnel? Comme nous n'entendons pas l'affirmer, nous n'oserons pas davantage l'exclure.

Quoi qu'il en soit, dans l'*Ordo Romanus* de Cencius, cette fête a déjà revêtu un caractère solennel. Le Pape et les cardinaux chantent au Vatican les vêpres et les vigiles, passant la nuit à Saint-Pierre où, le matin, la messe stationnale est célébrée. On assigne *XII den. pro implendo saccone domini papae, et III sol. pro lignis in camera domini Papae*¹. Admirable simplicité du beau moyen âge!

Cependant, ni la basilique vaticane, ni celle qui s'élève actuellement sur la voie d'Ostie, ne sont plus celles qu'avaient tant admirées les pieux pèlerins du moyen âge. En effet, le temple de saint Pierre, tombant de vétusté et démoli au ^{xvi}^e siècle, fut reconstruit avec une splendeur plus grande et consacré à nouveau par Urbain VIII le 18 novembre 1626.

En 1823, tandis que Pie VII agonisant évoquait dans son délire les jours heureux où, simple moine, il résidait dans l'abbaye de Saint-Paul, et qu'il se sentait angoissé par la vision d'un grand feu, un terrible incendie détruisit presque entièrement la basilique du Docteur des Nations. Les flammes épargnè-

1. P. L., LXXVIII, col. 1096.

rent à peine le transept, où se dressait l'autel de l'Apôtre sous l'arc triomphal de Léon le Grand. On ne dit rien de l'événement au Pape mourant, et ce fut la seule douleur qui fut épargnée à ce saint Pontife.

Léon XII, ayant succédé à Pie VII, commença immédiatement à réparer l'immense désastre. Bientôt, grâce aux soins continuels de quatre papes, la basilique de Saint-Paul ressuscita de ses cendres plus belle et plus glorieuse qu'auparavant.

Pie IX consacra le nouveau temple le 10 décembre 1854, entouré d'une couronne de cardinaux et d'évêques, telle qu'on n'en vit plus depuis lors, venus à Rome des parties du monde les plus éloignées pour la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Mais pour ne pas séparer, même en cette circonstance, les deux Apôtres dans les honneurs de la sainte liturgie, il fut établi que l'anniversaire de la *dedicatio Petri et Pauli* continuerait d'être célébré, comme par le passé, le 18 novembre.

Et ainsi, par un admirable conseil de la Providence, il est advenu que toute l'Église catholique célèbre chaque année la dédicace des quatre basiliques patriarcales de Rome, celles du Divin Sauveur, de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Sainte-Marie-Majeure. Comme chaque diocèse, en effet, célèbre la dédicace de sa cathédrale, ainsi l'univers catholique fête aussi, par un rite annuel, celle de la quadruple cathédrale papale, comme pour reconnaître, moyennant cette fête symbolique, que, malgré les confins fixés à chaque diocèse, l'Église du Christ est une, et elle est fondée sur Pierre, qui, de la Ville aux sept collines, continue sa divine mission de paître les agneaux et de gouverner les brebis du Christ sur toute la terre.

La messe est la même que le 9 novembre.

Nous empruntons au Sacramentaire Léonien ces deux collectes, qui toutefois appartiennent à la dédicace d'une basilique de Saint-Pierre toute différente de celle du Vatican :

Deus, qui beati Petri Apostoli dignitatem ubique facis esse gloriosam; praesta, quaesumus, ut et doctrina semper ipsius foveamur et meritis.

Super Oblata. — Suscipe, Domine, quaesumus, hostias quas

maiestati tuae in honorem beati Apostoli Petri, cui haec est basilica sacrata, deferimus, et eius precibus nos tuere. Per Dominum.

Comme on le voit, et à la différence du concept moderne, dans l'antique tradition romaine les fêtes de dédicaces d'églises n'étaient pas envisagées comme *festum Domini*, mais comme une solennité en l'honneur du Saint sous le vocable duquel l'église était placée.

Pour compléter ce que nous avons déjà dit, nous rapportons ici volontiers une antique inscription, qu'on lisait jadis sur la façade de Saint-Pierre :

QVI · ECCLESIAM · PETRI · SACRASTI · NOMINE · CVIQVE
AGNOS · MANDASTI · PASCERE · CHRISTE · TVOS.
EIVSDEM · PRECIBVS · CONSERVA · HAEC · ATRIA · SEMPER
PRAESIDIO · VT · MANEANT · INVOLATA · TVO.

O Christ, vous qui avez voulu que cette église fût consacrée au nom de Pierre, auquel vous avez commandé de paître vos agneaux : par ses prières défendez toujours cet édifice, afin que sous votre protection il ne soit jamais violé.

Dans l'abbaye de Saint-Paul, riche encore de nos jours des souvenirs de nombreux saints et d'insignes pontifes qui y professèrent la vie monastique, on peut lire ces beaux vers, composés par Alcuin :

SERVA · PAVLE · TVI · VENERANDI · SACRARIA · TEMPLI
NE · LATRO · DEPOPVLANS · VASTET · OVILE · TVVM.

Gardez, ô Paul, votre saint temple, afin que l'adversaire ne puisse jamais dévaster votre bercail.

19 NOVEMBRE.

Saint Pontien, pape et martyr.

PONTIEN mourut en Sardaigne le 28 septembre 235, mais dès le temps du pape Libère on célébrait à Rome sa *deposition*, avec celle d'Hippolyte, le 13 août, jour où le pape Fabien avait transporté à Rome les deux corps et les avait ensevelis, le Pontife dans la nécropole papale de Callixte, et Hippolyte dans une crypte spéciale près du cimetière de Cyriaque : *Idib. aug. Ypoliti in Tiburtina, et Pontiani in Calisti.*

Selon Jean-Baptiste De Rossi, un graffite de la crypte papale de la voie Appienne rappellerait cette translation de Pontien : EN ΘΕΩ META ΠΑΝΤΩ(N τῶν ἐπισκόπων) ΠΟΝΤΙΑΝΕ ΖΗΧΗC. Si les mots supplémentaires proposés par l'illustre archéologue sont exacts, l'auteur de ce graffite voulut faire allusion à la *vindicatio* posthume de Pontien à son rang de Pontife romain.

Comme on le voit, l'exil, selon le concept juridique romain, comportait la mort civile; aussi Pontien, condamné avec son compétiteur Hippolyte aux travaux forcés du bagne *in insula nociva*, et mis dès lors dans l'impossibilité de gouverner l'Église, *discinctus est*, selon l'expression du Catalogue libérien, c'est-à-dire abdiqua sa charge. Cette abdication contribua peut-être à faire cesser à Rome le schisme qui divisait l'Église depuis le temps de Callixte; pape et antipape, au jour de leur commune épreuve pour l'unique foi au Christ, se donnèrent fraternellement la main et souffrirent ensemble; aussi, sous Fabien, la communauté chrétienne tout entière reçut à Rome les dépouilles vénérées des deux martyrs exilés, et de préférence même à Pontien, elle dota l'ancien docteur, naguère adversaire de Callixte, mais maintenant réuni à l'Église catholique, de statues, d'inscriptions et d'un culte devenu vite populaire et fervent.

La date de ce jour, pour la fête de Pontien, n'a donc aucun fondement historique. D'autre part, outre le Calendrier Philocalien, le Sacramentaire Léonien lui-même nous atteste que le martyr Pontien était célébré à Rome avec Hippolyte le 13 août, et il nous a conservé jusqu'aux collectes de sa fête.

D'après la liste des reliques transportées par Paschal I^{er} à Sainte-Praxède, celles du pape Pontien seraient, elles aussi, dans cette église. Toutefois la basilique de Saint-Laurent *in Lucina* se flatte, dès 1112, de posséder le corps, ou tout au moins quelques reliques insignes de saint Pontien.

La messe *Statuit* est la même que pour saint Pie I^{er} le 11 juillet, sauf la lecture évangélique qui est empruntée à la fête de saint Callixte le 14 octobre.

L'esprit humain est naturellement porté à désirer, pour

accomplir le bien, des circonstances solennelles, glorieuses, où l'on peut prendre des poses tragiques et faire des gestes grandioses. L'Esprit de Dieu veut au contraire que nous accomplissions toujours, même les plus héroïques sacrifices, avec simplicité, naturel et humilité. Considérons ce saint Pape qui, exilé de Rome, démissionnaire de ses sublimes fonctions, condamné aux travaux forcés dans les mines de Sardaigne, épuisé finalement par les mauvais traitements subis, y meurt après trois mois seulement de séjour, ayant bu jusqu'à la dernière goutte l'amer calice du martyre. En succombant, il a certainement touché, comme Celui dont il avait été vicaire, le fond de l'humiliation; mais grâce à ces souffrances, Pontien est devenu un glorieux martyr et la fin du schisme lui est due.

EN ΘΕΩ ΜΕΤΑ ΠΑΝΤΩΝ ΤΩΝ ΕΠΙΣΚΟΠΩΝ
ΠΟΝΤΙΑΝΕ ΖΗΧΗ

LE MÊME JOUR.

Sainte Elisabeth, veuve († 1231).

Cette douce et angélique créature, fille du roi de Hongrie et épouse du landgrave de Thuringe, a des points de contact avec le pape Pontien. Élisabeth elle aussi, du sommet de son trône, fut traînée dans la poussière après la mort de son mari; mais la vertu de la Sainte, membre du Tiers Ordre séraphique, fut supérieure à l'adversité. Ses miracles, après sa mort, propagèrent son culte de toutes parts, aussi fut-elle canonisée en 1235.

La messe *Cognovi* est la même que pour sainte Françoise Romaine le 9 mars, mais la première collecte est propre.

Prière. — « Illuminez, ô Dieu miséricordieux, le cœur de vos fidèles; et par les glorieuses prières de la bienheureuse Élisabeth, faites que nous méprisions la prospérité temporelle, pour recevoir toujours le réconfort de la consolation céleste. »

Il y avait à Rome plusieurs églises dédiées à cette illustre fille spirituelle de l'Ordre des Mineurs : Sainte-Élisabeth *des boulangers* allemands, sur la *voie papale*; Sainte-Élisabeth *alle*

Muratte ; Sainte-Élisabeth *a Pozzo bianco* ; Sainte-Élisabeth *in Banchi* ; Sainte-Élisabeth *au Transtévère*. Comme on le voit, les tertiaires franciscains avaient largement répandu le culte de leur insigne patronne.

20 NOVEMBRE.

Saint Félix de Valois, confesseur.

UN des plus grands Pontifes qui aient illustré le trône de saint Pierre fut certainement Innocent III, sous lequel la papauté atteignit, pour ainsi dire, au faîte de la puissance et de la gloire, réalisant en des formes nouvelles et appropriées au temps, ce sublime idéal pour lequel le pape Hildebrand était mort en exil. Avec l'œuvre restauratrice du jeune Lothaire de Segni, coïncide l'institution de nouveaux et grands Ordres religieux, en sorte qu'Innocent III, en approuvant les règles des Mineurs, des Dominicains et des Frères de la rédemption des captifs, vint effectivement infuser au sein de la famille catholique ce flot de sang jeune, d'énergie et d'élan surnaturel que réclamait désormais la nouvelle ère des Communes et des libertés populaires.

L'œuvre de saint Félix de Valois entre dans ce vaste plan de renouvellement catholique qui eut Innocent pour promoteur, et nous aimons à évoquer la douce figure de ce Saint qui, au Latran, agenouillé aux pieds du Pontife avec saint Jean de Matha, reçoit de lui la confirmation de l'institut des frères rédempteurs des esclaves.

Désormais, les confins traditionnels de la chrétienté ne suffisaient plus à ces hardis jeunes gens, débordants de vie et de sainteté, désireux de se sacrifier pour l'amour du Christ. Tandis que Dominique s'attarde encore à prêcher en France contre les Albigeois, François part pour la Palestine.

Ce mouvement d'émigration missionnaire est rapidement suivi par les deux fondateurs de l'Ordre de la Très Sainte Trinité pour la rédemption des esclaves ; il y a cependant une différence : tandis que les disciples de François et de Dominique vont directement vers les infidèles pour les gagner à l'Évangile, l'œuvre de Félix de Valois et de Jean de Matha se rapporte plutôt

au bien des chrétiens qui, tyrannisés par ceux-ci, couraient le risque de perdre, avec leur liberté, le trésor de la foi.

La messe *Iustus*, en l'honneur de ce héros de la charité fraternelle († 4 novembre 1212) est la même que celle du 31 janvier, fête de saint Pierre Nolasque, fondateur lui aussi d'une famille religieuse pour le rachat des esclaves. Seules les collectes sont différentes.

Prière. — « Seigneur qui avez daigné appeler de la solitude le bienheureux Félix, pour le destiner à la tâche du rachat des captifs; faites par votre grâce que, délivrés nous aussi de la captivité de nos péchés, nous puissions arriver à la céleste patrie. »

Les deux autres collectes sont les mêmes que le 19 juillet, pour la fête de saint Vincent de Paul.

21 NOVEMBRE.

Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie.

LA mention de la présentation de Marie au temple par ses parents, à l'âge de trois ans, pour y être élevée à l'ombre du tabernacle, se trouve pour la première fois dans les Apocryphes, par exemple dans le Protévangile de Jacques et dans l'Évangile de *Nativitate beatae Mariae*. Ce fait est d'ailleurs si conforme à ce que la dévotion catholique conçoit et ressent relativement à la vie immaculée de Marie non décrite dans l'Évangile, qu'il jouit également de la faveur des fidèles. C'est ainsi que, sur une patène antique, ornée de figures bibliques, on voit la sainte Vierge dans l'attitude d'une orante, avec cette inscription barbare :

MARIA MENESTER DE TEMPLO CEROSALE

Marie, servante du temple de Jérusalem.

La fête de la présentation de Marie au temple était célébrée à Constantinople le 21 novembre, bien avant que Michel Comnène, en 1166, la mît au nombre de celles où étaient défendues les séances judiciaires.

En Occident, cette fête fut introduite par les soins de Philippe de Maizières, envoyé du roi de Chypre à la cour papale d'Avignon. Le messenger décrivit sous des couleurs si brillantes cette solennité orientale à Grégoire XI, que celui-ci se décida à l'introduire dans le calendrier de la Curie (1372).

La messe est la même que le 5 août, sauf la première collecte.

Prière. — « Seigneur qui avez voulu qu'en ce jour fût présentée au temple la bienheureuse et toujours vierge Marie, demeure du Saint-Esprit, accordez-nous par son intercession de pouvoir un jour être présentés nous aussi dans le temple de votre gloire. »

Marie est présentée au temple par ses parents, pour que cette tige immaculée de Jessé, sur laquelle devait éclore la fleur de Nazareth, fût gardée, comme en une serre, à l'ombre du sanctuaire. Quelle leçon pour tous, mais spécialement pour les parents, qui ne pourront jamais mieux conserver l'innocence de leurs enfants qu'en les habituant de bonne heure à fréquenter le sanctuaire, à écouter la parole divine, à participer souvent aux sacrements. La vertu est une fleur délicate qui réclame mille soins et précautions mais qui, surtout, demande à être préservée de l'influence d'un entourage nuisible.

22 NOVEMBRE.

La dédicace du Titulus Caeciliae au Transtévère.

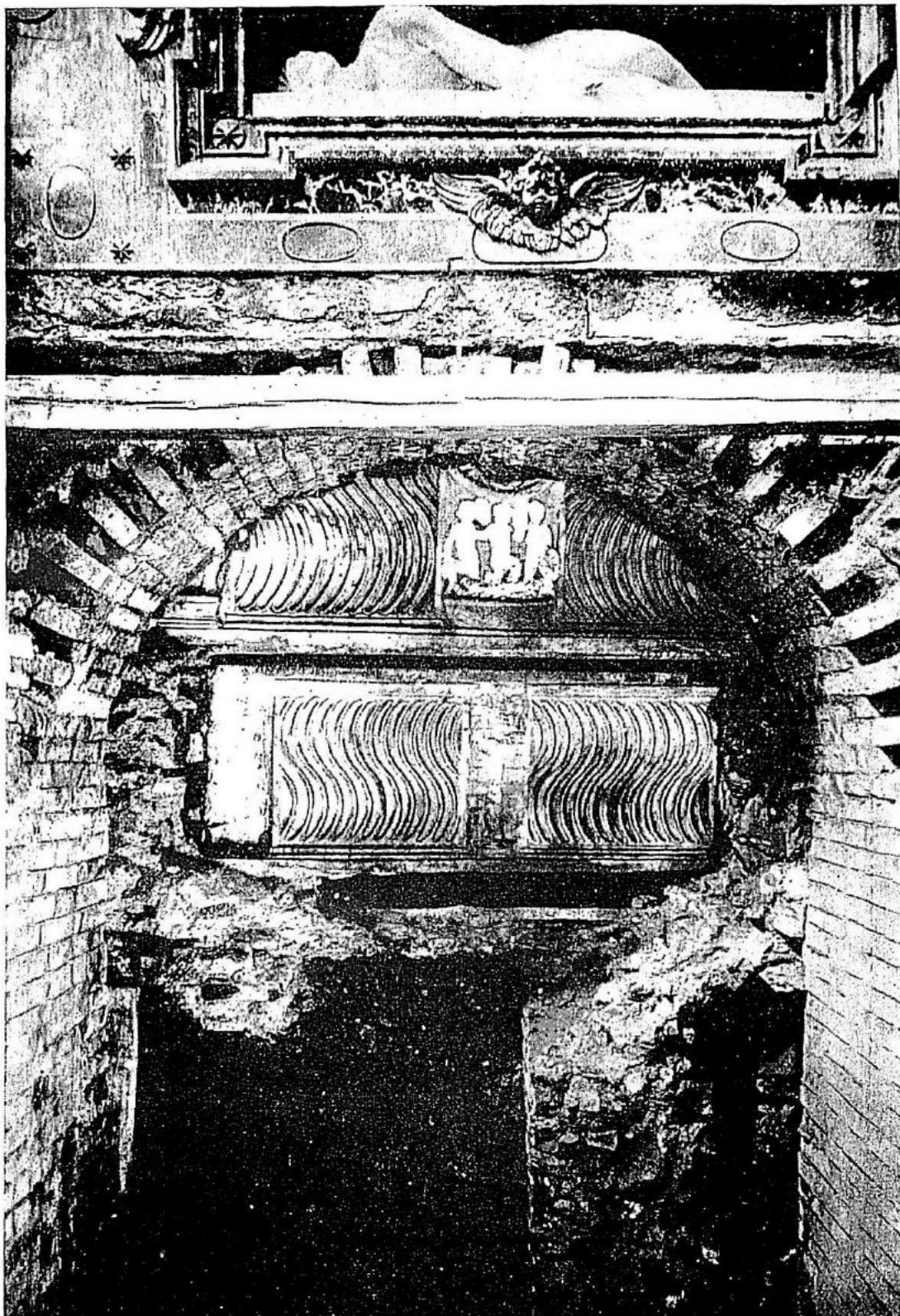
SELON le martyrologe hiéronymien, le *natale et passio sanctae Caeciliae* tomberait le 16 septembre. Mais, comme ce jour est déjà occupé par les fêtes des saints Corneille et Cyprien et de la vierge Euphémie de Chalcédoine, l'usage s'établit de bonne heure d'en renvoyer la solennité au 22 novembre, jour anniversaire de la dédicace du *titulus Caeciliae* au Transtévère. Tel est l'état liturgique révélé pour Rome par le Sacramentaire Léonien où, le 22 novembre, sous ce titre : *in natali sanctae Caeciliae*, nous trouvons cinq différents textes de messes. Une si grande richesse et une telle magnificence de formules témoi-

gnent de la faveur dont jouissait le culte de la martyre à Rome, où, au ^v^e siècle, le Pape lui-même célébrait en ce jour la messe stationnale dans la basilique du Transtévère. Cette indication locale nous est attestée par le biographe du pape Vigile dans le *Liber Pontificalis*, qui décrit la capture du Pontife par les soldats de Justinien, à l'occasion de l'affaire des Trois Chapitres, au moment même où Vigile, le 22 novembre 538, célébrait la synaxe stationnale dans le *Titulus Caeciliae*, à proximité de la rive du Tibre.

Le Pape fut donc entraîné dans une barque; mais comme, après la Communion, il n'avait pas encore récité la dernière formule de bénédiction ou *oratio super populum*, les fidèles protestèrent bruyamment, demandant qu'on donnât au moins au Pontife le temps de laisser à Rome sa bénédiction. Il fallut bien y consentir, et Vigile récita, de la barque même, l'*oratio super populum* qui était réclamée; après quoi, les fidèles ayant répondu *amen*, les rameurs commencèrent à voguer, et la barque s'éloigna rapidement du rivage.

Le *titulus Caeciliae*, érigé dans la maison de Valérien, où Cécile souffrit le martyre, apparaît dans les listes des *titres* romains en 499. Il s'élève sur une antique *domus* romaine, et à cet égard les *actes* de sainte Cécile ont trouvé, dans les fouilles exécutées sous le pavement de la basilique, une imposante confirmation topographique. La date du martyre de sainte Cécile est encore sujette à controverse, mais nous croyons qu'on peut l'assigner à la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle, du fait que le titre transtévérin fut appelé de son nom et qu'à Rome on en célébrait la dédicace le 22 novembre.

La dépouille ensanglantée de la martyre fut primitivement déposée dans le cimetière de Callixte, près de la crypte papale; mais en 821 Paschal I^{er} la transporta dans la basilique du Transtévère, où, maintenant encore, on la vénère à côté de celles de Valérien, époux de Cécile, et de Tiburce, frère de Valérien, convertis par elle à la foi. En 1599 on fit la reconnaissance du corps de Cécile et on le trouva desséché mais intact et vêtu; à ses pieds étaient pliés les linges qui avaient servi jadis à recueillir son sang durant les dernières heures de sa terrible agonie.



Vue prise pendant les travaux
de restauration.

SARCOPHAGE DE SAINTE CÉCILE.

L'introït *Loquebar*, l'Évangile et les deux antiennes pour l'offertoire et pour la Communion sont les mêmes que pour la fête de sainte Barbe, le 4 décembre.

Prière. — « O Dieu qui chaque année nous donnez à nouveau la joie de fêter votre bienheureuse martyre la vierge Cécile; faites que nous imitions les saints exemples de celle que nous vénérons aujourd'hui par cet hommage solennel. »

Les fêtes des Saints apportent au peuple chrétien un message de joie, car, tandis qu'en mourant ils vont occuper les places laissées vides au ciel par les Anges rebelles, l'Église militante trouve en eux de puissants protecteurs et des exemples magnifiques à imiter.

La première lecture est empruntée à l'Ecclésiastique (LI, 13-17), et fait allusion au *titulus* où Cécile subit le martyre.

Seigneur, dit la martyre, vous avez glorifié mon habitation terrestre, alors que, dans l'épreuve et le danger suprême, je vous ai invoqué. J'élevai alors vers vous mon cri, et vous m'avez retirée du milieu des impies, en sorte que mon âme s'est échappée d'entre leurs mains. En leur pouvoir ne demeura, semblable à un vêtement inutile, que ma froide dépouille mortelle.

Et post haec non habent amplius quid faciant, ajoute le saint Évangile.

Le graduel est tiré du psaume 44 qui traite du chaste hyménée entre le Christ-Messie et l'Église. *¶. « Écoute, ô ma fille, considère et prête l'oreille, car le Roi s'est épris de ta beauté. ¶. Dans la splendeur et la gloire, avance-toi, ô vaillante, et règne joyeusement. »*

On ne recommandera jamais trop aux âmes consacrées au Seigneur le recueillement et la générosité. Pour entendre l'appel de l'Époux, il est nécessaire de prêter l'oreille, faisant taire toute autre chose alentour. Mais il ne suffit pas d'entendre seulement l'inspiration divine, il faut aussi la seconder, et c'est pourquoi le Psalmiste dit : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam*. C'est de ce verset même du psaume 44 que, au vi^e siècle, saint Benoît, le patriarche des moines d'Occident, est parti pour dessiner, en soixante-douze chapitres, la Règle de la vie monastique : *Obsculta, o fili, praecepta Magistri, et inclina aurem cordis tui, et admonitionem pii Patris libenter excipe, et efficaciter comple.*

Le verset alléluïatique est le même que pour la fête de sainte Agnès le 21 janvier.

Prière sur les oblations. — « Faites, Seigneur, par l'intercession de la bienheureuse martyre, la vierge Cécile, que cette Hostie de propitiation et de louange nous rende de plus en plus dignes de votre clémence. »

Nous trouvons indiquées dans cette collecte les fins principales pour lesquelles on offre le Sacrifice eucharistique. Celui-ci est avant tout une oblation *placationis*, c'est-à-dire ayant vraiment pour effet de *satisfaire* à la justice de Dieu, *et laudis*, c'est-à-dire un vrai et parfait sacrifice d'adoration. Il nous rend de plus en plus dignes de la divine *propitiation*, ce qui revient à dire qu'il possède une valeur propitiatoire et impétratoire souveraine, égale à la valeur et à la dignité de la Victime immolée.

Aujourd'hui les Sacramentaires prescrivent une préface propre. Nous choisissons l'une des plus belles du Sacramentaire Léonien :

Vere dignum... Quia vicissitudo nobis est hodie collata mirabilis ; quum ille noster inimicus, qui hominem paradisi felicitate conspiciuum et totius mortis ignarum, dum propria integritate fidendo, praesidia divina non quaereret, viperea calliditate subvertit ; nunc inter huius mundi misérias, et in exilio damnatae conditionis humanae, a mortali fragilitate, sed in te fidente, prosternitur. Et quum prima mulier viro suo dux fuisse rejeratur ad lapsum, nunc confessio puellaris, virum praecedens, ducit ad praemium. Per Christum etc.

La prière après la Communion est semblable à celle de la fête de sainte Lucie le 13 décembre.

Dans l'inscription métrique dont Paschal I^{er} accompagna sa mosaïque absidale du *titulus Caeciliae*, les vers suivants méritent d'être signalés :

AVREA · GEMMATIS · RESONANT · HAEC · DINDIMA · TEMPLI
LAETVS · AMORE · DEI · HIC · CONIVNXIT · CORPORA · SANCTA
CAECILIAE · ET · SOCIIS · RVTILAT · HIC · FLORE · IVVENTVS
QVAE · PRIDEM · IN · CRYPTIS · PAVSABANT · MEMBRA · BEATA
ROMA · RESVLAT · OVANS · SEMPER · ORNATA · PER · AEVVM

Il resplendit d'or et de pierres précieuses, l'intérieur du temple où (Paschal I^{er}) embrasé du divin amour réunit les saints corps

de Cécile et de ses compagnons, tels des fleurs d'une splendide jeunesse. Leurs membres sacrés reposaient naguère dans l'obscurité des cryptes, mais maintenant Rome s'en pare et elle s'en réjouit à travers les siècles.

La Ville éternelle a dédié plusieurs églises à son insigne compatriote. Nous en citerons quelques-unes : Sainte-Cécile *au Transtévère* ; Sainte-Cécile *della fossa* près du *Circus Maximus* ; Sainte-Cécile *montis Farfæ*, près du Ghetto ; Sainte-Cécile *a domo*, peut-être la même que la précédente ; Sainte-Cécile *in Campo Martis* ; Sainte-Cécile *de turre Campi*, dans le quartier *in Parione*. Cette dernière avait été consacrée par Callixte II en 1123. Toutes ces églises ont disparu, deux exceptées.

23 NOVEMBRE.

Saint Clément, pape.

Station au titre de Clément.

LE titre de Clément est déjà mentionné par saint Jérôme : *Nomini eius memoriam usque hodie Romae extructa ecclesia custodit*¹ ; et il se rapporte très probablement à un souvenir domestique de son titulaire dont le *Liber Pontificalis* nous dit en effet qu'il était *de regione Caeliomonte*². Les *Actes* de Clément sont, il est vrai, apocryphes ; mais son martyre était indiscuté, à Rome, au iv^e siècle, si bien que Rufin, le pape Zosime et le Sacramentaire Léonien en témoignent. Il n'y a donc aucune raison sérieuse d'en douter. Selon les *Actes* il aurait été enseveli à Cherson en Crimée, et en effet, le pèlerin Théodose nous dit dans son « Itinéraire » que *ibi dominus Clemens martyrizatus est*³. Un grand nombre d'archéologues pensent que quelque confusion se sera produite entre Clément romain et un martyr homonyme, de Sébastopol.

Lorsque, en 868, les deux frères Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves, allèrent à Rome pour justifier leur mission devant Adrien I^{er}, ils apportèrent avec eux, pour en faire don au Pape, les reliques de saint Clément retrouvées par eux à Cherson.

1. *De viris illustr.*, XV.

2. (Ed. Duchesne) I, 123.

3. GEYER, *Itinera*, p. 143.

Une peinture de l'antique basilique souterraine de Saint-Clément à Rome reproduit le cortège triomphal du Pape, du peuple et du clergé romain accompagnant le corps de Saint-Pierre jusqu'au vieux titre du Mont Coelius :

HVC A VATICANO FERTUR PP. NICOLAO.
IMNIS DIVINIS QD AROMATIB SEPELIVIT ¹.

Le *dominicum Clementis*, comme on le trouve nommé sur une médaille d'identité d'un esclave, mentionnée par Baronius, se dresse au-dessus de toute une série d'édifices anciens superposés. Au niveau primitif, on reconnaît un mur en *opus quadratum* du v^e ou du vi^e siècle de Rome, et que J.-B. De Rossi estimait avoir appartenu à une fabrique de monnaie; la seconde stratification est représentée par une riche maison du i^{er} siècle, laquelle peut très bien correspondre au lieu où Clément réunissait ses disciples. A côté de cette maison, on a retrouvé un repaire des adorateurs de Mithra. Sur ces édifices s'éleva, dans la première moitié du iv^e siècle, le *dominicum Clementis* qui demeura debout jusqu'en 1084, époque où Robert Guiscard, dans sa lutte contre Henri IV, mit à feu et à sang toute cette région du mont Coelius autour du Latran.

Enfin, au début du xii^e siècle, un cardinal titulaire du nom d'Anastase fut chargé par Paschal II de reconstruire la basilique — celle que nous voyons actuellement — et il conserva les ambons et l'autel de l'église précédente ².

Les reliques du pape Clément et celles d'Ignace d'Antioche, qu'une ancienne tradition dit être conservées en cette église, sont mentionnées dans les vers suivants :

IMPIVS · INSANO · TE · MERSIT · IN · AEQVORA · CAESAR
HIS · POSITIS · ARIS · NVNC · PIA · ROMA · COLIT.
VICINVM · TIBI · PROBRA · TVLIT · NVMEROSA · THEATRUM
HIC · TIBI · DELATVS · PROBRA · REPENDIT · HONOS.

Un impie, César, eut la folle pensée de te noyer dans la mer; maintenant Rome prosternée devant ces autels te vénère.

Dans l'amphithéâtre voisin (ô Ignace), tu fus accablé d'in-

1. Cf. *Liber Sacramentorum*, t. I^{er}, p. 167.

2. Cf. *Liber Sacramentorum*, t. IV, p. 28.

jures, que veut à présent compenser le culte honorifique qui t'est rendu.

L'introït semble formé de différents passages d'Isaïe (LIX, 21; LVI, 7). « Le Seigneur dit : Ma parole ne fera pas défaut sur tes lèvres, car *ton nom* y est engagé; et tes sacrifices seront agréés sur mon autel ¹. » *Adest enim nomen tuum*, ce qui comporte un programme de clémence et de miséricorde. Suit le premier verset du psaume CXI : *Beatus vir qui timet Dominum, etc.*

Prière. — « Seigneur qui, chaque année, nous ramenez la sainte joie de la fête du bienheureux pontife et martyr Clément; nous vous en supplions, faites qu'en honorant sa naissance nous imitions la force montrée par lui dans l'épreuve. »

Et quoi? tous les chrétiens sont-ils donc prédestinés au martyre, pour que l'Église, dans la collecte que nous venons de transcrire, demande d'une façon générale : *virtutem passionis imitemur?* Non; tous ne sont pas appelés à la grâce de verser leur sang pour la foi; mais la vie chrétienne elle-même, avec le frein qu'elle impose aux passions, avec la mortification qu'elle exige, avec le renoncement à nous-mêmes pour que le Christ vive en nous, est comparée par les Pères à un dur et lent martyre.

La première lecture, tirée de l'épître aux Philippiens (III, 17-21; IV, 1-3) est la même que le XXIII^e dimanche après la Pentecôte.

Ce passage a été choisi parce que l'Apôtre, après avoir parlé des chrétiens adonnés aux plaisirs du monde, qui sont une ironie pour la Croix du Christ, et leur opposant la vie toute d'humilité et de mortification des vrais fidèles, mentionne parmi ses collaborateurs dans la prédication de l'Évangile un Clément dont le nom est enregistré dans le livre de vie. Est-ce le même que le Pape qui porta ce nom? Beaucoup le supposent, et il n'y a pas de sérieuses raisons pour le nier. Lorsque, durant sa première captivité à Rome (61-62), saint Paul écrivit l'épître aux Philippiens, Clément pouvait être encore jeune. Il mourut sous Trajan, vers le début du II^e siècle, en sorte que, malgré son

1. Ce texte est celui du *Graduel*, selon l'édition Vaticane, et non pas celui du *Missel*.

grand âge, le disciple de saint Paul n'aurait pas dépassé pour cela la commune moyenne de la vie humaine.

Vers la fin du 1^{er} siècle, le nom de Clément reparaît dans la première partie du Ποιμήν qu'Hermas, frère de celui qui devait devenir le pape Pie I^{er}, rédigeait à Rome sur la question, alors si agitée, de la pénitence. Clément fut chargé de répandre des exemplaires de ce petit livre dans les villes étrangères : *car cela est son office* : ἐκεῖνω γὰρ ἐπιτετράπται. Nous voyons là une nouvelle preuve de la sollicitude universelle que nourrissaient dès lors les premiers Pontifes pour le gouvernement de l'Église catholique tout entière.

Le répons-graduel : *Iuravit*, est le même que le 12 mars, pour la fête de saint Grégoire I^{er}; le verset alléluïatique : *Hic est sacerdos*, est commun à la fête de saint Eusèbe le 16 décembre.

La lecture évangélique, selon la liste de Würzburg, contient la parabole des talents partagés aux serviteurs; tandis que le Missel actuellement en usage assigne un autre passage de saint Matthieu (xxiv, 42-47) affecté au Commun des Confesseurs pontifes : *Vigilate*. Le verset de la *Communion* justifie d'ailleurs le choix de ce second texte, que nous avons déjà rapporté le 25 mai, pour la fête de saint Grégoire VII.

La mission de *veiller* est imposée particulièrement aux évêques; si bien que leur nom lui-même exprime en grec la *surveillance* qu'ils doivent exercer sans cesse sur leur troupeau.

Saint Guy, qui vivait au xi^e siècle, et qui, après avoir été moine à Farfa, devint abbé de Saint-Clément de Casauria dans l'île du Pescara, mourut en ce jour, consacré au saint Titulaire de son abbaye. Ce bienheureux trépas advint au moment où le diacre chantait à l'église le texte évangélique concernant le fidèle serviteur qui a distribué le froment aux siens en temps opportun.

Les antiennes pour la présentation des offrandes et pour la Communion sont les mêmes que pour saint Étienne de Hongrie le 2 septembre.

Prière sur les oblations. — « Sanctifiez, Seigneur, nos offrandes, et par leur efficacité et l'intercession du bienheureux pontife et martyr Clément, purifiez-nous de nos péchés. »

Dans cette antique prière est fort bien exprimé le fruit satis-

factoire du divin Sacrifice. Trop de chrétiens aujourd'hui l'oublient, et assistent à la messe avec si peu de componction que leur conscience semble n'avoir aucun péché à expier. Comme si l'autel n'était pas le trône de grâce érigé par Dieu au centre de son Église militante elle-même !

Pour ce jour, les Sacramentaires contiennent de très belles préfaces en l'honneur du grand Pontife qui personnifie en quelque sorte et représente toute l'école des disciples de saint Pierre :

Vere dignum... Quoniam per Sancti Spiritus largitatem, beatus ille Clemens hodiernae nobis exultationis affectum magnificae passionis agone sacravit : qui mundo nobilis, amore Christi nobilior, pro labore conspicuus et inter parentum vel inquisitione, vel receptione mirabilis, apostolicae praedicationis fidelissimus alumnus acceptus, sacerdos refulsit egregius et martyr insignis.

Presque toutes les préfaces romaines pour la fête de saint Clément, avec l'allusion à ses parents qu'il perdit puis retrouva, s'inspirent des livres pseudo-Clémentins, dits *Recognitiones*.

Voici la collecte d'action de grâces après la Communion : « Maintenant que nous avons participé à l'oblation de votre Corps sacré et de votre précieux Sang, nous vous demandons, Seigneur, que par l'intercession de votre bienheureux martyr le pontife Clément, ce que nous avons célébré par un rite pieux, nous puissions aussi l'obtenir pleinement pour le salut de notre âme. ».

Remarquons la propriété des termes employés dans la liturgie : *pia devotione gerimus*, c'est-à-dire la pieuse offrande du sacrifice ; *certa redemptione capiamus*, ce qui signifie l'effet du sacrement.

LE MÊME JOUR.

Sainte Félicité, martyre.

Station dans le cimetière de Maxime.

Ce jour comportait autrefois la célébration de plusieurs messes, puisque, outre la mémoire de saint Clément, le martyrologe hiéronymien indique, sur la voie Salaria, l'anniversaire de la déposition de la martyre Félicité. Elle reposait, comme nous l'avons déjà vu, dans le cimetière de Maxime, près de

Silvain, le plus jeune des sept Frères martyrs. Plus tard les ossements de la sainte furent déposés dans le *Titre* de Susanne, où ils reposent encore.

Il existait à Rome un autre sanctuaire dédié à sainte Félicité, près du *Dominicum Clementis*. Nous en avons déjà parlé le 10 juillet, et nous nous sommes demandé si ce sanctuaire ne consacrait pas le souvenir de l'habitation de la Sainte. Or comme dans le Sacramentaire Léonien nous trouvons pour ce jour une collecte commune à saint Clément et à sainte Félicité, il nous est permis de supposer que cette prière se rapportait à la synaxe qui avait lieu le 23 novembre, dans ce sanctuaire domestique de sainte Félicité, à l'ombre même du *Titre* de Clément.

La messe *Me expectaverunt* est la même que pour les martyres de Carthage, Perpétue et Félicité, le 6 mars, sauf les collectes.

Prière. — « Accordez-nous, Seigneur, de célébrer la fête de la bienheureuse martyre Félicité, afin que nous soyons protégés par ses mérites et par ses prières. »

Telle est la vraie paternité, la vraie maternité spirituelle, promise dans l'Évangile à celui qui accomplira la volonté du Père céleste. Il sera pour le Christ comme un frère, une sœur, un père, une mère, parce que, par son exemple, et par l'efficace de son intercession, il attirera un grand nombre d'autres âmes à Dieu. C'est là le grand secret de la fécondité spirituelle que nous admirons tant dans la vie des saints.

C'est pour cette raison que Félicité fut honorée par le Christ d'une double maternité, car les sept fils qu'elle mit au monde furent nourris et élevés par elle non seulement pour la vie terrestre, mais plus encore pour le martyre et pour le ciel. Mère vraiment bienheureuse, doublement *Felicitas*, puisque avant son martyre elle put se réjouir d'avoir envoyé au paradis ses bijoux, ses sept trésors, les gages de son amour de mère chrétienne et de martyre très courageuse.

Pour ce motif, la liste de Würzburg prescrit aujourd'hui comme lecture évangélique ce même passage de saint Matthieu qui a déjà été donné le 10 juillet. C'est en effet le texte qui fut commenté par saint Grégoire le Grand au peuple romain, à

l'occasion de la station (*natalis*) qu'on célébrait en ce jour sur la tombe de Félicité¹.

Le même Capitulaire de Würzbourg assigne aussi à ce jour une autre lecture, celle qui est prescrite maintenant pour la fête de l'Assomption, et qui nous montre Jésus entrant dans la maison de Marie et de Marthe. Peut-être ne s'agit-il que d'un texte de rechange; mais peut-être aussi ce texte est-il celui qu'on lisait à la seconde messe du *natalis* de sainte Félicité, dans son sanctuaire domestique, près de l'église de Saint-Clément.

Prière sur les oblations. — « Recevez, Seigneur, les vœux de votre peuple, et faites-nous éprouver la protection de celle dont aujourd'hui nous célébrons la solennité. »

Les Sacramentaires assignent généralement une préface propre, en l'honneur de cette mère héroïque. En voici une fort belle qui se trouve dans le Sacramentaire Léonien :

Vere dignum... In exultatione festivitatis hodiernae, qua beata Genitrix sacratum tibi gregem, carne procreatum, per tuam gratiam, morte perfecit. Ecce vere in qua, sicut scriptum est, fabricavit sibi Sapientia domum, septem columnis instructam. Ecce quae, quod nomine praelibavit, rebus implevit, et non solum foecunditatis prosperitate gloriosa, sed cum eadem etiam mansit et inter adversa felicitas; quam eidem nec mors auferre potuit, sed effecit potius sempiternam. Per Christum.

Après la Communion. — « Nous vous en supplions, ô Dieu tout-puissant, par l'intercession de vos saints répandez abondamment sur nous vos dons, et disposez toujours pour le mieux les vicissitudes de notre vie. »

Voilà ce qui doit nous inspirer un sentiment de grande sérénité dans toutes les circonstances, même les plus contraires, de la vie. L'histoire du monde se déroule non pas au hasard, mais sous la direction de la Providence divine qui, avec autant d'amour que de sagesse et de puissance, dispose toutes choses pour notre plus grand bien. Tout ira bien ! Ayons donc confiance en Dieu : *Spera in Domino et fac bonitatem, et inhabita terram.*

Selon les *Actes*, la courageuse martyre que nous fêtons aujourd'hui répondit au préfet de Rome, Publius, qui l'engageait

1. Lib. I, Hom. III. P. L., LXXVI, col. 1087.

à apostasier : *Viva te superabo, et si interfecta fuero, melius te vincam occisa*. L'histoire de dix-sept siècles de culte témoigne de quelle manière cette héroïque mère de martyrs a remporté un splendide triomphe sur le démon.

24 NOVEMBRE.

Saint Chrysogone, martyr.

Station au titre de Chrysogone.

CHRYSOGONE, appelé par les Grecs ΜΕΓΑΛΟΜΑΡΤΥΡ, semble être un martyr d'Aquilée, qui, dès le iv^e siècle, eut une basilique à Rome, comme pour conserver le souvenir de sa résidence à cet endroit du Transtévère.

En effet, dans les cimetières suburbains, on ne rencontre aucune trace de culte en relation avec un souvenir funéraire de ce Saint; il faut donc en conclure qu'il ne s'agit pas d'un martyr romain. Cependant Chrysogone fait partie de cette série de martyrs considérés comme romains à cause de leur culte établi dès l'antiquité dans l'une des basiliques de la Ville.

Il semble que le *titulus Chrysogoni* remonte au iv^e siècle; tout au moins la base de la statue du Bon Pasteur, retrouvée en ce lieu au xvii^e siècle, peut aisément être attribuée à cette époque. On y lisait l'inscription suivante :

FL · TERTVLLVS · DE · ARTE · SVA
AECLESIAE · DONVM · POSVIT

Il y a quelques années, on retrouva l'ancienne abside et une partie du transept du *titulus*, dont le niveau primitif correspond à peu près à celui de l'antique *excubitorium* des gardes, lequel remonte au ii^e siècle. L'inscription que transcrivirent les anciens auteurs de recueils épigraphiques est remarquable : *In throno sancti Chrysogoni*.

SEDES · CELSA · DEI · PRAEFERT · INSIGNIA · CHRISTI
QVOD · PATRIS · ET · FILII · CREDITVR · VNVS · HONOR

Les emblèmes du Christ resplendissent sur le trône même du Tout-Puissant, parce qu'au Père et au Fils est due une même adoration.

La mosaïque devait sans doute représenter l'*étimasia* habituelle; quant aux vers, ils trahissent une préoccupation anti-arienne.

Le nom de Chrysogone est entré dans les diptyques romains du Canon, ce qui nous garantit la faveur dont jouissait dans l'antiquité le culte de ce martyr, dont l'image en mosaïque, avec le nom *CHRYSOGONUS*, apparaît aussi à Ravenne, tant sur la voûte de la chapelle épiscopale de saint Pierre Chrysologue, que dans la théorie de saints qui orne la nef de Saint-Martin *in caelo aureo* (Saint-Apollinaire-le-Neuf).

La messe *In virtute* est la même que pour la fête de saint Canut le 19 janvier, sauf les collectes qui sont spéciales.

Prière. — « Recevez, Seigneur, nos prières, et comme nous nous confessons coupables des iniquités que nous avons commises, faites que nous en soyons délivrés par la médiation de votre bienheureux martyr Chrysogone. »

L'antique discipline de l'Église, durant les trois premiers siècles, reconnaissait aux confesseurs et aux martyrs détenus dans les prisons le privilège d'intercéder auprès de l'évêque, et d'obtenir en faveur des pénitents publics une rémission de leur peine, ou leur rentrée dans la communion de l'Église. Aux martyrs déjà couronnés par Dieu dans le ciel, la liturgie attribue la même prérogative. Leur sang, en vertu de celui du Christ pour qui il fut répandu, peut laver, non seulement leurs taches personnelles, mais aussi celles des fidèles qui recourent à leur intercession.

Selon la liste des évangiles de Würzbourg, aujourd'hui le texte assigné pour la messe stationnale était tiré de saint Jean (xv, 17-25) : *Haec mando vobis, ut diligatis invicem... quia oderunt gratis*, que nous avons déjà rapporté pour la fête des saints Simon et Jude le 28 octobre.

Sur les oblations. — « Apaisez-vous, Seigneur, en considération de l'offrande que nous vous consacrons; et par les prières du bienheureux martyr Chrysogone, préservez-nous de tout péril. »

Pour cette fête, les Sacramentaires assignent une préface propre. Voici celle du Léonien : *Vere dignum... quia pectora*

Martyrum beatorum sic ignis ille caelestis inflammat, ut omne quod in huius mundi luce iucundum est, amore tui Nominis refutetur, et subeat quidquid temporaliter est acerbum, ut promissionis tuae praemia capiantur. Per Christum.

Après la Communion. — « Par le sacrement auquel nous venons de participer, Seigneur, purifiez-nous même de nos fautes les plus cachées, et défendez-nous extérieurement contre les assauts de nos ennemis. »

De quels ennemis s'agit-il ici? D'ennemis visibles, à l'époque où l'empire romain était attaqué de tous côtés par les barbares, ou bien des assauts des démons? Nous pouvons aussi envisager comme probable la signification matérielle de ce combat, et c'est pourquoi aujourd'hui la sainte liturgie demande pour nous au Seigneur une double grâce : dans nos âmes, la purification de toute faute; et, au dehors, échapper à un châtiment semblable à celui que Dieu infligea autrefois, par la main des Barbares et de cet Attila qui s'attribuait à lui-même le nom de fléau de Dieu : *flagellum Dei*.

LE MÊME JOUR.

Saint Jean de la Croix, confesseur et docteur.

Il est évident que la liturgie romaine traditionnelle a été comme étouffée par les fêtes nouvelles ajoutées depuis le ^{xvi}^e siècle, fêtes qui, à Rome, ont une importance très inférieure à celle des fêtes écrites antérieurement en caractères de sang dans ses fastes hagiographiques. Le fait est qu'en ce jour la messe et la station en l'honneur du martyr Chrysogone sont pratiquement supprimées par l'office de saint Jean de la Croix, lequel, d'ailleurs, n'est même pas mort à cette date († 14 décembre 1591).

La fête du Docteur mystique du Carmel fut introduite pour la première fois dans le calendrier de l'Église universelle par Clément XII, qui voulut reconnaître ainsi les grands mérites du Saint dont le rôle fut d'aider sainte Térése dans la réforme de son Ordre et de promouvoir la *science des Saints* pour le bien des âmes par ses écrits mystiques.

Ceci surtout donne beaucoup d'importance à la figure de saint Jean de la Croix et lui assure une place principale dans le groupe des auteurs mystiques qui, à commencer par Origène, saint Ambroise, saint Grégoire et arrivant jusqu'à saint François de Sales, au père Faber, à Mgr Gay, ont décrit et expliqué le secret travail du Paraclet dans l'illumination de l'âme du juste et le don de lui-même à cette âme. C'est en qualité de Docteur mystique que l'intrépide compagnon de sainte Térèse dans la réforme du Carmel a été inscrit par Pie XI au nombre glorieux des Docteurs de l'Église universelle.

On connaît la parole de saint Jean de la Croix, qui caractérise bien l'homme et résume sa vie, sans cesse tourmentée par les inquiétudes, les travaux, les persécutions, les maladies douloureuses. Jésus lui ayant un jour demandé quelle récompense il souhaitait pour tant de peine déjà prise pour sa gloire, Jean répondit : *Domine, pati et contemni pro te*. Seigneur, souffrir et être méprisé pour votre amour ! Et il fut exaucé.

La messe, *In medio*, est celle du Commun des Docteurs, comme le 27 mai pour saint Bède le *Vénérable*. Seule la première collecte est spéciale; elle contient des allusions historiques à la vie du Saint.

Prière. — « Seigneur, qui avez rendu votre confesseur et docteur Jean si parfait dans le renoncement à soi-même pour l'amour de votre Croix; faites que, nous appliquant continuellement à imiter ses exemples, nous puissions obtenir comme lui la gloire éternelle. »

Cette collecte mentionne un double mouvement qui constitue comme le rythme de notre vie intérieure : d'abord le renoncement au moi, c'est-à-dire à ce qui n'est ni amour, ni vérité, ni vertu, mais simplement négation de bonté, pour faire place au contraire à l'amour de la Croix, en qui est *salus, vita et resurrectio nostra*. Dans cet amour est Dieu, et celui qui demeure dans cet amour demeure en Dieu, et Dieu en lui.

25 NOVEMBRE.

Sainte Catherine, vierge et martyre.

MALHEUREUSEMENT, la légende de Αἰκατέρινα, ou, comme l'appellent les Latins, *Catharina*, est dépourvue de toute autorité. Les anciens calendriers orientaux et égyptiens ne la nomment jamais. En Occident, le culte de sainte Catherine n'apparaît que vers le ^x^e siècle. Ce furent les Croisades qui le rendirent si populaire que Catherine devint l'une des saintes les plus honorées à la fin du moyen âge. Il existe en effet un grand nombre d'églises, d'autels et d'images en l'honneur de cette martyre qui fut même choisie comme protectrice des philosophes. La critique n'a pas encore dit son dernier mot sur la personnalité de sainte Catherine; cependant, autant nous ignorons les détails de sa biographie, autant Dieu a voulu glorifier sa Sainte sur le mont Sinaï où les pèlerins, aujourd'hui encore, vénèrent son tombeau.

Sainte Gertrude qui, dès son enfance, eut une grande dévotion à sainte Catherine, demanda un jour au Seigneur de lui montrer la gloire céleste de sa Patronne. Elle fut exaucée et vit la vierge d'Alexandrie sur un trône d'or, entourée des sages qu'elle avait attirés à la vraie foi et qui formaient dans le ciel sa couronne la plus brillante.

Rome médiévale éleva en l'honneur de sainte Catherine μεγαλομάρτυρος καὶ πανσόφου, cinq églises au moins. Ce sont : Sainte-Catherine *de Cavallerottis*, près de Saint-Pierre; Sainte-Catherine *ai Cenci*; Sainte-Catherine *de cryptis Agonis*; Sainte-Catherine *in Pallacinis*; Sainte-Catherine *sub Tarpeio*.

La messe *Loquebar* est la même que pour la fête de sainte Barbe le 4 décembre, sauf la première collecte qui est propre.

Prière. — « Seigneur qui avez donné la loi à Moïse sur le sommet du Sinaï et qui, par le ministère des Anges, y avez fait transporter miraculeusement le corps de votre bienheureuse vierge et martyre Catherine; par ses mérites et par ses prières, accordez-nous, à nous aussi, d'arriver bientôt à cette montagne qui est le Christ lui-même. »

Le Christ est une montagne, parce que Lui seul, comme Dieu et homme tout ensemble, s'élève à une hauteur infinie au-dessus de toutes les choses créées. Il est une montagne pour que tous les peuples puissent le voir et s'orienter vers lui. Il est une montagne enfin, parce que le Seigneur est *in circuita populi sui*, de même qu'une couronne de collines entourent et protègent Jérusalem.

26 NOVEMBRE.

Saint Pierre, évêque d'Alexandrie et martyr.

SAINTE PIERRE, le *dernier martyr*, celui qui scella la persécution de Dioclétien à Alexandrie († 311), ainsi que les Grecs le saluent d'un titre d'honneur : σφραγὶς καὶ τέλος τοῦ διωγμοῦ, — *sceau et terme de la persécution* — est mentionné pour la première fois dans le martyrologe syriaque et, par la suite, par tous les Orientaux, le 24 novembre. Le martyrologe hiéronymien le commémore au contraire aujourd'hui. Son culte, dans l'antiquité, rencontra une grande faveur, si bien qu'il était très populaire même à Antioche. Une si grande célébrité est due, en partie, à la place très importante qu'occupait ce martyr comme patriarche d'Alexandrie, en partie à ses qualités personnelles, et comme directeur du *didascaleion* d'Alexandrie, et comme auteur sacré. Il est certain que Pierre fut « un splendide exemplaire d'évêque » selon l'attestation d'Eusèbe¹.

Les Syriens ont tiré des *Actes* mêmes de saint Pierre un titre glorieux qu'ils lui attribuent; ils l'appellent : *hav d' fallès, l-sâtâ van' jaq.*, c'est-à-dire *celui qui passa à travers le mur percé*. Les *Actes* racontent en effet que le peuple d'Alexandrie montait la garde autour de la prison afin qu'aucun des soldats païens ne se hasardât à exécuter la sentence capitale prononcée contre le Patriarche. Que faire? Il y avait à redouter que la milice se vengeât du peuple soulevé; alors le saint Pasteur, pour sauver son troupeau, résolut de s'offrir spontanément à la cruauté des bourreaux. Il fit donc savoir secrètement au tribun qu'au cours de la nuit suivante il indiquerait, par des coups, le point où il fallait percer la muraille pour ouvrir un passage à l'intérieur

1. *Hist. Eccl.*, IX, 6, 2.

de la prison. Cette nuit-là, par bonheur, un orage avec éclairs, tonnerre et une forte averse, détourna l'attention des sentinelles chrétiennes, de telle sorte que les soldats du tribun purent, sans être dérangés, pratiquer une brèche dans la muraille de la prison. Le saint Patriarche passa donc à travers le mur entr'ouvert et se laissa conduire par les soldats au lieu même que la tradition indiquait comme celui du martyr de saint Marc. Là enfin il fut décapité, et les fidèles ensevelirent son cadavre εἰς τὸ κοιμητήριον ὃ αὐτὸς ἦν οἰκοδομήσας, εἰς τὸ δυτικὸν τῆς πόλεως μέρος ἐν τοῖς προαστείαις.

La messe *Statuit* est la même que pour la fête de saint Siméon le 18 février.

LE MÊME JOUR.

Saint Silvestre, abbé.

La fête de ce saint abbé du Mont-Fano, près de Fabriano, fut introduite dans le calendrier sous Léon XIII, qui voulut de la sorte lui accorder les honneurs que l'Église a accoutumé de rendre aux fondateurs d'Ordres religieux.

Au XIII^e siècle, alors que nombreux étaient, en Italie, les monastères bénédictins déchus de ce haut degré de sainteté et de science qu'ils avaient atteint durant les siècles précédents, saint Silvestre sut donner une vie nouvelle au vieux tronc de l'arbre planté par le saint patriarche du Mont-Cassin, en fondant une jeune famille religieuse qui, par la suite, avec la bénédiction de Dieu, se répandit en divers monastères et reçut du Seigneur la grâce de la fécondité des saints.

La messe *Os iusti* est celle du Commun des Abbés, comme pour la fête de saint Sabbas le 5 décembre; seules les collectes sont propres, mais elles révèlent le goût liturgique moderne. Les deux dernières, en particulier, ne nous disent rien de spécial, et on ne sait vraiment pas pourquoi le rédacteur les a préférées aux prières du Commun.

Prière. — « Seigneur qui avez daigné appeler au désert le saint abbé Silvestre tandis que, devant un cercueil découvert,

il méditait pieusement; vous qui avez ensuite voulu l'illustrer par les abondants mérites de sa vie; nous vous en prions; faites que nous l'imitions dans le mépris des choses terrestres, afin de jouir de votre possession durant toute l'éternité. »

L'allusion historique contenue dans cette collecte se rapporte à ce qui est raconté dans la vie de saint Silvestre. Tandis qu'il assistait un jour aux funérailles d'un parent, regardant le cadavre défiguré il commença de réfléchir, et il se dit : *Ego sum quod hic fuit; quod hic est, ego ero* : Je suis à présent ce que celui-ci fut naguère; bientôt je serai moi aussi ce qu'il est maintenant. Cette bonne pensée suffit pour le décider à laisser le monde aux hommes vains et à se faire moine. Tant est grande la force d'une bonne pensée, quand elle ne demeure pas simplement à l'état de pensée, mais est exécutée avec diligence.

Sur les oblations. — « Tandis que nous présentons pieusement ces offrandes à votre Majesté, nous vous demandons, Seigneur, d'imiter le saint abbé Silvestre dans sa diligente préparation et dans son exquise pureté de conscience, afin de pouvoir, nous aussi, participer saintement au sacrement du Corps et du Sang de Jésus votre Fils. »

Après la Communion. — « Ayant reçu la nourriture divine, nous vous en supplions, Seigneur; faites qu'imitant nous aussi les exemples du saint abbé Silvestre, nous puissions obtenir une abondante récompense dans votre royaume avec les Saints. »

Parmi les exemples des Saints que nous devons imiter, se trouve leur persévérance dans le bien. Saint Silvestre mourut presque nonagénaire, le 26 novembre 1267; mais, durant sa longue vie monastique il ne s'arrêta jamais, ne se relâcha jamais de sa ferveur première par ennui ou par lassitude.

27 NOVEMBRE.

Saint Optat évêque.

Synaxe dans le cimetière de Callixte.

QUELQUES *laterculi* du martyrologe hiéronymien notent aujourd'hui : *Romae, Optati episcopi*. Il s'agit de la translation du corps de ce saint évêque, de la Numidie au cimetière

de Callixte. Lorsque la persécution des Vandales contraignit à l'exil le clergé catholique d'Afrique, celui-ci emporta les plus insignes reliques de ses saints, parmi lesquels était Optat. Nous ne savons rien de l'histoire de cet Optat, qui eut l'honneur d'être enseveli à Rome dans le *cubiculum* même du pape Eusèbe, où il partagea la tombe de l'un de ses compagnons d'exil, nommé *Polychamus*.

Le nom d'*Optatus* termine la liste faite par Sixte III des saints ensevelis dans la nécropole de Callixte. Dans la crypte de saint Corneille, l'image de saint *Optatus* fut peinte à côté de celle de saint Sixte II¹; et dans la liste des reliques transportées par Paschal II à Sainte-Praxède se trouve le nom de saint Optat parmi ceux des évêques. Il est également commémoré avec *Polychamus*, au 27 novembre, dans la *Notitia Nataliciorum* de Saint-Silvestre *in Capite* :

Mense Nov̄ D̄ · xxvii N̄ · S̄ · OPTATI ET POLYCHAMI

De ce Polychamus, enseveli lui aussi dans le cimetière de Callixte, nous ne savons presque rien. Ses reliques, transportées de la Numidie sur la voie Appienne avec celles d'Optat, sont maintenant en partie à Sainte-Praxède, en partie à Saint-Silvestre. Polychamus est représenté dans une fresque du lucernaire de la crypte de sainte Cécile, peinture qui semble remonter au v^e siècle².

Le saint Optat fêté en ce jour était probablement évêque de Biskra³; en tout cas il doit être absolument distingué du prélat de Milève qui porta le même nom et dont il reste un ouvrage contre les Donatistes. On connaît ces paroles, qui se trouvent au Livre II de l'ouvrage de saint Optat de Milève : *Negare non potes, scire te in Urbe Roma Petro primam cathedram episcopalem esse collatam, in qua sederit omnium Apostolorum caput, Petrus, unde et Cephias est appellatus, in qua una cathedra, unitas ab omnibus servaretur*⁴.

1 Cf. *Liber Sacramentorum*, t. V, p. 192.

2 Cf. *Liber Sacramentorum*, t. VII, p. 262.

3. Optatus episcopus plebis Vesceritanae (= Vescera, = Bescera, = Biskra, dans le diocèse de Constantine en Afrique).

4. Lib. II, 2. P. L., XI.

28 NOVEMBRE.

Saint Grégoire III, pape et confesseur.

EN ce jour, les calendriers annoncent la *déposition* de saint Grégoire III, lequel mourut en 741 et fut enseveli à Saint-Pierre. Il a grandement mérité de la liturgie, puisqu'il fonda au Vatican un oratoire en l'honneur de tous les saints, et établit que les moines y célébreraient chaque nuit les vigiles. Il ordonna également qu'aux messes qui devaient être célébrées en ce sanctuaire lors des anniversaires des saints, on insérerait ces paroles dans le canon : *Quorum solemnitas hodie in conspectu tue maiestatis celebratur, Domine Deus noster, toto in orbe terrarum.*

Grégoire III restaura au Latran l'antique monastère de Saint-Pancrace qui remontait au temps de Pélage II, et il confia aux moines qui y résidaient la célébration des divins offices dans la basilique du Sauveur. Il fonda et dota richement, près du *titulus Chrysogoni*, une abbaye destinée au chant de l'*Opus Dei* dans l'église du martyr, et il voulut que la communauté fût exempte de la juridiction des prêtres titulaires.

Il n'y eut pas de sanctuaire, urbain ou cimetériel, que le zélé Pontife n'embellît de ses présents liturgiques, draps brodés, candélabres, lampes votives, calices et patènes de métal précieux. Il fit d'importantes restaurations dans un grand nombre de basiliques cimetérielles, et il en reconstruisit entièrement quelques-unes. Dans le cimetière de Domitille, il institua la station pour la fête de sainte Pétronille. Il ordonna que les moines, qui déjà assuraient le service liturgique de la basilique de Saint-Paul, pourvussent à la célébration quotidienne de cinq messes (et non pas d'une seule comme le comportait l'antique usage), sur cinq autels différents, afin de mieux satisfaire la piété des pèlerins qui affluaient à ce sanctuaire apostolique. C'est là un des plus anciens exemples de la pluralité des messes et des autels dans une même basilique. Il faut toutefois noter que Grégoire III permettait bien la célébration de plusieurs messes dans la basilique de la voie d'Ostie, mais qu'on ne pouvait en offrir plus d'une par jour sur le même autel.

Le pontificat de Grégoire III dura environ onze ans et fut toujours agité, tant par les luttes suscitées par les iconoclastes dans le camp religieux, que par les incursions du roi Luitprand, qui parvint à conduire l'armée lombarde dans le voisinage de la basilique de Saint-Pierre. Lorsque le Pontife mourut, son corps reçut une digne sépulture dans l'oratoire vatican de la Vierge et de tous les Saints, fondé par lui près de la tombe du Pêcheur.

LA SAINTE MESSE DANS LES DIVERSES CIRCONSTANCES PUBLIQUES ET PRIVÉES DE LA VIE CHRÉTIENNE

AU commentaire des deux premières parties du Missel, qui regardent le *proprium de Tempore* et le *proprium de Sanctis*, devrait faire suite, dans le *Liber Sacramentorum*, le *Commune Sanctorum*, avec les messes de ces autres solennités de saints ou de bienheureux qui, dans le Missel, n'ont ni collecte ni lecture particulières.

Nous avons préféré cependant conserver au *Liber Sacramentorum* son ordonnance antique et traditionnelle, aussi dans les volumes précédents, avons-nous recensé dans le corps même du Missel ces fêtes dont la messe est entièrement *de Communi*. On sait en effet que les messes actuellement contenues dans la collection intitulée : *Commune Sanctorum*, proviennent d'autant de messes propres en l'honneur de quelque saint, messes qui ont servi d'archétype ou de modèle pour d'autres fêtes instituées plus tard.

La messe *Sapientiam Sanctorum*, par exemple, maintenant attribuée à plusieurs martyrs, fut rédigée à l'origine pour la fête romaine des deux sages médecins *Anargyres* Côme et Damien lors de la dédicace de leur basilique sur la *Sacra Via*. La messe *Sacerdotes tui*, assignée actuellement à un grand nombre de saints évêques, était primitivement la messe propre de saint Silvestre pape. La messe *Vultum tuum*, étendue à toutes les Vierges, était réservée à l'origine pour les grandes solennités mariales comme l'Assomption, l'Hypapante, l'Annonciation, etc.

Au moyen âge, avec l'augmentation successive des fêtes de saints, alors que les liturgistes étaient encore sous l'impression de l'intangibilité ou même, on peut le dire, de l'inspiration divine de l'Antiphonaire Grégorien, ils se gardèrent bien de composer de nouvelles pièces musicales, ou même de nouvelles collectes pour les solennités récentes qui venaient peu à peu s'insérer dans

le calendrier. Pour conserver au contraire aussi intacte que possible l'œuvre authentique de Grégoire le Grand, ils choisirent, comme type à reproduire, quelques-unes des messes propres les plus anciennes et les plus classiques, et ils décidèrent de les répéter pour les fêtes d'institution récente. Cela concerne aussi bien les textes liturgiques que les mélodies dont ils sont revêtus dans l'Antiphonaire.

Quant aux collectes et aux lectures, le choix était moins difficile. En effet les Sacramentaires, et en particulier le Léonien, contenaient déjà pour les diverses solennités plusieurs messes de rechange qui, peut-être, à l'origine, avaient été assignées aux différents sanctuaires que les apôtres Pierre et Paul, ou les martyrs eux-mêmes, possédaient dans la Ville éternelle. Il suffisait donc de choisir judicieusement au milieu d'une si grande richesse de matériaux antiques, pour les adapter aux nouveaux besoins liturgiques.

Il en était de même pour les lectures. Les anciennes listes de lectures scripturaires assignent quelquefois aux grandes fêtes quelque autre texte de rechange qui représente pour nous comme un dernier souvenir de la période primitive où les lectures de la messe étaient au nombre de trois. Ce premier noyau des lectures de rechange, ajoutées dans le corps même du Sacramentaire ou du Lectionnaire, s'accrut peu à peu, en sorte qu'au VIII^e siècle nous trouvons dans les *Indicula*, après les fêtes propres des saints, toute une série de lectures scripturaires qui pouvaient servir pour d'autres solennités ou stations analogues. Ainsi, par exemple, dans les *Capitula lectionum de circulo anni* du manuscrit de Würzburg, si souvent cité dans cet ouvrage, nous trouvons l'indication suivante pour saint Silvestre :

In natali sancti Silvestri : lect. epist. beati Pauli Apost. ad Hebr. Fratres, plures facti sunt sacerdotes secundum legem... usque : ... hoc enim fecit semel offerendo se Dominus noster I. C. — Actuellement, cette lecture est assignée à la messe *Sacerdotes* pour les confesseurs pontifes.

In natali, ubi supra, Lect. epist. beati Pauli Apost. ad Hebr. : Fratres, doctrinis variis et peregrinis nolite abduci... usque : talibus enim hostiis promeretur Deus. — Dans notre Missel actuel, cette lecture est assignée à la fête de saint Nicolas de Bari.

In natali sacerdotum quorum supra. Lect. libri Sapientiae Salomonis : Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo ... usque : ... incensum dignum in odorem suavitatis. — Ce texte appartient maintenant à la messe *Statuit* pour les confesseurs pontifes.

In natali quorum supra. Lect. libri Sapientiae Salomonis : Beatus vir qui inventus est sine macula ... usque : ... exaltat omnis ecclesia sanctorum. — Nous trouvons présentement cette lecture à la messe *Os iusti* pour les simples confesseurs.

* * *

Pour les saintes Agnès et Agathe, nous trouvons cette indication :

In natali sanctarum Agnae et Agathae. Lect. Epist. beati Pauli Apost. ad Corinth. II : Fratres, qui gloriatur, in Domino gloriatur ; non enim qui seipsum commendat ... usque : ... virginem castam exhibere Christo. — Notre Missel a assigné cette lecture à la messe *Dilexisti* pour les vierges.

In nat. sanctarum suprascriptarum. Lect. libri Sapientiae Salomonis. In omnibus requiem quaesivi et in haereditate Domini morabor ... usque : ... quasi myrrha electa dedi odorem suavitatis. — Cette lecture est actuellement réservée à l'Assomption de la Très Sainte Vierge.

In nat. ubi supra. Lect. libri Sapientiae Salomonis : Confitebor tibi, Domine Rex ... usque : ... liberasti eos de manibus gentium. — Attribuée désormais à la messe *Loquebar* des Martyres.

In nat. sanctarum ubi supra. Lect. libri Sapientiae Salomonis : « Domine Deus meus », exaltasti super terram habitationem meam... usque : ... laudem dicam nomini tuo, Domine Deus noster. — Elle fait maintenant partie de la messe : *Me expectaverunt*, des Martyres.

* * *

Le 29 septembre, pour la dédicace de la basilique de Saint-Michel à Castel-Giubileo, sur la voie Salaria, nous trouvons les indications suivantes :

In nat. Angeli, Lect. libri Apocal. Iohannis : In diebus illis, significavit Deus quae oportet fieri cito, loquens per Angelum

suum... usque: ...et lavit nos a peccatis nostris in Sanguine suo. — Cette lecture est assignée aujourd'hui à la double fête de la dédicace des deux basiliques du saint Archange, sur le mont Gargan (le 8 mai) et sur la voie Salaria, le 29 septembre.

Cuius supra. Lect. Epist. beati Pauli Apostoli ad Corinthios I : Fratres, gratias ago Deo meo semper pro vobis in gratia Dei ... usque : sine crimine in die adventus Domini nostri Iesu Christi.

In dedicatione Ecclesiae. Lect. Epist. beati Pauli Apost. ad Corinthios : Fratres, unusquisque propriam mercedem accipiet per suum laborem ... usque : ... ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem.

In dedicatione Ecclesiae. Lect. libri Apocalypsis Iohannis : In diebus illis, vidi Civitatem sanctam, Hierusalem novam, descendentem de coelo a Deo ... usque : ... dixit qui sedebat in throno : ecce facio omnia nova. — Ce texte appartient aujourd'hui au *Commune dedicationis Ecclesiae*.

In dedicatione oratorii. Lect. libri Apocalypsis Iohannis : In diebus illis, venit Angelus et locutus est mecum dicens : veni, ostendam tibi uxorem Agni ... usque : ... nisi qui scripti sunt in libro vitae et Agni.

* * *

La façon de procéder du rédacteur de ces *Capitula Lectio-num* nous apparaît clairement : il choisit quelques types de fêtes spéciales, sous lesquels il groupe ensuite, comme en autant de catégories, toutes les lectures attribuées à d'autres saints de la même catégorie. Par exemple, sous saint Silvestre il groupe les confesseurs; sous sainte Agnès, les vierges; sous la dédicace des basiliques de Saint-Michel, les différentes dédicaces d'églises et d'oratoires, et ainsi de suite. De la sorte, le *Commune Sanctorum* du Missel actuel a des origines assez lointaines : le VII^e siècle au moins. Il suffira de quelques autres siècles encore, et ces catégories de messes *communes*, en vertu d'une simple considération d'ordre et de commodité, sortiront définitivement du *proprium Sanctorum* où elles sont nées, et seront au contraire reléguées à la fin du *Missale plenarium* sous le titre de *Commune Sanctorum*, que nous trouvons dans le Missel de saint Pie V, toujours en usage.

Outre les lectures de rechange précédemment signalées, les plus anciens Sacramentaires, après le cycle normal des fêtes distribuées entre les douze mois de l'année, contenaient une autre collection de messes extraordinaires, que nous pourrions appeler : de circonstance. C'était, par exemple, la messe pour la consécration du nouveau Pape, des prêtres et des ministres sacrés; la messe pour voiler une nouvelle épouse ou pour bénir les vierges sacrées; la messe pour la dédicace des basiliques; pour l'arrivée des *missi dominici* envoyés par les premiers empereurs carolingiens; pour quelque infortune publique; pour les pénitents, pour les malades, pour les défunts, etc.

Notre Missel actuel a laissé de côté la plus grande partie de ces antiques compositions liturgiques; mais, en revanche, il en a réuni d'autres, pour les pèlerins, les voyageurs, en temps de peste, contre les païens et les schismatiques, etc. outre cette riche collection de messes votives en l'honneur des différents saints mentionnés dans le Martyrologe romain, et qui peuvent être dites à peu près chaque fois que le rite de l'Office divin du jour est inférieur au rite double.

Une collection médiévale de messes votives distribuées pour chaque jour de la semaine mérite ici une mention spéciale; elle a été conservée presque intacte dans notre Missel. On sait que dans le *proprium de tempore* prédomine la célébration liturgique du jour du Seigneur. Répéter durant la semaine la messe célébrée le dimanche précédent n'était pas du goût de nos pères, qui aimaient, dans la liturgie eucharistique, la variété et une grande richesse de formules; en outre, cela aurait représenté souvent un véritable contresens. On sait en effet que plusieurs textes des messes dominicales contenaient des allusions évidentes à l'église stationnale, celle où avait lieu la synaxe du jour du Seigneur. C'est ainsi que répéter chaque jour, durant la troisième semaine de l'Avent, comme cela arrive actuellement en certaines églises, l'introït *Gaudete*, si spécial à la fête nocturne célébrée autrefois à Saint-Pierre le dimanche précédant les Quatre-Temps d'hiver, semble une chose déplacée. De même, durant la semaine de la Sexagésime, revenir tous les jours à la même messe : *Exsurge Domine*, rédigée expressément pour la grande synaxe qui se célébrait sur la tombe de l'Apôtre des Gentils quinze

jours avant le Carême, semble un rite peu approprié. Pareillement, la répétition, durant six jours de férie, de l'introït de la fête : *Salus populi*, propre à la station d'automne célébrée jadis dans l'église des Anargyres sur le Forum, le dimanche le plus rapproché de leur *dies natalis*, aurait semblé aux anciens une cérémonie vide de sens et une monotone redite.

Nos pères se disaient ceci : que les messes dominicales soient les messes dominicales, c'est-à-dire celles de la fête ou de la station du jour ; durant la semaine au contraire, s'il se trouve des jours où ne tombe aucun anniversaire de saints, et que le Missel soit de ce fait privé de formulaires spéciaux pour la synaxe eucharistique, on suppléera à cette lacune au moyen d'une collection de messes votives, ou de dévotion, assignées à chaque jour ferial.

Nous savons qu'au VIII^e siècle Alcuin composa une messe votive en l'honneur de la Très Sainte Trinité. Mais déjà auparavant devait être en usage à Rome une *missa romensis*, en l'honneur des deux Princes des Apôtres Pierre et Paul. Quant à la dévotion à la Bienheureuse Vierge Marie le samedi, jour consacré ensuite par un office spécial en son honneur, elle commença d'apparaître vers le X^e siècle, et elle reçut un nouveau développement et une forme définitive au siècle suivant, grâce surtout à saint Pierre Damien.

Peu à peu, les jours de la semaine démunis de fêtes obtinrent leur office votif en l'honneur de l'auguste Trinité, des Apôtres Pierre et Paul, du Saint-Esprit, de la sainte Croix et de la Bienheureuse Vierge *in sabbato*. Inutile d'ajouter que les messes périodiques pour les défunts préoccupèrent de bonne heure le zèle des prêtres, spécialement dans les communautés monastiques. Outre le traditionnel *sacrificium pro dormitione* le jour de la mort ou des funérailles, le 7^e et le 30^e jours, et le jour de l'anniversaire, on institua dans les monastères bénédictins, au moins dès le VIII^e siècle, des services mensuels ou annuels pour les défunts de la communauté elle-même, ou pour ses bienfaiteurs.

* * *

Pour mieux approfondir l'esprit et le caractère de l'antique liturgie, il ne sera pas inutile d'indiquer au moins quelques-unes

de ces messes extraordinaires, ou d'occasion, contenues dans les anciens sacramentaires romains. Comme nous l'avons dit, ces formules ont constitué le premier noyau de cet appendice du Missel actuel qui contient les nombreuses et différentes messes votives.

Commençons par glaner dans le Sacramentaire appelé Léonien, lequel nous reporte sûrement à la liturgie romaine du VII^e siècle.

Outre les collectes eucharistiques pour les jours du jeûne : *post infirmitatem*, c'est-à-dire après le sac de Rome par Genséric; outre les messes pour l'ordination des ministres sacrés, pour la consécration du Pape — où il faut remarquer une formule qui rapproche la solennité du nouveau pontife romain de la prochaine fête pascalle — nous trouvons divers formulaires pour les funérailles des papes et des évêques, pour la messe de la consécration des vierges, pour celle qui suivait les noces, pour le temps de sécheresse, lorsque celle-ci pouvait être nuisible à la campagne romaine, affectée surtout aux pâturages.

Le Sacramentaire Gélisien est plus riche. Outre les messes pour les ordinations, pour l'initiation des différentes classes de catéchumènes au baptême, pour la réconciliation des pénitents, pour la consécration des saintes huiles, nous trouvons diverses formules pour la dédicace des autels, des basiliques et des nouveaux baptistères. Les prières pour une nouvelle église varient si le *conditor non dedicatam reliquit*, ou si au contraire il s'agit de la simple transformation d'une synagogue juive en église chrétienne. Quant au fondateur d'une église, même après sa mort il a des droits spéciaux à la reconnaissance du clergé, aussi y a-t-il une messe particulière pour ses funérailles : *in eiusdem Conditoris agendis*.

Tous les anniversaires des ordinations des évêques, des prêtres et même des diacres, ont l'honneur de messes spéciales. Si l'évêque, au jour anniversaire de sa consécration, est malade, un de ses prêtres chante la messe; mais dans ce cas un formulaire spécial est prescrit.

Au troisième livre du Sacramentaire Gélisien se trouvent les diverses collectes : *cotidianis diebus ad missas*, suivies des messes particulières *ad proficiscendum in itinere*, dans les tribulations, pour obtenir la charité fraternelle, durant les épidémies sévissant

sur les hommes ou sur le bétail (*pro mortalitate animalium*) ; nous trouvons enfin des messes contre la stérilité des épouses, pour obtenir la pluie, pour l'anniversaire de naissance d'un fidèle — *in natale genuinum* — pour la paix, pour la guerre, etc.

Il y a aussi diverses *missae in monasterio*, ou : *orationes monachorum*. En outre, si une veuve prenait le voile de chasteté, il y avait alors une messe spéciale ; si un novice émettait les vœux sacrés, voici la *missa pro renunciantibus saeculo*. Quoi encore ? un jeune homme se rasait-il pour la première fois la barbe ? Un événement aussi vulgaire méritait, parce qu'il marquait l'entrée dans l'âge viril, d'être célébré à l'église par une collecte particulière.

L'importante collection gélasienne se clôt enfin par les prières et les messes funèbres. Nous en trouvons de belles et tout à fait distinctes, tant pour les évêques que pour les abbés ; prières pour ceux qui sont baptisés *in extremis* ; pour les défunts qui perdirent la parole avant d'avoir pu se confesser ; enfin des oraisons pour les trépassés en général.

A travers ces pages qui nous montrent la liturgie eucharistique du Sacramentaire Gélasien dans les circonstances particulières de la vie chrétienne, se reflètent, aujourd'hui encore, tous les traits de l'Église franque au VIII^e siècle, divisée comme elle l'était selon les degrés de la hiérarchie sociale : clergé, moines, monarques, vierges ou veuves consacrées, simples fidèles, etc.

L'usage authentique de Rome durant le haut moyen âge, plutôt que par les recensions interpolées du Sacramentaire du pape Hadrien, est représenté par ce que Dom Morin a édité du manuscrit de Würzburg, et qu'il a intitulé : *le plus ancien « comes » de l'Église Romaine*.

Dans ce très important document liturgique, après les cinq ou six dimanches *de adventu Domini*, vient un long recueil de lectures pour les différentes messes votives et pour les simples dimanches *infra annum*. C'est à ce Comes romain que nous empruntons ici quelques-unes au moins des rubriques qui ont plus d'intérêt pour notre sujet.

On commence par les diverses messes *in ordinatione diaconorum* ; *in ordinatione presbyterorum* ; *in ordinatione episcoporum*. Puis vient la station : *in ieiunio de natali papae* ; à quoi fait suite

une série de six lectures : *in natali papae*, — tant était importante à Rome cette solennité pontificale, qui amenait chaque année dans la Ville éternelle tous les évêques de la province métropolitaine du Pontife romain ! Ensuite viennent les messes *ad sponsas velandas* ; les diverses messes : *in litania, tempore belli*, qui nous ramènent à cette période agitée par les guerres entre Lombards, Romains et Byzantins, et qui occupèrent une grande partie de l'histoire de la papauté et de la Commune de Rome au VII^e et au VIII^e siècles.

Des lectures spéciales sont aussi indiquées : *in sterilitate pluviae* ; *in die belli* ; pour les funérailles ; pour les dédicaces ; et enfin *in adventu iudicum*, circonstance qui nous reporte probablement à l'époque byzantine, lorsque la venue des fonctionnaires grecs en Italie et dans le Duché romain devait rendre assez soucieux le Pape et la Commune, fort méfiants de la loyauté des Grecs *et dona ferentes*. La même formule peut aussi se rapporter aux temps des premiers Carolingiens, alors que de temps en temps on voyait apparaître à Rome ces *missi Domini* venus pour administrer la justice au nom de l'empereur, avec la mission explicite de rappeler au Pontife et aux trop oublieux Romains qu'en France on considérait *la Ville éternelle* comme une simple cité impériale de la couronne de Charlemagne.

* * *

Une fois admise en principe la légitimité de ces messes votives, ou d'occasion, le bas moyen âge ne tarda pas à en tirer toutes les conséquences. Celles-ci d'ailleurs, durant certaines périodes de décadence liturgique, furent parfois poussées si loin que le Concile de Trente dut finalement réprimer énergiquement ces abus, et couper court à ce personnelisme liturgique exagéré. Nous entendons par là les messes dites des *fous*, des *ânes*, du *jugement de Dieu* au moyen du feu, des *Saints Auxiliaires* et tant d'autres bizarreries liturgiques qui dénotent moins la foi que la tendance superstitieuse d'une époque de décadence de l'esprit catholique.

Pour les anciens, la liturgie était vraiment l'expression authentique de la vie chrétienne. L'abus naquit lorsque, le

sentiment de foi qui élevait si haut les actes de dévotion étant venu à s'amoindrir, le peuple voulut mêler la liturgie à ses bouffonneries et à ses divertissements, légitimes d'ailleurs.

La fête de l'âne, par exemple, riche de mélismes et de *Kyrie* imitant le braiment de l'âne, était même embellie d'une séquence : *Orientis partibus adventavit asinus, pulcher et fortissimus, sarcinis optissimus*, pour célébrer le doux animal qui avait, nous dit l'Évangile, prêté ses services au Roi de l'éternelle gloire.

La messe du feu, c'est-à-dire du bûcher, du fer rouge et de l'eau chaude, en usage durant les périodes les plus barbares du moyen âge pour le « jugement de Dieu », se trouvait justifiée par l'épreuve de la coupe empoisonnée, ordonnée par Yahweh lui-même dans le cas où une femme d'Israël était soupçonnée d'adultère (*Num.*, v, II et suiv.).

Avant l'horrible épreuve avaient lieu la messe et la bénédiction du feu, comme nous le lisons dans la vie de saint Pierre Igné. Ce saint moine de Vallombreuse, disciple de saint Jean Gualbert, pour démontrer la vérité de l'assertion de ses confrères accusant en chaire l'évêque de Florence d'avoir acheté sa mitre à beaux deniers comptants, se déclara prêt à subir l'épreuve du feu. Ayant revêtu les ornements sacerdotaux, il célébra d'abord la sainte messe ; puis, muni de la bénédiction de son Abbé, il entra courageusement dans le sentier laissé vide entre deux haies de fagots en flammes, et, au milieu des acclamations des moines, il sortit sain et sauf du côté opposé. Et comme, dans l'étroit passage, il avait laissé tomber son manipule, que, selon l'ancien usage, il portait à la main, le Saint retourna une deuxième fois dans le sentier embrasé, ramassa le manipule et sortit à nouveau indemne, acclamé joyeusement par les catholiques qui le saluèrent du titre d'Igné.

Puisque nous parlons d'abus liturgiques au moyen âge, il est à propos d'indiquer ici une ancienne coutume née de cette forme particulière de piété qui avait déjà inspiré les messes votives du VIII^e siècle. A mesure que la barbarie des siècles éloigna les fidèles de l'époque classique des saints Pères et de cette forte formation catéchétique donnée par eux aux foules, la piété catholique s'affaiblit, morcelée et émiettée en un grand nombre de formules. Ainsi, tandis qu'au début le Sacrifice de

l'universelle Rédemption était offert par l'Évêque seul pour tous les besoins et les devoirs de la communauté chrétienne en général, plus tard au contraire, les célébrants s'étant multipliés, ils voulurent offrir autant de messes distinctes qu'il y avait d'intentions particulières nourries par chaque prêtre dans son cœur. C'est ainsi que naquit vers le ix^e siècle l'usage, pour un même prêtre, de célébrer plusieurs messes par jour; une, par exemple, pour les défunts; une autre en l'honneur de la Bienheureuse Vierge; une troisième pour vénérer la sainte Croix; une quatrième pour rendre service à des hôtes venant d'arriver, etc. Cette habitude devint si universelle que plusieurs conciles durent la régler au moyen de statuts et de canons, ne permettant à aucun prêtre de célébrer plus de trois messes par jour. Si nous en croyons Walafrid Strabon ¹, le pape saint Léon IV aurait avoué avoir célébré parfois en un seul jour jusqu'à sept ou même neuf de ces messes votives. D'autres étaient toutefois plus discrets et plus réservés que ce Pontife, arbitre du droit liturgique, et se contentaient de deux ou trois messes au plus comme saint Elphège, saint Anselme, saint Norbert, saint Uldaric et d'autres encore.

Cette discipline de la pluralité des messes votives n'était pas sans affinité avec l'usage des messes dites *bifaciatae*, *trifaciatae*, c'est-à-dire à deux, à trois faces, etc.

En quoi consistaient exactement ces messes bi- ou trifaciales?

Au lieu de consacrer les divins mystères autant de fois qu'on voulait célébrer de messes votives, et dans le but d'éluder correctement la prohibition ecclésiastique, on récitait successivement les formules de plusieurs de ces messes jusqu'au début de la préface. Celle-ci et le Canon consécratoire étaient uniques comme si, à de nombreuses têtes, on attachait un seul corps. Ainsi, la loi était observée. Le sacrifice était unique, mais la messe était, en quelque sorte, multiforme.

Cela ne suffit pas. Il y avait aussi les *messes sèches*, c'est-à-dire celles qu'on célébrait en mer, au chevet des malades, à l'arrivée imprévue d'hôtes, à l'occasion d'enterrements si ceux-ci se faisaient l'après-midi.

1. *De Reb. Eccles.*, XXI. P. L., CXIV, col. 943.

L'ordonnance de ces *missae siccae*, qui furent très en honneur même chez les Chartreux dans la solitude de leur cellule, était fort semblable à notre liturgie des *Présanctifiés* le vendredi saint. On récitait en effet l'introit, les collectes, les deux lectures, la préface, jusqu'au *Sanctus*. Puis, ayant omis le Canon tout entier, on passait au *Pater noster* et l'on distribuait la sainte Communion aux fidèles. En certains endroits, au lieu de l'élévation du Très Saint-Sacrement, on présentait quelque sainte relique à la vénération des assistants.

Cette sorte de liturgie des présanctifiés, dont les origines se retrouvent en Orient avant le VII^e siècle, était très répandue dans le bas moyen âge et elle demeura longtemps en honneur même en Italie. Dom Martène cite l'exemple de saint Louis IX qui, revenant de Palestine en France, faisait célébrer chaque jour la *messe sèche* sur son navire. Au XVI^e siècle, le *Liber sacerdotalis*, qui obtint l'approbation de Léon X, en décrit encore le rite. Nous savons même qu'en 1587, à l'occasion des funérailles de personnes appartenant à la noblesse, cette *messe sèche*, avec l'assistance du diacre et du sous-diacre, se célébrait encore à Turin.

Aujourd'hui, cette exubérance, tantôt louable, tantôt anormale de liturgie eucharistique, a cessé; et le droit liturgique, principalement par l'action de la Sacrée Congrégation des Rites, s'est de plus en plus fixé et restreint. Désormais dans l'Église latine, sauf un petit nombre d'exceptions, le champ liturgique est soustrait à la compétence des évêques particuliers et se trouve sous la juridiction directe de la Chaire apostolique. Grâce à cette centralisation romaine, l'unité liturgique tant désirée a été enfin obtenue; en sorte qu'actuellement, alors que les moyens modernes de transport ont presque aboli les barrières des villes et des États, on estimerait inconcevables les particularismes locaux et les libertés individuelles que s'arrogeait le moyen âge.

En offrant à Dieu le divin Sacrifice, le prêtre n'a aujourd'hui qu'à suivre les indications du calendrier de son diocèse. Dans un seul cas il a le droit de choisir et de suivre son inclination spéciale : aux jours dont le rite est inférieur au rite double, la rubrique le laisse libre de célébrer la messe correspondant à l'office du jour occurrent, ou de dire une des nombreuses messes votives qui se trouvent à la fin du Missel romain.

I. POUR L'ORDINATION DU SOUVERAIN PONTIFE.

Nous avons vu que les *Capitula Lectionum* du manuscrit de Würzburg font précéder le Sacrifice pour le *Natalis Papae* d'une autre messe portant ce titre : *in ieiunio de natali Papae*. C'était la messe qui accompagnait d'ordinaire le jeûne des Romains, le jour précédant la veillée nocturne à Saint-Pierre, au terme de laquelle s'accomplissait la consécration du Pontife romain. Aujourd'hui, cette consécration épiscopale du nouveau Pape est beaucoup plus rare, puisque la plupart des cardinaux éligibles sont déjà évêques. Cela peut toutefois arriver, comme ce fut le cas pour Grégoire XVI; mais le Missel romain a, depuis longtemps, perdu son antique liturgie eucharistique pour ce jeûne solennel de la Ville tout entière, qui doit précéder la consécration du nouveau Pape.

A l'ancienne messe vigiliale, on lisait ce passage du deuxième livre d'Esdras (1, 4-11) où le prophète Néhémie confesse les péchés de son peuple qui a mérité la colère divine, péchés pour lesquels il gisait abattu en terre étrangère, privé encore d'un chef propre. — L'allusion à la vacance du Saint-Siège est manifeste.

A la place de la primitive liturgie préparatoire, le Missel actuel porte deux messes différentes devant se célébrer avant le conclave : l'une : *de Spiritu Sancto* et une autre beaucoup plus récente, dont l'introït commence par ces mots : *Suscitabo mihi sacerdotem*.

Cette seconde messe a dû d'ailleurs être rarement en usage, car différents *Ordines Romani* ne mentionnent pour cette circonstance que l'unique messe *de Spiritu Sancto* qui, maintenant encore, est célébrée par les cardinaux réunis en conclave à l'ombre de la coupole de Michel-Ange.

Cette messe votive du Saint-Esprit est presque identique à celle de la fête de la Pentecôte, sauf la première lecture qu'on emprunte au mardi suivant, et le graduel, qui est celui du xvii^e dimanche après la Pentecôte.

Durant le temps compris entre la Septuagésime et Pâques, on chante un *tractus* qui s'inspire du psaume 103 : « *¶* Lorsque vous faites souffler votre Esprit, les choses sont créées et vous renou-

velez la face de la terre. V. Combien il est doux et suave à notre égard, Seigneur, votre Esprit! V. Venez, ô Saint-Esprit, remplissez les cœurs qui vous sont consacrés, et enflammez-les du feu de votre amour. »

De même que pour vivre de notre vie naturelle l'âme nous est nécessaire, ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel : c'est par la grâce de l'Esprit Saint que nous sommes élevés à cet état sublime d'enfants adoptifs de Dieu. Conformément à cet état si élevé de *participants à la nature divine*, comme le dit saint Pierre, nous agissons dans l'ordre de la vie éternelle, notre fin dernière surnaturelle.

Durant le temps pascal, le double verset alléluiaque est le même que pour la solennité de la Pentecôte.

* * *

L'élection du Pape étant accomplie, les divers *Ordines Romani* du bas moyen âge nous décrivent ainsi la manière dont il prenait pour la première fois les vêtements pontificaux, dans la salle même où venait de se faire cette élection. Le premier des diacres enlevait à l'élu la *cappa* cardinalice, et le revêtait d'abord de l'*alba*, *rochetum*, *camisiam*, puis de l'étole, de la chape et de la mitre. On lui passait l'anneau au doigt, et on le chaussait de sandales rouges. — Cette *camisia* qui se portait sur les autres vêtements et avait été serrée et repliée autour de la taille par une ceinture rouge, avait la forme d'une aube relevée et raccourcie : *Ipsa camisia erit ita longa, quod elevata, competenter super ipsum cingulum reflectatur*¹. C'est le rochet actuellement employé par les prélats.

Si l'élu n'était que diacre ou prêtre, avant d'être couronné de la tiare il recevait les ordres de la prêtrise et de l'épiscopat. Les rites essentiels étaient les mêmes que pour les autres, mais le pontife élu restait assis sur son trône, tandis que l'évêque consécrateur, debout devant lui, récitait la formule sacramentelle et lui imposait les mains en invoquant le Saint-Esprit.

L'antique tradition romaine voulait que la consécration épiscopale du Souverain Pontife ne se fît que sur la tombe de saint

1. *Ord. Rom. XIV. P. L., LXXVIII, 1126-7.*

Pierre. C'est la raison pour laquelle, après la mort de Grégoire VII, alors que l'abbé du Mont-Cassin, Didier, fut élu pour lui succéder, les catholiques durent s'emparer de force, pour un jour au moins, de la basilique vaticane, d'où ils expulsèrent les fauteurs de l'antipape Guibert. Didier était malade et ne pouvait faire le voyage à cheval; qu'importe? L'élu voyagera en barque, mais il doit être consacré Pontife à Saint-Pierre, afin que personne ne puisse jamais mettre en doute sa légitimité de successeur de Grégoire VII.

De toute antiquité, le consécrateur du Pape est l'évêque d'Ostie, qui, pour cette cérémonie, revêtait le sacré *pallium*. Il était assisté des deux évêques d'Albano et de Porto, et tous trois procédaient ensemble à la consécration du Pontife selon le rite dont nous avons déjà parlé dans notre premier volume au sujet des évêques. Il y avait seulement une légère différence dans l'anaphore. Là où, pour les autres évêques, on disait simplement: *Et idcirco huic famulo tuo N. hanc, quaesumus, gratiam largiaris, etc.*, pour le Pontife romain on usait de cette formule: *Et idcirco huic famulo tuo N., quem Apostolicae Sedis praesulem et primatem omnium qui in orbe terrarum sunt sacerdotem, ac universalis Ecclesiae doctorem dedisti, et ad summi Sacerdotii ministerium elegisti, hanc quaesumus, gratiam largiaris etc.*

Actuellement, tant pour la consécration que pour le couronnement du Pape, et le jour de l'anniversaire, — *In natale ordinationis*, — on dit la même messe que pour la Chaire de saint Pierre le 22 février, mais avec des collectes spéciales. Au contraire, l'*Ordo Romanus IX*, des premiers temps carolingiens, désigne l'introït: *Elegit te Dominus*.

La consécration du nouveau Pape avait lieu immédiatement après le chant de l'antienne de l'introït; celle-ci étant terminée le consacré revêtait le *pallium*, et, de son siège pontifical, il entonnait le cantique: *Gloria in excelsis*. La messe continuait, sans aucun changement.

Voici les collectes spéciales qu'on récite actuellement pour l'anniversaire de l'élection et de la consécration pontificale:

Prière. — « O Dieu, pasteur et chef de vos fidèles; regardez favorablement votre serviteur N. N. que vous avez voulu établir à la tête de votre Église en qualité de pasteur. Nous vous en

prions, faites que par la parole et par l'exemple il puisse se rendre utile à ses sujets, pour qu'avec le troupeau qui lui est confié il arrive à la vie éternelle. »

Sur les oblations. — « Regardez favorablement, Seigneur, nos oblations, et assistez de votre continuelle protection votre serviteur N. que vous avez voulu mettre à la tête de votre Église à titre de pasteur. »

Après la Communion. — « Que la participation au divin Sacrement soit notre salut, Seigneur, et qu'avec le pasteur N., elle protège et défende aussi le troupeau. »

Au moyen âge, le couronnement du nouveau Pontife se faisait au bas de l'escalier de la basilique vaticane.

Durant cette cérémonie, les chefs des quartiers de Rome chantaient trois fois les *laudes* : *Domnus N. Papa quem sanctus Petrus elegit, in sua sede multis annis sedere* ; puis le *prior stabuli* posait sur la tête de l'élu le *regnum*, et le cortège retournait à cheval au Latran pour le repas.

Les *Capitula Lectionum* de Würzburg nous offrent six lectures de rechange : *In natali Papae*. La première, dans notre Missel actuel, est assignée à la fête de saint Callixte le 14 octobre.

II. LA MESSE NUPTIALE.

A VRAI dire, l'ancien titre serait : *ad sponsas velandas*, en raison du rite caractéristique du *flammerum* nuptial que le prêtre étendait sur la tête de la nouvelle épouse durant la bénédiction inaugurale.

Comme nous avons déjà parlé ailleurs de l'antiquité des cérémonies qui accompagnaient la célébration du mariage chrétien¹, nous nous bornerons ici à traiter seulement de la messe nuptiale. Celle-ci faisait essentiellement partie du rite matrimonial, et le sacrifice eucharistique offert pour les époux symbolisait pour ainsi dire le sceau divin apposé à leur union conjugale. Souvenons-nous des paroles de Tertullien pour célébrer la félicité de ces noces *quod Ecclesia conciliat, et confirmat Oblatio, et obsignatum Angeli renuntiant, Pater ratum habet*².

1. *Liber Sacramentorum*, t. I^{er}, ch. xv.

2. *P. L.*, I, col. 1302.

L'introït est emprunté au *Livre de Tobie* (VII, 15; VIII, 19) et se rapporte à l'union du jeune Tobie avec Sara, fille de Raguël, laquelle, jusqu'alors, avait été tourmentée par le démon, en sorte que personne autre que le fils de Tobie ne la pût épouser. En effet, tous ceux à qui précédemment elle avait été fiancée par ses parents avaient été trouvés successivement mis à mort par l'ange des ténèbres, la nuit même de leur mariage. Au contraire, le fils de Tobie, averti par l'Archange Raphaël, épousa Sara avec la sainte crainte de Dieu; et, ayant passé avec elle la première nuit des noces, dans la continence et la prière, il évita les coups du démon envieux. *℣.* « Que le Dieu d'Israël vous unisse, et lui qui a eu spécialement pitié de vous deux, qu'il vous assiste. Et maintenant, Seigneur, faites qu'ils vous bénissent à leur aise. »

Suit le psaume nuptial 127. *℣.* « Bienheureux ceux qui craignent Yahweh et qui marchent dans ses voies. Gloire, etc. »

La collecte suivante se trouve dans le Sacramentaire Léonien pour la classique *Velatio nuptialis*.

Prière. — « Écoutez-nous, ô Dieu tout-puissant et miséricordieux; afin que ce que nous accomplissons en vertu de notre ministère, obtienne plutôt son efficacité de votre bénédiction. »

Dans les *Capitula Lectionum*, la première lecture est le passage de l'Épître aux Corinthiens (VI, 15-20) où l'Apôtre partant du principe que le corps d'un chrétien est le temple du Saint-Esprit et un membre du corps mystique du Christ, tonne énergiquement contre le vice de la fornication, si commun dans le monde païen.

Dans notre Missel actuel, la première lecture est tirée de l'Épître aux Éphésiens (V, 22-33) où saint Paul explique les devoirs du mariage chrétien, dont il trouve le modèle dans l'union sacrée qui lie indissolublement le Christ et son Église.

Le répons-graduel est emprunté au psaume 127, qui dépeint comme en une suave idylle les joies du sacrement de mariage.

℣. « Ton épouse, comme une vigne féconde, dans l'intérieur de ta maison. *℣.* Tes enfants, semblables à des rejetons d'oliviers, autour de ta table. »

L'état matrimonial est une sorte de sacerdoce qui, dans la

procréation et dans l'éducation chrétienne des enfants, se propose le but très élevé de continuer et de compléter l'Église, afin de remplir les vides laissés dans le ciel par les anges rebelles. Qu'on remarque que le Saint-Esprit, voulant faire l'éloge de la femme forte, nous la montre à la maison, adonnée aux travaux domestiques.

Le verset alléluiatique est tiré du psaume 119. « Alleluia. *Ps.* Que le Seigneur, de son sanctuaire, vous accorde son aide, et, de Sion, vous protège. »

Dieu remplit de sa majesté, il est vrai, le ciel et la terre; mais s'adaptant à notre manière de comprendre — nous qui avons besoin de formes matérielles, même pour exprimer les idées les plus abstraites et les plus spirituelles — il a établi le temple et les édifices consacrés au culte, comme le sanctuaire préféré où il aime à faire resplendir plus ordinairement la magnificence de sa miséricorde.

Après la Septuagésime, on dit le *trait* suivant, emprunté lui aussi au psaume nuptial 127.

Ps. « Ainsi sera béni quiconque craint le Seigneur. *Ps.* Qu'ainsi Dieu te bénisse de Sion, afin que tu puisses voir tous les jours de ta vie la félicité de Jérusalem. *Ps.* Et tu verras les enfants de tes enfants. Que la paix soit sur Israël. »

La crainte de Dieu est le principe de son saint amour, et au lieu de resserrer et de rapetisser le cœur, elle l'ouvre à une grande confiance et attire, avec la bénédiction du Seigneur, toutes sortes de grâces, même dans l'ordre matériel.

Durant le temps pascal, le second verset alléluiatique est le suivant : « Alleluia (*Ps.* 133). Que le Seigneur vous bénisse du mont Sion, lui qui a créé le ciel et la terre. »

Il semble que l'Église ne se lasse pas d'appeler les célestes bénédictions sur les nouveaux époux, parce que la famille chrétienne est le premier noyau d'où se déroule la société tout entière. Pour réformer les nations, il faut donc commencer par sanctifier la famille. Elle est la première et la plus légitime des sociétés naturelles; aussi l'État, en tant qu'il résulte de l'union des nombreuses sociétés domestiques qui le constituent, a-t-il pour but, non de supprimer le bien particulier et les droits essentiels de la famille, comme l'État libéral moderne ne le fait que

trop, mais de les protéger et de les seconder, en complétant efficacement leur activité.

La lecture évangélique est tirée de saint Matthieu (xix, 3-6). Les Pharisiens demandent au Sauveur s'il est permis de répudier sa femme, comme c'était l'usage dans l'Ancien Testament. Jésus répond que maintenant ce n'est plus permis. Dieu lui-même a uni les deux époux, jusqu'à en faire une seule chair. Ce que Dieu a uni, l'homme ne le peut séparer.

Union mystérieuse ! Unité et pluralité comme dans l'Auguste Trinité ; si bien que, les deux époux se complétant réciproquement pour les besoins de la vie, les enfants apparaissent comme les rejetons de cette unité ; et dans cette même unité de l'origine et du sang, ils trouvent le meilleur gage du mutuel et fraternel amour qui lie les cœurs de ceux dont le berceau fut commun.

L'antienne pour la présentation des oblations est celle du xiii^e dimanche après la Pentecôte.

La secrète sur les oblations est belle et profonde. La traduction affaiblit malheureusement la robuste concision de la langue du Latium :

« Recevez, Seigneur, l'offrande que nous vous présentons à l'occasion du mariage sanctionné par votre sainte Loi. Et vous qui avez établi ce saint état conjugal, dirigez-le aussi par votre Providence. »

Le Sacramentaire Gélasien prescrit la préface suivante : *Vere dignum... Qui foedera nuptiarum blando concordiae iugo et insolubili pacis vinculo nexuisti ; ut multiplicandis adoptionum filiis, sanctorum connubiorum foecunditas pudica serviret. Tua enim, Domine, providentia, tuaque gratia ineffabilibus modis utrumque dispensat ; ut quod generatio ad mundi edidit ornatum, regeneratio ad Ecclesiae perducatur augmentum, per Christum.*

Après la lecture des diptyques, le Prêtre priait autrefois pour les époux dans les termes suivants : *Intra actionem. Hanc igitur oblationem famulorum (famularum) tuorum N. N. (les parents de l'épouse), quam tibi offerunt pro famula tua N., quaesumus, Domine, placatus accipias ; pro qua maiestatem tuam supplices exoramus, ut sicut eam ad aetatem nuptiis congruentem pervenire tribuisti ; sic eam consortio maritali tuo munere copulalam, desi-*

derata sobole gaudere proficias ; atque ad optatam seriem cum suo coniuge provehas benignus annorum ; diesque nostros etc.

Voilà comment, à l'encontre du mépris que le paganisme avait accumulé sur la femme, l'Église, même dans la liturgie, défendait sa dignité, mettant spécialement en relief la grandeur du rôle maternel, et insistant sur l'idée centrale du mariage chrétien, qui a pour but la procréation des enfants afin de compléter le corps mystique du Christ.

A la fin du Canon, lorsque anciennement avaient lieu les diverses bénédictions du chrême, de l'huile pour les malades, des fruits nouveaux, etc. se faisait aussi la *velatio nuptialis* avec le *flammeum* et la bénédiction sacerdotale. Elle regardait exclusivement l'épouse et se composait de deux parties. Après une brève collecte servant de prélude, venait une longue prière, du style des préfaces. On y rappelait les origines divines du mariage et l'abondance des bénédictions répandues sur lui à tel point, que le péché d'Adam lui-même, ni le déluge universel, ne purent jamais les amoindrir. Si l'homme est semblable à Dieu, sur lui, en même temps, s'appuie aussi le sexe faible créé à sa ressemblance, car de l'union du fort avec le faible naît le remède contre la brièveté de la vie humaine : c'est-à-dire la procréation des enfants. Que la nouvelle épouse puisse donc se rendre aimable à son mari comme Rachel ; qu'elle se montre sage comme Rébecca ; qu'elle ait une longue vie et soit fidèle comme Sara ; afin qu'elle puisse voir dans sa vieillesse ses enfants et ses petits-enfants et arriver finalement, elle aussi, après trois ou quatre générations, à la vie éternelle qui ne passera pas.

Pour la Communion. — Ps. 127. « C'est ainsi que sera béni quiconque craint le Seigneur. Puisses-tu voir les enfants de tes enfants. Que la paix soit sur Israël. »

La procréation des enfants confère aux époux une dignité éminente, car ils collaborent ainsi d'une certaine manière avec Dieu lui-même, — *a quo omnis paternitas in caelo et in terra nominatur* — en donnant la vie à un être immortel.

Prière après la Communion. — « Nous vous demandons, Seigneur, d'assister de votre faveur ce que vous-même avez voulu établir ; afin qu'une longue paix conserve ceux qu'aujourd'hui vous unissez par le lien conjugal. »

Après le congé donné au peuple : *Ite, missa est*, vient une dernière et spéciale bénédiction sur les nouveaux époux dans laquelle on répète les mêmes pensées qui ont déjà été exprimées plus haut lors de la *velatio nuptialis*. Il s'agit de mériter pour la famille l'assistance divine, et de voir les enfants des enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération.

Nous savons, par le Sacramentaire Gélasien, que le trentième jour après les noces, ou le jour de l'anniversaire, on répétait la messe nuptiale. Ceci ne doit pas nous surprendre, car l'une des bases essentielles de la moralité sociale est l'honneur et la sainteté du sacrement de mariage. Quant à cet honneur, il est lui-même le résultat de l'œuvre constante du christianisme, car il n'existait pas avant l'Église catholique, comme il n'existe pas en dehors d'elle. En effet, malgré les grands privilèges dont elle a entouré le célibat et la virginité religieuse, l'Église catholique s'est montrée en tout temps et contre tous le vengeur intrépide de la sainteté de l'état matrimonial. C'est ainsi qu'au xvi^e siècle, les Papes ont permis plutôt que l'Angleterre tout entière en vînt à se soustraire à l'obéissance au Saint-Siège, plutôt que d'attenter à la sainteté du mariage chrétien en approuvant le divorce que réclamait avec insistance Henri VIII.

III. POUR LE TEMPS DE GUERRE.

LA liste des *Capitula Lectionum* mentionnée plus haut assigne six lectures de rechange sous cette rubrique : *in litania, tempore belli* ; ce qui indique à quel point ces messes étaient d'actualité lorsque cette liste fut rédigée. Les messes des jeudis de Carême, instituées par Grégoire II, révèlent elles aussi cette préoccupation ; bien plus, le système stationnal romain lui-même, réordonné par saint Grégoire le Grand, avec ses litanies et ses processions aux tombeaux des Martyrs, est dicté, au fond, par la grande pensée de constituer, au moyen de la prière liturgique, comme une barrière entre la justice de Dieu offensée et le Duché romain, remis par la Providence entre les mains des barbares Lombards. Les mots ajoutés par saint Grégoire au Canon : *diesque nostros in tua pace disponas*, entrent aussi dans cet ordre d'idées qui préoccupaient tant le Pontife, et cette belle

invocation se rapporte à l'approche des hordes d'Agilulphe lors du siège de Rome. C'est pourquoi, si l'on considère plus intimement la liturgie romaine dans la période de sa rédaction définitive sous Grégoire I^{er}, elle apparaît tout entière comme la prière solennelle et sociale d'un peuple malheureux, désolé, qui appréhende à tout instant d'être passé au fil de l'épée par les Lombards, et qui, dès lors, implore humblement la protection de Celui qui s'appelle le Dieu des Armées.

Tels sont les précédents historiques et le cadre qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut examiner la *missa tempore belli* de notre Missel actuel.

Elle tire tous ses chants d'autres messes, et cela est une bonne marque d'antiquité. On estimait en effet, durant le haut moyen âge, que l'Antiphonaire de saint Grégoire le Grand était une œuvre inspirée, donc intangible. C'est pourquoi, lorsque de nouvelles solennités étaient créées, plutôt que de composer des mélodies à insérer à la suite du Centon Grégorien, les anciens préféraient choisir çà et là des chants contenus dans le recueil de saint Grégoire, et les répéter tels quels.

L'introït *Reminiscere* est emprunté à la iv^e férie après le 1^{er} dimanche de Carême. Si autrefois cette messe était précédée de la procession au chant de la litanie, comme l'indique le *Laterculus* de Würzbourg, l'action liturgique n'avait à proprement parler ni introït ni chant du *Kyrie*, puisque ces éléments étaient absorbés par la procession de pénitence qui précédait la synaxe eucharistique.

Prière. — « Seigneur qui domptez les guerres et anéantissez les efforts des adversaires de ceux qui mettent en vous leur espérance; venez en aide à vos serviteurs qui invoquent votre miséricorde; afin que la férocité de nos ennemis étant vaincue, l'hymne de notre reconnaissance puisse s'élever sans cesse vers vous. »

Lorsqu'on institua ces théories litaniques : *in litania, tempore belli*, il ne s'agissait pas, comme c'est généralement le cas maintenant, de guerres ayant un but essentiellement politique; mais on priait le Seigneur de sauver l'Empire romain — forme unique et légitime de la société chrétienne dans la mentalité de l'époque — des invasions des barbares, lesquels étaient ou idolâtres ou

ariens. C'est la raison pour laquelle, durant la dernière grande guerre, l'autorité ecclésiastique n'a pas voulu entrer dans la question de la justice de l'action militaire de l'une et de l'autre partie des combattants, et n'a pas prescrit la célébration de la messe *tempore belli* du Missel, mais la messe *pro pace*.

La première lecture est empruntée à Jérémie (XLII, 1-2; 7-12). Le peuple se recommande au Prophète pour qu'il intercède auprès du Seigneur afin que celui-ci le soustraie à la vengeance du roi chaldéen. Alors Jérémie supplie Dieu et rapporte ses oracles à tout Israël. Si celui-ci persévère dans ses sentiments de pénitence, et s'il ne déserte pas son poste dans la défense du sol de la patrie pour se réfugier en Égypte, le Seigneur sera son bouclier contre la colère du roi de Babylone.

Les *Capitula Lectionum* prescrivent six autres lectures scripturaires différentes de celle-ci, toutes empruntées à Isaïe ou à Jérémie. L'une d'elles, la troisième, se trouve dans le Missel au jeudi de Quinquagésime; une autre, la quatrième, le jeudi de la III^e semaine de Carême; et cela démontre la relation existant entre ces messes de Grégoire II et les temps calamiteux que Rome vivait alors, étant continuellement menacée par les Lombards.

Le répons graduel : *Tu es Deus*, tiré du psaume 76, se trouve dans le Missel au Dimanche de la Quinquagésime—autre station instituée probablement par saint Grégoire le Grand pour conjurer le danger que faisait courir à Rome la soldatesque d'Agilulphe.

Le verset alléluiatique : *Eripe me*, emprunté au psaume 58, est commun au IX^e dimanche après la Pentecôte.

Durant le temps de la Septuagésime, on chante le *trait* tiré du psaume 102 : *Domine, non secundum peccata nostra*, etc. comme aux II^e, IV^e et VI^e fêtes de Carême.

Au temps pascal, au verset alléluiatique que nous avons indiqué, on ajoute celui-ci, tiré du même psaume 58 : « Je chanterai votre puissance, et de bon matin je célébrerai votre miséricorde. »

La lecture évangélique est empruntée à saint Matthieu (xxiv, 3-8) et se trouve également dans le Missel pour la fête des saints Maris, Marthe, etc. le 19 janvier. A ses disciples lui faisant admirer les nouveaux embellissements du Temple, Jésus avait

répondu qu'il ne demeurerait pas pierre sur pierre de toute cette splendeur. Sortis de la cité avec le Divin Maître, et retirés pour prier sur le mont des Oliviers, les Apôtres désirent connaître le temps précis où s'accomplira cette prédiction. Jésus, dans sa réponse, embrasse en une seule perspective prophétique la figure et ce qu'elle représente, et il en vient de la sorte à parler de la destruction de Jérusalem, symbole et prophétie de ce qui arrivera au monde à la fin des temps. Il y aura en ces jours des séditions et des guerres; et même, au lieu de l'amour chrétien, les nations qui auront consommé leur apostasie vis-à-vis du Christ ne respireront que haine réciproque. Jésus exhorte pourtant à plusieurs reprises ses fidèles à ne pas craindre, et à ne pas attacher d'importance aux bavardages politiques des bellicistes : *opinionones proeliorum*. Les hommes ne peuvent pas toujours faire ce qu'ils voudraient. Au-dessus de César, il y a Dieu, qui est plus puissant que lui.

L'antienne pour l'offrande des oblations : *Populum humilem*, qui appartient au psaume 17, est commune au VIII^e dimanche après la Pentecôte; tandis que celle pour la Communion : *Inclina*, tirée du psaume 30, appartient à la messc du VII^e dimanche.

Sur les oblations. — « Regardez favorablement, Seigneur, le Sacrifice que nous vous offrons, afin qu'il nous délivre de toutes les hostilités de la guerre et nous mette à l'abri sous votre protection. » Le mérite satisfactoire du saint Sacrifice retient le bras de la justice de Dieu irritée, il l'apaise, et, grâce à l'efficace propitiation de la Victime divine, il attire sur le peuple fidèle la plénitude des grâces et des bénédictions célestes.

Voici une importante préface *tempore belli*, empruntée au Sacramentaire Léonien. Il y est question de la campagne romaine et des moissons dévastées par les hordes des barbares.

Vere dignum... Agnoscimus enim, Domine Deus noster, agnoscimus, sicut Prophetica voce dudum testatus es, ad peccantium merita pertinere, ut servorum tuorum labore quaesita, sub conspectu nostro manibus diripiantur alienis; et quae, desudantibus famulis, nasci tribuis, ab hostibus patiaris absumi. Totoque corde prostrati, supplices exoramus, ut praeteritorum concedas veniam delictorum, et ab omni mortalitatis incursu, continuata miseratione nos protegas.

Quia tunc defensionem tuam non diffidimus adfuturam, quum a nobis quibus offendimus dignanter expuleris. Per Christum.

Après la Communion. — « Seigneur, vous qui êtes le maître souverain des monarques et de leurs empires; vous qui nous châtiez pour nous corriger, et en nous pardonnant nous préservez; usez envers nous de miséricorde, et, par votre puissance, conservez la tranquillité de la paix, afin que nous puissions en profiter pour nous amender. »

Nous voyons ici, bien indiquée, la fin pour laquelle le Seigneur prolonge notre vie et nous distribue ses dons. *Patientia Dei ad poenitentiam te adducit*, dit l'Apôtre. Dieu nous donne le temps et les moyens nécessaires pour achever le chef-d'œuvre qu'il nous a confié, c'est-à-dire l'image vivante du Christ en nous.

Nous terminerons par une belle collecte empruntée au Sacramentaire Léonien, et assignée à la solennité de la Pentecôte. On y remarquera ce que nous avons observé tout à l'heure, à savoir que dans la mentalité des Pères du haut moyen âge, les ennemis de l'Empire romain étaient, par le fait même, les adversaires du Christianisme.

Oratio. — *Exaudi, Domine, preces nostras, et sicut profanus mundi caligines Sancti Spiritus luce evacuasti; sic hostes Romani nominis et inimicos catholice professionis expugna.*

IV. MESSE POUR LES MALADES.

Nous avons déjà parlé, dans notre premier volume, de la liturgie au seuil de l'éternité. Maintenant nous devons rappeler seulement que saint Jacques, dans son Épître canonique, parlant de l'état du chrétien que la maladie rapproche de sa fin, avait indiqué le lien très étroit qui unit en ce cas le sacrement de Pénitence à celui d'Extrême-Onction. C'est ainsi que l'antique liturgie avait réuni en un seul et magnifique cérémonial ces trois sacrements : l'absolution, l'Extrême-Onction et le saint Viatique. A la différence de l'usage actuel, les onctions d'huile sainte précédaient régulièrement la sainte Communion et suivaient le sacrement de Pénitence, car en effet l'onction sacrée parachève et purifie définitivement et parfaitement

le chrétien au terme de ses jours. C'est seulement après qu'il a acquis cette pureté qu'il prend son Viatique et se dispose à partir.

Très souvent le saint Viatique était reçu par les malades *intra missarum solemnia*. Cela explique que de nombreux textes anciens nous parlent du Sacrement du Corps et du Sang du Seigneur, donné aux moribonds. Cet usage se conserva longtemps et il est indiqué dans la vie de saint Odon et de saint Hugues, abbés de Cluny.

Une observation faite par le cardinal Rampolla, dans les notes qu'il a ajoutées à la vie de sainte Mélanie la jeune, est intéressante à cet égard. Il y est dit que cette Sainte, au moment d'expirer, reçut une dernière fois la divine Eucharistie, *conformément à l'usage romain : Consuetudo autem est Romanis, ut cum animae egrediuntur, Communio Domini in ore sit* ¹.

En effet, l'auteur des notes relève divers cas où cet usage fut observé, par exemple pour saint Ambroise : *Qui descendens (Honoratus), obtulit Sancto Domini Corpus; quo accepto, ubi glutivit, emisit spiritum*.

Pour placer bien exactement dans son cadre la messe suivante : *Pro infirmo*, nous devons aussi rappeler que dans l'antiquité l'administration de l'extrême-onction aux malades revêtait des formes vraiment grandioses et impressionnantes. Les fidèles partageaient si peu la mentalité de nos contemporains, qui ressentent une sorte d'effroi pour ce sacrement de réconfort et de soulagement, qu'eux-mêmes conservaient habituellement dans leurs maisons l'huile bénite pour les infirmes. Et même en dehors de l'usage sacramentel, ils se servaient, avec une grande foi, de cette huile bénite pour faire des onctions de dévotion sur les membres malades. Ils avaient aussi coutume d'en mettre quelques gouttes jusque dans les aliments destinés aux malades, pour leur procurer la guérison désirée. Cet usage de l'huile sainte devait être fort répandu au III^e siècle puisque nous trouvons, dans les Canons d'Hippolyte, la formule épiscopale de la bénédiction de l'Huile, comme une fonction propre à la messe dominicale.

En Orient, ce sacrement de l'*Huile de la prière* (comme on l'y

1. Cfr RAMPOLLA, S. *Melania Giuniore* (Roma, Tipogr. Vat. MCMV), n. LXVIII.

nomme), est administré par plusieurs prêtres, coutume qui, autrefois, était commune également en Occident. A la différence de la discipline actuelle, et considérant que ce sacrement est conféré *per modum unctionis medicinalis*, — donc aux malades seulement et non pas à ceux qui sont en danger de mort pour quelque autre raison, — les anciens répétaient parfois les onctions sacrées pendant sept jours, c'est-à-dire pendant le temps requis pour que le malade s'achemine vers la guérison grâce au Sacrement, ou passe tranquillement et purifié à la vie éternelle.

Quoi qu'il en soit, durant cet âge d'or de la liturgie qui comprend l'époque patristique, alors que tout rite cultuel était mis en relation intime avec l'Eucharistie, la bénédiction de l'huile pour les malades s'accomplissant durant la messe *chrismale* du Jeudi Saint, l'administration elle-même de l'onction sacrée ne faisait pas abstraction de la sainte Messe. Celle-ci devenait donc la véritable messe du Viatique, comme la messe de la veillée pascale avait été pour le néophyte celle de la première Communion.

Il est difficile d'imaginer un chœur de chantres autour du lit d'un malade qui attend le saint Viatique. Les antiennes et les répons attribués plus tard à cette messe n'appartiennent pas à la liturgie primitive mais ils ont été empruntés à d'autres parties de l'Antiphonaire Grégorien.

L'introït, emprunté au psaume 54, *Exaudi Deus*, est commun au mardi de la IV^e semaine de Carême.

Prière. — « O Dieu tout-puissant et éternel qui êtes le perpétuel salut de vos fidèles, recevez nos prières en faveur de votre serviteur (N.) malade; faites-lui miséricorde, afin qu'ayant recouvré la santé, il retourne à l'église pour vous rendre grâces. »

Ce retour à l'église est aussi demandé dans une collecte qui fait partie du rite de l'Extrême-Onction : *Atque Ecclesiae tuae Sanctae cum omni desiderata prosperitate restituas*. On voit par là qu'une unique pensée domine cette messe, ainsi que l'*ordo* de l'Extrême-Onction : celle de la guérison du malade, afin que durant de longues années encore, il puisse amasser ici-bas des mérites pour la vie éternelle.

Si le malade est sur le point de mourir, la collecte est la suivante :

Prière. — « Dieu éternel et tout-puissant, qui avez préparé aux hommes les remèdes salutaires et la grâce de la vie éternelle, regardez les souffrances de votre serviteur N. malade, et réconfortez son âme que vous avez créée; afin qu'au moment où elle se séparera de son corps, elle puisse, sans tache de péché, vous être présentée par les Anges, à vous qui êtes son Créateur. »

Cette collecte, comme la précédente, fait partie du Sacramentaire Gélasien. Qu'elle est belle et profonde! Les remèdes qui nous ont été donnés par Dieu servent jusqu'à un certain moment. Ensuite, il n'y a plus que le remède de la vie éternelle. Le motif pour lequel on demande au Seigneur de réconforter l'âme, est la raison essentielle et fondamentale de sa divine Providence elle-même; motif le plus fort et le plus efficace qu'on puisse jamais alléguer : C'est lui qui nous a créés et nous sommes l'œuvre de ses mains; plus encore : son chef-d'œuvre. Dieu pourrait-il donc ne pas aimer une chose qu'il a faite? pourrait-il n'en pas prendre soin?

La première lecture est tirée — il ne pouvait en être autrement — de l'épître de saint Jacques (v, 13-16) où il est dit qu'en cas de maladie grave on doit demander aux prêtres l'onction sacramentelle dont les effets salutaires, tant pour le corps que pour l'âme, sont indiqués.

Suit le répons-graduel : *Miserere mei, Domine* (Ps. 6), emprunté au mercredi qui suit le III^e dimanche de Carême. Le verset alléluiatique (Ps. 101) : *Domine, exaudi*, est commun au XVII^e dimanche après la Pentecôte. Après la Septuagésime, le trait est tiré du psaume 30 : « Ayez pitié, Seigneur, parce que je suis dans l'angoisse. Mon œil est troublé par l'anxiété; mon âme est usée, ainsi que mon corps. Ma vie se consume dans la douleur, mes années dans les gémissements. Ma force a vacillé dans le malheur, et mes os sont épuisés. »

Le psalmiste fait allusion à Jésus, qui, durant sa bienheureuse passion, prit sur lui nos infirmités, et, par sa très sainte agonie, rendit la nôtre sainte et méritoire.

Au temps pascal, comme deuxième verset alléluiatique, on dit celui-ci, qui est tiré du psaume 27 : « Alleluia. *℟.* Mon cœur

espère dans le Seigneur. J'ai été aidé; ma chair commence à refleurir et célèbre Dieu par des chants. »

La lecture évangélique de saint Matthieu (VIII, 5-13) relate la guérison du serviteur du centurion de Capharnaüm.

Recourir au Seigneur avec confiance, l'importuner par nos prières afin qu'il nous délivre des maux qui nous accablent, honore Dieu et lui plaît, selon le mot du Psalmiste : *Invoca me in die tribulationis : eruam te, et honorificabis me.*

L'antienne pour l'offertoire, tirée du psaume 54 : *Exaudi, Deus*, est empruntée au lundi après le III^e dimanche de Carême.

Prière sur les oblations. — « O Dieu, aux ordres de qui sont soumis et s'écoulent tous les moments de notre vie; recevez les prières et les oblations de votre serviteur N. malade, pour lequel nous implorons miséricorde; et tandis que nous tremblons maintenant pour le danger où il se trouve, faites que nous puissions nous réjouir de sa guérison. »

Voilà une belle maxime, qui doit nous tranquilliser en toute circonstance : *Deus, cuius nutibus vitae nostrae momenta decurrunt.* Tous les instants de notre vie sont ordonnés avec amour par la Providence du Père céleste.

Si le malade est sur le point de mourir. — « Recevez, Seigneur, l'hostie que nous vous offrons pour votre serviteur N. qui va mourir, et par les mérites de celle-ci effacez toutes ses fautes; qu'ainsi, après avoir été durant la vie présente providentiellement frappé par vos châtements, il puisse obtenir, dans la vie future, le repos éternel. »

Dieu ne châtie jamais deux fois. Quand il nous frappe de sa verge paternelle en ce monde, c'est pour que nous nous corrigions afin qu'Il n'ait pas à nous punir dans l'autre vie.

L'antienne pour la Communion : *Illumina*, tirée du psaume 30, est commune au dimanche de la Septuagésime.

Prière après la Communion. — « Seigneur, vous qui êtes le refuge spécial de la faiblesse humaine, montrez la puissance de votre secours en faveur de votre serviteur N. malade; afin que miséricordieusement guéri par vous, il puisse se rendre de nouveau à l'église en parfaite santé. »

En tant qu'elle est opposée au fruit fatal du Paradis terrestre,

l'Eucharistie est avant tout le pain supersubstantiel de l'âme. Cependant, selon le mot du saint Evangile, il sort de Jésus une vertu qui guérit aussi les malades; car le Verbe, auteur de toutes choses, daigne miséricordieusement restaurer son chef-d'œuvre détérioré par le démon.

Si le malade est sur le point de mourir. — « Nous supplions, Seigneur, votre clémence, afin que, par les mérites de ce Sacrement, vous daigniez fortifier par votre grâce votre serviteur N. malade; et qu'au moment de sa mort l'antique adversaire ne prévale pas contre lui, mais qu'il mérite de passer avec les anges à la vie éternelle. »

La dernière heure de l'homme est solennelle et décisive. En effet, de ce moment dépend non seulement toute son éternité, mais l'efficace même de la Passion du Sauveur et d'un si grand nombre de Sacrements reçus durant de longues années par celui qui va mourir : trésor de grâces et d'amour envers une misérable créature. C'est pourquoi, au chevet du mourant, se trouve aussi Jésus lui-même, car au salut de cette âme est engagée sa gloire de Rédempteur. Oh ! comme son Sacré Cœur bat à ce moment ! L'Eglise, qui connaît bien l'esprit et les goûts de Jésus, ne peut se désintéresser des dernières heures de l'homme voyageur sur cette terre d'exil, et grâce aux prescriptions rituelles *de visitatione infirmorum*, aux pieuses confréries placées sous l'invocation du bienheureux trépas de saint Joseph, aux prières indulgenciées, aux messes offertes pour les agonisants de la journée, elle s'efforce de son mieux de venir en aide au Divin Rédempteur pour sauver les pauvres âmes des mourants. De tous ceux qui sont dans le besoin, en effet, et qui ont droit à notre charité, les agonisants semblent être ceux qui se trouvent dans les conditions les plus redoutables, plus que les âmes du Purgatoire elles-mêmes. Celles-ci sont déjà assurées, du moins, de leur salut éternel, tandis que l'âme des mourants, à cause des assauts de Satan, se trouve dans le plus grand péril.

C'est là une des suprêmes raisons pour lesquelles la divine miséricorde, outre tant d'autres secours spirituels préparés par l'Eglise aux moribonds, a voulu mieux assurer leur salut éternel en ce moment d'extrême danger, en instituant un sacrement spécial pour bien mourir dans le baiser de Dieu.

De même qu'il y a le sacrement de la régénération spirituelle, il y en a un autre qui donne au chrétien la dernière purification et l'ultime perfection.

V. LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE EN TEMPS D'ÉPIDÉMIE.

PARMI les diverses messes votives du Missel romain, il s'en trouve une ayant pour titre : *pro vitanda mortalitate, vel tempore pestilentiae*, apparentée à celle que nous venons d'analyser. Sa composition ne révèle pas une inspiration très élevée, et le rédacteur n'a pas su imprimer un parfait caractère d'unité à son travail; bien plus, en certains passages, l'inspiration est tout à fait générale, et parfois on pourrait la confondre avec une des nombreuses messes *pro infirmo* qui se trouvent dans les Sacramentaires du moyen âge. D'ailleurs, malgré ces imperfections, cette messe est dominée par un sentiment profond de foi et de confiance et, surtout dans sa première partie jusqu'à l'offertoire, elle a un caractère grandiose et tragique, particulièrement sensible à l'introït. L'enseignement général qu'on en peut retirer est celui-ci : le remède le plus efficace pour se préserver de la contagion c'est l'hygiène de l'âme, c'est une conscience pure de toute tache de péché.

Malgré la rédaction relativement tardive de la messe *tempore pestilentiae*, celle-ci reconnaît ses prototypes dans les anciennes liturgies. Ses collectes, en effet, se trouvent déjà à la fin du Sacramentaire Grégorien, lequel contient même plusieurs autres formules de rechange. Nous ne saurions indiquer le motif qui a dicté le choix du rédacteur de la messe actuelle; mais il est certain que les oraisons notées en premier lieu dans le Sacramentaire d'Hadrien I^{er} sont fort belles, et qu'elles s'adaptent beaucoup mieux peut-être à la circonstance de l'épidémie que les oraisons assignées actuellement par le missel, lesquelles ont un caractère trop général, et conviendraient aussi bien à n'importe quel autre fléau, incendie, accident, grêle, etc.

Il faut aussi noter que, dans les anciens Sacramentaires, toutes les nécessités publiques et privées, tous les besoins de la vie des individus, des familles, des peuples, ont toujours leur

expression définitive dans le Sacrifice eucharistique; et tandis que dans l'Ancien Testament il y avait un grand nombre d'oblations, pour le péché, pour la purification, pour la pacification, pour la propitiation, etc., dans le Nouveau, au contraire, l'Hostie sainte de nos autels, en un sacrifice parfait, unique et définitif, comprend et renferme toutes les différentes significations que s'efforçaient partiellement d'exprimer ces autres sacrifices légaux. On peut dire que dans le Nouveau Testament la sainte Eucharistie est toute la religion du peuple fidèle.

L'antienne de l'introït de la messe *pro vitanda mortalitate* s'inspire de la prière de David demandant au Seigneur de mettre fin à la peste qui, depuis trois jours déjà, faisait des ravages dans la population. Le psaume est le 79^e, qui, par son caractère nettement messianique, s'adapte très bien à la circonstance.

Intr. II Reg. XXIV, 16.

Recordare, Domine, testamenti tui, et dic Angelo percutienti : cesset iam manus tua, et non desoletur terra, et ne perdas omnem animam vivam. Ps. 79. Qui regis Israel, intende : qui deducis, velut ovem, Ioseph. — Gloria Patri. — Recordare.

Souvenez-vous, Seigneur, de votre alliance, et dites à l'Ange qui nous frappe : retiens désormais ta main, afin que la terre ne soit pas désolée, et ne perds pas tout ce qui vit. Ps. 79. Écoutez, ô vous qui gouvernez Israël, et qui conduisez Joseph comme une brebis. — Gloire. — Souvenez-vous.

Les grandes calamités, les malheurs publics, ont presque toujours le caractère d'une sanction pénale infligée par Dieu aux fautes sociales. Les individus ont aussi l'autre monde pour expier leurs péchés; mais les nations et les États ne l'ont pas, et c'est pourquoi le Seigneur punit ici-bas leurs fautes sociales. La fin qu'Il se propose par ces fléaux publics est d'amener les peuples à corriger leur propre vie; aussi le moyen le plus sûr et le plus ordinaire d'arrêter en cette occasion le bras de la Justice divine, est-il de se convertir et de revenir à Dieu. Ainsi pensa saint Grégoire le Grand, lorsque, pour faire cesser la peste qui désola Rome en 590, il prescrivit la célèbre *litanie septiformis* et la procession se rendant à la basilique vaticane. C'est de ces sentiments que s'inspire la collecte suivante :

Deus, qui non mortem, sed poenitentiam desideras peccatorum : populum tuum ad te revertentem propitius respice ; ut, dum tibi devotus existit, iracundiae tuae flagella ab eo clementer amoveas. Per Dominum.

O Dieu qui ne désirez pas la mort des pécheurs, mais leur pénitence, regardez favorablement votre peuple qui revient vers vous ; et puisque désormais il vous est dévoué, éloignez de lui dans votre bonté les fléaux de votre colère. Par notre Seigneur...

La lecture est tirée du même chapitre que l'introït. Durant tout le règne de David sévit la peste, qui, en trois jours, moissonna soixante-dix mille victimes. L'Ange, ministre de la sainteté du Seigneur, est chargé de punir sur le peuple le péché de vaine gloire commis par le Roi lorsque celui-ci ordonna le recensement de la nation ; et cela en vertu du principe de solidarité si bien compris des anciens, pour qui les fautes ou les mérites des parents et des chefs sont la source de malédictions ou de bénédictions pour leurs enfants et pour leurs sujets. En cela d'ailleurs Dieu ne commet aucune injustice, puisqu'il s'agit simplement d'une soustraction de biens temporels absolument gratuits, toujours ordonnée d'ailleurs au bien véritable et éternel des individus qui en éprouvent le dommage matériel. Ainsi, par exemple, pour ces victimes de la peste au temps de David, l'épidémie qui anticipa leur sortie de ce monde ne fut, en réalité, qu'un plus grand bien ; car Dieu qui, ordinairement, ne punit jamais deux fois la même faute, fit servir cette mort expiatoire au salut de leur âme ; de la sorte les pauvres victimes succombèrent à l'épidémie au moment le plus favorable à leur salut éternel. De même, ceux qui, dans les impénétrables jugements de Dieu, ne se sauvèrent pas, cessèrent-ils du moins d'aggraver leur culpabilité par d'autres péchés et rendirent-ils ainsi moins terrible leur enfer. David apaise le Seigneur irrité, en érigeant un autel votif à l'endroit où il avait vu l'Ange avec son glaive dégainé ; l'autel est le symbole de Jésus-Rédempteur, qui, par son Sang précieux, réconcilie avec Dieu l'humanité tout entière.

Le répons-graduel est tiré du psaume 106. « Le Seigneur envoya son Verbe pour guérir le monde et le soustraire à la mort. V. Gloire au Seigneur dans sa miséricorde, et dans les prodiges opérés en faveur des enfants d'Adam. » Non seulement Jésus

guérissait les malades, mais Il laissa à ses Apôtres le charisme des guérisons; aussi, par l'intermédiaire des membres d'élite de l'Église, chaque jour se renouvelle parmi nous le prodige du retour à la santé des pauvres malades.

Suit le verset alléluatique, tiré du psaume 68; ce verset, primitivement, était séparé du psaume responsorial par une deuxième lecture du Nouveau Testament.

« Alleluia, Alleluia. *℣.* Sauvez-moi, ô Yahweh, car les eaux ont déjà pénétré jusqu'à mon âme. »

Entre la Septuagésime et Pâques, on omet le verset alléluatique, et on chante à sa place le trait tiré du psaume 102 : *Domine, non secundum peccata*, que, depuis le temps de Hadrien I^{er}, l'on chante aux trois fêtes quadragésimales du lundi, du mercredi et du vendredi. Durant le temps pascal, au lieu du répons, on dit le verset alléluatique; puis, malgré la suppression actuelle d'une seconde lecture, on ajoute un deuxième psaume, lui aussi atrophié et réduit à un seul hémistiche. Celui de notre messe n'a pas même été tiré du Psautier, mais des petits Prophètes.

« Alleluia (ZACH., VIII, 7-8). Au jour du malheur, je sauverai mon peuple d'Israël et je montrerai dans la vérité et dans la justice que c'est moi qui suis son Dieu. »

En présence des grands cataclysmes telluriques, des épidémies, etc., l'orgueil humain se sent comme anéanti; toutes ses découvertes, sa science vaniteuse ne peuvent rien contre Dieu qui, « d'un doigt touche la terre, et celle-ci se dessèche et se dissout ». L'homme élève vers le ciel ses tours de Babel, il construit des palais, des monuments qui semblent devoir défier l'éternité; quelques secondes de tremblement de terre, et les cités les plus peuplées deviennent un monceau de ruines... La science fait des prodiges; l'homme croit avoir arraché désormais à la nature tous ses secrets; il se flatte de gouverner l'univers et de pouvoir enfin se passer de Dieu. Alors éclate une épidémie; un bacille mystérieux suffit à moissonner des milliers et des milliers de victimes et à bouleverser tous les plans du monde. Qu'est-ce donc? Un microbe, un être presque invisible à notre regard, qui anéantit l'orgueil humain. Voilà ce qu'est cette vie humaine, à la durée de laquelle peuvent attenter si efficacement des ennemis microscopiques! Dieu seul est fort, sage et bon. En lui seul nous

devons avoir confiance, car lui seul ne nous manque jamais. Tout le reste, science, art, gloire, santé, force, n'est que vanité.

La péricope évangélique est celle du samedi des Quatre-Temps d'été (LUC., IV, 38-44) et concerne la guérison de la belle-mère de saint Pierre et des nombreux malades que ce miracle encouragea à s'approcher de Jésus. Du jour où le Verbe a pris notre chair humaine, il a conféré à celle-ci la vertu de répandre de toutes parts des trésors de sainteté, de grâce et de santé. C'est pourquoi les saints, dans l'antiquité chrétienne spécialement, s'approchaient de l'Eucharistie comme d'un remède non seulement de l'âme mais aussi du corps. Les Pères de l'Église rapportent de nombreux exemples de guérisons obtenues grâce à la sainte Communion. Saint Jean Chrysostome raconte même que la simple onction de l'huile des lampes qui étaient suspendues en forme de couronne au-dessus du saint autel, conférerait parfois la santé à un grand nombre de malades. Nous avons aussi rappelé, dans les pages précédentes, que dès le II^e siècle, à la messe solennelle du dimanche, il était de règle que l'évêque bénît l'huile pour les malades. Par la suite, ce rite ayant été limité à la seule messe *chrismale* du Jeudi Saint, les fidèles de Rome avaient l'habitude, durant le haut moyen âge, de présenter chacun son ampoule pour la faire bénir par le Pape ou par le clergé concélébrant. Cet *oleum infirmorum* était conservé avec respect dans chaque maison, comme nous conservons maintenant l'eau bénite.

Combien différent est maintenant l'esprit des chrétiens qui ont l'Huile sainte en horreur, comme si elle annonçait l'approche du fossoyeur !

L'antienne qui accompagnait le psaume de l'offertoire — disparu maintenant — est tirée du Livre des Nombres (xvi, 48) où il est question de la révolte du peuple contre Moïse, et du châtiment infligé par Dieu aux quatorze mille hommes qui avaient murmuré, et qui furent dévorés par le feu du ciel. Par ordre du grand législateur d'Israël, le pontife Aaron son frère s'interpose comme médiateur entre la multitude des cadavres, les rares survivants et la justice divine. Il élève vers Dieu l'encens de la prière et l'apaise. Telle est la charge, la vocation qui convient au clergé : le prêtre a été séparé de la foule du

peuple pour être médiateur de grâce entre Dieu et les hommes. Parmi un si grand nombre de ministères et de fonctions qui lui reviennent, rien n'est plus digne — et il est à propos de le rappeler en notre temps d'activité vertigineuse — rien n'est plus essentiel que le Sacrifice eucharistique, que la contemplation liturgique, que la psalmodie *in loco sancto, in quo orat sacerdos pro delictis et peccatis populi*. Le prêtre prie et intercède pour les crimes des autres, car il est bien entendu qu'il doit être saint et pur de tout péché; autrement, *si non placet, non placat*, selon la juste remarque de saint Bernard. Saint Jérôme observe de son côté, à propos des purifications prescrites aux Juifs par la Loi : « Quelqu'un a-t-il péché parmi le peuple? Le prêtre prie pour le coupable, et sa faute lui est remise. Mais si le prêtre a péché, qui priera pour lui? »

La prière sur les oblations — celle qui, primitivement, accompagnait dans les Gaules la lecture des diptyques, et, à Rome, précédait, conformément à la règle, le Canon consécratoire — est la suivante :

Subveniat nobis, quaesumus, Domine, Sacrificii praesentis oblatio : quae nos et ab erroribus universis potenter absolvat, et a totius eripiat perditionis incursu. Per Dominum.

Faites que nous soit profitable, Seigneur, l'offrande de ce sacrifice; et que celle-ci, nous purifiant entièrement de toute tache, nous fasse aussi échapper à tout péril de mort. Par notre Seigneur.

En temps d'épidémie, alors que la science est toute occupée à en rechercher les remèdes et les causes, combien sage est l'Église qui nous indique la première et véritable source de tout mal : le péché. Celui-ci écarté, moyennant une sincère conversion, l'épidémie disparaît elle aussi, Dieu s'apaise, rend sa grâce, et celle-ci purifie même le corps de toute souillure de contagion.

L'antienne pour le psaume de la Communion (LUC., VI, 17-19) — ce dernier, lui aussi, a disparu de l'usage — n'est empruntée, contrairement à toutes les règles, ni au psautier, ni à la péricope évangélique lue à la messe. Ce fait révèle une rédaction assez tardive, alors qu'on n'attachait plus d'importance à ces règles. — « On présentait à Jésus une immense foule de malades et de possédés du démon; de Lui sortait en effet une vertu qui les guérissait tous. »

De même que le fruit de l'arbre fatal a empoisonné la vie de tous les mortels, ainsi le fruit du sein béni de Marie est le vrai remède d'immortalité, l'antidote contre le *virus* du péché qui s'est répandu à la fois dans l'âme et dans le corps.

L'antique liturgie supposait toujours que les fidèles, lesquels avaient offert à Dieu le sacrifice avec le prêtre, y participaient pieusement par la Communion. En effet, pour des peuples habitués aux sacrifices idolâtriques, un sacrifice auquel les assistants n'auraient pas participé réellement, moyennant un banquet rituel, eût semblé incompréhensible.

Voici la prière d'action de grâces après la sainte Communion :

Exaudi nos, Deus, salutaris noster : et populum tuum ab iracundiae tuae terroribus liberum, et misericordiae tuae fac largitate securum. Per Dominum.

O Dieu, notre salut, exaucez-nous ; et, ayant délivré votre peuple de la terreur de votre colère, rassurez-le par l'abondance de votre miséricorde. Par notre Seigneur.

Les épidémies pourront bien avoir leurs causes physiques et leurs remèdes. Mais celui qui considère ces fléaux, devant lesquels la science humaine se sent impuissante, d'un point de vue supérieur et surnaturel, les reconnaîtra aisément comme les conséquences du péché, et spécialement des fautes sociales. Le remède ? La conformité à la sainte volonté de Dieu qui dispose et ordonne tout en vue de notre vrai bien ; la conversion sincère et la correction de nos fautes ; puis, selon notre influence sociale, une activité et un zèle ardents pour que l'expiation et la conversion individuelle deviennent les facteurs du retour sincère à Dieu de la société contemporaine elle-même, *generatio mala et adultera*.

VI. POUR LA PROPAGATION DE LA FOI.

LA propagation de l'Évangile constitue, plus encore qu'un besoin, une redoutable responsabilité et un devoir sacré pour l'Église. L'écho de la parole de l'Apôtre : *Vae mihi si non evangelizavero !* retentit encore à notre oreille. Car la famille catholique, au moyen surtout de sa hiérarchie sacrée, doit continuer sur la terre la mission rédemptrice de Jésus-Christ.

C'est pour cette raison que, en ces dernières années surtout,

Pie XI a donné une impulsion plus générale et plus vigoureuse à l'œuvre missionnaire; et après avoir organisé, dans son palais du Latran, un musée ethnographique se rapportant spécialement à l'évangélisation des infidèles, il a voulu qu'au moyen de journées pour la Propagation de la Foi, de cérémonies, de quêtes et de conférences, la famille chrétienne tout entière soit intéressée au maintien et au développement des diverses œuvres missionnaires.

Parmi ces nombreuses initiatives, tient la première place la fête de la Propagation de la Foi, avec la messe spéciale qu'on dit à cette occasion.

L'antienne d'introït est tirée du psaume 66 (2-3) qui est messianique et annonce l'universalité de l'Église, laquelle communique à tous les peuples les grâces de la Rédemption.

« Que Dieu ait pitié de nous et nous bénisse; qu'il tourne vers nous un visage bienveillant et qu'il ait pitié de nous. Quand on connaîtra vos voies sur la terre, et dans toutes les nations votre salut, ils vous loueront, ô Dieu, les peuples, tous les peuples vous loueront. »

Lorsque, après le péché, le monde tourna le dos à Dieu, le Seigneur se réserva la race d'Abraham pour qu'elle fût la gardienne de la promesse messianique. Et quand, dans la plénitude des temps, le symbole prophétique atteignit en Jésus-Christ la plus splendide réalité, avec la fonction d'avant-coureur du Messie futur cessa aussi le motif du privilège concédé à Israël, et tous les enfants de Dieu, sans distinction de nations ou de civilisations, furent admis à participer au divin héritage. Tel est la magnifique pensée dont s'inspire la composition liturgique de ce jour.

Prière. — « Seigneur, qui voulez que tous se sauvent et arrivent à la lumière de la vérité, envoyez, nous vous en prions, des ouvriers à votre moisson, et faites qu'ils annoncent courageusement votre Verbe; afin que votre parole se répande rapidement et soit vénérée, et que toutes les nations vous reconnaissent comme le seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé au monde, Jésus-Christ votre Fils et notre Seigneur, qui, etc. »

Cette collecte, comme on le voit, est formée de divers pas-

sages scripturaires et n'accuse dès lors aucune pensée originale, mais elle est dominée par cette idée exprimée dans les Livres saints, que la vocation missionnaire est une œuvre toute divine. Elle est divine dans son origine, car c'est Dieu qui destine les ouvriers à la moisson; elle est divine dans sa cause finale, puisqu'elle se propose pour but de glorifier le Seigneur par le salut des âmes; elle est divine dans son exécution, car les prêtres régénèrent les âmes moyennant la prédication de la parole divine, semence et germe de vie surnaturelle.

La première lecture (*Eccli.*, XXXVI, 1-10; 17-19) est en grande partie la même que la quatrième du samedi des Quatre-Temps de Carême, et elle contient une magnifique prière pour le salut d'Israël. A vrai dire, l'inspiration de la solennité de ce jour est différente. Ici, en effet, on veut que le Seigneur lève la main contre les peuples persécuteurs afin qu'eux aussi, sous le bras vengeur de Dieu, reconnaissent la puissance du Seigneur d'Abraham : Hâtez la fin — dit-on à Yahweh — et faites poindre l'heure; rendez témoignage à la première de vos œuvres, et accomplissez la prophétie formulée en votre nom.

Nous demandons, au contraire, dans la grâce du Nouveau Testament, que tous les peuples trouvent et reconnaissent le vrai Dieu dans le sentier de l'Amour, plutôt que sous les coups de la justice divine.

Le répons-graduel contient les deux versets 6-8 du psaume de l'introït.

« *℟.* Ils vous loueront, ô Dieu, les peuples; toutes les nations vous loueront. La terre a donné son fruit. *℣.* Le Seigneur notre Dieu nous bénit; que Dieu nous bénisse, et que tous le craignent jusqu'aux confins du globe. »

Dieu donne sa bénédiction, et tandis que la terre féconde les plantes et les arbres, le jardin de l'Église s'embellit sans cesse de nouvelles fleurs du paradis céleste.

Nous, prêtres et missionnaires, nous sommes : *Dei adiutores*, selon le mot de l'Apôtre des Gentils; cependant l'agriculteur du terrain est unique, lui dont il est écrit : *et Pater meus agricola est.*

Le verset alléluiatique est tiré du psaume 99, 1, qui, au lever du jour, alors que toute la nature et l'univers entier

louent le Créateur, invite le fidèle israélite à se rendre au temple pour adorer Yahweh.

« Alleluia. ¶. Acclamez joyeusement Dieu, de toute la terre, servez le Seigneur avec joie. ¶. Entrez en sa présence avec de joyeux cantiques. »

Durant la période de la Septuagésime, au lieu du verset alléluiatique, le psaume *trait* annonce l'universalité de la rédemption messianique. Et nous maintenant, après vingt siècles environ de Rédemption, nous sommes familiarisés avec cette pensée du royaume universel de Dieu. Mais imaginons quelle devait être la stupeur et la joie qu'éprouvaient les premières générations chrétiennes, lorsque, en face des Juifs excluant des privilèges de la postérité d'Abraham ceux qui n'avaient pas été circoncis, les premiers fidèles entendaient clairement annoncer, dans l'Évangile et dans la Loi, la vocation des Gentils à la foi.

« Narrez parmi les nations la gloire de Dieu, et ses merveilles parmi tous les peuples. ¶. Parce que Yahweh est grand et digne d'une immense louange, plus redoutable que tous les autres dieux. ¶. En effet, les divinités des Gentils sont des idoles mortes; au contraire le Seigneur a créé le ciel. »

Durant le cycle pascal, après le premier verset alléluiatique : « Alleluia. Acclamez joyeusement », etc., comme ci-dessus, on ajoute :

« Alleluia. Sachez que le Seigneur est notre Dieu; c'est Lui qui nous a faits, et nous sommes siens. »

Si nous sommes l'œuvre de ses mains, la Providence divine veille amoureusement sur notre sort, car Dieu n'abandonne personne, sinon celui qui le premier se retire de Lui. *Non enim diligis et deseris*, comme le dit si bien saint Augustin.

La lecture évangélique est tirée de saint Matthieu (ix, 35-38).

Le Divin Maître parcourt, infatigable, les campagnes et les villages de la Galilée, confirmant sa doctrine par de nombreux miracles en faveur des malades. Son divin Cœur est cependant accablé d'angoisse, parce qu'il voit périr un grand nombre d'âmes, à la rencontre desquelles personne ne va pour leur indiquer les pâturages salutaires. Il s'adresse donc à ses Apôtres, et observant que les moissonneurs sont trop rares

pour l'abondante moisson, il leur ordonne de prier le Maître d'envoyer sans cesse à son champ de nouveaux ouvriers.

Il s'agit d'un commandement précis de Jésus-Christ; et aujourd'hui surtout, en lui offrant le Sacrifice eucharistique pour la propagande missionnaire, nous pouvons dire à bon droit : *Praeceptis salutaribus moniti, et divina institutione formati, audemus dicere : mitte operarios in messem tuam.*

Celui qui nous a commandé de prier pour les vocations ecclésiastiques, s'engage par là même à accueillir favorablement nos vœux.

L'antienne pour l'offrande des oblations est empruntée au psaume 95 (7-9) lequel, comme tout le groupe des chants du IV^e livre du Psautier, annonce joyeusement le royaume messianique universel où devront entrer toutes les nations.

« Donnez au Seigneur, familles de nations, donnez au Seigneur gloire et honneur; donnez gloire à son Nom. Apportez les oblations et entrez dans ses parvis, adorez Dieu dans son tabernacle sacré. »

Dans l'ancien temple de Jérusalem, derrière l'*atrium* des Gentils se trouvait la cour du peuple d'Israël, et au fond de celle-ci était le *Saint*, où les prêtres seuls pouvaient accéder pour offrir l'encens du soir et les autres sacrifices. Pour le peuple, l'*atrium* tenait donc lieu de temple, comme en général chez les Grecs et chez les Romains. Dans la *cella* se trouvait seulement le dieu; l'autel pour les sacrifices était dehors.

La prière qui prélude aujourd'hui à l'anaphore représente au point de vue littéraire un centon scripturaire qui ne tient compte ni du *cursus*, ni de la signification particulière de la *secrète*, qui doit être une simple recommandation des oblations à consacrer. Malgré ces défauts littéraires, la prière liturgique conserve toujours cependant sa beauté et son efficacité, surtout quand elle s'inspire de la sainte Écriture.

Prière. — « Considérez, ô Dieu notre protecteur, et regardez votre Oint, qui s'est donné lui-même pour la rédemption universelle; d'une extrémité à l'autre de la terre, glorifiez votre Nom parmi les peuples, afin que partout vous soit sacrifiée et offerte une oblation pure. Par Jésus-Christ. »

Lorsque nous montons à l'autel pour offrir les divins Mystères, Dieu agrée ceux-ci parce qu'Il voit en nous son Fils bien-aimé, le Pontife de notre foi, en qui il met toutes ses complaisances. Il n'y a que Jésus qui puisse plaire entièrement à Dieu; aussi, celui qui veut obtenir des grâces et être agréable au Seigneur doit contempler le beau visage du Christ, c'est-à-dire cacher en Jésus ses prières et ses sacrifices, et faire plaider par lui, notre avocat, la cause qu'il a à cœur.

Aujourd'hui, à la place de l'antienne pour la Communion du peuple, on récite tout le psaume 116, qui est le plus court du Psautier :

« V. Toutes les nations, louez le Seigneur; tous les peuples, louez-le. V. Parce qu'il a multiplié sur nous sa bonté, et la fidélité du Seigneur dure pour toujours. »

Lorsque l'amitié des hommes fait défaut, Dieu demeure toujours fidèle à l'âme, qui apprend souvent trop tard à se défier un peu plus des pauvres créatures, pour se confier davantage au Créateur fort et constant dans l'amitié et dans l'amour.

La collecte d'action de grâces est empruntée au samedi *in albis*, et on y demande que par l'efficace du Sacrement de Rédemption, qui est aussi le *mystère de foi* par excellence, cette sublime vertu développe de plus en plus ses rayons et les étende à toute la terre.

Il existe un lien profond entre l'Eucharistie et la sainte foi. Lorsqu'une âme reçoit Dieu qui se donne à elle, à son tour elle se confie à lui. Or cette entière remise à Dieu, et cette confiance en sa sagesse et en son amour infini constituent la vie de foi, selon ces paroles du prophète Habacuc, auxquelles saint Paul attachait tant d'importance : « Mon juste vit de la foi; mais s'il se soustrait à cette règle, il ne pourra plus me plaire. »

FLORILÈGE EUCHOLOGIQUE

Prières à la Vierge, tirées de la liturgie byzantine.

O VIERGE très pure, Mère du Christ Fils de Dieu, un glaive de douleur transperça votre âme très sainte lorsque vous contemplâtes votre Fils et votre Dieu cloué volontairement sur la croix. Ne cessez pas, ô Vierge bénie, de le prier pour nous, afin qu'il nous accorde le pardon de nos péchés en ce temps de pénitence.

Nous n'avons pas le courage d'ouvrir la bouche, à cause du grand nombre de nos péchés. Vous, ô Vierge Mère de Dieu, conjurez votre Fils, car près de la clémence du Seigneur la prière de sa Mère peut beaucoup. O très pure, ne méprisez pas les supplications des pécheurs; car Celui qui daigna souffrir pour nous, voudra encore nous être miséricordieux et voudra nous sauver.

O Christ, voici votre Mère; celle qui sans dommage pour la pudeur virginale vous conçut en son sein, et, après l'enfantement, demeura toujours vierge sans tache. Nous vous la présentons, afin qu'elle plaide notre cause, vous qui êtes la miséricorde même; vous qui avez accoutumé d'accorder le pardon à tous ceux qui vous disent du fond du cœur : souvenez-vous aussi de moi, Seigneur, dans votre royaume.

(De l'Office de la grande et sainte Parascève.)

O très glorieuse Mère, vous qui avez donné le jour au très saint et divin Verbe; recevez ce pieux hommage de notre dévotion; délivrez-nous de tout mal; éloignez de nous toute future condamnation, tandis qu'en votre honneur nous vous chantons l'hymne : *Alleluia.* *(De l'hymne Acathyste.)*

Nous cherchons refuge dans votre secours, ô sainte Mère de Dieu; ne méprisez pas nos supplications dans les nécessités présentes; mais délivrez-nous de tout péril, vous qui êtes toujours vierge, glorieuse et bénie.

PRIÈRE LITANIQUE BYZANTINE.

Tandis que nous chantons les louanges de votre Fils, nous vous célébrons aussi, ô Mère de Dieu, temple vivant de la Divinité. En effet, Dieu ayant habité dans votre sein, Lui qui est le maître de l'univers, l'a sanctifié, l'a glorifié, et nous a enseigné à vous louer de cette manière :

Salut, ô tabernacle de Dieu et de son Verbe !

Salut, ô très sainte, beaucoup plus sacrée que le Saint des saints !

Salut, ô arche d'or, construite par le Saint-Esprit !

Salut, ô trésor inépuisable de notre vie !

Salut, vous qui formez le diadème des souverains catholiques !

Salut, vous qui êtes la gloire des ministres sacrés !

Salut, tour inébranlable de la sainte Église !

Salut, ô mur inexpugnable de l'Empire !

Salut, vous qui élevez nos trophées !

Salut, vous qui êtes victorieuse de nos ennemis !

Salut, remède de nos corps !

Salut, vous qui sauvez nos âmes !

Salut, ô Épouse sans tache.

O Vierge, Mère de Dieu, vous êtes l'asile de toutes les âmes pures et de tous ceux qui ont recours à vous. Car l'auteur du ciel et de la terre vous créa sans aucune tache, en sorte qu'il se plut à habiter en vous, afin que nous vous saluions ensuite comme colonne de virginité, porte du salut, dispensatrice de la divine bonté, triompatrice du tentateur des âmes.

(De l'hymne Acathyste.)

INVOCATIONS A LA MÈRE DE DIEU.

Votre sein, ô Mère de Dieu, est devenu comme la table sacrée sur laquelle est le Pain céleste, dont, comme il est écrit, si quelqu'un mange, il échappera à la mort.

Vous qui fûtes digne de porter dans votre sein Dieu lui-même, ô divine Épouse et Vierge, mère sans tache, ne cessez pas de prier pour nous, car nous recourons à vous à tout instant, afin d'échapper aux maux qui nous menacent.

Vous avez mérité de porter dans votre sein le Verbe incompréhensible; vous qui avez allaité Celui qui nourrit le monde entier. O très pure Mère de Dieu, vous avez porté dans vos bras Celui qui vient en aide à nos besoins.

Et comment avez-vous pu donner le jour à Celui qui est engendré éternellement par le Père et, avec le Saint-Esprit, reçoit l'adoration ? Seul scrute ce mystère Celui qui s'est plu à naître de Vous, ô divine Mère.

(De l'office de la IV^e férie de mi-Pentecôte.)

POUR LES BESOINS GÉNÉRAUX DE L'ÉGLISE.

(Prière de saint Martin pour son peuple. V^e siècle¹.)

Dicamus omnes ex toto corde et ex tota mente : Domine, exaudi et miserere. Domine, miserere.

Qui respicis super terram et facis eam tremere. Oramus te, Domine ; exaudi et miserere.

I. Pro altissima pace et tranquillitate temporum nostrorum ; pro sancta Ecclesia catholica, quae est a finibus usque ad terminos orbis terrae. Oramus te, Domine ; exaudi et miserere.

II. Pro pastore nostro N. episcopo (Martino), et omnibus episcopis et presbyteris et diaconis et omni clero. Oramus etc.

III. Pro hoc loco et inhabitantibus in eo ; pro piissimis imperatoribus (Arcadio et Honorio) et omni exercitu romano. Oramus etc.

IV. Pro omnibus qui in sublimitate constituti sunt ; pro virginibus, viduis et orphanis. Oramus etc.

V. Pro peregrinantibus et iter agentibus ac navigantibus ; pro poenitentibus et catechumenis. Oramus etc.

VI. Pro iis qui in sancta Ecclesia fructus misericordiae largiuntur, Domine, Deus virtutum, exaudi preces nostras. Oramus etc.

VII. Sanctorum Apostolorum et Martyrum memores simus, ut, orantibus iis pro nobis, veniam mereamur. Oramus etc.

1. Le schéma de cette prière litanique remonte à la plus haute antiquité, puisque l'Église l'emprunta au service liturgique des synagogues. La recension reproduite ici peut très bien remonter, conformément à son titre, au temps de saint Martin de Tours.

VIII. Christianum et pacificum nobis finem concedi a Domino deprecemur. Praesta, Domine, praesta.

IX. Et divinum nobis permanere vinculum charitatis sanctum Dominum deprecemur. Praesta, Domine, praesta.

X. Conservare sanctitatem et catholicae fidei puritatem Dominum deprecemur. Praesta, dicamus omnes : praesta, Domine, praesta.
(Du Missel de Stowe.)

TROPAIRES DOMINICAUX BYZANTINS, COMPOSÉS PAR SAINT MÉTROPHANE DE SMYRNE, POUR L'UNION DES ÉGLISES.

Τὴν πάντων Βασιλίδα καὶ παντουργόν, ὑπεράρχιον φύσιν, ὑπερχρόνιον, ζωαρχικὴν, εὐσπλαγχνον, φιλάνθρωπον, ἀγαθὴν, ἐναρχικὴν Τριάδα σε νῦν δοξολογοῦντες, ἁμαρτιῶν συγχώρησιν αἰτοῦμεν, τῷ κόσμῳ τὴν εἰρήνην καὶ Ἐκκλησίαις τὴν ὁμόνοιαν.

Ἡ μία Κυριότης καὶ τριλαμπὴς ἐνικὴ θεαρχία τρισήλιε, τοὺς ὑμνητὰς πρόσδεξαι τοὺς σοὺς ἀγχιθωπρεπῶς, καὶ τῶν πταισμάτων λύτρωσαι, καὶ τῶν πειρασμῶν καὶ τῶν δυσχερῶν, καὶ θᾶττον τὴν εἰρήνην παράσχου φιланθρώπως ταῖς Ἐκκλησίαις καὶ τὴν ἔνωσιν.

Νηδύν, Χριστέ, Σωτήρ μου, παρθενικὴν ἐνοικήσας, ἐφάνης τῷ κόσμῳ σου θεανδρικῶς, ἄτρεπτος, ἀσύγχυτος ἀληθῶς, καὶ καθυπέσχου πάντοτε μετὰ τῶν σῶν δούλων εἶναι σαφῶς, διὰ τῆς σὲ τεκούσης πρεσβείας, τὴν εἰρήνην πάσῃ τῇ ποιμνῇ σου πρυτάνευσον.

Nous vous glorifions, ô Trinité, unique principe, ô Souverain Créateur de toutes choses, nature suprême, éternelle, vivificatrice, bienveillante, amie de l'humanité, entièrement bonne. Nous vous demandons le pardon de nos fautes, la paix pour le monde, l'unité spirituelle pour les Églises.

Unique Domination, unique Souveraineté divine avec une triple splendeur et un triple rayon : recevez favorablement ceux qui vous glorifient par leurs hymnes ; absolvez-les de leurs péchés ; délivrez-les des tentations et des adversités ; et dans votre miséricorde, accordez à l'Église une prompte paix et l'union.

O Christ mon Sauveur, vous qui avez habité dans le sein de la Vierge, et en ce monde, œuvre de vos mains, êtes apparu sans aucun changement ni mélange, ô Dieu et homme tout ensemble ; Vous qui avez formellement promis d'être toujours avec vos serviteurs ; par l'intercession de Celle qui vous a engendré, accordez la paix à tout votre troupeau.

TABLE DES MATIÈRES

LES FÊTES DES SAINTS, DE LA DÉDICACE DE SAINT-MICHEL A L'AVENT

FÊTES D'OCTOBRE.

1 ^{er} octobre. — La translation de saint Rémi, évêque . . .	13
2 octobre. — La fête des saints Anges gardiens	13
3 octobre. — Sainte Candide, martyre	17
Le même jour. — Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, vierge	17
4 octobre. — Sainte Balbine, martyre	21
Le même jour. — Saint François d'Assise, confesseur. .	22
5 octobre. — Saint Placide et ses compagnons, martyrs .	25
Le même jour. — Saint Placide, disciple de saint Benoît, abbé	26
6 octobre. — Saint Bruno, confesseur	27
7 octobre. — Saint Marc, pape	29
Le même jour. — Les saints Marcel et Apulée	31
Le même jour. — Les saints Serge et Bacchus, martyrs .	31
Le même jour. — Le Très Saint Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie	33
8 octobre. — Sainte Brigitte, veuve	38
9 octobre. — Les saints Genuin et ses compagnons martyrs.	39
Le même jour. — Les saints Denys, Rustique et Eleuthère.	39
10 octobre. — Saint François Borgia, confesseur	42
12 octobre. — Saint Ediste, martyr	43
13 octobre. — Saint Édouard, roi et confesseur	44
14 octobre. — Saint Callixte, pape et martyr	45
15 octobre. — Sainte Térèse, vierge	50
16 octobre. — Saint Sosie, diacre et martyr	51
Le même jour. — Sainte Hedwige, veuve	51
17 octobre. — Sainte Marguerite-Marie Alacoque, vierge.	52
18 octobre. — Saint Luc, évangéliste	57

19 octobre. — Saint Astère, martyr.	60
Le même jour. — Saint Pierre d'Alcantara, confesseur .	61
20 octobre. — Saint Jean de Kenty, confesseur	62
21 octobre. — Saint Hilarion, abbé	65
Le même jour. — Sainte Ursule et ses compagnes, martyres.	65
24 octobre. — Saint Raphaël, archange	67
25 octobre. — Les saints Chrysanthé et Darie, martyrs. .	71
26 octobre. — Saint Évariste, pape	75
Dans la nuit après le 27 octobre. — La messe vigiliale des saints apôtres Simon et Jude	75
28 octobre. — Les saints apôtres Simon et Jude	77
Dimanche précédant la solennité de tous les saints. — La fête du règne messianique de notre Seigneur Jésus-Christ.	81
Dans la nuit après le 31 octobre. — La messe vigiliale de la Toussaint	87

FÊTES DE NOVEMBRE.

1 ^{er} novembre. — Saint Césaire diacre et martyr	89
Le même jour. — La fête de tous les Saints	91
2 novembre. — La commémoration de tous les fidèles défunts	97
A la première messe	106
A la deuxième messe	115
A la troisième messe	117
La liturgie près des tombeaux dans l'antiquité chrétienne.	120
La sainte Messe pour le jour de la mort et de la sépulture du défunt	122
Pour la mémoire des défunts le III ^e , le VII ^e et le XX ^e jours	126
Pour le <i>natalis</i> ou anniversaire du défunt	127
Messes quotidiennes pour les défunts	128
Autre messe pour le <i>natale</i> , ou la déposition d'un défunt .	130
Pour les parents du célébrant	130
Pour tous les défunts ensevelis dans le cimetière	131
Pour la déposition d'un abbé	132
Le même jour. — La dédicace de la basilique « Maior » de Saint-Laurent	133

3 novembre. — Saint Sylvie, veuve	134
4 novembre. — Les saints Vital et Agricola, martyrs . .	137
Le même jour. — Saint Charles Borromée, évêque et confesseur	139
6 novembre. — Saint Léonard, confesseur	141
7 novembre. — Saint Willibrord, évêque, apôtre de la Frise	142
8 novembre. — Les Saints Couronnés	143
Le même jour. — L'octave de tous les Saints	146
9 novembre. — Saint Théodore, martyr	147
Le même jour. — La dédicace de la basilique du Divin Sauveur au Latran	149
10 novembre. — Les saints Tryphon, Respice et Nymphé vierge, martyrs	159
Le même jour. — Saint André Avellin	161
11 novembre. — Saint Mennas, martyr	162
Le même jour (ou le 12 novembre). — Saint Martin, évêque de Tours	164
12 novembre. — Saint Martin, pape	170
13 novembre. — Saint Brice, évêque	172
Le même jour. — Saint Didace, confesseur	173
14 novembre. — Saint Josaphat, évêque et martyr . . .	174
15 novembre. — Sainte Gertrude, vierge	177
17 novembre. — Saint Grégoire Thaumaturge, évêque et confesseur	181
18 novembre. — La dédicace des basiliques des deux Princes des Apôtres, Pierre et Paul	181
19 novembre. — Saint Pontien, pape et martyr	190
Le même jour. — Sainte Élisabeth, veuve	192
20 novembre. — Saint Félix de Valois, confesseur	193
21 novembre. — Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie	194
22 novembre. — La dédicace du <i>Titulus Caeciliae</i> au Transtévère	195
23 novembre. — Saint Clément, pape	199
Le même jour. — Sainte Félicité, martyre	203
24 novembre. — Saint Chrysogone, martyr	206
Le même jour. — Saint Jean de la Croix, confesseur et docteur	208

25 novembre. — Sainte Catherine, vierge et martyre . .	210
26 novembre. — Saint Pierre, évêque d'Alexandrie et martyr	211
Le même jour. — Saint Silvestre, abbé	212
27 novembre. — Saint Optat, évêque	213
28 novembre. — Saint Grégoire III, pape et confesseur .	215

LA SAINTE MESSE DANS LES DIVERSES CIRCONSTANCES

PUBLIQUES ET PRIVÉES DE LA VIE CHRÉTIENNE. 216

I. Pour l'ordination du Souverain Pontife	229
II. La messe nuptiale	232
III. Pour le temps de guerre	237
IV. Messe pour les malades	241
V. Le Sacrifice eucharistique en temps d'épidémie . . .	247
VI. Pour la propagation de la Foi	253

FLORILÈGE EUCHOLOGIQUE.

Prières à la Vierge, tirées de la liturgie byzantine. . . .	259
Prière litanique byzantine	260
Invocations à la Mère de Dieu	260
Prière de saint Martin pour son peuple	261
Tropaires dominicaux byzantins, composés par saint Métrophane de Smyrne, pour l'union des Églises . . .	262